This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

MEMOIRES
ET
OBSERVATIONS GEOGRAPHIQUES
ET CRITIQUES

sur la situation des

PAYS SEPTENTRIONAUX
DE L'ASIE ET DE L'AMERIQUE,

D'APRÈS LES RELATIONS LES PLUS RECENTES.

Auxquelles on a joint un Essai sur la route aux Indes par le Nord, & sur un Commerce très vaste & très riche à établir dans la mer du Sud.

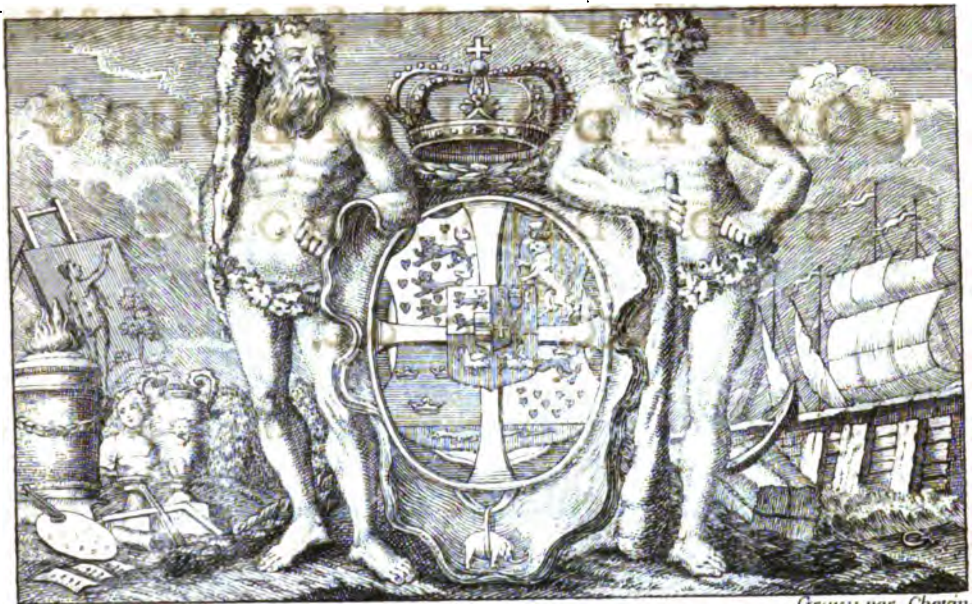
Avec deux nouvelles Cartes dressées conformément à ce système.

PAR MR. ***.

A LAUSANNE,

Chez ANTOINE CHAPUIS, Imprimeur.

MDCCLXV.



De Hennezel del. et inven. Gravé par Chovin

A SA MAJESTÉ

FREDERIC V.

ROI DE DANEMARC

ET DE NORVEGUE,

DES VANDALES ET DES GOTS,

DUC DE HOLSTEIN,

DE SLESWIG ET DE STORMARN,

COMTE D'OLDENBOURG

ET DE DELMENHORST,

&c. &c. &c.

SIRE,

Un beau Génie de nos jours a dit,

Rendre heureux qui nous aime, est un si doux devoir,
Pour te faire adorer, tu n'as qu'à le vouloir.

Si quelqu'un ôsoit revoquer en doute

cette vérité, VOTRE MAJESTE' *en feroit la preuve.*

Que ceux qui se passionnent pour les CESARS *&* *les* ALEXANDRES, *ces ennemis du genre humain, qui ont cherché leur gloire dans la dévastation de l'Univers, & dans les malheurs irréparables des nations, viennent abjurer leur erreur au pied du Thrône du* SAGE COURONNE'. *Qu'ils apprennent, que si ces grands noms passent à la postérité la plus reculée, celui d'un* HIERON, *petit par les limites de son Etat, mais grand par le désir ardent de rendre son peuple heureux, ne sera jamais dans l'oubli. Les noms* DES TITES, DES TRAJANS, DES ANTO-

NINS, *feront le ſujet de l'admiration univerſelle, tandis que les amis des hommes déteſteront ceux qui les détruiſent. Le beau titre de* PERE DE LA PATRIE *fut toujours ſupérieur à celui de* CONQUERANT; *celui-ci court après une fumée de gloire, au lieu que la gloire elle-même, la gloire la plus brillante, la plus ſolide cherche ceux qui font les délices de l'humanité. Comment cette félicité ne ſeroit-elle pas durable, dès que la ſource du bonheur qu'ils goûtent, & de celui qu'ils font goûter aux autres, eſt dans leur cœur!*

J'oſe eſperer, SIRE, *que, dans un tems marqué par la Providence, les peuples des terres les moins connues feront*

éclairés & humanisés par les Danois. J'espére que bientôt, & sous les glorieux auspices de VOTRE MAJESTE', *des peuples nouveaux apprendront, que l'Europe n'est pas entierement habitée par ces sauvages policés dont les cruautés & la mauvaise foi ont rendu le nom Européen si décrié & si odieux; alors ils éprouveront, que les Yncas ne sont pas les seuls, qui ayent fait des conquêtes pour étendre leurs bienfaits.*

Les vuës également vastes & paternelles de VOTRE MAJESTE' *embrassent tout ce qui peut faire & affermir le bonheur de ses sujets. Religion, Sciences, Agriculture, beaux Arts, Manufactures, Commerce, Navigation, rien ne manque, rien n'est oublié.*

Heureux pays, qui jouissent du bienfait le plus rare que le Ciel puisse accorder à la terre! Puisse la carriere de ce soleil, qui l'échauffe de ses doux rayons, être des plus longues! Vueille l'Etre suprême, que, lorsqu'il l'aura rempli, un autre soleil, dont l'aurore promet déja le plus beau jour, affermisse & perpétue leur félicité!

Que je serois heureux, SIRE, *si* VOTRE MAJESTE' *daignoit me mettre au nombre des admirateurs de ses royales vertus, & me permettre de me dire à jamais,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obéissant & très respectueusement dévoué serviteur,

E.

AVERTISSEMENT.

J'Ai, toute ma vie, fait mon amusement de la Géographie, & de la lecture des relations diverses des voyageurs : les découvertes des terres inconnues au Nord ont sur tout piqué ma curiosité. J'ai lû & comparé les voyages, les mémoires & les cartes qui ont pû me fournir quelques lumieres là-dessus. Dès que les ouvrages de MM. Delisle & Buache me furent connus, je les parcourus avec toute l'avidité d'un homme curieux, & les examinai avec toute l'exactitude d'un homme qui cherche à s'instruire. J'eus le plaisir d'y trouver un grand nombre de faits nouveaux & intéressans. Mais en comparant scrupuleusement leurs relations avec d'autres plus anciennes, je me convainquis qu'ils étoient tombés dans quelques erreurs considérables, qui même pouvoient porter un très grand préjudice aux progrès de la Géographie.

Souvent cette matiere a fait le sujet de mes conversations avec mes amis, qui, frapés de mes raisons, m'ont enfin, par leurs sollicitations réiterées, déterminé à publier mes idées. Je ne suis pas assez prévenu en faveur de mon systè-me, pour prétendre n'être tombé moi-même dans aucune erreur; mais j'espère qu'on voudra bien les excuser, si l'on considère qu'il est impossible de ne pas s'égarer quelquefois sur une mer si pleine d'écueils, si difficile, & si peu connue.

Par l'ouvrage même, on verra que j'ai examiné toutes les relations venues à ma connoissance, & jusques à quel point j'ai suivi les Axiomes & les principes incontestables que j'ai placés au commencement de la premiere partie. Je donne ensuite l'extrait de la relation du voyage de M. le Professeur Gmelin, & je parle souvent de l'ouvrage de M. Muller, qui présente un grand nombre de faits authentiques, absolument inconnus en France.

On s'appercevra au premier coup d'œil que je me suis sur tout attaché à concilier les anciennes relations avec les plus récentes, & à éloigner tout ce qui paroit fabuleux. Je ne me suis d'ailleurs permis de conjectures que lorsque les Mémoires authentiques & les preuves m'ont manqué. Je ne les donne même que pour ce qu'elles sont, pour des probabilités, & non pour des faits avérés. Ce sont-là les principes que j'ai fidèlement suivis, soit dans le mémoire, soit dans les cartes, ne m'étant proposé dans ce travail que d'exciter le zèle des savans Géographes, & de les engager à faire d'ultérieures recherches, qui puissent conduire à une multitude de connoissances qui nous manquent sur la position des principales régions du Nord.

* * * *
* * * * *
* * * *

Depuis quelques mois j'avois regret que divers obstacles imprévus retardassent la publication de cet ouvrage, mais j'ai été un peu consolé de ce retard, lorsque j'ai reçu la gazette de Leyde, où j'ai lû l'article suivant, qui me donne occasion de faire quelques observations très propres à confirmer mon systême.

Du 26. Février 1765.

„ De Pétersbourg le 29. Janvier. Il y a environ dix
„ mois, que les deux députés des deux Compagnies de
„ marchands Russes établies, l'une à Kamtschatka, & l'au-
„ tre à l'embouchure de la riviére du Kowima vinrent
„ faire part à la Cour de leurs découvertes.
„ Ceux de Kowima étant partis de cette riviére, avoient
„ eu le bonheur de doubler le cap des Tschuktschi à 74°.
„ de latitude; & descendant vers le Sud par le détroit,
„ qui sépare la Sibérie de l'Amérique, ils avoient décou-

„ vert

„ vert des isles habitées au 64°. de latitude. Ils y avoient
„ débarqué & établi un commerce des plus belles péléteries
„ avec les habitans; effectivement ils ont aporté à l'Impé-
„ ratrice quelques peaux de renards noirs les plus belles
„ qu'on ait encore vuës. Ils ont nommé ces isles *Aleyut*,
„ & ils croyent que quelques unes de ces terres tiennent à
„ l'Amérique.

„ Ceux de Kamtſchatka allérent vers le Nord, & ils ren-
„ contrérent leurs camarades dans ces isles; de façon que,
„ pour la commodité de leur commerce, ils ont établi un
„ entrepôt à l'isle de Béering.

„ Après ce raport la Cour a pris la reſolution de pouſſer
„ ces découvertes, & elle a envoyé le Lieutenant Colonel
„ Blenmer avec des Géographes, pour qu'en ſortant de la
„ riviére d'Anadir, il faſſe une expédition vers les mêmes
„ parages & au-delà.

„ La diſtance de trois mille lieuës, qu'il y a entre Pé-
„ tersbourg & Kamtschatka rendra cependant ces établiſſe-
„ mens très peu utiles pour le commerce; mais il pourra
„ en réſulter des connoiſſances très intéreſſantes pour la per-
„ fection de la géographie. Si entre ces isles, dont il eſt
„ queſtion, eſt compriſe celle qui fut découverte par les
„ Ruſſiens en 1731. comme il eſt très aparent, on a lieu
„ d'eſpérer qu'on parviendra à déterminer la largeur du
„ détroit, qui ſépare le Nord de l'Aſie d'avec le Continent
„ de l'Amérique; diſtance qui a enrichi la géographie de
„ pluſieurs diſſertations très ſavantes, & qui a été exami-
„ née en dernier lieu, avec tant de ſageſſe par Monſieur
„ BUACHE".

Faiſons ici quelques remarques en ſuivant pied à pied cette relation.

1°. On y parle du cap des Tſchuktſchi: c'eſt le cap le plus ſeptentrional & oriental de l'Aſie; nous le nommons dans ce mémoire cap Schalaginskoi. Je fais cette remarque, pour empêcher qu'on ne le confonde, comme on ne l'a fait

que trop ſouvent avec celui que quelques uns appellent cap Anadirskoi.

2°. Ces marchands, dit la relation, ont dépaſſé ce cap des Tſchuktſchi à 74°. latitude. Je dis qu'ils l'ont dépaſſé peut-être à moins. Quoiqu'il en ſoit, il faut avouer que voilà un fait très frapant.

Juſques à préſent tous les Ruſſiens ſans aucune exception, ont aſſuré, répété & ſoutenu que ce cap étoit abſolument indépaſſable Tous les Géographes ſans en excepter un ſeul ont adopté cette opinion: & cependant, ſuivant cette rélation, ce cap vient d'etre dépaſſé Ne ſuis je donc pas en droit de conclure, qu'on riſque beaucoup de débiter des erreurs, lorſqu'on ſuit & qu'on copie ſans examen ce que d'autres affirment; que par conſéquent j'ai eu raiſon d'ôſer ſeul m'écarter de la route battuë, & de combattre cette opinion, puiſque, par ces faits, il eſt inconteſtable que depuis le Kowima, où Kolima, ce cap a été dépaſſé, ſans qu'il ſoit fait aucune mention de dangers courus par ces glaces fermes ſupoſées ſi libéralement & ſi gratuïtement.

3°. Ces isles découvertes au 64° de latitude ſont ſans doute partie de celles qu'on connoiſſoit déja entre les terres des Tzſutzki & l'Amérique. Les découvertes faites depuis Béering nous annonçoient que dans les isles voiſines on pouvoit emplêter les péléteries les plus précieuſes.

4°. Ces navigateurs apellent ces isles *Aleyut*. Ce mot me paroit un peu défiguré. Muller dit que l'isle à demi journée de Tſchutzki eſt habitée par un peuple nommé *Achjuch-Aliat*, & il ſemble que ces marchands ont en effet abordé à cet isle & peut-être à un autre dans ces parages & à la même latitude dont Muller nomme les habitans Peeckeli. Il parle auſſi d'une grande contrée plus à l'Eſt qu'il apelle *Kitschin-Aeliat*. Je ſupoſe donc que cet *Aleyut* n'eſt autre choſe que *Aliat*, ou *Aeliat* qui fait la terminaiſon de ces deux mots.

5°. Ce que la relation dit de l'entrepôt établi dans l'isle de

de Béering, à environ 56°. latitude est encore très remarquable. Il doit servir pour les deux Compagnies. Celle du Kolyma doit s'y rendre depuis la riviére de ce nom & celle du Kamtschatka doit aller à sa rencontre. Les uns & les autres doivent ensuite retourner à leur habitation. Il n'y a donc plus à craindre de glaces dans ce trajet. On y peut aller & venir sans obstacle & on doit désormais regarder le passage au Nord du cap Schalaginskoi non seulement comme très possible, mais encore très facile.

6°. Le Lieutenant Colonel Blenmer, doit, par ordre de la Cour, faire une expédition vers les mêmes parages & au-delà, pour examiner sans doute ce passage depuis l'Anadir vers le Kowima. Je vois d'ailleurs ici le même air de mystères, qui m'a toujours frapé dans les divers projets, que la Cour de Russie a jusques ici formès pour toutes ces recherches.

S'il ne s'agissoit que de la découverte de ces isles, cette expédition, qui causera des fraix immenses, seroit fort inutile. Il y a long-tems qu'on les connoit, de même que leur proximité de l'Amérique. Pourquoi encore commencer la navigation depuis l'Anadyr? Il seroit plus à propos de partir depuis Avatcha. On y seroit mieux pourvû de tout ce qui seroit nécessaire pour équiper des navires. L'isle de Béering en est fort peu éloignée, & se trouve à la meme latitude que le Kamtschatskoi-Ostrog. On aborderoit donc depuis là plus facilement à ces isles au 64°. que depuis l'Anadir, dont l'embouchure est, suivant les cartes, éloignée du véritable cap des Tzschutzki, soit des isles de St. Dioméde, & de St Laurent, de plus de quinze degrés. La navigation y est d'ailleurs fort dangereuse, puisqu'il faut passer par un détroit, des bayes, des bas fonds &c. Au lieu que depuis l'isle de Béering la mer est entierement libre, & on tire droit vers le Nord. Il me paroit donc évident que ces navires, que la Cour de Russie fait équiper sur l'Anadir, sont destinés à s'emparer de toutes ces isles & des

pays voisins jusques au Kowima, & à prévenir, s'il est possible, les autres nations. Voilà le bût de ce grand mystère d'Etat que la Cour craint qui ne soit éventé.

7°. Il y a dans cette relation une erreur énorme, en mettant trois mille lieuës de distance entre Pétersbourg & le Kamtschatka. Cet article de la gazette de Leyden a été tiré de celle de Londres, qui paroit sous le nom de *London chronicle*, & je fus surpris de voir que le gazetier d'Hollande eut jugé à propos de doubler cette distance, qui n'est marquée dans cette chronique de Londres, que de quinze cent lieuës : ce qui même est déja trop. En effet on verra dans le corps de ce mémoire, que M. Kirilow, qui doit avoir eu la connoissance la moins imparfaite de l'Empire Russien, ne lui donne que 130. degrés de longueur, depuis les isles Dago & Oesel à 40°. longitude. A l'orient on met son extrêmité au 205 ou 206. degrés, & les côtes les plus orientales du Kamtschatka proprement dit, au 180°. Si donc on réduisoit aux 130 degrés de M. Kirilow toute la longeur de l'Empire Russien, qui selon les cartes est de 165°. & qu'on réduisit à proportion la longueur jusques aux côtes orientales du Kamtschatka : quelle diminution énorme n'y auroit-il pas à faire sur ces quinze cent lieuës. Gardons cependant cette longitude, quoi qu'elle soit évidemment erronée, & il se trouvera qu'en comptant quinze cent lieuës, suivant la relation, on mettroit encore deux cent lieuës de trop : puisqu'au soixantieme degré de latitude, qui est celle de Pétersbourg, & celle des côtes les plus orientales du véritable Kamtschatka, le degré de longitude n'est plus que de dix lieuës ; ce qui donne pour la totalité seulement treize cent lieuës. C'est ainsi que contre les premiers principes de la géographie on continue d'allonger outre mesure les distances vers le Nord. Enfin, pour finir mes observations sur l'article de la gazette de Leyden, je dirai que dans le mémoire même, on trouvera le jugement que je porte des recherches de M. Buache, & la grande dif-

férence qu'il y a entre ſon ſyſtême & le mien. C'eſt aux Géographes à décider.

On trouve, dans un autre article de cette chronique de Londres, que l'Illuſtre Académie de Berlin ſe propoſe d'envoyer deux de ſes membres, pour accompagner M. Blenmer lorſqu'il ira examiner le détroit en queſtion. Je ne ſuis pas aſſés prévenu en faveur de mon ouvrage pour croire qu'il puiſſe diriger ces Savans, j'eſpére cependant que les faits, les raiſons, les doutes, les conjectures que je propoſe pourront leur faire naître des idées ou des vuës nouvelles & des queſtions qu'ils tacheront d'éclaircir, & qu'ainſi peu à peu on parviendra à acquérir des connoiſſances plus dévelopées & certaines de ces parages.

Je ne ſai même ſi je me trompe; il me paroit que toute l'Europe s'attend à voir s'ouvrir cette nouvelle route. Depuis quelque tems, dans les diverſes gazettes, on ne parle que d'entrepriſes faites ou à faire vers le Nord-Oueſt & vers le Nord-Eſt. J'ai fait mention de quelques articles dans les notes, mais il en eſt pluſieurs autres qui méritent auſſi quelques obſervations.

„ De Pétersbourg le 2. Avril 1765. Il eſt dit qu'on y
„ parle beaucoup d'une expédition navale pour trouver un
„ paſſage aux Indes par le Nord-Eſt, & on aſſure que
„ l'Impératrice a réſolu d'en confier le commandement au
„ Sr. Tomkin Anglois, ancien armateur de Briſtol.

„ Nos mariniers, diſent encore les avis de Pétersbourg
„ du 29. Juin, veulent auſſi tenter de trouver le paſſage
„ par le Nord-Eſt de la Ruſſie, vers les Indes, qui a été
„ cherché depuis ſi long-tems, mais inutilement, par tant
„ de nations Européennes &c. Tout cela n'épouvante ni
„ ne détourne nos mariniers, qui prétendent attirer par-là
„ ſur eux les yeux de toute l'Europe & l'attention du pu-
„ blic ſur leur voyage.

Ces nouvelles publiques ſi poſitives ne prouvent-elles pas que les navigateurs Ruſſiens ne ſe fient point à Mrs. Mul-

LER

LER & GMELIN, ni a tous ces voyageurs qui ont jusques ici représenté ce passage comme absolument impossible? Je me persuaderois même volontiers que si la possibilité du passage a été connue depuis long-tems à la Cour de Russie, on est aujourd'hui convaincu de sa facilité, depuis le voyage des marchands du Kowima à l'isle de Béering, & que même l'Imperatrice voyant que le fait ne peut plus se nier, depuis la députation de ces marchands, il ne lui reste d'autre parti à prendre que de prévenir d'autres nations. C'est à cela que j'attribue les nouveaux mouvemens que l'on remarque en Russie pour cette découverte.

Un article de Londres du 9. Avril ne part pas assurément de la main d'un fort habile Géographe. " Il porte que le „ Général Murray fait préparer plusieurs petits bâtimens „ qui doivent se rendre ce printems au lac supérieur, & „ prendre à bord deux Savans, pour examiner ce lac exactement, & principalemeut, si de-là, on ne pourra pas „ découvrir un passage au Sud-Ouest vers la mer du Sud. „ Les Indiens prétendent que de ce lac sort un fleuve aussi „ grand que le Mississipi, & qui a son cours vers l'Ouest, „ pendant plusieurs centaines de lieuës.

Il y a là diverses fautes très manifestes à tous ceux qui ont lû les diverses relations de ces contrées-là. En effet, le Mississipi vient du Nord ou de l'Ouest. S'il vient du Nord, comment veut-on que du lac supérieur il sorte une riviére qui coure plusieurs centaines de lieuës vers l'Ouest. Le Mississipi ne lui barreroit-il pas le passage? S'il venoit depuis l'Ouest, il faudroit effacer tous les lacs & toutes les riviéres qui dans toutes les nouvelles cartes sont tracées à l'Ouest & au Nord-Ouest du lac supérieur; quant à la prétendue mer de l'Ouest il en seroit aussi peu question que dans ma carte. Je me flatte toujours que cette riviére de mille lieuës devers l'Ouest se trouve assés bien expliquée dans ce mémoire.

Il y a encore plus d'absurdité, s'il est possible, dans un

article

article de Paris du 6. Août, & ensuite encore du 6. Septembre. Il y est dit " que le Baron de Bougainville étoit
„ de retour de son isle nouvellement découverte, qu'on
„ croyoit être sur la côte des Patagons; dans une autre ga-
„ zette, on la supose une des isles Malouines, & qu'on en
„ espéroit beaucoup d'avantage pour les vaisseaux qui vou-
„ droient chercher le passage par le Nord.

Ne voila-t-il pas une espérance bien fondée, de prétendre que les côtes des Patagons ou les isles Malouines situées à cinquante ou cinquante trois degrés de latitude méridionale, puissent être d'un grand avantage pour les vaisseaux qui cherchent le passage vers le soixante & dixieme degrés de latitude septentrionale? ce qui fait un éloignement, non selon le cours des vaisseaux, mais en ligne droite, d'environ deux mille quatre cent lieuës.

Mais si je n'ai pû lire qu'avec mépris ces deux derniers articles, j'ai été bien dédomagé par celui de la gazette de Londres du 22. Juin, sous l'avis de Pétersbourg du 21. May. Il est conçu en ces termes;

„ On a découvert que la mer qui sépare le Kamtschatka
„ est remplie de petites isles, & que la pointe de cette pres-
„ qu'isle n'est éloignée de la côte de l'Amérique que de
„ deux degrés & demi, d'où se forment les plus fortes con-
„ jectures, qu'autrefois l'Asie a été jointe à l'Amérique; d'au-
„ tant plus, qu'il résulte de cette découverte, que les habi-
„ tans de cette partie de l'Amérique ressemblent à ceux du
„ Kamtschatka; pour la taille, les habillemens, le langage
„ & les coutumes (a)".

Toute personne qui lira mon mémoire ne pourra qu'être frapé, que uniquement par des conjectures fondées sur la combinaison des diverses relations, je sois parvenu, contre tous les voyageurs, les Géographes & les cartes, à découvrir

***

(a) La relation authentique de MULLER contredit ce fait, que les habitans se ressemblent par le langage.

voir que vis à vis du Kamtſchatka il falloit mettre des isles à la place de la terre ferme ou d'une preſqu'isle. A la vérité, je les ai ſupoſées plus grandes que cet article ne le fait, mais ce ſont toujours des isles. On trouvera dans le mémoire les raiſons de mon opinion (*a*), auxquelles je pourrois encore ajouter celle des tremblemens de terre qui ſont ſi fréquens & ſi terribles dans le Japon & celle des volcans qui s'y trouvent, de même que dans les isles Kurilis & dans celles à l'Oueſt du Kamtſchatka; car j'ai conjecturé (*b*) que les deux Continens avoient été joints autrefois.

Puis donc que la poſſibilité du paſſage & l'exiſtence de ces isles ſe trouvent aujourd'hui fixées, ne ſera-t-on pas prévenu favorablement ſur tout le reſte du ſyſtême que j'expoſe dans ce Mémoire?

(*a*) Voyez page 76. 77. 184. (*b*) Page 58.

Fin de l'Avertiſſement.

INDICE

DES PARTIES ET ARTICLES CONTENUS DANS CE VOLUME.

PREMIERE PARTIE.

Parties ſeptentrionales de l'Aſie.

§. I.	*Axiomes.*	Pag. 1
II.	*Extrait de la relation de Mr. le Profeſſeur Gmelin.*	4
III.	*Obſervations ſur les changemens faits aux cartes ordinaires.*	10
IV.	*Qu'il faut retrécir la côte entre le Piaſiga & le cap.*	17
V.	*Il faut donner à l'Aſie moins de largeur, qu'on ne lui donne*	19
VI.	*Obſervations de Mr. Muller ſur les cartes.*	22
VII.	*Obſervations ſur les longitudes & les latitudes.*	28

§. VIII.

§. VIII. *Extrait du voyage rapporté par Mr. Muller, pour déterminer la position du Jesso, du Kamtschatka &c.* Pag. 32
IX. *Sur la terre de Jesso, & les diverses positions, qu'on lui donne.* 48
X. *Relations des plus célèbres Voyageurs.* 50
XI. *Relation de Mr. de Guignes sur le Jesso examinée.* 59
XII. *Examen de la relation du P. du Halde.* 65

II. PARTIE.

Parties septentrionales de l'Amérique.

I. *Diverses relations anciennes de l'Amérique.* 78
II. *Du pays des Conibas & des pays voisins.* 81
III. *Nouvelle Grenade.* 82
IV. *Relation de Cabrillo.* ibid.
V. *Conséquences qui découlent de ces relations.* 83
VI. *Système de Sanson le pere, & autres.* 85
VII. *Voyage de Moncacht-Apé.* 108
VIII. *Des prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte, & de Fuca.* 115
Nom de l'Amiral & des autres personnages de ce conte. 116
Années comptées par le règne du Roi Charles. 119
Expédition des Anglois inconnue en Angleterre. ibid.
Diligence inouïe des Espagnols. 120
Diversité des langues. 123
Douceur des habitans. ibid.
Obstacles physiques. 124
Shapley doit avoir été massacré par ces mêmes peuples 125
Les vents doivent avoir été contraires à Shapley, mais non à de Fonte. 126
Sur les glaces & sur la temperature de l'air de ces pays. ibid.
Silence de tous les Autheurs; rien de tout ceci dans les Archives d'Espagne. 128
Les Espagnols ont toujours caché leurs découvertes 129
Le Continent de l'Amérique s'étend jusques vers celui de l'Asie. 131
Conclusion. 132
IX. *Sur la mer de l'Ouest.* ibid.
X. *On ne sçait ou placer cette mer de l'Ouest.* 137
XI. *Relation de la Hontan.* 141
XII. *Calculs pour rectifier les positions.* 147
XIII. *La Californie n'est pas une isle, mais une presqu'isle.* 176
XIV. *Existence du lac des Assinipoels.* 180
XV. *Des Pigmées & des Esprits.* 182
XVI. *Resumé des changemens faits aux cartes.* 183

III.

III. PARTIE.

Sur la possibilité d'un passage par les mers Septentrionales.

Avant propos. Pag. 188
§. I. *Les glaces sont sur tout à craindre dans le voisinage des terres.* 192
II. *Les glaces se trouvent sur tout à l'embouchure des rivieres.* 193
III. *Le froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du Pole.* ibid.
IV. *Pour déterminer le froid relatif d'un pays à un autre, il faut faire attention à leurs productions.* 196
V. VI. *L'Amérique est plus froide que l'Europe & l'Asie au moins de dix degrés.* ibid.
VII. *Le passage du Nord-Ouest ne sauroit avoir lieu.* 197
VIII. *Examen de la relation d'Ellis sur le passage du Nord-Ouest.* 205
IX. *Preuves de la possibilité du passage au Nord-Est, tirées de la relation de Mr. Gmelin & de Mr. Muller.* 224
Objections levées. 251

IV. PARTIE.

Sur l'utilité d'un établissement dans une des régions au Nord de la mer du Sud. 265

Fin de l'Indice.

ERRATA.

Page 4. la note *a* devoit-être inserée dans le texte, comme faisant partie de l'extrait, par contre
21. ce qui est inclus dans les ( ) ligne penultieme devoit se trouver en note.
22. ligne 4. *Nord-Est*, lisez *Nord-Ouest*.
23. lig. 4. 6°. lis. 60°.
25. lig 21. 22. *que j'ai alléguées*, lis. *qu'on trouvera alléguées dans cet ouvrage*
26. lig. 14. *on* fait, lis. *ont* fait
28. lig. 27. *Nord*, lis. *Nord-Est*.
38. lig. . *Antipborow*, lis. *Anzipborow*.
41. lig. 4. 90 lis. 9. *degrés*.
44. lig 12. *sous*, lis. *sus*.

Page 45. lig. 9. *& qu'on*, effacés le &c.
55. note, 5000. lis. 5500.
73. lig. 32. *l'Est*, lis. *l'Ouest*.
120. lig. 18. 19. *en peut*, lis. *on a pû*.
145. lig. 19. *Patime*, lis. *Parime*.
167. lig. 6. *Tecamiouen*, lis. *Tecanumiouen*
172. lig. 24. *sur les bords*, lis. *sur ses bords*.
183. lig. 11. *j'ai fais*, lis. *j'ai fait*.
191. lig 14. même faute.
196. § I. plus froide que *l'Asie*, lis que *l'Europe & l'Asie*.
231. note, colonne seconde, lig. 2. *in*, lis. *en*.
241. lig. 8. *est-ce*, lis. *de ce*.
246. lig. 1. effacés *comprise*.

On espére que le lecteur suppléera lui-même à quelques fautes, qui se sont glissées dans cet ouvrage pour les points, virgules &c.

NOU-

NOUVELLES CORRECTIONS

ET ADDITIONS.

NB. L'Impression de l'Ouvrage étant entierement finie, l'Auteur l'ayant relû, a trouvé nécessaire d'y ajouter les corrections & additions suivantes.

Page XVII. *lig.* 20. Kamtschatka, *ajoutez* de l'Amérique.
—— 7. *ligne* 13. Nord-Est, *lisez* Nord-Ouest.
—— 20. *l.* 16. 208. *lis.* 108.
—— 23. *l.* 4. 6°. *lis.* 60°.
—— 45. *Note pour la dite page.* On voit, que malgré que nous avons reculé les côtes de la mer d'Amur vers l'Ouest, elle ne le sont pas à beaucoup près autant qu'elles doivent l'être, puisque nous avons été obligé de mettre entre Jakoutsk & Ochotsk une distance de 17. degrés, soit à cette latitude, de 170 lieues, au lieu de 160 ou plus juste, 55. lieues, le tout d'après Gmelin; il y auroit donc encore beaucoup à retrancher de cette largeur de l'Asie.
—— 54. *l.* 7. six cent, *lis* six mille.
—— 69. *Ajoutez à la note* (*a*). J'avouë même, que j'ai été fort embarassé à placer ces Isles; en ne comptant au lieu de 30 que les 22, nombre conforme à celui de la relation de Kosirewskoi, qui en compte 15. dans une file du Nord au Sud, & 7. hors de la file, & en les représentant de la grandeur & à la distance, que la dite relation paroit l'exiger, il auroit fallu rapprocher infiniment plus le Kamtschatka du Japon, qu'on ne l'a fait: mais j'ai été obligé d'accorder quelque chose à la prévention générale en faveur de cet éloignement; on n'en sera que plus convaincu, combien j'ai eu raison de réduire la largueur de l'Asie.
—— 102. *l.* 2. Ouest, *lis.* Est.
—— 104. *l.* 1. la Horctan, *lis.* la Hontan.
—— 127. *l.* 5, 6. soixante-sept, *lis.* cinquante-sept.
—— 146. *l.* 16. Gnaesitures, *lis.* Gnacsitares
—— 149. *l. penult.* de Cocoros, *lis.* des Eokoros.
—— 153. *l. penult.* fais, *lis.* fait.
—— 154. *l.* 2. pourrant, *lis.* pourtant.
—— 157. *l.* 4. Nadoucssis, *lis,* Nadouessis.
—— 181. *l.* 29. il, *lis.* ils.
—— 186. *l.* 11. l'on, *lis.* l'ont.
—— 193. *l.* 16. grosses riviéres, *effacez* grosses.
—— 211. *l.* 32. concluant, *lis.* concluante.
—— 225. *l.* 3. septante degrés, *lis.* septante-quatre.
—— 231. *l.* 13. Berenz, *lis.* Barenz.
—— 252. *l.* 15. Societé Royale, *ajoutez* de Londres.

Page 258. Il faut ajouter à la note. Il eſt très remarquable, que ce Barenz & ſes compagnons ayent tant ſouffert, avec de tels ſecours, & que par contre, (*voyez* page 12.) Chariton Laptieuw, ſous de chétives cabanes, ſur les bords de la mer, à 74 degrés 9. minutes, vers le Chatanga, ſe ſoit ſi peu reſſenti de ce grand froid pendant tout l'hyver, qu'il ait pû continuer ſa tentative l'été ſuivant. Je n'en ſuis pas ſurpris; l'hyvernation de Barenz a été vers la ſource de toutes les glaces, de la petite mer d'eau douce, de la quantité immenſe que l'Obi, le Jéniſea, le Piaſiga &c. y verſent, & dont les glaces y ſont enfermées juſqu'en Juin; mais ceci même prouve, que vers le Chatanga il n'y a aucune de ces ſources de glace, & que par conſéquent, ce qu'on aſſure, que la mer à ſon Nord eſt libre, doit être fondé inconteſtablement.

Depuis peu un célèbre Savant ayant vû cet ouvrage ſortant de la preſſe, s'eſt rendu à mon opinion, quant à la poſſibilité de doubler le Cap Schalaginskoi; par contre il forma encore des doutes & objections contre celle de dépaſſer le Cap de glace, entre le Piaſiga & le Taïmur, par des raiſons très ſenſées; il ſoutint, comme moi, que les glaces provenoient de la grande quantité d'eau douce, & qu'on pouvoit naviguer fort librement dans la baye de Baffin, parce qu'il n'y avoit aucune riviére dans toutes les contrées voiſines; qu'ici par contre ſe jettoient d'un côté & d'autre nombre de rivieres dans la mer, qui pouvoient y former des glaces fort au-delà de ce Cap. On voit que cette thèſe confirme mon raiſonnement: mais je lui ai oppoſé à mon tour contre la conſéquence, que les riviéres entre ce Cap & le Léna, & celles depuis cette riviére au Kowima, étoient ſi petites, ſi baſſes, qu'aucun de ces petits bâtimens Ruſſiens même, n'y pouvoit entrer, & que la quantité d'eau n'étoit applicable que pour la petite mer; que celle de toutes les autres faiſoit un ſi petit objet en comparaiſon de cette mer ſi vaſte, depuis Spitz-berges juſques vers l'Amérique, & peut-être plus loin, qu'elle pouvoit être comptée pour rien, & que mon ſyſtême s'en trouvoit fortifié.

MEMOI-

MEMOIRES GEOGRAPHIQUES.

PREMIERE PARTIE.

De la situation des pays Septentrionaux de l'Asie.

TOUT ouvrage dans lequel on se propose d'être utile aux hommes devant avoir pour Boussole des principes, dont on ne puisse contester la vérité, je crois essentiel à celui-ci de commencer par les propositions suivantes, qui serviront d'Axiomes.

§. I.

1°. On ne peut fixer la position d'un pays que sur le rapport de personnes, qui l'ayant vû, en ont donné une relation circonstanciée.

2°. Les relations sont plus ou moins authentiques, selon les personnes & les circonstances. Les anciens n'ont donné des régions éloignées que des connoissances vagues, sur lesquelles on a dressé des cartes aussi bien qu'il a été possible, en attendant des témoignages plus sûrs, & mieux circonstanciés.

3°. Quant aux personnes, il y a une grande difference dans le degré de crédibilité qu'elles méritent. C'est ce qu'il faut examiner avec attention & peser soigneusement. Souvent on donne une relation anonyme; tantôt on la présente sous le nom d'une personne, dont

l'existence n'est pas constatée; d'autres fois sous celui d'un voyageur plus ou moins reconnu véridique; il y en a qui ont pour garant tout un équipage de vaisseau, ou même plusieurs. Enfin d'autres ont été publiées ensuite de voyages entrepris par ordre d'un Souverain, ou d'une Compagnie, auxquels, ceux qui ont été à la découverte, ont fait leur rapport. De ces relations, quelques unes ont été imprimées & connues dans le tems que les découvertes ont été faites, ou peu de tems après; d'autres n'ont été produites que très long-tems après cette époque. Les unes ont été contredites par d'autres, & quelques autres ont été reçuës comme avérées dans le tems qu'on en auroit pû prouver la fausseté, s'il y avoit eu lieu au moindre soupçon. Toutes ces circonstances doivent être mûrement examinées, & en général il ne faut point ajouter foi à celles qui péchent contre la vrai-semblance, à moins qu'elles ne soient appuyées par d'autres marques caractéristiques d'autenticité.

4°. Si le caractère d'authenticité s'y trouve, qu'elles soient de deux cent, de cent, ou de dix ans seulement, ces rélations doivent toujours être tenuës pour incontestables, quand même depuis ce tems-là, on n'en auroit point eu d'autres de ces pays & de leur situation; puisque la vérité reste constamment telle, quelque ancienne qu'elle soit. Mais si de nouvelles relations données par des voyageurs dignes de foi, qui auroient été sur les lieux, contredisoient & corrigeoient les anciennes, il est manifeste, que les témoins plus récens mériteroient plus de créance.

5° Si des relations d'une authenticité égale se contredisent, il faut comparer les degrés de l'authenticité, les circonstances, la probabilité, la possibilité même de tout, & se décider là-dessus, sans cependant dans ces cas, donner le systême adopté pour indubitable, mais seulement pour probable, en attendant de nouvelles lumiéres plus certaines.

6°. Si les plus anciennes & les plus nouvelles découvertes s'accordent entr'elles en tout, ou en partie, il ne faut pas hésiter un moment, de les préferer à tout ce que les plus savans même auroient écrit de contraire.

7°. Si un voyageur donne une relation, dont on doute, parce qu'il

qu'il eſt le premier qui en ait parlé, & que cependant elle ait été publiée ſans qu'on l'ait contredite, ou qu'une partie en ait enſuite peu à peu été confirmée par des relations plus modernes, je penſe qu'on doit la recevoir toute entiere comme telle, juſqu'à-ce que le témoignage d'autres voyageurs auſſi véridiques, conſtate la fauſſeté des autres faits, qui n'ont pas encore été pleinement confirmés.

8°. Lorſqu'il n'y a abſolument point de relation ſur un pays, il eſt permis de recourir aux conjectures, en rapprochant & en combinant les relations des pays voiſins, leur ſituation, & toutes les circonſtances qui peuvent contribuer à former un ſyſtême raiſonnable, en attendant que des faits certains puiſſent mieux nous inſtruire.

9°. On ne doit point conclure qu'une premiere relation eſt fabuleuſe, parce que les noms que les anciens voyageurs ont donné à certains pays & à certains peuples different de ceux qui leur ont été donnés enſuite. Je ne parle pas ſeulement des noms que les Européens ont impoſé aux pays, caps, bayes, rivieres &c. Chacun ſait que chaque nation en a impoſé ſuivant les circonſtances, & que les Eſpagnols même les ont changé une infinité de fois. Si l'on prend la peine de conſulter les cartes des côtes de la Californie, par exemple, on y trouvera preſque par tout de differens noms; il en eſt de même des rivieres qui ſont au fond de ce Golphe, de ſes côtes, & des endroits ſitués dans l'intérieur du pays. Tout a changé par rapport aux noms, comme ſi c'étoit des pays entierement differens; je parle même des noms que les peuples voiſins leur donnent. Nous ſavons que tous ces noms ſont ſignificatifs, & qu'il y a une infinité de langues diverſes & de dialectes chez les nations Américaines. Si donc dix nations differentes indiquent le nom de leurs voiſins, il eſt poſſible qu'il y aura dix noms differens. Ce qui eſt nommé Teguajo, Apaches, Moqui, Xumanes &c. au N. Mexique, eſt nommé tout autrement par les Miſſouris, les Panis, les Padoucas, les Criſtinaux, les Sioux, les Aſſinipouels &c. ſans que par-là il s'agiſſe d'autres nations, ou d'autres pays.

Après ces remarques je devrois proceder à la deſcriprion de mes cartes, & aux raiſons qui m'ont porté à les dreſſer d'une maniere differente de celles qui ont été données par les plus ſavans Géogra-

 phes

phes modernes. Mais auparavant, il eſt à propos de communiquer un extrait tiré des relations de M. le Profeſſeur Gmelin, qui peuvent ſervir à établir mon ſyſtême. Monſieur Buache nous fait part de ce qu'il a tiré de la *Flora Sibirica* de cet Auteur ; il paroit qu'il n'a pas connu la relation de ſes voyages, apparemment parce qu'elle n'eſt publiée qu'en Allemand : c'eſt ce qui m'engage à en donner ce qui peut ſervir à mon but.

§. II.

Extrait de la relation du voyage de M. le Profeſſeur GMELIN *dans la Tartarie, en Allemand* 4 *vol.* 8*vo. avec figures & cartes géographiques. Gœttingue* 1751. 1752. (1).

La premiere route par la mer glaciale fut entrepriſe par deux vaiſſeaux, qui ſortoient du port d'Archangel par la mer blanche dans la glaciale : mais il arriva, comme autrefois, que l'un ne pouvoit guères avancer, & reſta pris par les glaces ; on n'eut point de nouvelles de l'autre, qui ſans doute périt dans les glaces (*a*).

Pour décider ſi la route de la mer glaciale étoit poſſible, ou non, on donna ordre à deux vaiſſeaux de ſe rendre depuis Archangel juſqu'à l'embouchure de l'Oby ; un autre devoit deſcendre depuis Tobolsk, l'Irtiſch & l'Oby, & de-là à l'embouchure du Jéniſſei, depuis Irkutsk ; deux autres avoient ordre de deſcendre le Léna, l'un devoit prendre ſon cours à l'Oueſt juſqu'à la même embouchure ; l'autre vers l'Eſt, le long des côtes de cette mer glaciale, dépaſſer les rivieres de Jana, de l'Indigir, & de Kolyma, juſques dans le grand

(1) Tome I. Préface.

(*a*) L'Imperatrice Catherine voulant exécuter le projet de Pierre le Grand, qui avoit envoyé les Capitaines Beering, Spangberg & Tſchirikou, pour faire des découvertes depuis le Kamtſchatka, la Compagnie y employa près de cinq ans, & fut de retour au commencement de l'année 1730 On ſortit, dans ce voyage, de la riviere Kamtſchat, & on avança vers le nord en dépaſſant la riviere Anadyr : mais on ignore ſi l'on a été juſqu'à l'Isle Diomède, ou plus loin. La ſaiſon étoit avancée, & les fréquens brouillards empêchoient qu'on ne reconnut les côtes.

L'Imperatrice Anne y renvoya le même Béering, avec ordre de déterminer la poſition de la Corée & du Japon, & de décrire exactement les côtes vers le Sud-Eſt & l'Amur, de même que les iſles voiſines.

grand Océan, & faire cours vers Kamtschatka, en y ajoutant l'ordre, que si l'on ne réussissoit pas la premiere année, il falloit faire une nouvelle tentative la seconde, ou la troisieme, jusqu'à ce qu'on eut réussi, ou qu'on fut convaincu de l'impossibilité du succès. L'ordre portoit qu'on éléveroit vers les embouchures des rivieres, des pyramides, ou gros tas de bois, de celui que la mer y jette, afin que depuis les vaisseaux, on put les reconnoitre. On envoya en même tems par terre au Kamtschatka une troisieme division, afin d'observer tout ce qu'il y auroit d'intéressant dans ces vastes pays, jusqu'ici inconnus, depuis la Sibérie.

„ La maniere dont tous ces voyages ont été exécutés, dit l'Au-
„ teur, sera en son tems le sujet du plus grand étonnement de tout
„ le monde, lorsqu'on en aura la rélation authentique: ce qui dé-
„ pend uniquement de la haute volonté de l'Impératrice Elizabeth,
„ actuellement régnante, sous le gouvernement de laquelle ce grand
„ ouvrage a été achevé. Je n'en sais que la moindre partie, & je
„ commettrois une imprudence très punissable si je publiois, sans
„ permission suprême, le peu que je sais de ces voyages par mer".

Le 14. May 1734. (2) la Chaloupe, qui devoit passer par la mer glaciale au Jénissei, partit de Tobolsk, avec quatre Doschtschennik, chargés de provisions.

Toute la distance entre le Lena & le Tougounska (3), qui se jette au dessus de Tourouchansk dans le Jénissei, est de quarante werst, (ou sept lieues & demie).

A Witimskaia Sloboda (4), sous la latitude de 59°. 28'. on avoit moissonné le seigle d'hiver & d'été, l'orge & l'avoine, & on comptoit de ramasser le reste dans huit jours, le 10. Août.

On compte la distance d'Ochotsk (5) à Jakutsk de huit cent werst, ou cent cinquante lieues.

Je vais parler des deux voyages (6), qui se sont faits par l'ordre du

(2) pag. 149.
(3) Tome II. p. 285.
(4) p. 336.
(5) p. 409.
(6) p. 410.

du Capitaine Commandant à Jakutsk, en 1735. L'un des équipages fut destiné à chercher la route du Nord-Est vers la mer de Kamtschatka; il consistoit en cinquante-deux hommes, & il avoit pour Officier Commandant le Lieutenant Lasſénius, Danois; c'étoit un bon & expert marinier, qui s'étoit offert lui-même, & avoit entrepris ce voyage par goût &c. Il partit de Jakoutsk, avec une chaloupe, nommée Irkoutsk, le 26. Juin, & on chargea les provisions & les matériaux sur deux Doschtschennik, qui joignirent la chaloupe le dixieme Juillet. Ils arrivérent à Schigani le 15. & seulement le 4. Août, ils atteignirent la baye que le Lena forme à une petite distance de son embouchure. Le 5. ils arrivérent à Bukovskoi Muis, à l'embouchure même, où ils dressérent une pyramide de bois de la hauteur de trente-six pieds, afin de pouvoir la distinguer de loin &c.

Le 6. ils firent voile vers l'Est-Nord-Est, mais ils furent obligés, après deux heures de navigation, de jetter l'ancre, à cause du vent contraire; ils tentérent inutilement jusqu'au 9. d'avancer, mais le vent étoit fort variable, & lorsqu'il étoit favorable, il ne souffloit que foiblement. Ils gouvernérent toujours entre Sud-Est & Sud, & pour reconnoitre l'eau, où ils devoient passer, ils envoyérent une chaloupe le 8. qui revint le 10. Le 8. ils dressérent encore une pyramide de trente-six pieds sur l'Isle Bukovskoi. Le 9. ils eurent un calme & des brouillards; le vent donnant vers Est-Sud-Est, ils firent voile au Sud, mais ils furent poussés au Sud-Est, toujours vers le Sud, Sud-Est, Est-Sud-Est &c.

Le 11. ils virent des glaces vers l'Est, ils jettérent l'ancre, & furent entourés de glace; après quelques heures elles disparurent, mais ils essuyérent un violent orage, qui leur brisa des cordages.

Le 12. ils firent voile vers Est-Nord-Est, mais ils furent poussés à l'Est-Sud-Est, ensuite Sud-Ouest à l'Ouest, Sud-Ouest & Sud-Est. Ils furent encore entourés de beaucoup de glaces, & l'air fut obscurci par les neiges. De sorte que dès le 13. ils résolurent de chercher un port pour y passer l'hyver. Ils firent donc sonder la profondeur des rivieres, pour voir dans laquelle ils pourroient entrer. Le 16. on résolut unanimément de retourner au Karaulach,

à

à 71°. où ils construisirent des quartiers d'hyver. On se servit des cinq anciennes habitations des Jukagres, qu'ils y trouvérent, & on y employa le bois que la mer avoit amené.

L'Auteur ajoute qu'à 200. wersts des côtes, (c'est à dire à trente-sept lieues & demi), il ne croit aucun bois, & que pourtant les côtes sont toutes couvertes de celui que la mer y amène, & qui forme comme des montagnes, tout de sapins & de melézes, ou de *larix*.

Tout le reste de cette relation ne roule que sur la maniere, dont cet équipage passa l'hyver dans cet endroit-là, sans dire ce qu'il est devenu.

L'autre troupe qui descendit la même année le Léna (7) depuis Jakoutsk, pour chercher la route au Nord-Est vers l'embouchure du Jéniſſei, eut pour Commandeur un marinier très expert & très habile, c'étoit le Lieutenant Prontschischtschew. Il montoit une double chaloupe, sous le nom de Jakoutsk, qui avoit la réputation d'être bonne voiliére, & de pouvoir être revirée facilement &c.

Le 30. Juillet il arriva au ruisseau Agus Ajegos, qui se jette dans le Léna, ou se trouve une Isle de rocher à la latitude de 72°. 6'. De-là, le Léna se partage en quatre bras, qui se jettent tous par des embouchures particulieres dans la mer glaciale &c. Il ne put sortir en mer à cause des vents contraires, que le 13. Aoust, & il navigea toujours pendant deux cent milles d'Italie le long des Isles dispersées entre les embouchures; alors il se trouva à 70°. 4'. de latitude, vers le Nord & l'Est. Il vit toujours des glaces, & n'avoit que de cinquante à cent toises d'eau; de-là, il fit cours entre Sud & Ouest, & avança cent milles, & il arriva le 25. Aoust à l'embouchure de l'Oleneck, où il trouva la hauteur de 72°. 30'. le froid s'étoit fort augmenté, & le bâtiment étoit endommagé, de sorte qu'on prit la resolution d'entrer dans l'Olenek, ce qu'il fit le premier Septembre. Il trouva à 30. wersts de l'embouchure douze familles de Promyschlenie, qui s'y étoient établies, & y avoient construit des maisons; il prit son quartier chez eux, & fit faire encore quelques chambres. Le 11. Novembre il envoya au quartier principal une rela-

(7) p. 425.

rélation de tout ce qu'il avoit obſervé. Dans ce tems tout l'équipage ſe trouvoit en parfaite ſanté.

Le Capitaine Commandant jugeant en été 1636. qu'il devoit continuer la commiſſion, dont il étoit chargé, envoya au Lieutenant l'ordre de ſortir de l'Olenek, & de continuer ſa route. Il expédia de même le Lieutenant Dmitri Laptieuw pour remplacer Laſſenius, qui étoit mort, auquel on joignit le Lieutenant Plantin, bon marinier & bon pilote, pour continuer le voyage vers l'Eſt &c.

On n'eut qu'àu milieu de Mars de l'année 1737. la relation de ce voyage; & M. Gmelin la donne de cette maniere.

Le Lieutenant Commandant & Plantin aimoient les bons livres; & ils avoient ſans doute lû, que pluſieurs de ceux, qui ſe ſont trouvés dans ces mers, ont conſeillé de s'éloigner des côtes & de chercher la haute mer, pour trouver le paſſage à la mer orientale. Ils prirent donc la réſolution de chercher un paſſage, qui abrégeroit la route, en leur faiſant éviter les glaces, qui ſe trouvent principalement ſur les côtes. La fortune les favoriſa d'abord, & avec le vent le plus favorable qu'on put ſouhaiter, ils purent naviger pendant deux fois vingt-quatre heures ſans interruption vers le Nord-Eſt. Ils crurent déja toucher au but: mais bientôt ils trouvérent une mer fortement gelée, où ils ne virent aucune iſſuë, ni du côté de l'Eſt, ni du côté du Nord. Ils aſſurérent, qu'ils s'en étoient convaincus par le raport des chaloupes, qu'ils avoient envoyées à la découverte, & que des gens qui connoiſſoient ces parages, leur ont donné une atteſtation par écrit, que la mer y étoit gelée depuis un tems immémorial toute l'année &c. On réſolut donc unanimément de retourner à l'embouchure du Léna; on y arriva le 23. Aouſt.

Le Lieutenant Prontſchitſchew ſortit de l'Olenek au commencement du mois d'Aouſt; il étoit fort malade du ſcorbut: mais ſoit qu'il eſpérat de ſe rétablir par ce voyage, ſoit par zèle à s'acquiter de ſon devoir, il partit. Il arriva le 3. Aouſt à l'embouchure de l'Anabara, ſur 73°. 1'. de latitude. Les gens envoyés dans l'intérieur du pays, pour viſiter certaines mines, revinrent le 10. Aouſt, & on pourſuivit le voyage de Chatanga. Avant que d'y arriver, ils furent déja entourés de tant de glaces, qu'ils coururent beaucoup de riſques, en voulant

lant les passer. Depuis le Chatanga, la glace s'étendoit fort avant en mer: ce qui les obligea d'entrer dans cette riviere à 74°. 9'. Ils trouvérent sur ses bords occidentaux des cabanes vuides, & ils apprirent, qu'elles servoient à des gens, qui demeurent cent cinquante wersts plus haut, & qui s'y rendoient de tems à autre.

Le vaisseau avança le long des côtes presque toujours vers le nord, jusqu'à l'embouchure du Tamur, ou Taimur, où il arriva le 18. La riviere se trouva avoir si peu de profondeur, qu'ils ne purent s'y arrêter. Ils continuérent donc à ranger la côte vers le Piasida; là ils trouvérent plusieurs grandes isles, entre lesquelles & le rivage, ils trouvérent des glaces immobiles, qu'ils jugérent être des restes de l'hiver précedent. Ils dirigérent donc leurs cours au Nord pour tâcher de doubler & dépasser ces isles. Au commencement ils espérérent de réussir, ils eurent une mer assez libre, excepté qu'ils y virent par-ci par-là beaucoup de glaces. Ils parvinrent enfin à la derniere isle, lorsqu'ils furent à la hauteur de 77°. 25'. Ici toutes leurs espérances s'évanouïrent; le froid augmentoit. Entre la derniere isle & le rivage, de même que depuis l'isle plus au Nord bien avant dans la mer, il y avoit des glaces immobiles. Ils tentérent pourtant d'avancer plus au Nord, & ils avancérent en effet environ six milles: mais alors un brouillard les empêcha de distinguer ce qui les environnoit; & lorsqu'il fut dissipé, ils ne virent que des glaces devant eux & à leurs côtés. Les glaces en pleine mer, étoient à la vérité mobiles, mais si serrées, qu'un canot de pêcheur n'y auroit pû passer; & quoiqu'ils dirigeassent leur cours vers le Nord, ils furent néanmoins toujours poussés vers le Nord-Est par les glaces. Dans ces circonstances ils eurent peur d'en être pris, & le Lieutenant, dont la maladie s'augmentoit journellement, tint conseil, & il fut resolu de rebrousser. Etant arrivés au Taimura, un calme survint, & la mer commençoit à geler. Ils eurent grand peur d'être obligés d'hiverner à une si mauvaise station, mais Dieu les en préserva. Au bout de vingt-quatre heures le vent, non-seulement chassa les glaces flottantes, mais rompit celles qui couvroient la mer, & ainsi après avoir essuyé bien des dangers ils arrivérent le 29. Aoust à l'embouchure de l'Olenek, & la fin de ce voyage fut aussi celle de la vie du digne Lieutenant

Commandeur. Voilà la relation que le pilote Semen Tſcheluſchkin donna le 24. Septembre 1736.

Pour finir cette narration j'ajouterai dit l'Auteur (1), ce que j'ai appris enſuite de ces voyages par mer &c. Le Lieutenant Laptieuw ſe rendit dans l'hiver de 1737. à 1738. à Petersbourg pour rendre compte de ſon dernier voyage. Il revint en 1739. accompagné de ſon couſin Chariton Laptieuw, qui fut envoyé à la place du défunt Lieutenant Prontſchitſchew, pour commander la double chaloupe, qui étoit reſtée dans l'Olenek. Le premier avoit avec lui le Pilote Schtſcherbinin, & l'autre celui qui avoit déja ſervi ſur cette chaloupe, Tſcheljuſchkin. L'un & l'autre de ces Lieutenants avoient ordre de faire tout ce qui étoit poſſible pour réuſſir, & au cas qu'on ne put achever toute la route par eau, de la faire auſſi loin que poſſible, & le reſte à pied par terre le long des côtes, afin qu'on put en avoir une deſcription exacte Et comme on avoit déja conçu quelque doute par le voyage précedent de Prontſchitſchew, qu'il fut poſſible de réuſſir de ce côté, On ordonna en même tems un voyage depuis Mangaſea ſur le Jéniſſei vers le Nord-Eſt, pour être mieux aſſuré de la poſſibilité, ou de l'impoſſibilité de ce paſſage &c. Cette chaloupe ſortit en mer le 29. Juillet.

Il eſt d'ailleurs conſtaté par les relations les plus modernes que M. le Profeſſeur Muller à tiré des Archives de Jakoutsk, que vers la fin du ſiécle paſſé on a fait des voyages preſque chaque année, depuis le Léna juſqu'au Kolyma; & ce fut ſeulement dans des Doſchtſcheniks & par des gens fort ignorans dans la navigation (*a*). On ſait encore par des relations modernes, que non-ſeulement la côte méridionale (*b*) s'élargit de plus en plus, mais que dans les endroits même où il y a de l'eau, elle devient toujours moins profonde, ainſi qu'elle peut avoir changé &c.

La chaloupe Jakoutsk partie le 29. Juillet, doubla le 15. un cap, qui

(1) pag 484. & ſuiv.

(*a*) Il rapporte même le voyage d'un homme qui ſeul dans un canot à dépaſſé le cap Schalaginskoi, & s'eſt rendu au Kamtſchatka. Nous en parlerons dans un autre endroit.

(*b*) Je ne ſai s'il n'a pas voulu dire ſeptentrionale.

qui avance beaucoup dans la mer, & que le Lieutenant crut être le Swiatoi-nofs, nom qu'on donna autrefois à un cap, qui avance beaucoup dans la mer, & fe trouve fitué au-delà & non en deçà de l'Indigir. Depuis le Swiatoi-nofs jufqu'à l'Indigir, la diftance étoit grande; il y arriva fous 72°. 2*l*. toujours parmi les glaces flottantes. Il y trouva quatre embouchures, mais les eaux de toutes y étoient fi baffes, qu'il ne put y entrer. Il fut donc obligé de refter en mer parmi ces glaces, jufqu'au 1. Septembre, qu'il fut pris par le gel. Bientôt après il s'éleva un orage, qui brifa les glaces, & pouffa la chaloupe en mer. Il erra parmi les glaces jufqu'au 8. Septembre. Le jour fuivant le calme furvint, & la mer gela fi fort, que déja le 10. & le 11. on pouvoit tranfporter l'équipage à terre par deffus les glaces. Le vaiffeau qui fe trouvoit à foixante werfts des embouchures, fut entierement pris par les glaces &c. On y laiffa une garde qu'on changeoit de tems en tems. Ils ne pouvoient pas manquer de provifions, puifqu'il n'y a aucune riviére feptentrionale, dont les bords foient fi bien peuplés. La mer même pouvoit fournir abondamment à leur entretien.

Outre les chiens marins & les ours blancs, qui fe trouvoient en grand nombre parmi les glaces, on y voyoit des poiffons de 50. à 60. pieds de long, qui faifoient jaillir de l'eau comme les baleines. Ils nageoient par troupes, & leur chair étoit de fort bon goût. Les Ruffiens les nomment Beluga, à caufe de leur blancheur. Il femble que ce foient les vaches marines, ou Manati.

On a obfervé que depuis le Swiatoi-nofs la mer eft fort baffe le long des côtes, & le pays plat & uni. On a auffi obfervé, que depuis le Swiatoi-nofs jufqu'au Kolyma, il n'y a aucune riviére, où l'eau foit affez profonde, pour qu'un bâtiment un peu confiderable puiffe y entrer.

Le printems fuivant on n'épargna aucune peine pour fauver la chaloupe; on l'amena enfin fur le rivage, quoique fort endommagée. Je ne faurois dire précifément ce qu'on en a fait: mais il eft certain que le Lieutenant a continué fa route jufqu'au Kolima dans de petits bâtimens; (j'ignore où ils les avoit pris). De-là, partie par terre, partie par eau, jufqu'à Anadirskoi Oftrog, il décrit toute la

côte jusques-là ; il finit sa navigation en 1740. Il fut déja en 1741. ou 1742. de retour à Cronstadt, où pour récompense de ses fatigues, il fut fait Capitaine de la flotte.

Pour ce qui est de l'autre voyage vers le Nord-Est, je n'en puis rien dire d'intéressant, sinon que la double chaloupe de 1739. sous le commandement du Lieutenant Chariton Lap'iew, n'est point parvenue jusqu'à l'embouchure du Jénisea, mais a hiverné au Chatanga: seulement il a paru l'année suivante, tant par ce voyage, que par celui qui avoit été entrepris depuis Mangasea qu'entre les rivieres Piasiga ou Piasida & Tamur, s'avançoit une langue de terre au Nord dans la mer ; qu'avant de parvenir à sa pointe, on trouvoit la mer gelée; que les vaisseaux de Mangasea & du Léna, n'avoient pû la doubler, & que, ou l'un ou l'autre, ou tous les deux avoient été brisés, mais de maniere que tout l'équipage s'étoit sauvé.

L'Auteur fait ensuite une observation digne d'être rapportée (2). Aux environs de Jakoutsk, malgré les montagnes qui sont dans cette contrée, on ne trouve point, ou peu de sources; apparemment parce que la terre y est déja gelée à une certaine profondeur. Peu après la fondation de Jakoutsk, en 1685. & 1686. on voulut y établir un puits; un Cosaque en ayant formé l'entreprise, il commença à travailler le 27. Juillet 1685. & continua sans interruption jusqu'au 1. Novembre. Pendant ce tems il avoit creusé à huit toises de profondeur, & il trouva par tout la terre également gelée. L'année suivante il recommença le 1. Avril, & ne trouva encore que de la terre gelée; il creusa encore cinq toises plus bas jusqu'au 25. Juillet, alors il assura avoir rencontré un roc, duquel s'exhaloit une mauvaise odeur, & qu'il étoit impossible de continuer l'ouvrage. Un Bojarskoi Jakoutskien &c. voulant s'assurer de la vérité de ce fait, descendit dans ce creux, & trouva en effet la terre gelée jusqu'au fond; il sentit la mauvaise odeur qui s'exhaloit de cette terre, mais il n'apperçut point de roc.

Le voyage par terre de Jakoutsk à Ochotzk (3) fut de deux cent quatre-vingt & dix wersts, & celui qu'il fit par eau sur les diver-

(2) pag. 521. (3) p. 540.

diverses riviéres de cinq cent, des montagnes étonnantes entre deux (*a*).

Vers le Piasida, le Tamura, le Chatanga (4), & du côté de Jourask, on trouve très fréquemment de gros tas de bois. La plûpart sont des plantes & de grosses poutres entieres, de Melèzes, de Cèdres & de Sapins. Parmi ce bois amoncelé on en trouve beaucoup de tout frais sur le bord actuel de la mer; d'autre est sec & en partie attaqué de pourriture. On le voit loin du rivage, dans des endroits où l'eau de la mer ne parvient plus aujourd'hui. A l'Est de l'embouchure du Jenisea, & à quinze wersts au Nord de Kitaschouskoie Simovie, il y a une place remarquable, qui surpasse en hauteur toute la contrée; on y trouve une grande abondance de pareil bois.

La mer (*b*) s'ouvre (5) en même tems que l'embouchure du Jenisea, ce qui arrive ordinairement vers le 12. de Juin. Après ce tems-là elle est libre, pourvû que les vents viennent de terre & chassent les glaces. Dans la contrée de Retschischnoie Simovie, suivant la relation d'un homme qui y a séjourné plusieurs années, la glace revient incessamment sur les rivages, dès que le vent du Nord, ou du Nord-Ouest souffle seulement pendant vingt-quatre heures: ce qui est un indice sûr que la source de ces glaces n'est pas éloignée, que ce soit une grande Isle, ou un continent, ou une mer gelée. Les navigations entreprises plusieurs fois jusqu'au 78°. qui n'ont pu réussir à cause des glaces, donnent lieu de supposer ce dernier fait.

La mer s'ouvre tard & se referme très promptement (6). Si-tôt que le mois d'Aoust approche de sa fin, on n'est pas assuré un seul jour qu'elle ne gèle; il ne faut pour cela qu'un froid médiocre, & un calme, souvent alors un quart d'heure suffit. Mais aussi lorsque la mer se ferme de si bonne heure, il n'est pas sûr, qu'elle restera gelée pendant tout l'hiver. La glace est pour l'ordinaire mince dans les commencemens, & un grand orage la brise, comme on le sait par expérience. On peut adopter comme une thèse certaine que la

 mer

(*a*) Confer. page 409.
(4) Tome III. p 126.
(*b*) S'entend la petite.
(5) pag. 127.
(6) p. 128.

mer glaciale ne gèle jamais plus tard que le 1. Octobre, mais souvent plûtôt.

L'Auteur reçut le 10. Janvier 1739. (7) une lettre de M. Délisle de la Croiére, qui lui mandoit que depuis Siktakskoie Simovie, douze cent werfts plus bas, au Nord, que Jakoutsk, il avoit fait en Décembre un voyage en traineaux jusqu'à l'Olenek. Il y étoit arrivé le 18. Janvier & en étoit repartit le 5. Avril.

Quand Mr. Délisle (8) n'auroit fait que de déterminer certainement par des observations astronomiques la seule longitude de ce lieu, où il a fait quelque séjour, il auroit fait une découverte importante, qui auroit éternisé son nom: mais il pouvoit prévoir que cela n'arriveroit pas. Il n'avoit personne à qui il put seulement se confier, pour compter exactement les secondes de la pendule. Il n'avoit personne avec lui, qui fut en état de faire la moindre observation astronomique; ses instrumens étoient tous endommagés, & personne ne pouvoit les rétablir. Tout rouloit sur lui seul &c. C'est ce que remarque Mr. Gmelin.

Il parle des ossemens des Mammonts, (9) des têtes, des cornes de cet animal qu'on a trouvé.

Il suppose que ce ne sont que des ossemens d'élephans (10); mais qu'il y en a d'autres, qui ressemblent plûtôt à ceux d'un boeuf.

Que dans un grand changement arrivé à la terre (11), les élephans ayant voulu se sauver, se sont retirés dans ce pays, où le climat ne leur étant pas favorable, ils ont tous péri. Il n'approuve ni Woodward, ni Scheuchzer, qui attribuent le tout à une inondation universelle, ni ceux qui, par contre, n'en reconnoissent que de particulieres.

Il tâche de résoudre l'objection tirée de la grosseur de ces ossemens (12). On a trouvé, dit-il, des dents qui ont jusqu'à neuf pieds de longueur, & neuf pouces de largeur, qui pésent deux cent quarante, & deux cent huitante livres, poids de Russie, c'est-à-dire environ deux cent livres, poids de marc & plus Il assure, qu'on avoit

(7) pag. 137.
(8) p. 145.
(9) p. 148. seq.
(10) p. 152.
(11) p. 156.
(12) p. 158.

avoit déja trouvé des dents d'élephant de huit à dix pieds, & du poids de cent à cent soixante-huit livres. Il trouve même que le squeléte de trente-six aunes de long, trouvé sur les bords du lac Tschana, n'étoit pas si monstrueusement grand, que pour cela on dut se faire de la peine de l'attribuer à l'élephant. Il ajoute qu'on peut regarder l'Indigir & l'Anadir comme riviéres de la même mer.

Il parle ensuite de la quantité de dents de chevaux marins (1), ou selon les François, de vaches marines, qu'on trouve dans toutes les côtes des isles vers la nouvelle Zemble, jusqu'à l'Oby, quelques unes même jusqu'au Jénisea &c. mais qu'il y en a sur tout en très grand nombre aux environs du Cap Schalaginskoi, où ils se trouve des dents si longues, que les Tzchutzki en font des dessous de traîneaux. Il s'en trouve encore beaucoup de-là jusqu'à l'Anadir; on a assuré à l'Auteur, qu'on en avoit vû une du poids de 35. livres; que celles de dix à treize livres ne sont pas rares.

Il rapporte la relation du voyage au Nord (2), que dans l'Isle de Cherri à 74°. 45'. on a trouvé de ces animaux en si grande quantité, qu'ils étoient couchés les uns sur les autres en troupes, que la même année 1706. les Anglois y en avoient tué plus de cent dans six heures de tems; huit cent en 1708. en sept heures; plus de neuf cent en 1710.; en un jour huit cent; qu'un seul homme en avoit tué d'un jour quarante. Ceux des environs de l'Anadir & de Noss-Schalaginskoi ne se ramassent pas, en tuant ces animaux, mais on les trouve en grande quantité sur les rivages bas. Ils y sont en si grand nombre, que selon la relation des Cosaques, Jakoutses, les Tzchuktzchi en font des offrandes à leurs Dieux, en les accumulant en grands monceaux.

Que toutes ces dents (3), qu'on apporte de la Groënlande, d'Archangel, de Kola &c. sont très petites, en comparaison de celles, qu'on envoye depuis Anadirskoi.

Mr. Kraschenninnikow (4) marque, qu'il étoit arrivé depuis Ochotsk en Kamtschatka, après avoir couru le plus grand danger; que le vaisseau

(1) pag. 164. seq.
(2) p. 167.
(3) p. 170.
(4) p. 178.

vaiſſeau ayant pris une voye d'eau, on avoit été obligé de jetter à la mer une grande partie du bagage, avec toutes les proviſions amaſſées pour leur ſubſiſtance pour deux ans; qu'à la fin le vaiſſeau avoit échoué ſur un banc de ſable, avant qu'ils euſſent pû gagner Bolſcherezkoi Oſtrog, mais qu'heureuſement ils ont pû parvenir à ſauver leur vie & à ſe rendre enfin à Oſtrog.

A deux cent quatre-vingt werſts plus bas que Mangaſea (5), il y a encore une paroiſſe Ruſſienne nommée Chantaiskoipogoſt, à 68°. 30′. de latitude.

§ III.

Obſervations ſur les changemens faits aux Cartes ordinaires.

Venons aux Cartes dreſſées ſelon mon ſyſtème.

La Carte premiere contient les pays, depuis la côte occidentale de Spitzberg, juſqu'au-delà du Léna, & de-là juſqu'à l'extrémité orientale de l'Aſie, & juſqu'au Japon. Si l'on trouvoit dans la premiere partie quelque difference pour la longitude, on en devinera aiſément les raiſons par les remarques que je ferai ſur la ſeconde partie.

Je n'ai rien voulu changer quant au Spitzberg; la difference qu'il y a entre les diverſes cartes eſt très petite, & n'eſt pas de grande importance; elle ne peut tout au plus influer, que ſur la troiſieme partie de ce mémoire.

Pour ce qui eſt de la nouvelle Zemble, je l'ai donnée à peu près conformément aux découvertes de Barentz & de Hemskerk, qui en ont déſigné exactement toutes les côtes, bayes, caps &c. & qui leur ont impoſé des noms. Ils ſont les ſeuls qui, avec leurs compagnons, ont abordé à la côte orientale de cette Isle, où ils ont même hyverné. Fondé ſur une relation auſſi authentique, je ne fais pas la moindre attention à ce que diſent ceux, qui joignent la nouvelle Zemble à la Tartarie, par un Iſthme, ou par des glaces perpétuelles, qui même, contre la foi de ces illuſtres voyageurs, la déſignent ainſi ſur les cartes; encore moins à ceux, qui la ſuppoſent contigue au Spitzberg, contre toute notorieté publique.

J'ai

(5) p. 216.

J'ai cru devoir suivre encore les découvertes des Russiens, pour l'espace qu'il y a entre la nouvelle Zemble & la Tartarie, par la même raison, parce que ce sont eux, & eux seuls qui l'ont reconnu & décrit. Je n'ai donc fait sur ce point que copier la carte que Mr. Gmelin en a donné.

§. IV.

Il faut rétrécir la côte entre le Piasiga & le Cap.

Cependant je soupçonne beaucoup qu'il a voulu en imposer au public, en marquant comme indéterminée toute la côte entre le Piasiga & le Cap à l'Ouest de l'embouchure du Tamura, qu'il nous représente si redoutable & impossible à dépasser. Voici les raisons qui fondent mes doutes, & qui m'ont engagé à rétrécir un peu cette côte.

1°. M. Gmelin & l'Officier Russien paroissent très attentifs à nous cacher les particularités des voyages faits depuis l'Obi vers ce Cap. Je crois que ceci influe beaucoup sur la réflexion que je ferai dans la troisieme partie de ce mémoire, au sujet de la préface de M. Gmelin. Ils disent que l'un, ou même les deux vaisseaux se perdirent dans les glaces, de maniere pourtant que tout l'équipage se sauva. Cet équipage, le Commandant, le Pilote, n'ont-ils donc tenu aucun journal? Pourquoi ne le communique t'on pas, s'il n'y avoit pas une grande raison d'Etat, qui le fit cacher? C'est, sans doute, parce que comme le dit M. Gmelin, il seroit très punissable, s'il le faisoit.

2°. Supposons cependant que le Journal se soit en effet perdu; Mais l'Officier Russien assure, qu'on a reconnu cette côte par terre, on auroit donc pû la représenter sur la carte, si on l'eut jugé à propos.

3°. Quelques cartes marquent entre le Piasiga & la côte occidentales, sept Simovies, ou habitations d'hyver. Elles marquent au même endroit le monastère de Turuchan. Les Samoiedes ont assuré, déja du tems des premieres tentatives, que la petite mer d'eau douce, c'est à dire, tout ce qui se trouve entre la nouvelle Zemble & le Continent, depuis le Waeigatz jusques vers l'extrémité de l'Isle, ge-

loit fouvent en Semptembre ou Octobre : mais que la grande mer ne geloit Jamais ; qu'on s'y rendoit depuis le Jenifea & le Piafiga pour la pêche. Eft-il donc croyable qu'on n'ait jamais pû reconnoitre cette côte par mer ? Je ne puis me le perfuader, & par conféquent j'ai de très grands foupçons, que ce cap de la prétendue terre de Jelmer (*a*), a été doublé.

4°. De l'aveu de ces Auteurs même, on a paffé par tout ce détroit jufqu'au Piafiga (*b*). Si donc ce trajet a pu fe faire par un détroit peu large en eau douce, qui gèle infiniment plus promptement & plus fort que l'eau de mer, & où les glaces devoient s'amaffer, principalement vers l'Isle nommée Bieloi, comment n'auroit-on pas pû paffer entre la pointe orientale de la nouvelle Zemble & ce cap, puifque fuivant leur carte il y a plus de vingt degrés de diftances entre ces deux terres ?

5°. On voit manifeftement que l'Officier Ruffien a voulu cacher tout ce qui ne devoit pas être divulgué, & il ne pouvoit faire autrement, vû les peines févères décernées contre ceux qui, en Mofcovie, révèlent des myftères d'Etat, parmi lefquels celui de ces découvertes tient un des premiers rangs. C'eft par cette raifon, qu'il a la hardieffe d'affurer, que les deux vaiffeaux envoyés depuis le Léna, l'un à l'Oueft, & l'autre à l'Eft, fe font perdus parmi les glaces. La relation de M. Gmelin, avec quelque circonfpection qu'il ait écrit, nous apprend le contraire.

6°, J'ai vû en 1752. un Officier François au fervice de la Cour de Petersbourg, qui étant revenu dans fa patrie, pour vifiter fa famille, retourna peu après en Ruffie. Je m'entretins avec lui fur ce fujet, il me dit qu'à Petersbourg on difoit généralement, que depuis Archangel même on pouvoit paffer, & qu'en effet on avoit paffé au Kamtschatcha, & que perfonne n'en doutoit, fans cependant qu'on ofat le dire ouvertement. Le Prince S** Ruffien, pendant fes voyages en Europe, fut auffi interrogé fur le même fujet, &

(*a*) Muller parle d'un grand Cap, Jalmal, dans la petite Mer, fort à l'Oueft de cette prétendue terre, qui, felon le nom défigure, doit être le même.

(*b*) Les Hollandois ont déja paffé depuis le Petfchora, jufqu'à l'Obi, & les Ruffiens jufqu'au Piafiga.

& il fit à peu près la même réponse. De tout cela je suis en droit de conclure, que ce Cap formidable de la terre de Jelmer, qu'on ne peut dépasser, est un fantôme forgé, ou du moins exaggeré par la politique Russienne. Nous aurons occasion d'en parler encore ailleurs avec plus d'étenduë. Venons à la seconde partie de cette carte.

§. V.

Il faut donner à l'Asie moins de largeur qu'on ne lui en donne.

Il y a ici beaucoup de faits à discuter. Préliminairement, je souhaiterois, qu'on voulut m'éclaircir une difficulté, que je n'ai jamais pû résoudre.

Les Astronomes à la Chine & au Siam, après des observations réïterées & exactes, ont trouvé, qu'il falloit retrancher cinq cent lieuës de la largeur de l'Asie, d'autres disent vingt degrés. Car quelqu'habiles que soient les observateurs, quelqu'excellens que soient leurs instrumens, jamais leurs observations ne s'accordent parfaitement. Les P. Missionnaires l'avouent eux-mêmes dans l'histoire de la Chine du P. du Halde. Si ce sont cinq cent lieues, comptons les à vingt lieues le degré, cela fera 25°. Cependant à la latitude de Siam, ou de Judia, ou Odia sa Capitale, le degré auroit déja dû diminuer de quelque chose: mais ne mettons que vingt-cinq degrés. Autrefois on plaçoit l'extrêmité orientale de l'Asie à cent huitante degrés, & aujourd'hui on la met à deux cent & cinq. Qu'on m'explique une si grande difference, & que l'on concilie, si l'on peut, ces variations.

On me dira peut-être, que depuis ce tems-là l'on a découvert tous les pays du Kamtschatka, ceux de Tzchutzchi, des Tzchalatzki, des Olutorski, & que c'est par-là, qu'on est venu à étendre l'Asie jusqu'au 205, ou 207°. Fort bien: mais on avoit pourtant compris dans les anciennes cartes les pays jusqu'au Kolyma, qu'on place aujourd'hui au cent septante cinquiéme degré; ainsi la difference n'est que de cinq degrés, qu'on l'auroit trop étendu. Accordons plus, & disons que l'Amur, soit son embouchure, a été placé trop loin: cependant on ne trouvera pas, que la difference des anciennes cartes

aux nouvelles soit des vingt-cinq degrés que les observateurs modernes ont trouvé (*a*). Ajoutons encore une réflexion. Si la largeur n'étoit que de vingt-cinq degrés de trop, on pourroit également comprendre cette largeur jusqu'au Serdzekamen, ou du moins jusqu'à la côte entre l'embouchure de l'Anadir, & le Cap Olutorski; ce qui feroit, ou toute la largeur des deux cent & cinq, ou du moins jusqu'au cent nonantiéme degré; parce que les côtes Occidentales de l'Amérique ayant été reconnues par les Espagnols, le continent de l'Asie, vis-à-vis, a par-là même été déterminé à cent huitante degrés & à cent nonante. On a seulement ignoré les particularités de ces dernieres, comme elles l'étoient des Russiens, il y a tout au plus trente à quarante ans. Ce qui n'influë point sur la largeur de l'Asie. Si donc étendre l'Asie jusqu'au cent huitantieme degré, étoit lui donner une largeur de vingt-cinq, de quinze, de dix même, si l'on veut, de trop, & qu'aujourd'hui on l'étende jusqu'au deux cent & cinquiéme, au 108. même, où à la susdite côte, au cent nonantieme degré, il faut qu'il y ait de l'erreur, je ne veux pas dire de quarante, ni de trente degrés, mais bien une erreur considerable, qui, comme tout le reste, me paroit l'effet de la politique Russienne. Je m'en tiendrai donc à des longitudes moyennes, & je prens pour base de mes propositions, celles des premieres cartes Russiennes, publiées, soit par ordre du Sénat & de l'Académie, soit par des particuliers, dont les cartes ont été adoptées par ces illustres Tribunaux.

On objectera, qu'à mesure, que l'on fait des découvertes ultérieures, on peut & l'on doit corriger les anciennes cartes fautives; que c'est

(*a*) M. Buache remarque lui-même p. 108. que M. Witsen à cru la pointe Septentrionale, c'est à dire, le Nos Schalaginskoi à quarante degrés, plus près de la Russie, *qu'elle n'est*; il devroit dire, *qu'on ne le place aujourd'hui.* Considerons que ceci se fit en 1692. alors, comme nous le verrons ci-après, les habitans du Léna & du Kolyma faisoient un commerce par mer au Kamtschatka. Les trois vaisseaux Russiens y avoient fait le voyage en 1648. On assure que dans le cours de ce siécle jamais on n'a pû le faire. Il est donc incontestable, que les relations des voyages qu'on a faits, doivent prévaloir sur les conjectures formées du depuis, qui ne sont fondées sur aucune relation. On sait que M. Witzen n'a épargné ni fraix, ni peines, pour s'en éclaircir, comment veut-on donc le convaincre d'erreur? Supposé qu'il y en ait, elle sera moins grande, que celle des nouvelles cartes, & je crois devoir prendre à peu près le milieu.

c'eſt ce qu'on a fait à Pétersbourg ; que par conſéquent l'on doit préferer les dernieres cartes.

Autant que la thèſe eſt fondée, autant l'hypothèſe eſt erronée. A-t-on fait des obſervations aſtronomiques dans tous ces pays entre le cent ſoixantieme & le deux cent & cinquieme degrés? On n'oſeroit l'affirmer. Y a-t-on fait de nouvelles découvertes par mer? Point du tout, puiſqu'on ſoutient, que ce paſſage n'eſt pas praticable. On dira: mais c'eſt en partie par terre qu'on la reconnu, & en partie par mer. Je n'en crois rien. Meſſieurs Gmelin & Muller, il eſt vrai, aſſurent qu'on s'eſt rendu depuis le Kolyma, ou Kowima, juſqu'à Anadirskoi: mais comment par cette route déterminer les côtes & l'étendue de cette partie orientale de l'Aſie? Les Tzchuchtzchi & les autres peuples, dont on a parlé ci-deſſus, ſont ennemis jurés des Ruſſiens, d'une férocité ſans égale, miſérables, qui n'ont point de nourriture convenable aux perſonnes même les plus groſſieres. Comment a-t-on pû parcourir les côtes de leurs pays? Et quand même on auroit pû le faire, ces Coſaques, ou plûtôt Tartares, qui ſeuls ſont employés dans ces contrées par les Ruſſiens, auroient-ils été en état d'en donner une relation circonſtanciée & authentique (*a*)? Voudroit-on s'appuyer ſur les voyages de Béering & de Gwoſden juſqu'au ſoixante ſeptieme degré. Il me ſemble pourtant, qu'ils ne prouvent pas grand choſe. L'Officier Ruſſien critique lui-même la poſition, que donne Béering à la côte depuis (*b*) le Serdzekamen au Cap Schalaginskoi. Béering (au moins dans les relations que j'ai luës), ne marque jamais, s'il a fait voile au Nord depuis Avatcha, ou au Nord-Eſt, comme les côtes ſont repréſentées. Il eſt remarquable, que Meſſieurs Gmelin & Muller, tous deux employés & penſionnés par la Cour, qui devoient avoir une connoiſſance exacte de tout, différent aſſez dans la poſition de leurs cartes. Le premier place le Cap Schalaginskoi à cent nonante ſept degrés de longi-

(*a*) Il faut bien que non, puiſque M. Muller dans ſa carte n'a ôſé déterminer l'étendue & la figure du Cap Schalaginskoi.

(*b*) Pour prévenir toute confuſion dans les divers noms, qu'on donne aux trois Caps principaux, je les nommerai conſtamment le plus Septentrional, Cap Schalaginskoi, le ſecond Serdzekamen, & le plus méridional, Cap des Tzchutzchi.

longitude, & à ſeptante deux & demi, ou ſeptante trois degrés de latitude. M. Muller à deux cent & ſept degrés de longitude, & preſque à leur extrêmité ſeptentrionale & orientale, ſeptante cinq de latitude. Le Serdzekamen eſt ſuivant M. Gmelin à deux cent & ſix & ſoixante ſept & demi, & ſuivant M. Muller à deux cent & cinq & ſoixante ſept. Le Cap de Tzchutzki, l'un à deux cent & deux degrés & demi de longitude, & à ſoixante quatre de latitude; l'autre preſque à deux cent & trois de longitude, & auſſi à ſoixante quatre de latitude.

M. Gmelin & tous les autres Géographes déterminent entierement la poſition du Cap Schalaginskoi. M. Muller ſeul n'oſe le faire, repréſentant rond & d'une maniere indéterminée, en ajoutant; on ne connoit pas juſqu'où s'étend le pays des Tzchutzchi (*a*). On voit par là, que ſi ces deux ſavans, qui devoient avoir une connoiſſance plus exacte de ces pays, différent dans leur poſition, il eſt très permis d'y faire quelque changement. Il faut encore obſerver, que Gmelin ſuit entierement la relation de Béering, en faiſant tourner la côte depuis le Serdzekamen vers l'Oueſt, tant ſoit peu Nord, & enſuite droit au Nord; M. Muller, par contre, Nord-Nord-Eſt, enſuite Nord, & il laiſſe à la fin les côtes indéciſes, Nord-eſt.

§. VI.

Obſervations de M. Muller ſur les cartes.

M. Muller fait diverſes obſervations ſur les cartes géographiques, dont il rapporte un très grand nombre. Expoſons ici ce qu'il en dit, & joignons y nos réflexions. 1°. Il

(*a*) On ſait que M. Muller a auſſi été du nombre des ſavans envoyés à la découverte de ces pays, & qu'il ſe trouve encore à Pétersbourg en qualité de Profeſſeur. Il ne faut donc pas être ſurpris, s'il ſe conforme aux vuës de cette Cour, & s'il fait tout ſon poſſible pour donner le change aux étrangers. Il a publié ſon ouvrage ſous le titre de, *Voyages depuis l'Aſie en Amérique &c.* auxquels eſt prémis un Sommaire des voyages faits par les Ruſſiens dans la mer glaciale, pour chercher le paſſage du Nord-Eſt &c. Je n'ai point encore pû me procurer l'édition originale en Allemand; je me ſuis donc ſervi de la traduction Angloiſe par Thomas Jefferi géographe. Londres 1761. in 4°. Je viens de recevoir l'édition originale; c'eſt une des pieces de ſon recueil, Tome troiſieme; mais trop tard pour en faire tout l'uſage déſiré.

§. 1. Il dit à la page 3. du Vol. VI. de son grand ouvrage, que la plus ancienne carte de la Sibérie se trouve dans le théatre d'Ortelius, qui place les dix Tribus d'Israël vers le fleuve Obi à 82°. qu'il fait de-là courir d'abord la côte vers le 6°. Il place à la même latitude le Cap Tabin de Pline, & il ajoute; " quoique tout cela soit „ très fautif, la terre voisine de l'Amérique y est encore assez bien „ représentée, ce qui n'a pourtant pû se faire que par conjectures.

§. 2. A la page 8. il parle de la carte Suédoise dressée par Adrien Veno Aurélius, gravée par Josse Hondius en 1632. Il dit, que pour la contrée de la mer blanche, pour la Laponie Russienne & pour la position de l'Isle Candenoes, cette carte doit être préferée à nos cartes de la Russie les plus nouvelles.

§. 3. Il louë beaucoup M. Witsen à la page 29. des soins & des peines infinies, qu'il a prises dans le voyage, qu'il a fait en Moscovie avec l'Ambassade des Holandois en 1666. 1667. Il a eu, dit-il, des relations authentiques des régions inconnuës au Nord-Est de l'Asie, & il a tracé celles à l'Est du Jénissei beaucoup mieux que tous ses dévanciers, quoiqu'il n'y ait pas une parfaite certitude. A la page 30. il prétend que F. de Witt & Visscher l'ont à peu près copié.

§. 4. A la page 32. il donne Witsen, comme l'Auteur de la carte d'Everard Isbrand Ides, dans laquelle se trouve le nom de Kamtschatka marqué pour une riviere sur la côte orientale à 72°. latitude. Isbrand avoit entendu parler obscurement du Kamtschatka dans son voyage de Sibérie.

§. 5. Il croit comme il le dit page 65. que la carte, qui a pour titre, carte &c. de l'Empire de la grande Russie dans l'état, ou elle s'est trouvée à la mort de Pierre le Grand, a été faite par les Officiers prisonniers Suédois, & à la page 69. il dit, qu'il s'est beaucoup servi dans son voyage de Sibérie de la carte de Strahlenberg, & qu'elle lui à paru exacte, pour tous les lieux, où il a lui-même été, mais que pour les autres, il a été obligé de s'en tenir aux raports, qu'on lui en a fait.

§. 6. A la page 69. il parle de l'Atlas de M. Kirilow premier sécretaire du Sénat. Ces cartes, de même que la générale, ont été composées de celles que les Géomètres ont envoyées. On n'y a point observé

obſervé les liaiſons, ni les graduations néceſſaires. Il a été compoſé depuis 1726, juſqu'en 1734. L'Auteur dit dans le titre, que toute la longueur de l'Empire Ruſſien eſt de 130. de ces degrés, dont toute la circonférence de la terre fait 360.

§. 7. La carte des pays traverſés par le Capitaine Béering, depuis la ville de Tobolsk, juſqu'au Kamtſchatka eſt, dit-il, pag. 74. la premiere, qui a aſſigné à l'Aſie Septentrionale ſa véritable longueur.

§. 8. Haſii tabula Imperii Ruſſici. Il dit pag. 84. que les cartes de Strahlenberg & de Kirilow lui ont ſervi de baſe : mais qu'il s'eſt ſervi encore de nombre d'autres ſecours, dont il rend compte dans le mémoire qu'il y a joint.

§. 9. L'Atlas Ruſſien de 1745. a encore pluſieurs erreurs. Il a été copié par Broukner dans ſon Atlas marin ; Tabula Imperii Ruſſici, par l'Atlas de l'Académie de Berlin, par Robert de Vaugondi, par Gmélin, & par d'Anville dans ſa III. Partie de l'Aſie de 1753. enſorte, que les mêmes erreurs ſe ſont gliſſées dans leurs cartes. Cependant Gmélin en a découvert & corrigé pluſieurs par la relation de ſon voyage. C'eſt ce que M. Muller obſerve page 87. 93. 96.

§. 10. Il parle à la page 99. des découvertes faites par les vaiſſeaux Ruſſiens &c. 1754. & 1758. ſans nom d'Auteur.

§. 11. Suivant la page 100. John Petyt & Francis Robotham donnérent une carte en hollandois. La latitude de l'Onega & des pays voiſins y diffère conſidérablement de celle, qu'on trouve dans l'Atlas Ruſſien. Il eſt donc permis de douter de la latitude fixée dans cet Atlas à la mer blanche &c.

§. 12. Il obſerve pag. 223. 224. que la tradition veut, qu'autrefois la navigation, depuis Archangel à l'Obi, étoit fréquente, & que déja anciennement il y eut des Ruſſiens établis à Bereſow, qui y étoient venus par mer.

§. 13. A la page 50. &c. Tom. VIII. il eſt dit, qu'en Juin & Juillet 1609. l'embouchure du Jéniſſei étoit fermée par des glaces à cauſe des vents du Nord, mais qu'un vent de Sud les diſſipa vers la mer, enſorte que les Promyſchleni purent continuer leur route vers le Piaſida. A la page 52. il dit, que la même année un François établi à Tobolsk raportoit, que ſept ans auparavant, des Hollandois

dès voulant établir une route par mer vers Mangasea & le Jénissei, & n'y ayant pas réussi à cause des fréquens vents du Nord, qui avoient accumulés les glaces, étoient retournés dans leur patrie. L'Auteur ajoute ces mots, ce qui n'auroit pas été nécessaire, si seulement ils avoient attendu un vent de Sud.

Tous ces articles valent bien la peine d'être examinés.

Nous voyons par art. 1. qu'anciennement on n'avoit aucune idée du Cap Schalaginskoi, ni qu'il y en eut un autre qui s'étendit si fort vers le Nord. Il paroit cependant que le Cap des Tschutzki a été un peu connu, puisque, pour des régions presque inconnues, la difference de 60°. ou de 64°. n'est pas regardée comme considerable. Mais ce n'est pas là ce que je trouve ici de plus remarquable. Ce que l'Auteur dit du voisinage de l'Amérique est de toute autre importance. M. Muller prétend, que c'est par conjecture que ces contrées ayent été ajoutées. Elles doivent donc avoir quelque fondement & quelque occasion. On n'a pû les tirer de l'Asie, puisque les pays Orientaux de cette partie du monde n'étoient pas bien connus alors à peut-être mille lieues près. Ce voisinage de l'Amérique n'a pû être conjecturé, que par les raisonnemens, qu'on a fait d'après les premieres découvertes, que les Espagnols ont fait des parties occidentales de l'Amérique. Quelle force ne donne pas ceci aux raisons que j'ai alléguées en faveur des cartes & des relations des anciens navigateurs de cette nation!

Que doit-on esperer des cartes Russiennes, lorsqu'elles déterminent les latitudes & les longitudes pour des pays éloignés de Petersbourg de 100, à 130. degrés, ou 1300. lieues, lorsque M. Muller art. 2. reconnoit, que les cartes composées par des étrangers sont préferables aux meilleures Russiennes, lorsqu'il ne s'agit, que de contrées éloignées seulement de 5, à 8. degrés? Il avouë que les latitudes sont fautives, & que sera-ce des longitudes sur 130. degrés?

Sur l'article 3. j'observe que je ne prétend pas garantir l'entiere justesse des cartes de Witsen: mais il a pris tant de soins, pour les composer, qu'elles doivent du moins balancer sur plusieurs points celles, qu'on adopte sans hésiter.

Il paroit donc par l'article 4. qu'alors on avoit ouï parler d'une

riviere nommée Kamtſchat, qui ſe jettoit dans la mer orientale. M. Muller dit qu'Isbrand en a entendu parler, pendant ſon voyage de Sibérie. Quelqu'un y aura donc été ou en ſera venu. Mais puiſqu'on ne connoiſſoit point les peuples, qui habitoient entre la Sibérie & les bords de la mer, n'eſt-il pas démontré, que la découverte du Kamtſchat avoit été faite par mer depuis le Kolyma, & non depuis Ochotsk. On en verra la confirmation dans divers endroits de ce memoire.

Ce que M. Muller dit à l'article 5. de l'exactitude de Strahlenberg & de la juſteſſe de ſa carte pour les endroits, où ce voyageur a été, autoriſe à ſupoſer, qu'il a pris toutes les précautions requiſes, & qu'il a agi avec toute la prudence poſſible dans ſes informations, afin de donner au reſte de cette carte la perfection déſirable; & ſi encore d'autres Officiers Suédois en fait de même, il paroit, qu'on ne doit rejetter de ces cartes, que ce qui eſt prouvé erronné par d'autres relations authentiques.

On voit par le Sixieme article, que ſuivant M. Muller, il reſte encore des erreurs dans l'ouvrage de M. Kirilow, malgré les ſoins & le zèle qu'il y a aporté, & malgré les heureuſes circonſtances, où il s'eſt trouvé.

Ceux qui exaggérent la puiſſance & l'étendue de l'Empire Ruſſien diſent comme Kirilow, que des 360. degrés de la circonférence de la terre, la Ruſſie en poſſéde 130. Mais où eſt-ce que cette étendue finit? N'eſt-ce pas ſur les bords de la mer orientale? Les Ruſſiens poſſédent Anadirskoi Oſtrog & les pays juſqu'à l'embouchure de l'Anadyr. Ils révendiquent l'isle de St. Diomède, enfin toute cette extrémité orientale. Or St. Pétersbourg eſt ſous le 50°. de longitude. Il ne faut pas être habile calculateur, pour trouver, qu'en ajoutant 130. on n'aura que 180°. qui reviendroient à mon calcul. Il y a plus, Kirilow compte l'extrémité de cet Empire, depuis les isles de Dago & de Oeſel, qu'il place ſous le 40°. de longitude, qui ajoutés à 130°. ne donnent que 170°. juſqu'aux bords de la mer orientale. Que deviendront donc les 35. ou 38. degrés qui reſtent, & qu'on trouve à propos d'ajouter dans les cartes? N'eſt-ce pas là une contradiction, qui doit ouvrir les yeux des perſonnes les plus prévenuës,

&

& justifier les doutes, que j'ose élever contre cette étenduë immense vers l'Est?

L'Article 7. me fournit une remarque importante. Si M. Muller se bornoit à dire, que la carte publiée sous le nom de Béering est la premiere, qui a donné à l'Asie une longueur si excessive, il n'y auroit rien à dire. Mais lorsqu'il parle de sa *véritable longueur*, c'est ce qu'il s'agiroit de prouver. Béering a-t-il donc fait le voyage par terre depuis Tobolsk, ou seulement depuis Jakoutsk marqué dans les cartes nouvelles sous le 145°. de longitude, jusqu'au 205. & par conséquent de 60°. en longeur? Point du tout. Il a passé au Sud vers Ochotsk. Quelque autre a-t-il fait le voyage? Nous n'en avons pas le moindre vestige. A-t-on fait quelques observations astronomiques dans cette vaste étenduë de pays? Aucune, & toutes celles, qu'on supose avoir été faites à Ochotsk, à Bolscherezkoi, à Avatcha sont telles, qu'elles n'en méritent pas le nom. Comment donc peut on fixer même par conjecture une telle longitude? On le peut d'autant moins, que selon les Russiens même, on ne peut se fonder sur l'estime de Béering sur mer.

Je ne dirai sur la carte de Hasius, dont il est parlé à l'article huit, autre chose, sinon, que c'est peut être la plus fautive de toutes. Je n'entreprendrai pas d'en relever les erreurs, elles sautent aux yeux. C'est un équivoque de dire, qu'il a eu beaucoup de secours, outre ceux de Strahlenberg &c. Puisque si cela est vrai pour les parties les plus voisines de la Moscovie, il ne l'est point pour celles au Nord & au Sud.

L'article neufvieme confirme que le dernier Atlas Russien même contient encore plusieurs erreurs. On peut aisément en conclure, que les cartes, qui représentent les pays les plus éloignés en contiennent encore d'avantages & de plus grossiéres.

La carte dont M. Muller fait mention §. 10. est la sienne. Il s'en explique sur ce pied Tom. III. p. 279. Je n'ai pas vû cette carte: mais je juge, que celles que Jefferi a jointes à sa traduction tirée de ce même volume en sont de fidèles copies.

Dans l'article 2. nous avons déja eu occasion de faire nos réflexions sur la mer blanche, & l'Atlas Russien dont il est parle §. 11.

M. Muller ne veut rien croire de la tradition qu'il raporte §. 12. Pourquoi cela ? Parce qu'il est prévenu de l'idée, que la mer glaciale n'est pas navigable. Mais tout prouve le contraire, & quand même la petite mer ne le seroit pas, cela ne tireroit point à conséquence pour la grande mer, puisqu'il paroit évidemment par §. 13. & dernier, que ce sont les vents du Nord, qui aménent les glaces, que ceux du Sud les dissipent, & qu'alors la petite mer même devient libre, comme on le verra plus amplement en plusieurs endroits de ce mémoire.

§. VII.

Observations sur les longitudes & les latitudes.

Pour donner quelque idée de mes changemens, & des raisons, qui m'ont engagé à les faire, rapportons le résultat des longitudes & des latitudes de quelques cartes dressées pour ces pays. Mais pour ne pas ennuyer le lecteur, nous ne donnerons pas ici les extraits de chaque carte; nous dirons seulement, qu'outre les deux, dont on a fait mention ci-dessus, nous avons consulté principalement, celles des deux Atlas Russiens, de Strahlenberg, celle qui fut dressée après le décès de Pierre le Grand, celles de Danet, de Nolin, le Rouge, Hasius, plusieurs de Danville, de Délisle, de Buache, la carte Japonnoise, celle de Nurnberg, de Homan, de Moll, de Vaugondi, de l'Académie de Berlin, des Sansons, pere & fils, de Bellin, de Bruckner, & plusieurs autres.

Je dirai donc simplement ;

1°. Que les plus anciennes cartes publiées dans ce siécle, ne donnent pas à beaucoup près une aussi grande étendue à l'Asie vers le Nord, que les plus modernes, & que cependant les Astronomes observateurs ont trouvé, que les Géographes lui en avoient donné beaucoup trop (a).

2°. Que

(a) Le caprice des Géographes, ou un prétendu point d'honneur des nations, donne beaucoup de peine à ceux qui travaillent sur la Géographie, en ce qu'ils ne s'accordent point à placer le premier Méridien.

Les

2°. Que d'après les premieres découvertes on a placé les distances infiniment plus près de l'Europe, que dans les suivantes.

3°. Que les plus grandes distances se trouvent en longitude, (ce qui est ici mon principal objet);

Le Taimura de	116	à	$118\frac{1}{2}$.
Le Chatanga	115	- -	125.
L'Anabara	$118\frac{1}{2}$	- -	$125\frac{1}{2}$.
L'Olenck	125	- -	$131\frac{1}{2}$.
Le Lena	131	entre	135 - à - 143.
Le Jania	$134\frac{1}{2}$	-	152.
L'Indigir	145	- -	168.
Le Kowima	158	- -	179.
Le cap Schalaginskoi	175	- -	207.
Le cap Serdzekamen ou d'Anadir	$165\frac{1}{2}$	- -	208.

Voilà

Les premiers Géographes furent plus raisonnables; ils crurent devoir le placer à l'extrémité la plus occidentale de l'Europe; ils differoient seulement en ce point, que les uns le plaçoient dans l'une ou dans l'autre des isles Canaries; d'autres dans celles du cap-vert, & après la découverte des Açores, quelques-uns crurent devoir l'y fixer, comme étant le plus à l'Ouest, sans faire cependant partie de l'Amérique. Ainsi déja l'an 320. avant J.-C. Pytheas le fixa à l'isle de Thule; Eratosthènes en 276. avant J. C. aux colomnes d'Hercule; Ptolomée en 128. de l'Ere Chrêtienne, de même que Marius de Tyr, aux isles Canaries; Abulfeda à Cadix en Espagne; Janson & Bleau le faisoient passer par l'isle Tenerife; Janson une autre fois, de même que Mercator, Ortelius & Bertius par l'isle de Fuogo, une de celles du cap-vert; Arnoldus, Wendelin, & Joss Hondius par une des mêmes, nommée St. Vincent; Henri Hondius par l'isle St. Nicolas l'une de celles du Cap-vert, Janson & Mercator ailleurs par les deux Açores, Corvo & Flores; Dudley par l'isle Pico aux Açores; Mercator & Ricciolus encore par Palma, l'une des Canaries; enfin tant d'autres l'ont fixé à l'endroit, où ils ont écrit. Ptolomée à Alexandrie, Copernic à Frawenbourg, Reinold à Königsberg, Ticho & Kepler à Oranienbourg, Longomontanus à Coppenhague, Landsberg à Goes en Zélande, Ricciolus à Boulogne, Origanus à Francfort, Eychstädt à Stettin, & ainsi du reste. Cette diversité parut aux savans si préjudiciable à la Géographie, qu'en 1634. on assembla par ordre de Louis XIII. un grand nombre de savans Mathématiciens, qui fixérent unanimément le premier Méridien à l'isle de Fer, & on s'y conforma long-tems; par succession de tems plusieurs abandonnérent ce parti. Grand nombre de François comptent la longitude depuis l'Observatoire de Paris; des Anglois depuis Londres, ou depuis le cap Lézard; des Russiens depuis Petersbourg; Kirilow depuis les isles Dago & Oesel; la carte de Béering depuis Tobolsk; les PP. Missionnaires, pour leurs cartes de la Chine & de la Tartarie, se sont servi du Méridien de Peking. Enfin plusieurs dans ces

Voilà donc jusqu'à la pointe orientale de l'Asie, sans parler de ce qui est à l'occident du Taimura, qui diffère à proportion, une différence de quarante-deux degrés, c'est quelque chose de frappant. Je crois donc, qu'il faut adopter un milieu, par les raisons que nous avons déja alléguées, & par celles; que nous rapporterons ci-après.

Donnons à present le calcul de l'étendue de l'Asie, vers les côtes de la Tartarie méridionale, & la presqu'isle du Kamtschatka.

4°. Les côtes de la Tartarie sont marquées chez plusieurs de cent quarante-cinq, à cent cinquante cinq de longitude. Muller les place à cent soixante, & Gmelin à environ cent soixante-deux & demi. Cependant la longitude la plus orientale du Japon, étant généralement adoptée à cent soixante degrés, & même à cent cinquante huit, qu'on suppose, que le Jesso soit à son nord, il est clair, qu'il lui faut de la place, comme M. Danville l'a fort bien remarqué, & qu'on ne sauroit tirer la côte orientale du Japon en ligne parallèle avec celle de la Tartarie. On devroit plûtôt supposer que la pointe occidentale de la grande isle de Niphon étant environ au cent quarante-huitieme degré, on devroit placer la côte de la Tartarie vers le cent cinquante, ou sa pointe méridionale au cent quarante huit: d'autant plus que M. Danville a soutenu dans un endroit, qu'il n'y a depuis le lac Hinka, marqué au cent cinquantieme degré, jusqu'au bord de la mer, que cinq degrés, la côte allant Nord-Nord-Est (*a*), & que Peking est à cent trente trois degrés cinquante minutes, Kingkitao, Capitale de la Corée, se trouve, selon les observations, à cent quarante quatre degrés. Par conséquent cette mer ne sau-

ces relations ont indiqué combien ils étoient alors éloignés du Méridien de telle côte ou cap peu eloigné. Tout ceci donne beaucoup de peine à ceux qui doivent calculer & combiner tous ces Meridiens & toutes ces distances. Ne croiroit on pas, que l'honneur des nations en souffriroit, si on s'en tenoit à la décision des Mathématiciens de 1634. en fixant constamment ce Méridien universel à l'isle de Fer, appartenante aux Espagnols, qui n'ont pourtant eu aucune part à cette détermination? Il seroit donc fort à souhaiter que les Savans abandonnassent de pareils préjugés très propres à mettre de la confusion dans les idées des Géographes.

(*a*) Quoique les PP. Missionnaires, parmi leurs longitudes rassemblées dans une table, ne donnent point celle-ci, & que par là on est libre de l'adopter sur ce pied, ou de la rejetter, & qu'on ignore qui a mésuré la distance entre le lac & les côtes.

sauroit être représentée si large & si éloignée des côtes de la Tartarie, puisqu'on ne l'a encore jamais découverte, & que je n'ai vû aucune relation, qui nous en donne quelqu'idée. Aussi plusieurs ont représenté la côte orientale de la Corée sous le même Méridien, que celle de la Tartarie. Il n'y aura donc rien à redire, si nous accordons sa partie la plus septentrionale à plus de cent cinquante-cinq degrés, & sa plus méridionale à passé cent quarante-huit, ce sera au-delà de ce que l'on peut raisonnablement exiger.

5°. Après la premiere découverte de la presqu'isle de Kamtchatcka, & lorsqu'on commença à traverser le golfe, depuis Ochotsk, on ne donna de largeur à ce golfe que cinq à six degrés; & il faut bien remarquer, que cette estime n'avoit été donnée, que par des mariniers peu experts, qui allant à tâtons, devoient nécessairement employer plus de tems à le traverser, & par conséquent le supposer plus large, qu'il n'étoit en effet. Cependant on donne aujourd'hui à ce même golfe douze à quinze degrés de largeur.

La Politique Russienne, l'amour de la nouveauté, & l'embarras, où se trouvoient nos Géographes, pour placer le Jesso au nord du Japon, avec les découvertes des Hollandois, ont agi de concert, pour éloigner le Kamtschatka du Jesso outre toute mesure.

Nous allons prouver, que cette presqu'isle ne peut à beaucoup près en être si éloignée.

Les Japonnois n'ont jamais été reconnus pour de fort habiles mariniers; ils n'osent faire de longs voyages par mer; l'Empereur l'a défendu sévèrement de tout tems. Or selon les cartes modernes, la différence de longitude entre le Japon & le méridien du cap Oskoi, est de quinze degrés & plus, & en latitude, onze degrés. Si nous comptons, en tournoyant entre les isles au Nord-Est du Japon, au cap Oskoi, par la ligne la plus droite, & en ne supposant aucun vent contraire, ni empêchement, nous trouverons pour le moins un voyage de quatre cent lieues. Or un voyage de si long cours n'a jamais été connu des Japonnois. Cependant ils connoissent ces isles & leurs habitans; ils leur donnent le nom de Jesso; ils se vantent d'en être les maitres; ils disent que ce sont leurs sujets, de même que les Kurilis, nommez par eux Jesowitenes, qui ressem-

reſſemblent en effet aux habitans de la terre de Jeſſo, & non au reſte des habitans de la Tartarie, & du Kamtſchatka: mais calculons.

§. VIII

Extrait du voyage rapporté par M. Muller, pour déterminer la poſition du Jeſſo, du Kamſchatka &c.

M. Muller, pendant qu'il cherche à nous perſuader de cette diſtance, ſe trahit lui-même par la relation circonſtanciée, qu'il donne de divers voyages, dont il eſt à propos de rapporter quelques articles.

Après avoir parlé du Japonnois (1), qui ayant été jetté ſur la côte du Kamtschatka, environ l'an 1694. fut examiné par Wolodimir Atlaſſow, enſuite envoyé à Moſcow, & avec lequel Strahlenberg s'eſt entretenu long-tems lorſqu'il paſſa par la Sibérie; il ajoute ce fait remarquable. "On a appris, dit-il, deux point eſſentiels de ce „ Japonnois; le premier, que le Royaume d'Oſaka, comme Atlaſ- „ ſow le nomme, dans le Japon, *n'eſt pas à une grande diſtance* „ *du ſud de Kamtschatka;* & le ſecond, *que l'eſpace entre deux eſt* „ *rempli de pluſieurs isles grandes & petites*, ou de peu d'impor- „ tance, & que ſes habitans, les Kurilis, ſont nommés par les „ Japonnois Jeſo ou Eſo, d'où les Européens ont formé le nom de „ Eſo ou Jeſſo, qu'ils donnent à ce pays. Ce ſera ſur le rapport „ de ce Japonnois, & de l'autre Sanima, que le Sénat de Peters- „ bourg aura rejetté la poſition donnée par Spangberg ".

Ailleurs (2), le même M. Muller rapporte "qu'en Avril 1710. „ il avoit échoué un vaiſſeau Japonnois ſur la côte du Kamtschatka, „ dans la Baye Kalagirienne; l'un de ces Japonnois, nommé Sani- „ ma, fut envoyé en 1714. à la Cour Impériale de Pétersbourg, „ où il apprit ſi bien la langue Ruſſienne, qu'il a pû répondre „ pleinement aux queſtions, qu'on lui fit ſur la ſituation & la nature „ des isles des Kurilis. Ce qui a mis, dit-il, la ſituation & la na- „ ture des isles des Kurilis dans un beaucoup plus grand jour qu'au- „ paravant. Il parle enſuite des connoiſſances, qu'en ont eu les Coſa- „ ques Ruſſiens en 1711.

„ Danilo

(1) pag. 32. (2) p. 33.

„ Danilo Anziphorow, & Jwan Kosirewskoi, Chefs de la rebellion des Kosaques, ont rebâti Bolscheretskoi-Ostrog &c. le 1. „ Aoust 1711. &c. ils ont passé le détroit avec des petits Baidares, „ jusqu'à la premiere isle. Cette isle n'est pas habitée par des Kurilis „ proprement ainsi dits: mais ces habitans, de même que ceux des „ isles suivantes, sont nommés Kurilis, comme ceux du continent „ au sud de Bolschaia-reka, & d'Avatcha &c. Les Cosaques donnérent de grandes louanges à ces habitans pour leur valeur dans „ la guerre, ajoutant, qu'ils n'avoient pas leurs pareils dans tout le „ Kamtschatcka &c. On construisit dans cette isle trois bâtimens, „ dont ils se servirent pour se rendre à la seconde isle &c.

Sur cette seconde isle demeure, selon les Cosaques, un peuple, nommé Jesowitenes (Jessois), qui ne voulurent pas se soumettre au tribut: c'est pourquoi après y avoir resté deux jours ils retournérent au continent. Il remarque encore que les Kurilis sont nommés Jessois par les Japonois.

A la page 35. il parle de deux autres expéditions faites en 1712, & 1713. depuis le Kamtschatka, aux isles des Kurilis, par les ordres reçus depuis Jakutsk, & sur les instructions données au Waiwode Trauernicht, par le Prince Wasilei Jwanowitsch Gagarin &c. Ces deux expéditions furent exécutées par un Cosaque, nommé Jwan Kosirewskoi, qui paroissoit avoir le mieux profité des connoissances du Japonois, qui avoit fait naufrage. Il avoit avec lui une espèce d'esquisse ou de projet, avec ordre de représenter d'une maniere plus exacte le continent & les isles, dequoi je vais, dit l'Auteur, donner ici un extrait.

1°. Depuis l'extrémité méridionale du Kamtschatka il y a un promontoire, qui s'avance dans la mer à la distance de quinze à vingt werst (*a*).

De

(*a*) On donne differentes dimensions à cette mesure, je crois qu'on peut s'en tenir à celle de M. Gmelin, qui devoit les connoitre mieux, que celles de tout autre pays. Il dit donc que cent & quatre werst & demi font le degré; ainsi à vingt lieues le degré, comme nous le comptons par tout, la lieuë feroit presque cinq wersts & un quart, ce qu'on ne doit pas oublier.

De-là on passe à la premiere isle; le trajet est de deux ou trois lieuës. L'isle se nomme Schumtschu. Elle est habitée par des Kurilis, differens de ceux, qui sont plus au sud, en ce que ceux-là portent des cheveux longs, ceux-ci les ont rasés jusqu'au col. - - - - - - - - lieuës 3

2°. Purumuschur, distante de la premiere de trois ou quatre wersts (*a*). - - - - - - - - - - - - - - 1

3°. En tems calme, on passe à la troisieme, nommée Muschu, ou Onikutan, en demi journée (*b*). - - 5
Ses habitans négocient avec les Kamtschadales des environs de Bolschajareka, dont ils entendent le langage.

4°. Araumakutan n'est pas habitée; il s'y trouve un volcan; le détroit qui la sépare de la precédente, de même que celui qui se trouve entre la quatrieme & la cinquieme, est la moitié aussi large que le precédent: ce qui fait ensemble - - - - - - - - - - - - - - 5

5°. Siaskutan a peu d'habitans; c'est le marché des habitans des isles precédentes & suivantes. Pour aller de Siaskutan à la suivante avec des Baidares pesamment chargés, un jour entier. - - - - - - - - - - - - - - 10

6°. Schokoki,
7°. Motogo,
8°. Schashowa,
9°. Uschischir,
10°. Kitui, sont toutes des isles si petites, qu'il n'est pas nécessaire d'y faire d'autres remarques, sinon, que les détroits sont peu larges, & qu'on peut les passer avec des Baidares legers, en moins d'une demi journée. A ceux qui sont fort chargés, il faut une demi journée pour le moins, selon les courans, qui y sont très forts, principalement dans les tems du flux & reflux. Bien des gens, qui

24

(*a*) Mr. Krasbeninikof d'après Steller ne compte que deux wersts.

(*b*) Il faut compter ici les jours sans nuit; personne ne se hazarde de voyager la nuit dans ces détroits, à cause des courans & des rochers.

transport, lieuës 24

qui se hazardent de les passer dans ces tems, y perdent la vie. On pourroit donc compter pour les quatre passages seize lieuës; comptons-en vingt - - - - - - - - - 20

11°. Schimuschir n'est pas habitée; le passage à la suivante est tant soit peu plus large, que le précédent. Or ayant donné à chacun des quatre derniers une demi journée, quoiqu'ils soient moins larges, donnons en autant à celui-ci - - - - - - - - - - - - - - - - - - 5

12°. Iturpu, isle grande & bien peuplée; les Kurilis des isles precédentes en nomment les habitans Gychkuriles, & les Japonois, Eso. Ces Kurilis sont aussi les possesseurs des isles suivantes; leur maniere de vivre & leur langage different de ceux des precédentes; pour leur valeur & leur adresse dans la guerre, on doit les préferer aux precédens. Après un petit passage, mettons - - - 3

13°. On vient à l'isle Urup; les habitans ont des manufactures &c. ils achétent des étoffes de cotton & de soye à Kunaschir, & en font commerce avec la premiere & la seconde isle, d'où ils apportent des castors de mer, des renards, & des plumes d'aigle.

14°. Entre cette isle & Kunaschir, il y a un passage, qui n'est pas considérable, mais qui l'est plus qu'aucun des precédens; mettons - - - - - - - - - - - - - - 12

64

On ignore s'ils sont libres, ou s'ils dépendent de la ville de Matsumay, sur l'isle du même nom. Ils vont fréquemment en traite à l'isle Matsmay, & les habitans de Matsmay vont souvent chez eux. On trouve beaucoup de Kamtschadales esclaves à Iturpu, Urup, Kunaschir & Matsmay. On ne sait pas bien au juste, combien Matsmay est éloigné de Kunaschir.

15°. Matsmay achève la file de ces isles, & elle est habitée par le même peuple d'Eso ou Kytch-kurilis. Les Japonnois ont bati sur cette isle une ville, qui porte le même nom de Matsmay; elle est

située sur la côte Sud-Ouest, & habitée par les Japonnois, qui y tiennent une garnison suffisamment pourvuë de canons, mousquets & autres armes & munitions. Ils font une garde exacte sur les côtes orientales & occidentales.

Entre cette isle & la principale du Japon, il y a un détroit peu large, dont le trajet n'est pas sans danger, principalement dans le tems du flux & du reflux, à cause du nombre des rochers avancés &c.

transport, lieuës 64

Selon les cartes, le passage de N°. 14 à 15. ne devroit pas être plus large, que le precédent, savoir - - - - -	12
De-là au Japon, on trouve dans divers Auteurs, qu'il n'y a que sept, huit, à neuf lieuës, donnons en - - - - -	12
	88

Il faut observer, qu'il y a encore à déduire ce qui est hors de la droite ligne, depuis N°. 12. si même on ne s'en écarte pas plûtôt. Les isles sont situées plus à l'Ouest, d'Urup à Kunaschir Ouest-Nord-Ouest. De-là presque Sud à Matsmay, ou du moins Sud-Sud-Ouest. Ainsi, en ne déduisant rien, le calcul est avantageux, pour allonger la distance. Ajoutons par une conjecture impartiale la largeur de ces isles, donnons-en à

N°. 1.	- - - - - - - - - - - - -	4 lieuës
2.	- - - - - - - - - - - - - - -	10
3.	- - - - - - - - - - - - - - -	4
4.	inhabitée - - - - - - - - - - - -	4
5.	peu habitée - - - - - - - - - - -	4
6. 7. 8. 9. 10.	sont dites petites & ne pas mériter d'attention } entre toutes - -	15
11.	non habitée - - - - - - - - - -	4
12.	grande, bien peuplée - - - - - -	12
13.	paroit l'être aussi - - - - - - - - -	12
		69

transport, lieuës	69
N°. 14. supposons de même - - - - - - - - - - -	12
15. Matsmay. On ne peut prendre toute sa largeur, dont on n'a pas la moindre connoissance, mais la largeur de N°. 14. au Japon, & en déduire les 24. lieuës pour les détroits ci-dessus, ainsi accordons encore - - - -	19
	100
Nous aurons pour toute la distance, depuis la pointe du Kamtschatka, au Japon, au lieu de quatre cent lieuës - -	188
difference	212

En tout ceci encore j'accorde beaucoup. Toutes les relations, qui parlent de ces isles, disent, que, depuis le Kamtschatka au Japon, il y a une file d'isle non interrompue; on parle de quelques unes, comme si petites, quelles ne méritent pas attention, & dont on peut juger par la description d'autres *petites* isles, qu'elles n'ont pas plus d'une lieuë de diamêtre; par tout des détroits peu larges, *jusqu'au Japon*, jamais de grande distance entre elles; ainsi que tout est ici compté très largement.

Cependant, en comptant vingt lieuës au degré, la difference sera de plus de dix degrés & demi, & si l'on veut faire attention, que le degré de longitude, entre le quarante & cinquantieme de latitude, va à la moitié, on en pourroit déduire bien d'avantage: mais tenons-nous à ce calcul, & comme la route est du Japon au Nord-Est, il faut rabbattre quelque chose de cette difference, & ne compter que huit, ou même sept degrés, pour rapprocher le Kamtschatka du Japon, & des côtes de l'Amur &c. ce qui s'accorde avec d'autres relations, & les remarques, dont nous allons parler.

Avant que de quitter la relation de cette découverte, nous donnerons encore le nom & la situation d'autres isles, qui y sont décrites; si ce détail n'est pas nécessaire pour le point, que nous traitons, nous en ferons usage, lorsqu'il s'agira de la terre de Jesso.

Après la troisieme isle, l'Auteur donne les trois suivantes situées à l'Ouest, & qui sont désertes.

Ujach-Kupa, à l'oppofite de Schumtfchu.

Sirinki, à l'oppofite du détroit, entre la feconde & la troifieme isle.

Kukumiva, au Sud-Eft de la précedente. Les habitans des trois premieres isles s'y rendent dans la faifon de la chaffe.

Ikarma, isle inhabitée à l'Oueft de Siaskutan.

Mafchautfch., de même au Sud-Oueft de Ikarma.

Igaitu, de même au Sud-Oueft de Siaskutan.

Tfchirpui, à l'Oueft du détroit, entre Schirmufchir, & Iturpu; il s'y trouve une haute montagne.

Ici, il y a deux remarques très importantes à faire. Mr. Muller, fans fonger à fa carte, dit expreffément, en donnant la relation d'Antiphorow & de Kofitewski, de la file d'isles, ne met pas dans leur nombre celles, qui font tant foit peu au Sud-Oueft, à l'Oueft, ou à l'Eft: mais en revenant fur celles, qu'il donne dans la même ligne; *nous continuons à donner l'ordre de celles, qui s'étendent vers le Sud; ces isles ne fe comptent pas, fi on fuit la file, qui s'étend au Sud*: il place cependant dans fon compte Matfmay pour la 15. & derniere de cette file vers le Sud. Or quel contrafte de fe faire fcrupule de placer des isles éloignées de peu de lieuës des autres dans ce rang, & de paffer par deffus, lorfque dans fa carte il les range de peu à peu toutes au Sud-Sud-Oueft, au Sud-Oueft, & à l'Oueft-Sud-Oueft, enfin, prefque Oueft, & à une fi grande diftance. Nadefda, par exemple, a environ 2. Kunafchir a 10. Matfmay a 11. degrés plus à l'Oueft, que cette file, tandis que la relation les place toutes au Sud les unes des autres? Si donc on fuivoit la relation à la lettre, eft-ce que cela ne reffembleroit pas, du moins pour la longitude, à la carte de Strahlenberg, & de tant d'autres? Il faudroit alors marquer le cap Oskoi à 160. & non à 175. de longitude.

L'Autre remarque n'eft pas moins importante; il eft parlé des isles Schantariennes, comme fi elles étoient de quelque importance. Il eft parlé de quelques unes de celles des Kurilis, comme n'étant pas dignes d'attention: cependant Muller dit, que ceux, qui ont reconnus par ordre les isles Schantar, ont trouvé que *la plus grande* avoit environ 20. werfts de long, fur 3. à 4. de large. Quelle idée doiton

on donc se former de plusieurs de ces isles Kurilis, lorsqu'une isle de tout au plus 4. lieuës de long, & de $\frac{1}{2}$ de large est supposée de plus grande importance, que plusieurs d'entre les isles Kurilis? On devra sans doute être convaincu par ces deux faits, que j'ai accordé largement, & fort au-delà de ce que j'étois en droit de faire, tant sur la longitude, que pour le calcul, que j'ai donné de la longueur des isles Kurilis, & de la distance entre le cap Oskoi & le Japon.

Venons à present à d'autres remarques, qui serviront à confirmer nôtre calcul.

Le Capitaine Spangenberg n'indique point d'une maniere circonstanciée les distances; ainsi on ne peut éclaircir par son moyen cette question; au moins Muller n'en parle point. Mais étant parti de Matsmai (*a*) le 25. Juillet, il arriva à Bolschaia-Recka, encore plus d'un degré au Nord du cap Oskoi, le 15. Aoust, & de là à Ochotsk en neuf jours. Ce qui s'accorde mieux avec mon calcul, qu'avec la distance, que l'on donne sur les cartes.

Spangenberg donna à son retour une relation & une carte, qui ne fut pas reconnue pour authentique à Petersbourg. Le Sénat trouva, que la distance ne pouvoit être si grande, & il soupçonna, que Spangenberg s'étoit trompé, & avoit été jusques dans la mer de Corée; on le crut si bien, qu'on le renvoya, pour faire de nouveau ce même voyage. Ceux qui auront lû dans les relations de Mrs. Gmelin, Muller & d'autres, quels fraix & quelles peines immenses les seuls préparatifs d'un tel voyage coutent, ne douteront pas un moment, que cet illustre Sénat, qui a sous ses yeux toutes les anciennes relations, & dont nous ne connoissons, qu'une petite partie, doit avoir eu des raisons bien fortes, pour faire de nouvelles tentatives.

M. Muller, qui a des raisons particulieres, pour soutenir cette distance des nouvelles cartes, dit, que c'est le Sénateur Kirilow, qui par sa carte, à fû porter le Sénat à douter de cet éloignement. Il le taxe de prévention, sans en alléguer aucune preuve; ce qu'il auroit dû faire, puisqu'il avoue, que le sentiment de M. Kirilow, étoit aussi celui

(*a*) L'Officier Russien nie que Spangenberg ait été à Matsmai.

celui de Strahlenberg, que toutes les relations precédentes favorisoient (*a*).

On croiroit, que ces nouvelles cartes ont été composées sur des relations postérieures, qui justifioient celle de Spangenberg. Rien moins que cela. Spangenberg partit; on lui donna, tant on avoit cette affaire à cœur, les deux garçons Russiens, qui avoient appris la langue de ces deux prisonniers Japonnois (*b*). Il fit construire un vaisseau à Ochotsk, qui le fut si mal, que prenant eau de toutes parts, on fut contraint de jetter en mer quantité de provisions & de munitions. Le vaisseau échoua, & l'équipage ne put arriver à Bolscherezkoi, qu'en courant les plus grands dangers. C'est ce qu'assurent Mrs. Gmelin & Muller. On radouba le vaisseau du mieux que l'ont put; Spangenberg se hazarda de le monter, & il aborda à la premiere isles des Kurilis: mais voyant, que le vaisseau couroit risque de couler à fond, il se hâta de retourner à Bolschereskoi. Toutes ses recherches finirent par-là, & on n'y retourna plus.

On voit donc que les doutes du Sénat, sur le calcul de Spangenberg, doivent subsister encore, & que si l'on a adopté les nouvelles cartes en Russie, quelques raisons secrettes y ont déterminé le Sénat, puisque ce changement n'a point été fondé sur des faits, ou des relations: mais on voit par la relation très circonstanciée de Kosirewskoi, reconnue pour authentique, que les habitans des isles des Kurilis, ou du Jesso des-Japonnois, trafiquent au Kamtschatka, & à Matsumai; qu'ils ont des esclaves Kamtschadales, & que par une conséquence nécessaire, il est impossible, que ces gens fassent des voyages de quatre cent, deux cent, de cent lieuës même sur leurs misérables Baïdares, qui peuvent à peine servir pour le trajet d'une isle à l'autre, & que la distance est tout au plus aussi grande, que mon calcul la suppose.

Faisons encore une réflexion, qui ne laissera plus de doute sur ma correction. Les Russiens avouent, qu'il y a cent huitante lieuës d'Ochotsk, à Bolscherezkoi-Ostrog: ce qui s'accorde avec ce que Mr.

(*a*) Nous avons allégué ci-dessus une autre raison plus forte de cette incrédulité, que celle de la carte de Strahlenberg.

(*b*) Sosa & Gonsa, nommés après leur baptême, Cosmas & Damien.

Mr. Muller dit dans un endroit de son recueil, qu'il y a près de 1000 wersts; celles-ci feroient, à 104½. pour le degré, 9. degrés & 11. lieuës; en déduisant ces 11. lieuës, (on pourroit bien en déduire d'avantage), voilà 90. ou 180. lieuës. Mr. Muller donne sur sa carte 10½. degrés absolus, ou de latitude; & de 14½. degrés, compensés ceux de latitude avec ceux de longitude; & à la plus grande largeur de cette mer, 18. degrés de longitude. Supposons même, que ce soient des lieuës de quinze au degré: ce qui est tout ce qu'on pourroit supposer; ceci ne feroit que douze degrés. Pourquoi donc, sur quelque cartes, donne-t-on à cette distance dix-huit degrés? C'est afin qu'on en puisse donner douze à celle qui est comprise entre la dite ville & la côte opposée. Il est donc clair, qu'en ne mettant à la premiere que douze degrés, il n'en faut donner que huit à celle-ci, & que j'en ai mis trop, en supposant neuf degrés sur ma carte.

Je dois seulement ajouter ici, qu'on trouve de la confusion dans ces cartes pour les noms. Kosirewskoi paroit avoir donné les noms aux isles, tels qu'ils lui furent indiqués par les habitans: mais Spangenberg & Walton leur en imposérent des Russiens, au moins à la plus grande partie, croyant peut-être donner par-là un acte de prise de possession.

6°. Après avoir rendu au Kamtschatka sa situation, sinon véritable pour sa proximité des côtes de Tartarie, du moins plus approchante de la vérité, que celle des cartes nouvelles; nous allons proceder de même, pour la distance des rivieres des côtes Septentrionales, & des trois caps principaux.

Nous adoptons, ou peu s'en faut, les distances de la carte de M. Gmelin, depuis la Norwège jusqu'au Léna; il a été en ceci plus judicieux que d'autres. Ces distances sont connues depuis long-tems du plus au moins. Il n'allonge considerablement l'Asie, qu'au-delà du Léna, parce qu'il croit que ces côtes n'étant pas connues des autres Européens, ni désignées dans les anciennes cartes avec une authenticité bien démontrée, il pourra faire recevoir ces nouvelles situations pour véritables. Peut-être en agit-il de même de la distance, entre le Piasida & le Taimura; il veut faire croire, que la côte entre le

premier & le cap de Glace, ne lui est pas connu. Qu'y faire? Je ne la connois pas non plus; ainsi je m'y conforme à peu près.

Il n'en est pas de même du reste de la même côte, entre le Léna & le cap Schalaginskoi; nous le repétons. Tandis qu'on soutient fort & ferme, que cette route pour doubler le cap, & pour se rendre par mer au Kamtschatcha, est devenue impraticable; on accorde par-là même, qu'il n'y a point de nouvelles découvertes, par lesquelles on puisse corriger les anciennes. Il est vrai, qu'on avoue, parce qu'on ne peut le cacher, que plusieurs, entr'autres, Démétrius Laptieuw, ont fait le voyage depuis le Léna jusqu'au Kovima: mais on ne se fait pas de la peine d'éloigner ces rivieres beaucoup plus, que dans les anciennes cartes, parce qu'on n'étoit pas à même de déterminer les longitudes par des observations astronomiques; & pour être maitre des distances, on s'est bien gardé de nous donner un journal; on s'est contenté d'une relation superficielle.

J'ai même les plus fortes raisons, que je déduirai plus bas, de croire, que Laptieuw a dépassé le cap Schalaginskoi. Les mêmes motifs, qui l'ont porté à le dissimuler, sont cause que lui, & tous ceux qui sont pensionnés par la Cour de Pétersbourg, étendent si loin vers l'Orient toutes ces terres. Je puis donc, je dois même, suivant mes Axiomes, me fonder sur les relations & les cartes faites sur les voyages exécutés, depuis le Léna jusqu'au Kamtschatka. Tous les Géographes sont convaincus de la réalité de ces voyages; & ni M. Gmelin, ni M. Muller, ne le nient pas. Il est pourtant singulier, que ce dernier soutienne, qu'il ne s'est fait qu'en 1648. par trois vaisseaux, dont l'un fut brisé, & les deux autres arrivérent heureusement; que même le Chef des Promischleni, Fedot Alexeuw s'étoit marié en Kamtschatka, avoit laissé un fils, & qu'on y montroit encore les ruines de son habitation. Par contre M. Gmelin assure (1), „ que par les relations, que M. Muller eut des Archives de Jakutzk, „ il est très bien connu, que sur la fin du dernier siecle, on a „ fait presque toutes les années des voyages depuis l'embouchure du „ Léna, jusqu'au Kolyma ". Sans doute que ce fut alors, qu'on en fit aussi depuis cette derniere riviere, jusqu'en Kamtschatka, puisque ce

(1) Tome II. p. 437.

ce n'est que dans ce siécle, que ce pays fut mieux connu, & que toutes les relations, excepté les dernieres, en parlent.

On dira que c'est par terre, que Laptieuw s'est rendu à Anadirskoi-Ostrog. Voici des raisons, que j'ai à y opposer.

Il est vrai que M. Gmelin dit (2): " Ce qu'il a de certain, est „ que M. le Lieutenant à continué son voyage (depuis l'Indigir), „ dans de petits bâtimens, jusqu'au Kolyma, & de-là *partie par* „ *terre, partie par eau, jusqu'à Anadirskoi-Ostrog, décrit les côtes* „ *jusques-là, & fini sa navigation en* 1740. ". Mais ceci même ne prouve-t-il pas ma Thèse? Qu'est devenu le vaisseau & l'équipage? Gmelin n'en dit pas le mot. Il faut bien, qu'il ait fait le tour, puisqu'il a fini *sa navigation* (a) en 1740. M. Gmelin a été en chemin faisant, pour retourner à Tubingue, chez un de ses anciens amis, qui est aussi le mien, un des plus célèbres savans de l'Europe, qui m'avoit annoncé, déja quelque tems auparavant, qu'il le verroit chez lui, & qui m'avoit communiqué de tems à autre les nouvelles, que Gmelin lui donna de ces découvertes. J'en profitai, pour le prier de lui faire plusieurs questions, entr'autres de ce voyage de Laptieuw. Il s'en acquita, & me marqua, que Gmelin lui avoit avoué, mais comme en tremblant, & sous le sceau du plus grand secret, qu'en effet Laptieuw s'étoit rendu par eau à l'embouchure de l'Anadir.

Si l'on étoit tenté de revoquer en doute ce fait, on n'auroit qu'à jetter les yeux sur la carte, pour voir s'il y a de *la possibilité* même à faire le voyage de Kovima, *partie par eau*, partie par terre à Anadirskoi-Ostrog, si on ne double pas le cap Schalaginskoi; qui commence d'abord à l'Est du Kolyma; il n'y a aucune riviere navigable, par laquelle on puisse seulement s'approcher d'Anadirskoi. Il y a la même impossibilité de décrire les côtes, s'il a fait le voyage par terre. Qu'on jette les yeux sur la carte, on y verra la grande étendue, qu'on donne aux côtes, depuis le Kolyma jusqu'à l'Anadir. Qu'on refléchisse en même tems, que les Tzutzki & les Tschalatzki, qui habitent tout le nord depuis l'Anadir, sont ennemis irréconcilia-

(2) In pag. 440.

(a) Si Gmelin avoit songé aux conséquences, il auroit dit son voyage.

bles des Russiens, & les peuples les plus féroces; que les Russiens ne possédent, qu'une petite langue de terre, entre ceux-ci, & les Oloturski, qui ne le sont pas moins; & qu'on me dise alors, comment Laptieuw à pû reconnoître les côtes par terre. Aussi n'est-ce pas sans raison, qu'il s'est rendu en poste, pour ainsi dire, à Pétersbourg, afin de ne faire part de ses découvertes qu'à la Cour, & qu'il a été avancé au grade de Capitaine de vaisseau impérial; & pourquoi l'auroit-on renvoyé à l'instant, pour tenter de nouveau une entreprise impossible, si la relation, qu'il en a faite au Sénat, eut été conforme à celle, que M Gmelin a donnée au public ?

B. Gmelin dit encore : " Il y a même des vestiges, qu'un homme „ dans un petit bâteau, qui n'étoit guères plus grand qu'un canot „ de pêcheur, a doublé le cap Schalaginskoi, & a fait le voyage de- „ puis le Kolyma jusqu'en Kamtschatka ". Est-il donc possible, qu'on puisse regarder les distances des lieux, des caps, &c. dans les nouvelles cartes, comme sûres & authentiques ? Muller marque la distance entre le Kovima & le cap Schalaginskoi &c. de vingt-huit degrés en longitude. Il est vrai, qu'à cette latitude, on ne peut compter le degré qu'à environ six lieuës, c'est toujours - - . lieuës 168

De-là au Serdzekamen dix degrés de longitude, & cinq & demi de latitude; en compensant les deux, il y aura pour les soixante lieuës en longitude, & les cent & dix de latitude, environ - - - - - - - - - - - - - 132

De-là au cap Tzuhutzki, quatre degrés & demi de longitude, & trois & demi de latitude, feront prés de - - 96

Enfin, depuis là seulement, jusqu'au fleuve Karaga, & non à l'Ostrog Kamtschatka, six degrés de latitude, sans compter la longitude - - - - - - - - - - - 120

On peut facilement s'imaginer, qu'avec son canot, il aura fait le voyage terre à terre; ainsi, qu'on pourroit y ajouter pour le moins - - - - - - - - - - - - 80

voilà donc, lieuës 596

à compter qu'il n'aura eu aucun accident à essuyer. Si on vouloit encore supposer, & avec vraisemblance, que souvent il s'est tenu à terre,

pour

pour s'approvisionner, cela doubleroit le calcul. Il faut donc être convaincu, que jamais on n'a pû faire autant de chemin sur tous les rhumbs de vents avec un canot, si l'on garde toutes les positions des cartes nouvelles. Par conséquent, il faut changer ces distances.

C. Muller rapporte, que sur une montagne de l'Isthme, qui étoit peu large, on a pû distinguer, que vers le Nord la mer étoit remplie de glaces, & que vers le Sud-Est elle étoit libre; la distance n'étoit donc pas grande; on devroit même entendre par cette partie au Sud-Est, & qu'on vouloit parler de celle, qui est au Sud du cap Tzchutzki; puisque ces Messieurs les Russiens soutiennent, que la mer au Nord du Serdzekamen est presque toujours gelée.

D. On veut nous persuader, que les Russiens dans leurs voyages sont allés par mer, depuis l'embouchure de l'Anadir, jusqu'à l'Ostrog-Kamtschatka; y sont-ils allés dans des Baidares de cuir? Car il n'y a, ni d'assez bon bois, ni autres matériaux pour des vaisseaux, ni charpentiers, pour en construire à Anadirskoi. On a même été obligé d'envoyer des charpentiers depuis l'Europe à Ochotskoi, pour y construire les premiers vaisseaux.

E. Gmelin dit expressément, que le voyage de Jakoutsk à Ochotskoi par terre est de deux cent nonante werfts, ou environ cinquante cinq lieuës. Il dit, à la vérité ailleurs, celui par terre de huit cent werfts (*a*): mais s'il y a erreur, ce n'est pas dans le premier calcul, où il compare ce voyage avec celui par eau, en suivant les détours des rivieres, & les portages, qui tout ensemble font cinq cent werfts, ou moins de cent lieuës. Il faut donc s'y tenir; encore on peut juger, que par terre même, où l'on rencontre souvent des montagnes, on ne sauroit compter cette distance en ligne directe. Cependant les cartes donnent cent, jusqu'à cent quarante lieuës de distance. Qu'on juge du reste après un fait aussi avéré que celui-ci. On ne sera donc pas surpris, si, en accordant la longitude de Léna entre cent trente, & cent trente-huit, ce qui est déja trop,

F 3 je

(*a*) Mr. Muller parle même de 977. malgré que dans sa carte, il n'y a que 640. on peut deviner, que c'est toujours dans le même but d'exagerer l'étendue de ces pays vers l'Est.

je retrecis encore plus le reste, plaçant le Jana (a) à - 144
L'indigir de 151, à - - - - - - - - - - - 153
Le Kovima (b), à - - - - - - - - - - - $162\frac{1}{2}$
Le cap Schalaginskoi à - - - - - - - - - - - 172
Le Serdzekamen, si jamais il existe à - - - - - - $176\frac{1}{2}$
Et celui des Tzchutzki à - - - - - - - - - - - 174
Le cap Oskoi, nommé dans les plus nouvelles cartes, Kurilzkaja Lopatka, à - - - - - - - - - - 165
& ainsi du reste.

Je crois même en accorder trop, je doute très-fort, que la différence en longitude, depuis le cap des Tzchutzki, jusqu'à celui d'Oskoi, soit de neuf degrés; on n'en a pas la moindre connoissance, que par la relation de Béring, qui n'a pas poussé au-delà de 67°. & M. Gmelin lui-même doute de l'exactitude de la relation, disant, qu'il a essuyé très souvent de forts brouillards, qui l'ont empêché de reconnoitre les côtes; comment donc pouvoir les décrire telles, qu'elles se trouvent sur les cartes? Sur tout, puisque dans les relations, qu'on donne de son voyage, il est dit le plus souvent, qu'il a poussé au Nord; au lieu que, si la carte étoit juste, il auroit fallu dire au Nord-Est. Je dois donc croire, qu'on les a représentées telles par d'autres raisons. Ainsi il y auroit encore considérablement à rabattre sur cette étendue.

Remarquons encore la carte de M. Guill. Délisle; c'étoit un excellent Géographe, laborieux, qui ne regrettoit ni peines, ni frais, pour se procurer les relations les plus nouvelles & les plus authentiques. Nous avons vû ci-dessus, que les côtes occidentales, soit les orientales de la Tartarie, vers la mer d'Amour, les fleuves d'Ochotsk, d'Ud, d'Amur &c. étoient fort connus en 1721. & qu'on avoit déja connoissance du Kamtschatka, je ne dirai pas du tems de Fedot Alexiew, mais du moins de Wolodimer Atlassow, qui a fait faire les décou-

(a) J'ai été frappé de voir une si forte dissonance entre ce que Mr. Krascheninicoff dit, & la carte de Muller; le premier dit p. 273. de la traduction, que depuis Jakoutsk à l'embouchure du Yani (Jana), il y a 1960. werfts; selon la carte, il y auroit environ 900, à quel but grossit-on de plus en plus les distances?

(b) Chez Kraschenikof Cowima.

découvertes dont parle Strahlenberg. Mr. Krasheninnikof dit lui-même; „ quoique la contrée nommée Kamtschatka fut connue depuis „ long-tems aux Geographes des tems passez": cependant, M. Délisle ne place ces côtes, qu'à cent soixante degrés de longitude, d'où l'on supposoit le trajet peu considérable, jusqu'en Kamtschatka; aujourd'hui on a étendu l'Asie, jusqu'au deux cent & septième degré. Ainsi on a ajouté depuis la longitude de cent quarante degrés donnée au Nord par M. Délisle, vers le Nord soixante-sept degrés, & depuis la derniere quarante sept. Ce qui est si énorme, que l'erreur en doit sauter aux yeux, & qu'il faut, sans contredit, diminuer cette distance.

Il faut encore observer, que plusieurs Auteurs, entr'autres M. De V. dans son histoire de la Russie, sur laquelle il assure avoir eu les mémoires les plus authentiques, parlant du voyage de Spangenberg, disent, qu'il pénétra au Japon par un *détroit* formé par une longue suite d'isles. Or si la distance en longitude est de quinze, & en latitude de onze degrés, comme on trouve à propos de la représenter sur les cartes, je ne vois pas, qu'on puisse nommer ceci un *détroit*. On pourroit dire avec autant de raison, qu'on passe par un détroit, lorsqu'on dépasse le cap de Bonne Espérance, vû qu'il n'y a pas autant de distance entre celui-ci & les terres australes, qu'on en marque entre le Japon & le Kamtschatka. Le nom de *détroit* dérive, je pense, de *étroit*, *passage étroit*. Si une pareille expression peut avoir lieu ici dans un passage de quatre cent lieues de large, presque aussi large que toute l'Espagne & la France ensemble, c'est ce que je remets au jugement des lecteurs. On voit même par là, qu'on auroit raison de douter beaucoup de la latitude du cap Oskoi à cinquante & un degrés, & qu'il faudroit peut-être le rapprocher plus du Japon, au Sud: mais je ne veux pas y contredire, parce que je dois toujours supposer, que ces pilotes qui l'ont indiqué tel, ont été à même de prendre hauteur & de déterminer la latitude. S'ils ont voulu nous induire en erreur de propos délibéré, ce seroit une autre question.

Les deux Japonnois, mentionnés ci-dessus, sont partis de Saxuma à environ cent cinquante deux degrés de longitude, pour aller à Osaka, qui

qui n'en eſt guères éloigné. Peut-on comprendre, qu'une tempête les ait chaſſés juſqu'au cent huitantiéme degré; dans une latitude depuis trente-cinq à cinquante-cinq; cela n'eſt pas abſolument impoſſible : mais fortifie pourtant ma conjecture, ſur l'erreur dans les diſtances données ſur les cartes nouvelles. Auſſi M. Muller dit, comme nous l'avons rapporté, & en parle, comme de faits remarquables & eſſentiels, qu'on a appris de ce Japonnois, *que le Royaume d'Oſaka n'eſt pas à une grande diſtance du Sud de Kamtſchatka, & que l'eſpace entre deux eſt rempli d'isles.* Qu'on concilie ceci avec une diſtance de quatre cent lieuës & plus, & avec les cartes nouvelles!

§. IX.

Sur la terre de Jeſſo, & les diverſes poſitions, qu'on lui donne.

J'avoue ingénument, que malgré mes recherches & mes réflexions depuis plus de vingt ans, je n'oſe encore déterminer la ſituation de la terre de Jeſſo. Je ne veux point ici expoſer en détail les diverſes poſitions, que lui donnent les Géographes. Je me contenterai de rapporter les principales.

Les uns, pendant long-tems, comme chacun ſait, ont marqué le Jeſſo, comme contigu au Japon. Cette poſition eſt reconnue aujourd'hui pour erronée par tous les Geographes.

D'autres ont joint le Jeſſo en entier à la Tartarie.

D'autres y ont attaché ſeulement l'Oku-Jeſo, & ils ont repréſenté, comme une isle le Jeſogaſima, qu'ils ont placé entre le Japon & l'Oku-Jeſo. Pour arranger ces poſitions, les uns & les autres ont été obligés de déplacer toutes les poſitions anciennes, d'ometre des rivieres, qu'ils ne ſavoient où marquer, & de tracer un autre cours à d'autres.

Quelques Géographes ne pouvant nier la différence, qu'il y a entre le Jeſogaſima & l'Oku-Jeſo, en ont fait deux isles de grandeur à peu près égale, & les ont placées entre le Japon & l'isle d'Amur, ſoit Saghalien-oula-hata; ſans faire attention, que ſelon toutes les relations, l'Oku-Jeſo étoit d'une étendue infiniment plus grande, que l'isle de Jeſo.

D'autres

D'autres ont placé la petite isle de Matsumai, comme Jesogasima, & ont ensuite imaginé une grande isle, qui s'étendoit aussi loin, que celle d'Amur pouvoit le permettre. Cette opinion avoit quelque probabilité, parce que les histoires du Japon rapportent unanimément, qu'anciennement l'Empereur avoit un Gouverneur, qui résidoit à Matsumai, située dans l'isle de ce nom, au Nord de laquelle se trouvoit l'Oku-Jeso. Mais cet Oku-Jeso étant aussi donné chez tous pour un continent de grande étendue, on doutoit avec raison, que cette représentation fut juste.

Enfin, M. Bellin, qui a donné une carte, que Charlevoix a inserée dans l'Histoire du Japon; Strahlenberg, & l'Anonyme, qui a dressé celle qui a été publiée après le décès de Pierre le Grand, ont représenté le pays d'une maniere, qui paroissoit lever toute difficulté. Ils ont séparé le Japon d'avec le Kamtschatka, seulement par un détroit parsemé d'isles, & ils ont placé l'isle des Etats, & la terre de la Compagnie à l'Est de l'extrêmité méridionale de cette presqu'isle, qu'ils ont nommée Oku-Jeso, au Nord du Japon. Tout paroissant assez bien répondre à toutes les autres relations, pendant long-tems j'ai adopté cette position: mais depuis plusieurs années, j'y vois des difficultés insurmontables.

1°. J'ai indiqué ci-dessus la latitude, qu'on donne au cap Oskoi. Je n'en suis pas bien convaincu: cependant, comme je ne puis prouver le contraire, & que je n'ose taxer de mauvaise foi les navigateurs, qui ont ainsi déterminé cette latitude, malgré ce que j'ai dit du sentiment de l'Illustre Sénat de Pétersbourg, qui paroissoit la rejetter, je me vois obligé d'y souscrire. Si avec le tems mes doutes se trouvoient fondés, on pourroit bien découvrir ces isles des Etats & de la Compagnie, parmi le nombre de celles, qui sont entre le Kamtschatka & le Japon, ou d'autres plus à l'Est.

2°. Ces deux isles ont disparu sur les Cartes des lieux, où Strahlenberg & les autres les avoient placées. Puis donc, que le voyage depuis Bolscherez-koi à Avatcha, en doublant le cap Oskoi, s'est fait souvent, sans avoir apperçu d'isles situées, comme le sont représentées ces deux, on ne peut plus supposer, qu'elles s'y trouvent.

Quel parti prendrai-je ici? Mes Axiomes ne peuvent plus me

ſervir de guide. Pluſieurs relations à peu près également authêntiques, ſe contrediſent, ou du moins varient : ce qui m'empêche de me déterminer ſur la véritable poſition du Jeſſo. Je ſuis accoutumé à ne donner pour certain, que ce que je trouve tel, ſur de bonnes raiſons.

Mais avant que d'examiner ces relations, je dois indiquer une ſource de l'erreur, où l'on eſt tombé, tant par rapport à la latitude, qu'on donne à l'embouchure du fleuve Amur, ou Saghalien-Oula-hata chez les Manſoures, Helong Kiang chez les Chinois, & Schilkar par les Tunguſes, & de ſon cours, qui dans les nouvelles cartes eſt preſque en demi cercle ; qu'à l'égard de l'éloignement du Kamtſchatka, des côtes de la Tartarie, que baigne la mer d'Amur.

A mon avis, on ne doit attribüer cette double erreur, qu'à l'embarras, dans lequel les Géographes ſe ſont trouvés, pour l'emplacement de la terre de Jeſſo. Dans les anciennes cartes, l'embouchure du fleuve d'Amur étoit entre le 40. & 45°. Auſſi les trois Auteurs ci-deſſus citez, qui ne ſe trouvoient pas dans le même embarras, ont conſervé l'ancienne latitude. Par contre tous ceux, qui ont joint le Jeſſo, en tout, ou en partie, à la Tartarie ; ceux qui ont fait du Jeſſo une grande isle, ou qui l'ont partagé en deux, & qui l'ont diſtinguée de celle du Saghalien-Oula, ont été obligés de reculer ſon embouchure vers le Nord, & le Kamtſchatka vers l'Eſt ; ſans cela la place leur manquoit. Pour moi je crois, qu'on doit rétablir cette embouchure du fleuve Amur un peu plus vers le Sud, & on en verra bientôt la raiſon. Auſſi M. Danville (*a*) avoue, qu'il a été obligé à pluſieurs changemens, pour placer la terre de Jeſſo.

§ X.

Relations des plus célèbres voyageurs.

Examinons préſentement les diverſes relations des voyageurs & les poſitions des Géographes.

La

(*a*) Lettre au P. Caſtel p. 22. & ailleurs.

La premiere connoissance, que les Européens ont eu de la terre du Jesso, est venue des Japonnois, dans le tems de la découverte de cet Empire par les Portugais en 1542. Leur relation ne sauroit être suspecte, puisque leur premier Empereur Kubo-Sama (a) Joritimo, qui commença à régner en 1181. ayant fait la conquête du Jesso, en avoit donné le gouvernement au Prince de l'isle de Matzumai. Peu après les Jessois se soulevérent, & furent remis sous le joug. Dès lors, le Prince de Matzumai entretient dans leur isle une forte garnison, comme l'assurent Kaempfer & Charlevoix.

Il y a toute apparence, que ce Prince dans la vuë de contenir ces peuples inquiets & belliqueux dans leur devoir, fit construire & fortifier la ville de Matzumai dans leur isle, & qu'il lui donna le nom de celle, où il résidoit auparavant, & c'est ce qui a causé tant de confusion dans les idées des Géographes, dont les uns ne connoissent l'Isle de Jesso, que sous le nom de Matzumai. Les autres assurent, que c'est une ville dans une Isle du même nom, & on voit par-là, que ces deux opinions peuvent subsister ensemble.

Les Portugais ne purent jamais obtenir la permission de trafiquer dans ce pays. Le Capitaine Saris, Anglois, l'obtint en 1613. qui même n'en profita pas.

Le Pere de Angelis ayant eu quelque connoissance de ce pays environ l'an 1620. eut ordre de s'y transporter, & d'en prendre une connoissance exacte. Le P. Camille de Costanzo y avoit envoyé déja en 1613. un médecin sur la relation duquel on se régla. Le P. de Angelis, qui s'y rendit en 1620. eut beaucoup à souffrir, pour se rendre depuis le port de Tzuga à la Capitale, les chemins y étant presque impraticables. Il y trouva le peuple fort humain & laborieux. Le P. Carvailho s'y rendit, après que le Pere de Angelis en fut parti.

Ce pays est nommé par les naturels Ainomoxori, & le P. de Angelis

(a) On sait, qu'il y a deux Empereurs au Japon †, l'Ecclésiastique, à qui on rend de grands honneurs, & le Séculier, qui est en possession de toute la puissance. Le nom du premier est Dairi, & celui du second Kubo-Sama

† Charlevoix, Tome I. p. 8. Edition in-quarto.

gelis assure, sur le rapport des habitans, que pour aller à la mer du côté de l'Est, il falloit nonante jours, & du côté de l'Ouest soixante.

Arrivé au Jesso, il commença à douter, si ce n'étoit pas une isle, ayant trouvé qu'il étoit borné par la mer à l'Orient & au midi (*a*); „ d'un autre côté la terre de Tessoi, qui est à l'extrémité occidentale d'Yesso est bornée par une troisieme mer, où les courans sont „ si violens, que des terres qui sont à la vuë, & où l'on distingue „ jusqu'aux chevaux, n'ont jamais pû être abordées par les habitans „ du Yesso, par la raison, qu'ils ont remarqué, que des cannes fort „ grosses, qui sont au milieu de ces courans, se courbent jusques „ sous l'eau, puis se redressent avec une force, qui mettroit leurs „ petites barques en danger de renverser, s'ils se hazardeient de „ faire ce trajet" &c. Il attribue ces courans à une mer, qui court au Nord du Yesso de l'Orient à l'Occident, & de l'Occident à l'Orient. On verra ci-après ce que je pense à ce sujet.

Il confirme (*b*), que ce pays n'est pas dans le continent, parceque les Yessois ne sont soumis à aucun Souverain, qu'ils ne reconnoissent en rien le Cham des Tartares, & qu'ils n'ont pour Chef, ni Roi, ni Empereur; mais chaque famille, tout au plus chaque petit Canton a son Chef particulier & indépendant de tout autre. D'où il conclud, qu'ils sont séparés par la mer de tous les Etats voisins, qui se gouvernent de toute autre maniere. Il ne rejette pourtant pas l'opinion, que ces courans peuvent être produits par l'embouchure de quelque grande riviere, qui se décharge dans cette mer; y en ayant, dont l'entrée est si large & si profonde, qu'on y trouve des baleines. Il ajoute que les habitans sont si ignorans sur ce point de Géographie, qu'ils n'ont pû lui donner aucun éclaircissement. Il place la côte orientale de la Corée & de la Tartarie sous le même méridien. Du moins M. Bellin, qui a tâché de rendre sa carte conform à la relation, les représente ainsi. Charlevoix trouve, que le Missionnaire n'a point distingué entre l'isle & le Continent de Jesso, quoique selon Kaempfer, les Japonnois marquent dans leur carte une isle, & derriere cette isle un Continent, qu'ils font le double de la Chine, dont ils placent un tiers au-delà du Cercle polaire.

Char-

(*a*) Charlevoix, Tome II. p. 252. (*b*) Idem, Tome II. p. 253.

Charlevoix tâche de débrouiller ces obscurités; il rapporte, ce qu'en disent Kaempfer & Scheuchzer. Le premier suppose deux isles, le second seulement une; il ajoute, que le Kamtschatka est le Oku-Jeso; que les Kurilski sont sujets de l'Empereur du Japon &c. Il donne ensuite la relation des Hollandois: mais comme elle a déja paru dans plusieurs ouvrages, qui se trouvent entre les mains de tout le monde, je me contenterai d'en extraire ce qui peut servir à fixer la situation de ce pays.

Le Capitaine le découvrit à quarante deux degrés de latitude, rangea la côte, jusqu'au quarante troisiéme, où il trouva plusieurs bourgades. Il aborda à quarante quatre degrés trente minutes; navigea encore environ deux degrés au Nord; il entra dans la baye aux Saumons, sous quarante huit degrés cinquante minutes, où il vit de petites collines. De Uries fit une autre découverte; à quarante cinq degrés cinquante minutes, il se trouva entre deux terres séparées par un détroit de treize à quatorze lieuës. Il nomma la terre à sa gauche, *isles des Etats*, & l'autre, *terre de la Compagnie*. Ces découvertes furent faites avant celles du Capitaine, & ces terres sont fort éloignées de Matzumai.

Les particularités de l'intérieur du Yesso & de ses habitans, ont été données sur la relation d'un Japonnois, nommé Oeri, qui trafiquoit à Matzmai, & qui assuroit, que Yesso est une isle.

Charlevoix rapporte aussi l'histoire du vaisseau Japonnois, qui fut jetté sur le continent du Jesso, dont les habitans portoient des étoffes de soye &c. En 1684. un autre bâtiment Japonnois envoyé à la découverte, rapporta la même chose. Depuis ce tems, on en avoit envoyé un autre, qui essuya un violent orage vers le cinquantieme degré; & qui y apperçut un grand Continent, où il hyverna; le Capitaine disant, que ce pays s'étendoit fort loin vers le Nord-Ouest. Charlevoix juge avec raison, qu'il devoit dire Nord-Est; & il ajoute un fait incontestable, que j'ai déja rapporté quelquefois, savoir, que les Japonnois ont peu de goût pour les voyages de long cours, & pour les découvertes.

Charlevoix parle encore de la relation des Chinois, qui disent, que dans le voisinage du Niulhan, dans la Tartarie, il y a une terre ferme

de grande étendue, qu'ils nommoient Yeço, dans laquelle il y a un grand lac, apellé Pé; il cite aussi Maffée, qui parle d'un pays d'une fort grande étendue, peuplé de Sauvages, & qui touche au Japon par le Nord, éloigné de Meaco, de trois cent, selon d'autres de deux cent cinquante quatre lieuës; qu'ils ont la barbe & les moustaches fort grandes &c. que par de-là le Léaotung, il y a des terres au Nord-Est, qui ont six cent stades, c'est-à-dire vingt-quatre degrés (*a*). Nous n'avons aucunes relations qui soient postérieures à celles-là: ensorte que le P. du Halde croit même ce pays de Jesso fabuleux, par la raison, comme M. Danville le dit aussi dans sa lettre, que dans un tel voisinage des terres, le Jesso devroit être connu aux Chinois, & aux Tartares, qui cependant n'en connoissent pas même le nom.

Arrêtons-nous un peu ici. Cette raison me paroit très foible. Les Chinois ne connoissent point le nom d'Amur; ils lui donnent celui de Saghalien-Oula, ou plûtôt de Helong Kiang; le nom d'Amur est inconnu chez eux, & chez toutes les nations Tartares des environs. Par conséquent cette riviere n'existe pas. Nous avons vû ci-dessus, que le pays est nommé par les naturels *Ainomoxori*; comment les voisins pourroient-ils y trouver le nom de *Jesso*, qui ne lui est donné que par les Japonnois? Ajoutons, que ni les Tartares Mantcheoux, ni l'Empereur Chinois de cette race, n'avoient aucune connoissance de l'isle à l'embouchure de l'Amur, leur patrie primitive, avant la conquête de la Chine, se trouvoit pourtant tout près, dans les côtes & pays placés à l'opposite, puisque l'Empereur fut obligé d'y envoyer des Mantcheoux, pour en prendre connoissance; comment veut-on donc, que les Chinois connoissent les pays situés plus au Sud, eux qui n'ont, qu'une connoissance très imparfaite de la Corée leur tributaire?

Enfin, les côtes vers le Tessoi sont mal peuplées, très peu connues, avant que Canghi y eut envoyé des Tartares, pour les reconnoitre;

(*a*) Le Leaotung finit au cent quarante-deuxieme degré. En y ajoutant vingt-quatre degrés, le tout feroit cent soixante-six degrés, ce qui approcheroit infiniment plus de ma longitude, que de celles des nouvelles cartes.

tre ; on ne peut d'ailleurs paſſer ce détroit. Il ſeroit donc très ſurprenant, que les Chinois connuſſent ce pays.

Les recherches du ſavant M. de Guignes, ayant en partie pour objet le même pays, d'après ce qu'il croit avoir découvert dans les Auteurs Chinois, examinons ce qu'il en dit, quand même tout ne ſe rapporte pas à la terre de Jeſſo.

Ces recherches ſont intéreſſantes, & font beaucoup d'honneur à M. De Guignes. Cependant ce qu'il en dit n'étant fondé en partie, que ſur des conjectures, je crois, qu'il eſt permis de propoſer des doutes, ſans aller auſſi loin, que le P. Gaubil, qui écrivit, comme l'aſſure M. Muller, au Préſident de l'Académie de Pétersbourg en date du 23. Novembre 1755.

„ Nous avons vû ici les cartes de Meſſieurs Déliſle & Buache „ ſur les découvertes des Ruſſiens en Amérique. Un François, nommé „ M. De Guignes, qui a étudié la langue Chinoiſe à Paris, croit, qu'il „ a découvert dans les Livres Chinois un voyage des Chinois de la „ Chine juſqu'à la Californie en Amérique, l'an de Chriſt 458. Il a „ fait graver une carte de ce voyage, & a lû là deſſus divers mé- „ moires à l'Académie des Inſcriptions & des Belles-lettres. Je crois, „ que ce voyage eſt une fable, & j'ai écrit à M. de Guignes mes „ raiſons, en répondant à une de ſes lettres, où il me détailloit ſa „ découverte ".

Il s'en faut bien, que je croye toutes les parties de cette relation fabuleuſe : mais je penſe, que la vérité y eſt envelopée de fables & d'erreurs, comme la mythologie des Grecs. Examinons ceci de plus près.

Il s'agit d'un voyage de la Chine au pays, nommé Fou-ſang, & de la ſituation, ſoit de ce pays, ſoit des autres nommés dans cette relation, comme des entrepôts. Il dit que Fou-ſang eſt éloigné de la Chine de quarante mille lis (*a*) vers l'Orient, ou quatre mille lieuës. Il

(*a*) La meſure du lis n'eſt pas bien déterminée ; les uns en comptent huit, les autres dix pour la lieuë commune. Adoptons ce dernier ſentiment, comme le plus favorable au calcul de M. De Guignes. Car ſi on ne comptoit que huit lis pour la lieuë, les 44000. feroient 5000. lieuës. Mr. Danville trouve, qu'en divers tems, 193. 272. 338. 405. lis ont fait le degré.

Il faut avouer que les Chinois étoient de chetifs mariniers, pour employer à ce trajet à peu près autant de tems, qu'il en faudroit depuis l'Europe, lorsque la différence en longitude, selon les cartes, n'est que de cent à cent & cinq degrés de la Chine au Fousang, celui-ci seulement de moins de seize lieuës: c'est ainsi environ seize cent lieuës, & on verra par le détail du calcul, qu'il y met quatre mille quatre cent lieuës.

Il seroit fort nécessaire, de savoir quel emplacement les Auteurs Chinois, que M. de Guignes a suivis, donnent à tous ces pays. On voit par d'autres ouvrages, qu'ils les placent tous à l'Est; cependant ils se trouveront en partie au Nord-Est. Voici son calcul.

Du golfe de Leaotung au Japon,	lis	12000.	lieuës	1200.
De-là au Venchin - - - - - - -		7000.	- -	700.
Du Venchin au Tahan - - - - - -		5000.	- -	500.
Enfin de celui-ci au Fousang - - -		20000.	- -	2000.
		44000.	- -	4400.

Si nous examinons la situation de ces pays d'après la carte même de M. Buache, nous trouverons, que la distance, entre le Leaotung & le Japon, n'est en ligne directe, que de dix degrés. Il est vrai, que depuis le fond du golfe, il faut faire route au Sud, jusques vers la côte la plus occidentale & méridionale de la Corée; on ne supposera pas, que ces négocians soient sortis de la province de Léaotung, qui est hors de la muraille, & qui ne fait pas partie de la Chine, mais des Provinces conquises. Il seroit beaucoup plus naturel de supposer, que les Chinois sont partis de Nanking, qui fut fort long-tems la Capitale de la Chine, & qui se trouve plus au Sud, que les côtes méridionales de la Corée. Dans ce cas, on pourroit insister sur cent soixante lieuës. Donnons-en deux cent; mais qu'est-ce en comparaison de douze cent?

M. de Guignes suppose, que le Venchin est le Jesso. Voyons, si la distance s'accorde mieux. Nous trouverons encore dix degrés en longitude, ou cent soixante lieuës. Mais puisqu'il faut aller vers le Nord-Est, & qu'on doit ranger la côte méridionale de Niphon, on peut compter deux cent lieuës. Donnons-en deux cent & vingt:

ce

ce qui n'approche pas des ſept cent lieuës dont on parle. D'où vient au contraire, que cet eſpace étant plus grand que celui qu'il y a entre la Chine & le Japon, lui donne-t-on cinq cent lieuës de moins ? Si l'on diſoit, que la premiere diſtance doit ſe prendre depuis la Chine à la pointe ſeptentrionale du Japon, on tomberoit de fievre en chaud mal, puiſque ce paſſage du Japon au Venchin ſe réduiroit à une douzaine de lieuës, au lieu de ſept cent.

La diſtance entre le Venchin eſt le Tahan, ou ſelon M. de Guignes, la pointe méridionale du Kamtſchatka doit être de cinq cent lieuës. J'avoue, que d'après le calcul fait ci-devant, de l'éloignement exceſſif où l'on met le Kamtſchatka du Japon, & que j'ai compté de quatre cent lieuës, cette diſtance de cinq cent ſeroit encore la plus approchante. Je ne dirai pas, que j'ai fait voir par des raiſons fort probables que cette diſtance eſt pour le moins la moitié trop grande. Je la ſuppoſe telle : mais alors on tombera dans le même inconvénient que ſur l'article précedent. Cette diſtance dans les cartes eſt d'environ quinze degrés en longitude, & de près de dix en latitude ; par conſéquent infiniment plus conſiderable que celle depuis la Chine au Japon, qu'on donne pourtant de douze cent lieuës : comment concilier cela ?

Je ſerois plûtôt tenté de croire que les Chinois, mariniers ignorans, agiſſoient comme ceux des anciens peuples ; les Phéniciens même, qui dans les commencemens n'alloient que terre à terre, ou d'une isle à l'autre, en ſe rendant depuis le Japon au Kia-y-tao, qui peut-être étoit le même que le Venchin.

M. Buache place Kia-y-tao lui-même dans la carte Japonnoiſe au quarante-deux, ou quarante-troiſieme degré, deux ou trois degrés de plus de latitude que la pointe ſeptentrionale du Japon. Ainſi, qu'après avoir côtoyé celui-ci, en navigeant à l'Eſt, c'étoit la terre la plus voiſine. C'étoit donc naturellement la route qu'ils devoient prendre, & de Kia-y-tao à une côte au continent de l'Amérique, à nous inconnue, ou qui même a diſparu, & enfin de peu à peu au Fouſang, qui ne ſauroit être ſi éloigné, ſi nous réduiſons les deux mille lieuës à la proportion des autres diſtances de beaucoup trop grandes. Il n'eſt point croyable qu'ils ayent cherché

une terre inconnue si loin au Nord-Est, telle que le Kamtschatka selon les nouvelles cartes, pour reprendre au Sud-Est, le tout par des mers les plus orageuses ; au lieu de faire leur possible pour atteindre l'isle, ou la terre la plus voisine, & ainsi ils auront navigé droit à l'Est, sans se porter dix degrés plus au Nord, pour avoir le plaisir de s'embarrasser, pendant plus de deux cent lieuës en latitude, dans la quantité d'isles qui s'y trouvent, & risquer plus que dans tout le reste de leur route.

Peut-être qu'on y trouvera une objection que voici. Les Auteurs nomment Tahan, & il est incontestable que le Tahan est la partie la plus orientale de l'Asie & de la Tartarie. Si donc les Chinois se sont rendus, depuis le Venchin au Tahan, on ne peut s'y méprendre, ils auront été à la côte de Kamtschatka.

On voit bien que je n'ai pas taché d'affoiblir cette objection, qui pourroit pourtant être levée, si on considère que tous les peuples, lorsqu'ils ont ignoré la situation & les noms des pays un peu éloignés, les ont nommés des noms de ceux qui étoient situés vers la même plage. Aux Juifs, tous les pays Occidentaux étoient Kittim, les Orientaux, Madaï & Elam &c. Les Grecs même nommoient Celtes, tous les autres peuples septentrionaux de l'Europe ; Scytes ceux du Nord de l'Asie ; Indiens ceux du Sud ; Ethiopiens ceux de l'Afrique &c. On peut donc supposer avec beaucoup de probabilité, que les Chinois ont nommé Tahan, cette partie Septentrionale & Orientale de l'Asie, & la partie de l'Amérique qui en est peu éloignée. On peut même douter, si alors, il y a treize cens ans, ces deux continens n'étoient pas joints. Bien des vestiges pourroient nous le faire croire. Il y a des Auteurs qui assurent que Tahan, ou Than est le plus ancien nom de la Chine, qui ne désigne autre chose qu'un grand pays. C'est donc dans ce sens qu'il faut le prendre ici, & non dans celui d'un nom propre.

M. de Guignes parle encore du voyage des Chinois au Tahan par terre. J'avoue que j'y vois encore moins d'apparence, qu'à celui par mer, au moins de la maniere dont il en fait la description.

Ils doivent avoir traversé le désert de Xama ou de Kobi, pour aller

aller au lac Baikal, quelquefois le traverser, & ensuite tourner à l'Est pour se rendre au Tahan.

Isbrand Ides, qui a traversé ce désert en qualité d'Ambassadeur, faisant son possible pour ne manquer de rien, y a employé deux mois, & ne peut assez exprimer combien lui & ses gens ont souffert dans cette route. Qu'arrivera-t-il à de pauvres gens qui ne peuvent trainer après eux toutes les provisions nécessaires? Mais qu'alloient-ils faire dans les pays au-delà du désert? Etoit-ce pour trafiquer, qu'ils s'exposoient à des fatigues & à des incommodités infinies? Non, c'est pour de-là faire un voyage de huit cent ou milles lieuës, pour aller chez les Tzchutzki, les Tzchalatzki, les Koreiki, les Olutorski, qui sont les nations les plus féroces, les plus pauvres, les plus misérables qui se trouvent dans tout ce continent. Ceci a-t-il la moindre vraisemblance? Si les Chinois cherchoient des fourrures, pourquoi n'ont-ils pas d'abord passé depuis la Province de Petcheli dans la Tartarie, puisque c'est vers l'Amur, & à son Nord qu'on trouve les plus précieuses en très grande abondance? Toutes ces réflexions me rendent un peu incrédule.

§. XI.

Relation de M. de Guignes *sur le Jesso examinée.*

Venons à ce que M. de Guignes dit du Jesso. Il croit que c'est le même pays, quant à l'Oku-Jeso, que les Chinois nommoient Tahan. Je le crois comme lui par les raisons que j'ai alléguées; & nous voyons dans les cartes publiées dans le siécle dernier, qu'on a nommé *Terra Esonis incognita*, tout ce qui remplissoit le vuide entre l'Asie & la Californie? Je suppose bien plus. Je crois que les Japonnois ont nommé Jesso, tout ce qui se trouvoit au Nord & au Nord-Est de leur Empire, avec cette difference, que toutes ces isles furent comprises sous le nom général de Jesogasima, *isles*, & non *isle* de Jesso; & tout ce qui étoit dans le continent, Oku-Jeso. Je vais rendre raison de cette assertion.

1°. Il n'est pas douteux que les Japonnois, qui ont conquis le

Jesso, en tout ou en partie, qui y ont un Gouverneur, doivent mieux savoir que tous les Européens, la situation de ce pays.

2°. Les Japonnois ont constamment dit, que l'isle de Jesso étoit au Nord du Japon, & l'Oku-Jesso au Nord de cette isle.

3°. Il est incontestable que l'isle de Matsumai, ou la ville de ce nom, qui se trouve dans cette même isle, ou dans une autre plus au Nord, doit porter le nom de Jesso, puisque cette ville est la Capitale de la partie du Jesso, que les Japonnois possèdent; qu'ils y tiennent une garnison; que le Prince de Matsumai, tributaire du Japon, déja avant cette conquête, en est le Gouverneur, & qu'il est nommé Matzumai-Sinnadone (*a*).

4°. Si la petite isle de Matsumai existe, selon les cartes anciennes, & même selon les plus nouvelles, il est indubitable, que, comme portent les relations des PP. de Angelis, Costanzo, de Carvailho, des Hollandois &c. il y a au-delà un pays plus étendu, nommé Jesso par les Japonnois, qui, s'il est à son Nord, ne sauroit être un continent; vû qu'il ne tient à la Tartarie, ni au couchant, en étant séparé par le détroit du Tessoi; ni au levant, y ayant un espace considérable entre cette isle & le Kamtschatka; ni au Nord, puisque l'isle, qu'on nomme Saghalien-Oula, quand même elle seroit jointe au Jesso, est bornée par la mer à son Nord; ni au Sud, parce qu'il y a le détroit de Zungaar: & si Matsumai est une isle particuliere, il y aura un autre détroit entre cette Isle & celle dont nous parlons.

5°. La relation exacte de la découverte des isles Kurilis, qui s'étendent depuis le Japon au Kamtschatka, nous assure positivement, que ces isles & les peuples qui les habitent (*b*), sont nommés Jeso par les Japonnois.

6° Le Japonnois prisonnier disoit positivement, selon Strahlenberg, que le Kamtschatka étoit nommé Jesso par ses compatriotes.

Pour

(*a*) M. Bellin dit dans l'Histoire du Japon de Charlevoix, Tom. II. p. 493. que la ville de Matsumai est aussi nommée Sinnadone: mais il n'a sans doute pas pris garde, que ce nom est celui d'une dignité, & non d'une ville.

(*b*) Les Japonnois ont coutume de donner le même nom à un pays, à son peuple, & aux Princes qui le gouvernent.

Pour ce qui concerne l'Oku-Jeſo, ou Jeſſo continent, nous avons dit que nous ſuppoſions, que les Japonnois avoient déſigné par ce nom général tout le continent vers le Nord & le Nord-Eſt indiſtinctement. Le Traducteur de Kaempfer dit dans ſon diſcours préliminaire, qu'ils n'en connoiſſent preſque rien ; tout ce qu'ils ſavent, c'eſt que ce pays exiſte. Il eſt très poſſible qu'ils ayent confondu le continent avec la partie ſeptentrionale de la grande isle de Jeſo, & j'ai de grandes raiſons pour le ſoupçonner.

1°. Le nom d'Oku-Jeſo, ne veut pas dire préciſément continent de Jeſſo, mais *haut Jeſo*, *Jeſo ſupérieur*. Si cette isle étoit grande, & qu'elle contint près de trois cent lieuës en longueur, on pourroit bien le diviſer en haut & bas Jeſo, comme bien d'autres pays en Europe, haute & baſſe Hongrie, Autriche, Saxe &c.

2°. Les Japonnois auront pû croire, que la partie ſeptentrionale eſt contigue au vrai Oku-Jeſo, ou Kamtſchatka, puiſque tout prouve qu'il n'en eſt pas auſſi éloigné, que les cartes le marquent.

3°. Ils ont diviſé le Oku-Jeſo en cinq Provinces, dont Kaempfer donne les noms. Or il paroit ſûr que les Japonnois n'y ont pû poſſeder que le pays des Kurilis, dans le Sud du Kamtſchatka, qui ſont décrit de même figure & maniere de vivre, barbus &c. comme ceux des isles, ſans aucune reſſemblance avec les Kamtschadales, les Tartares, & les autres nations voiſines. Il y a donc apparence, que les Kurilis faiſoient une des cinq Provinces, & que les autres quatre étoient ſituées dans le Nord de la grande isle, ou comprenoient les isles des Kurilis.

4°. On ne ſauroit douter que d'abord après la conquête de ce pays, les Japonnois n'en ayent acquis une connoiſſance aſſez exacte; mais que depuis ſix cent ans que cette conquête s'eſt faite, n'ayant pas voulu ſe donner la peine de conſerver ces Provinces, ils ont peu à peu négligé ce pays & ſes habitans ; qu'ils ne conſervent Matſumai qu'à cauſe des mines d'argent, qui ſont dans ſon voiſinage, & comme une clef du Japon, pour fermer le paſſage aux Japonnois, qui voudroient ſortir, & aux étrangers qui voudroient entrer dans cet Empire. Cet abandon donne une raiſon fort naturelle de leur

ignorance actuelle, & de la confusion qui se trouve dans leurs relations.

Toutes ces réflexions pourroient nous guider sur la position du Jesso, si la relation des Hollandois ne nous rejettoit entierement dans une incertitude & une obscurité impossible à éclaircir & à débrouiller.

On sait qu'ils n'entreprirent cette navigation que pour donner le change à leurs compatriotes en Hollande. Ils prétendoient, qu'il ne falloit pas esperer de trouver la route par le Nord-Est, si on n'entreprenoit de découvrir les côtes septentrionales de l'Asie depuis les Indes. Ils y envoyérent donc le Castricom & le Breskens: mais ce zèle pour la découverte de ces plages s'étant ralenti en Europe, ils cessérent leurs recherches, qu'ils n'avoient entrepris que dans cette vuë. Ils firent plus, ils défendirent sous peine de mort, qu'aucun vaisseau Hollandois ne fit route vers cette terre de Jesso, moins encore plus au Nord.

Tout cela doit rendre très suspecte leur relation. Si d'un côté on ne peut la supposer entierement controuvée, puisqu'elle donne les situations, les vuës, les bayes, les montagnes &c. D'un autre côté, ne pourroit-on pas, sans tomber dans le pyrrhonisme, ne pas la regarder entierement comme authentique dans tous ses points, & qu'il est permis de douter d'une partie des circonstances & des positions, d'autant plus qu'ils n'ont trouvé à propos nulle part de déclarer, comme cela se fait dans tous les Journaux, de quel côté ils ont fait route.

Ces relations étant regardées comme authentiques, il faut les adopter comme telles; ce qui est cause que je suis obligé de produire un double systême, n'osant me déterminer absolument. Des Géographes plus savans & plus ingénieux que moi, ou qui peuvent avoir des relations que j'ignore, pourront examiner lequel des deux est préferable, ou si l'on peut en établir un troisieme sur des relations plus authentiques, & sur des raisons plus solides.

1°. Je crois par les raisons que j'ai alléguées, qu'il faut laisser subsister la petite isle de Matsumai au Nord du Japon, vis-à-vis du golfe, entre les caps Sugaar ou Tzungar, & Taajasaki, un petit détroit entre deux.

Au

Au Nord de Matſumai, on peut placer une grande isle, le véritable Jeſſo, conquis en partie autrefois par le premier Kuboſama; & que cette isle eſt jointe à celle du Saghalien-Oula.

Voilà un grand paradoxe Géographique. Je crois pourtant qu'on peut le ſoutenir, juſqu'à ce qu'on ait une relation tant ſoit peu authentique, qui le contrediſe.

Tout ce que nous ſavons de cette terre de Jeſſo, ne nous apprend point juſqu'où elle s'étend vers le Nord. On nous dit qu'elle a trois cent milles de long; & un Prêtre Japonnois, dont parle Valentyn, avoit aſſuré de s'y être avancé à cette diſtance, & avoit enfin trouvé des étoffes de ſoye & autres meubles, qui ne pouvoient venir du Japon. Quel fond peut-on faire ſur les diſtances itinéraires des Japonnois, lorſqu'ils parlent d'une largeur du Jeſſo, qui exige cent cinquante jours de marche? Ainſi on peut ſans ſcrupule déduire quelque choſe de cette étendue de trois cent lieuës. On place dans les nouvelles cartes l'embouchure du Saghalien-Oula communément à 53°. latitude. Quand même on le reculeroit au 50. & plus, on auroit toujours environ deux cent lieuës juſqu'à la pointe ſeptentrionale de cette isle, qu'on place à 54°. & au-delà. On voit que j'ai placé l'embouchure à environ 49°. & la pointe ſeptentrionale de l'isle à peu près à cinquante un & demi.

En réduiſant donc les trois cent lieuës à deux cent, on n'en rabattroit pas à beaucoup près autant qu'il le faut faire aux cent cinquante journées, dont nous venons de parler, & aux diſtances données par M. de Guignes, de la Chine au Japon, au Venchin, au Tahan & au Fou-ſang.

Les Hollandois, ſelon la relation, ont vû à quarante-huit degrés cinquante minutes, la mer s'élargir, & ils ont conclu, que c'étoit là le détroit d'Anian. Si donc nous reculons l'Amur plus au Sud, & que nous placions la pointe ſeptentrionale de l'isle, depuis le cinquante au cinquante-uniéme degré & demi, cela s'accordera parfaitement avec cette relation. Ce grand golfe ou mer d'Amur s'élargira alors à l'endroit où l'isle commence à ſe retréçir.

En reculant la côte Orientale, la plus au Sud de la Tartarie, à cent cinquante trois degrés & demi, & le Kamtschatka au cent ſoi-

soixante-cinq pour le cap Oskoi, il y aura encore onze degrés de largeur, qui suffisent, & au-delà, pour placer sans empêchement cette grande isle, & lui donner les caps, les bayes & les vuës que les Hollandois ont indiqués, quoique je trouve singulier qu'ils marquent des bayes de un, deux, trois degrés de profondeur, & des caps à proportion, tandis que les relations n'annoncent rien de pareil, & parlent à peine d'autant de lieuës.

On ne peut objecter, que les Russiens n'ont pas apperçu cette isle d'Amur dans leurs voyages, soit d'Ochotskoi, à Bolscheretskoi, soit du cap Oskoi au Japon.

Ces premiers font route au Sud-Est, & s'éloignent de nôtre position du Jesso; ils arrivent même à Bolschereskoi, à une latitude de cinquante-deux degrés & demi à cinquante-trois, & nôtre isle ne commence qu'à environ cinquante-un degrés & demi. Les seconds, comme toutes les relations en font foi, ont suivi cette file continue d'isles placées sans interruption du cap Oskoi au Japon, depuis le cent soixante-cinquiéme au cent soixantiéme degré de longitude. Qu'on lise la description très circonstanciée de Kosirewskoi, on verra qu'il n'a pas poussé jusqu'à l'Isle de Matsumai, & quoique Spangberg dise y avoir touché, il n'en rapporte pas la moindre circonstance; c'est pourquoi on a constamment soutenu à Pétersbourg, qu'il n'y a pas été. L'Officier Russien le dit aussi, quand même la relation qu'il leur a faite, dut contenir mille particularités que nous ignorons.

Il faut bien que l'isle de Jesso soit grande, longue & vis-à-vis de la côte de la Tartarie, puisqu'on nous dit qu'il s'y trouve de si grandes rivieres, où les baleines entrent, & que ces riviéres se jettent dans le détroit du Tessoi. Charlevoix a déja soupçonné que ces riviéres pouvoient très bien causer ces courans d'une violence sans exemple. Pour moi je n'en doute pas, & j'y joins les eaux du grand fleuve d'Amur, ou Saghalien-Oula. J'en suis d'autant plus persuadé, qu'on trouve ces mêmes grands roseaux dans le détroit du Tessoi, qui sont en si grande abondance vers le bas de ce fleuve (a), & qui empêchent, à ce qu'assurent les habitans, qu'il ne soit navigable vers son

(a) Ces roseaux sont si gros, qu'on assure qu'un homme peut à peine en embrasser un.

son embouchure. Il faut donc que ce soit la proprieté de ses eaux, qui produise ces roseaux à l'un & à l'autre endroit, & que par conséquent, les eaux de ce fleuve se vuident par le détroit de Tessoi.

C'est l'unique moyen d'expliquer la force prodigieuse de ce courant, & sa perpétuïté, vû qu'il n'y a pas de moment où ce détroit soit navigable: ce qui n'arrive nulle part ailleurs, autant que je puis m'en souvenir. Dans un détroit ouvert des deux côtés, ordinairement ces courans changent, & coulent alternativement d'un côté à l'autre, selon les marées: mais ici où tant de riviéres se jettent, & que l'Amur seul, bien loin de son embouchure, proche celle de l'Urka, ait par les eaux hautes, 500. toises de large, selon Muller, il faut quelles causent en tout tems un courant extraordinaire vers le détroit de Tessoi.

§. XII.

Examen de la relation du Pere du Halde.

Aucune relation ne contredit l'hypothèse que l'isle de Saghalien-Oula fait partie de celle du Jesso. Que dis-je? toutes les circonstances qu'on en sait, fortifient plûtôt cette idée. Le Pere du Halde nous dit, à la vérité, que l'Empereur y a envoyé des Mantcheoux; que les habitans de la partie occidentale sont en commerce avec les Tartares; que les Mantcheoux n'ont pas parcouru sa partie australe; qu'ils n'ont appris que le nom des villages par où ils ont passé; que le défaut de commodité les a obligés de revenir plûtôt qu'ils n'auroient souhaité; qu'on n'y voit ni chevaux, ni autres bêtes de charge; en quelques endroits ils ont des cerfs domestiques qui tirent leurs trainaux; qu'ils n'ont point entendu parler du Jesso; qu'au-delà du cinquante & uniéme degré au Sud on ne voit point de terre ferme étendue le long de la côte, ce qui toutefois devroit être, si l'isle étoit plus longue.

Examinons cette relation, en la suivant pied à pied. L'Empereur y a envoyé *des Mantcheoux*. Etoient-ce là des gens à faire des observations intéressantes, telles qu'on puisse s'y fonder, excepté pour ce qui tombe sous les sens d'un chacun?

Les habitans sont *en commerce avec les Tartares*. Voilà ce qui s'accorde merveilleusement avec les diverses relations, qui disent qu'après avoir marché trois cent lieuës, on trouve que quelques uns parmi les riches, ont des habits de soye de la Chine, ce qui a fait croire que le pays étoit contigu à la Tartarie Chinoise; ce commerce en rend raison. Le grand Oku-Jeso, je veux dire, le continent oriental, n'est pas dans le cas, on n'y voit rien de pareil, & que feroient d'étoffes de soye ces misérables Sauvages qui vivent comme des brutes?

Mr. Muller dit dans son recueil, qu'il y a des Tunguses qui habitent les bords de la riviére Onust, lesquels font commerce avec les Natkaaj vers le bas de l'Amur, qu'ils en tirent de l'argent, des chaudieres de cuivre, des corails de verre, des étoffes de soye & de laine, voilà donc des gens voisins de cette isle d'Amur, ou de l'Oku-Jeso, selon ce systême, & alors il est clair, d'où ceux de l'Oku-Jeso, suivant la relation du Prêtre Japonnois, qui y a été, & suivant celle-ci, tirent ces marchandises.

Les Mantcheoux *n'ont pas parcouru la partie australe*. Il n'y a donc point de raison de supposer que l'isle finisse à l'endroit où ils ont terminé leur course; mais il est dit plus bas.

On ne voit point de terre au-delà du cinquante-uniéme; donc l'isle n'est pas *plus longue*. La raison n'est point concluante. Les relations disent qu'on n'apperçoit pas également en tout tems depuis l'embouchure de l'Ud, les isles de Schantar, qui sont vis-à-vis. Qu'on examine les cartes, on verra que ces isles sont le double, ou le triple plus proche des côtes, que la partie la plus méridionale de l'isle d'Amur n'y est marquée. Il est même probable, que si ce fleuve coule plutôt Est-Sud-Est que Est-Nord-Est, comme je le suppose d'après les anciennes cartes, il aura peu à peu emporté beaucoup du terrein de cette isle, & qu'il y aura formé une baye, qui fait la distance entre son fond & le continent encore plus grande que les yeux des Mantchéoux n'ont pû atteindre, & qui aura fait croire que l'isle finit à cet endroit. Ajoutons qu'il est surprenant, qu'on attribue à ces Tartares l'art de déterminer la latitude. Ils ne sont, ni Astronomes, ni mariniers; peut-être même n'ont-ils jamais

suis mis le pied sur mer, que pour se rendre dans cette isle. Je ne fais donc absolument aucune attention à la latitude qu'ils ont donnée.

Ils n'ont appris que le nom des villages par où ils ont passé. C'est sans doute peu de chose : mais du moins on auroit dû nous en faire part, ç'auroit été toujours autant.

Le défaut de commodité les a fait revenir plutôt &c. Si des gens tels que ces Tartares, accoutumés à une maniere de vivre dure, n'ont pû résister aux incommodités du voyage, on en pourra conclure, que celle de la plûpart de ces Insulaires est bien plus misérable, & qu'on ne doit pas être surpris de n'en avoir aucune connoissance.

Ils n'ont point de chevaux, mais des cerfs domestiques &c. Leur manque de chevaux prouve qu'ils ont peu de commerce avec les habitans de la terre ferme ; & il faut que l'isle soit d'une vaste étendue, puisque les cerfs se trouvent rarement ailleurs que dans des pays assez vastes.

Ils n'ont point entendu parler de Jesso. La raison en est claire. Lorsqu'on viendra à découvrir le véritable Jesso, les habitans seront surpris qu'on leur donne ce nom. Le premier Japonnois prisonnier a assuré que Kamtschatka étoit Jesso pour les Japonnois ; les habitans ne s'en doutérent point.

On voit dans la relation des Hollandois quelques circonstances qui méritent attention. Ils disent que les places les plus remarquables du pays, sont Matsmai, Sibarca, Tocapsie, Contchoury, Groën, Acqueis, Oubitz, Porobits, Sobossary, Croën, Outchoeira, Esan, & Sirocani. Que les habitans de Contchoury nommoient les mêmes places, Matomey, Compso, Pascour, Hape, Tocaptsie, Abney, Sampet, Oubits, Groën, Sitarca, Saro, Contchouri, & Acqueis. Rien, à mon avis, ne donne une plus grande certitude du fond d'une relation, que lorsque les autres relations s'accordent, quant aux faits principaux, tandis qu'elles varient un peu, quant aux circonstances. Ensorte qu'on auroit plus de sujet à douter de l'existence d'un tel pays & de ses villes, si les rapports s'accordoient jusques dans les moindres circonstances, que s'il y a quelque petite variation. Nous

ne pouvons donc revoquer en doute l'existence de ce pays, & des lieux ou habitations que les Hollandois indiquent dans cette terre: mais où sont-ils ces lieux? Nous ne connoissons que Matsmai. Ni les Japonnois, ni les Russiens ne parlent point de ces autres noms, ni de tout ce que les relations du P. de Angelis & celle des Hollandois nous racontent de la taille, de la figure, des moeurs, des usages, du gouvernement des habitans &c. Cependant ce pays, dont l'intérieur nous est inconnu, est au Nord du Japon. Il ne peut donc être situé qu'au Nord de l'isle de Matsumai.

Où faut-il chercher les isles des Etats, & celle de la Compagnie? Je l'ignore. Si cependant ce systême pouvoit se vérifier & se trouver fondé, ces isles se trouveroient à la hauteur indiquée par les Hollandois, entre le 45. & 47°. de latitude, & en même tems, on concevroit aisément, pourquoi elles ont échappé aux recherches des navigateurs Russiens & Japonnois. Les Russiens, comme nous l'avons dit, ont suivi la file des isles, & ne se sont jamais trouvé à la longitude de ces deux isles; & il est défendu aux Japonnois sous peine de mort de naviger dans ces parages. Il est donc probable que ces caps, ces bayes, & ces montagnes désignées par les Hollandois, se trouveront lorsqu'on aura cotoyé cette terre, en faisant voile depuis le cap Oskoi à l'Ouest, un peu Sud-Ouest, & alors Sud, jusqu'à l'isle de Matsumai, & jusqu'au Japon; car il faut nécessairement qu'il y ait encore nombre d'Isles inconnues dans ces parages. Les Jessois assurérent qu'ils alloient pêcher des Raccons vers trois isles voisines, dont les habitans n'avoient point de barbe, & un tout autre langage que le leur.

2°. L'autre systême sera, que les terres du Jesso des Hollandois ne sont peut-être que ces isles entre le Kamtschatka & le Japon. M. Buache paroit assez porté pour cette opinion: mais deux circonstances l'empêchent de l'adopter. D'un côté, il trouve ces terres trop éloignées, soit du Kamschatka, soit de la plus grande partie de ces isles, & il a raison aussi long-tems qu'on ne leur rend pas leur véritable position, sur laquelle je vais rapporter encore deux remarques que j'ai réservées pour cet article.

Pre-

Premiere remarque. Quelques Auteurs se fondent sur des observations Astronomiques faites par M. Délisle de la Croiére. Mais, comme nous l'avons vû, l'Officier Russien les rejette par diverses raisons, entr'autres, parce qu'elles n'ont été faites que sur des montres de poche, ce qui est autant que rien; & M. Gmelin dit, que les instrumens & les pendules de Mr. Délisle furent gâtés à son voyage vers le Léna, qu'il avoit demandé un Horloger, ou un Mathématicien pour les reparer, & qu'on lui avoit envoyé un homme qui n'avoit que quelques connoissances superficielles dans les méchaniques; que M. Krasbenninikof, qui avoit transporté des instrumens d'Ochotskoi à Bolscherezkoi, avoit à peine sauvé sa vie, & que beaucoup de ses bagages, de ses provisions &c. s'étoient perdu. Il ne faut donc faire aucun fond sur ces observations, puisqu'on ne sauroit trop recommander l'exactitude des observations, la perfection des instrumens, & l'expérience des Collègues, un homme seul ne pouvant y suffire. Enfin ils assurent que malgré toutes ces précautions, on ne peut garantir une exactitude parfaite; Que peut-on donc espérer de celles-ci où tout manquoit?

Seconde remarque. Tous ceux qui ont été envoyés à la découverte du Japon depuis le Kamtschatka, assurent unanimément, qu'il y a entre-deux une file d'isles non interrompue (*a*), & l'on voit en effet par la supputation des distances données par Kosirewskoi, que rien n'est plus véritable. Cependant, M. Muller dans sa carte ajoute encore d'autres isles, sans faire aucune mention de leur découverte (*b*), & il donne de grandes distances aux dernieres, sans en alléguer ni preuves, ni raisons. S'il s'étoit tenu aux distances de Kosirewskoi ou Kosoroskj, l'espace se resserreroit de lui-même; sans parler, que nous avons accordé dans nôtre supputation beaucoup plus

(*a*.) M. Danville dit l. c. p. 29. qu'il a appris qu'un habitant Russe de Jakutskoi, fort habile dans la connoissance des pays du fond de la Tartarie, avoit dressé une espèce de carte, sur laquelle on voyoit à la suite du continent de Kamtschatka, jusqu'à la pointe Septentrionale du Japon, vingt-deux isles arrangées, pour ainsi dire, l'une après l'autre, dont la derniere avoit le nom de Matsmai. Ceci donneroit bien moins de distance que je n'en ai accordé.

(*b*) Je n'ai j'amais pû déterrer la relation de celle de l'isle de Zitronnoj.

de largeur à ces isles, qu'elles n'en ont réellement. Qu'on voye l'isle de Quelpaertz à laquelle les Hollandois donnent quatorze ou quinze lieuës de circuit; supposons-là circulaire, cela fera cinq lieuës de largeur, & en jettant les yeux sur les cartes Russiennes même, ces isles des Kurilis, au moins toutes les septentrionales, sont à peine représentées le quart, ou le sixieme de celle-là: cependant nous leur avons donné quatre, dix, douze lieuës de largeur. Si on ne leur donnoit de largeur qu'à proportion de Quelpaerts, ou de la grande isle de Schantars, dont nous avons parlé ci-dessus, on pourroit facilement déduire encore soixante lieuës & plus. En un mot, tout concourt à prouver que la distance marquée dans les cartes est insoutenable.

L'autre difficulté que trouve M. Buache est plus considerable; elle consiste en ce que les Hollandois parlent du Jesso, comme d'une terre qui continue jusques vers le quarante-neufvieme degré, & qu'ils nomment plusieurs caps & bayes; au-lieu que, suivant les autres relations, ce sont des isles. Ce Géographe tâche de résoudre cette difficulté, en supposant que les Russiens sont dans l'erreur, & que n'ayant fait que cotoyer, ils ont pris pour des détroits, ce qui en effet n'étoit que des bayes. Je trouve qu'en ceci, M. Buache n'a pas fait attention à toutes les circonstances. Ce sont les Hollandois, qui n'ont fait que cotoyer, & moins que cotoyer. Ecoutons ce que M. Danville, qui assure avoir entre ses mains l'Original de la carte Hollandoise, en dit (*a*): " L'inspection particuliere de la carte ,, originale Hollandoise, sur laquelle il ne paroit dans cet intervalle, ,, qu'une trace de côte fort imparfaite, & sans aucune des circons- ,, tances qui sont bien exprimées, & se distinguent dans les autres ,, endroits de la même carte, paroit laisser toute liberté à cette con- ,, jecture &c. Il est visible que le navigateur Hollandois n'a point ,, reconnu cette partie de côte; qu'il s'en est tenu même fort écarté, ,, & absolument hors de vuë, ayant fait canal en droiture de la ,, côte du Pic Antoine vers le cap Aniwa & Portland. Ainsi on ne ,, peut pas dire, qu'il y ait une continuité de côte sans interruption ,, entre ces lieux, qui soit donnée par cette navigation; & rien ne ,, gêne

(*a*) Lettre au P. Castel, p. 27.

„ gêne nôtre déference pour des circonstances qui demandent le „ contraire. Dans une des cartes de Texeira &c. j'ai toujours fait „ attention à la maniere dont la terre de Jeço y est fonciérement „ représentée par une trace ponctuée ".

La relation y est toute conforme. Voici comme ils parlent. Sous la hauteur de quarante-trois degrés, ils virent les villes de Tocaptie &c. Nos gens mirent pié à terre sous la hauteur de quarante-quatre degrés trente minutes &c. A la hauteur de quarante-six degrés trente minutes, il y a un grand golfe. Sous le quarante-huitieme degrés cinquante minutes, il y a de petites collines couvertes d'une herbe courte. Sous la hauteur de quarante-cinq degrés cinquante minutes, est une isle, isle des Etats, & plus avant, sans dire combien, une autre, terre de la Compagnie. Lorsqu'ils furent arrivés à la hauteur de quarante-cinq degrés dix minutes &c.

Il est manifeste que les Hollandois n'ont pas cotoyé cette terre, & qu'ils ne sont même descendus qu'aux endroits qu'ils indiquent. On ne peut, par conséquent se fonder sur cette relation, pour assurer que ce pays des Hollandois soit une seule isle, depuis environ le quarante-uniéme dégré jusqu'au quarante-neuf.

Il est encore très remarquable, que dans la carte, que M. Buache nous donne, on devroit trouver la côte occidentale du Jesso marquée conformément à la relation des Hollandois: mais je n'y trouve pas la moindre ressemblance avec leur relation remplie de confusion. D'ailleurs, il ne paroit point qu'ils ayent examiné en même tems la côte occidentale & l'orientale, & jusqu'à présent, l'on n'a marqué leurs prétendues découvertes que sur la côte orientale. Je préfére donc ici les anciennes découvertes à celles qu'on prête gratuitement aux Hollandois, la maniere dont on les représente dans les cartes me les rend de plus en plus suspectes. Remarquons entr'autres l'étendue qu'on donne à ces pays, isles, bayes, caps &c.

Dans la relation, il est dit selon M. Buache (*a*), qu'ils trouvérent une large baye, qu'ils nommérent *de bonne espérance*. Sur sa carte elle est marquée d'un degré & demi de profondeur, soit trente lieuës,

(*a*) Consid. p. 91.

lieuës, & dans sa plus grande largeur d'environ treize lieuës. C'est sans doute bien assez.

Ils suivirent la côte avec beaucoup de brouillards, qui, probablement ne leur auront pas permis de la recoannoitre pendant soixante milles. Sur la carte, il y a cinq degrés jusqu'à l'isle des Etats, qui doit avoir trente milles de long. D'autres lui en donnent biens moins, disent qu'elle est petite. Il y en a qui ne lui donnent que six lieuës; ici elle est de quatre degrés & demi. Trop long, dit Raton.

A quarante-cinq, quarante-six, quarante-sept degrés est la terre de la Compagnie.

Sans dire comment ils ont passé de cette terre au Jesso opposé, on les y transporte à Aqueis, au fond d'un golfe, qui entre *bien deux milles dans les terres.* En effet, il y a bien deux milles, puisqu'à le prendre seulement depuis le cap Aniwa, sa largeur est représentée de trois degrés. On croiroit que celui des Saumons est un autre grand golfe; & cependant il n'est représenté que comme une continuation du premier. Mais en effet, il doit être grand, puisque du même cap il entre vers le nord à peu près un degré quarante minutes, de vingt lieuës le degré. Ainsi sa profondeur seroit trente-trois à trente-quatre lieuës.

Enfin, ils parvinrent presque sous le quarante-neufvieme degré, au cap Patience, ou de retour; & de-là on représente encore un golfe, au Nord-Ouest, qui tient depuis ce cap presque deux degrés de profondeur au Nord-Nord-Ouest, & passé trois degrés de largeur, quoique les Hollandois n'ayent pas abordé à la partie opposée au cap.

De-là, puisque les Hollandois n'ont pas poussé plus loin, on coupe cette terre, pour donner place à un détroit entre le Jesso & l'isle d'Amur, que personne n'a vû.

Dans la carte Japonnoise (*a*), le pays au Nord-Est est représenté comme s'étendant cent cinquante, ou cent soixante milles. On n'y marque pas le détroit que les Hollandois ont passé; & la côte de l'Amérique y est fort proche de celle de l'Asie.

Les Russes, dit-il, encore (*b*), sont *plus à portée* de reconnoitre le

(*a*) pag. 95.

(*b*) p. 101.

le Jesso supérieur que les Japonnois. Je ne vois pas pourquoi. La Capitale de la Russie est éloignée de l'extrémité orientale de l'Asie, selon les nouvelles cartes, d'environ cent cinquante-cinq degrés, Petersbourg étant au cinquantieme degré de longitude; au lieu que l'extrémité orientale du Japon est à cent soixante, ainsi de cent & dix degrés plus près.

Il n'en est pas de même de la relation des Russiens, comme de celle des Hollandois; ceux-là donnent une relation circonstanciée d'un voyage qu'ils ont fait; ils indiquent les isles, avec leurs noms; ils parlent des détroits & des habitans, le tout succinctement, à la vérité, mais d'une maniere claire, précise, qui ne sauroit laisser le moindre doute sur l'autenticité de leur recit. Ils parlent des courans violens, qui se font sentir dans les détroits qui séparent ces isles. Ils nomment les isles qui se suivent, & celles qui sont à l'Est & à l'Ouest; il faut donc qu'ils les connoissent, & qu'ils les connoissent pour isles. Il ne s'agit pas de découvertes faites une seule fois, comme celle des Hollandois, mais de découvertes confirmées par plusieurs voyages subséquens. Qui pourroit donc refuser d'y ajouter foi?

Mais alors, où doit-on placer l'isle des Etats & la terre de la Compagnie? J'en suis aussi embarrassé que les autres Géographes, qui sont obligés d'avoir recours au hazard, & même les plus récens les omettent entierement. On en trouveroit encore le moyen, si la latitude y répondoit. Les Hollandois les placent vers le quarante-sixieme degré, un peu moins & un peu plus. Dans la carte de Muller se trouvent celles de Kunaschir & d'Urup de quarante-trois & quarante-quatre; celles de Tzitronoi & des trois soeurs, entre quarante-quatre & quarante-cinq. Ceci commenceroit à approcher de cette latitude. A quarante-six, il y a celle de Nadeschda, qui devroit en avoir une plus petite à son occident, au lieu qu'ici il y en a une à l'orient. Cependant nous voyons que les Russiens ont toujours pris la même route le long de ces isles, & que peut-être cette isle des Etats à l'Est, marquée chez les uns comme fort petite & composée de rochers, leur a échapé.

On objectera que j'ai moi-même supposé que la terre de Jesso est

K d'une

d'une grande étendue, & que la relation des Hollandois confirmée par celle du Japonnois Oeri, insinue la même chose.

Je réponds, qu'il ne s'agit pas tant ici du Jesso en lui-même, que de savoir où trouver les terres découvertes par les Hollandois. Quand même celle au Nord de Matsumai auroit environ dix degrés de long, comme je le suppose, il ne seroit pas encore prouvé que ce fut celle des Hollandois, & la relation du Japonnois Oeri, qui étoit peut-être un ignorant, ou qui vouloit en imposer à des étrangers, ou qu'on comprenoit mal, peut fonder des probabilités, mais non des preuves authentiques.

M. Müller donne une autre solution, qui mérite quelqu'attention. Il dit que les tremblemens de terre sont très fréquens dans ces parages, & très violens; qu'il est possible que ces diverses isles, ou toutes, ou une partie, n'en formassent qu'une dans le tems du voyage des Hollandois, & qu'elles ont été séparées du depuis. Cette conjecture est assez vrai-semblable. Nous avons déja remarqué qu'il n'est point sûr que toutes les terres vuës par les Hollandois en partie de loin, ayent fait une même terre continuë. Il est possible que déja alors c'étoient quatre à cinq isles ou plus. J'ai ajouté ici que des terres qui ont des caps aussi avancés, & des bayes aussi profondes, peuvent aisément par des tremblemens de terre, se diviser de plus en plus & former des isles.

Je conjecture même qu'autrefois le Kamtschatka, les isles Kurilis, le Jesso & le Japon, & même la Corée, n'ont fait qu'un même continent, vû la proximité de ces isles au Japon & au Kamtschatka, & entr'elles, & un cap fort bas à la pointe de celui-ci qui s'étend à environ trois ou quatre lieuës dans la mer, n'a pas plus de quatre cent toises de largeur, & n'est éloigné que de deux à trois lieuës de la premiere isle. Et alors on pourroit rendre raison de ce grand lac *Pé* que les anciens Auteurs Chinois placent à peu près dans l'endroit où se trouve la mer d'Amur. Je supposerois donc que le premier changement a été celui du Japon en isle, & que depuis ce tems, les Japonnois n'eurent aucune connoissance du Jesso jusqu'au douzieme siécle; au lieu que les Jessois conservoient encore quelque rela-

relation avec les Coréens ; & Kaempfer dit que le langage de ces deux peuples a quelque rapport ensemble.

Les tremblemens de terre sont en effet très fréquens & très violens au Japon, aux isles des Kurilis, & au Sud du Kamtschatka. Voici ce que Charlevoix (*a*) dit du Japon : " Nous connoissons „ assez peu de pays aussi sujets aux tremblemens de terre que celui-„ ci ; ils y sont si fréquens que le peuple ne s'en allarme presque „ plus. Ils ne laissent pas d'y être quelquefois si violens, que les „ villes entieres en sont renversées, & la plûpart des habitans ensé-„ velis sous leurs ruïnes ". Nôtre Auteur parle de pareilles ruïnes des deux villes Capitales, de Meaco & de Jedo. Ailleurs il dit (*b*), „ qu'il seroit fort surprenant que le Japon ne fut pas sujet aux trem-„ blemens de terre, vû le grand nombre de volcans qu'on y voit ". Il en nomme même plusieurs, & il parle aussi de la grande quantité de souphre qu'on trouve dans ce pays.

Dans le Tome second (*c*), il rapporte encore des tremblemens de terre, qui causérent quantité de crevasses, & des inondations inouïes.

Mais voyons ce que M. Gmelin dit d'un tremblement arrivé pendant qu'il étoit en Sibérie. " A mon retour de Krasnoiark, je trou-„ vais une lettre &c. du Major Général Skorniakow Pisarew, datée „ d'Ochotsk du 28. Novembre 1738. qui parle d'un terrible trem-„ blement de terre arrivé le 7. Novembre 1737. dans le pays des „ Kurilis & des isles voisines. La relation marque qu'un grand nom-„ bre de rochers escarpés, situés sur le bord de la mer, s'étoient „ rompus, & avoient été brisés en plusieurs pieces ; qu'on avoit aussi „ senti ce tremblement dans la mer, & vû plusieurs phénomènes „ de feu, qui s'étoient étendus plus loin ". Il ajoute plusieurs autres particularités que nous omettons. Il me suffit de pouvoir conclurre de ces faits, que l'hypothèse de M. Muller n'est rien moins qu'impossible.

On pourroit donner une troisieme conjecture, qui anéantiroit presque, à la vérité, le premier des deux systêmes mentionnés, mais qui

 pour-

(*a*) Tome I. pag. 11. (*b*) p. 12.
(*c*) p. 9. 10. 11.

pourroit se concilier avec le second ; je le fonde sur la relation du vaisseau, le Breskens, que M. Muller nous donne par extrait tiré de l'ouvrage rare de Witsem que je n'ai pû me procurer. Je n'en rapporterai que ce qui fait à la question.

Il passa le détroit entre le Japon & le Jeso à la latitude de 41°. 50'. & de longitude de 164°. 48'.

Voilà déja presque 5°. plus à l'Est que la pointe orientale du Japon.

De-là, le vaisseau fit voile vers l'Est, & virent de nouveau la terre, à 43°. 4'. à 44°. 4'. vinrent des bâtimens vers leur vaisseau, quelques uns de ces gens étoient habillés à la Japonnoise ; des sabres garnis de petites pieces d'or, la lame d'une bordure d'argent, & le fourreau avec des feuillages, les ceinturons ou baudriers brodés en argent.

On voit par-là que ceux-ci devoient être des Officiers Japonnois, ce qui est d'autant plus probable, que ce pays ou isle n'en étoit éloigné que de 4°.

à 44°. 12'. latitude, & 167°. 21'. longitude, encore une terre haute ; à 45°. 12'. latitude, 169°. 36'. longitude, la terre paroissoit être des isles : mais en approchant ils la trouvérent terre ferme.

à 46°. 15'. latitude, 172°. 16'. longitude, des hautes montagnes ; à 47°. 8'. latitude, 173''. 53'. encore des terres, où on n'a pas abordé. Somme de la difference entre ce pays, & la pointe orientale du Japon, que l'Auteur place à 38°. 4'. latitude, en tout 12°. en longitude, 9°. 38'. latitude.

De tout ceci, nous croyons pouvoir conjecturer ;

1°. Que la terre de la Compagnie pourra être la même que celle de Gama, dont on n'a pas la moindre connoissance ni relation.

2°. Que, selon la relation très circonstanciée, & point équivoque, la file d'isles depuis le Kamtschatka au Japon, étant toujours droit au Sud, au moins point Sud-Ouest, à l'Ouest, quant aux dernieres isles, comme les cartes les marquent, cette terre de Jeso, qu'on peut par cette relation, plûtôt supposer consister en diverses isles, que d'en faire un grand pays, n'est autre chose qu'un Archipel, dont une partie consiste en des isles plus à l'Est que celles qu'on connoit entre le Kamtschatka & le Japon ; & que la derniere de celles qui

qui ont été découvertes par le Breskens, la terre de la Compagnie, est celle de Gama, comme on l'a dit, éloignée à peu près de 12°. vers l'Est du Japon, & à 9°. en latitude ainsi, à son Nord-Est.

3°. Si l'on refléchit, que les 2. vaisseaux, (sur tout le Castricom), ont vû toutes leurs terres à l'Ouest; que le Breskens a poussé à presque 174°. longitude; que celle qu'on donne au Kamtschatka & aux isles sur les cartes se trouve évidemment trop forte, comme nous croyons l'avoir prouvé; on en doit conclure, sur ceci, & sur ce que nous ne nous lasserons pas de répéter, de la position déterminée des isles par Kosirewskoj, que nous avons encore accordé trop pour la longitude; & que si alors la grande terre de Jeso disparoit sur nôtre carte, qu'on n'y place que Matsumay, l'isle d'Amur, celles de Schantar, & ce qu'on découvrira encore, on n'aura pas besoin de représenter la mer d'Amur si large, comme on l'a fait principalement dans le but de trouver place pour la terre de Jeso.

En rapprochant le Kamtschatka, & par conséquent aussi l'Amérique, suivant nos idées, ces terres ou isles depuis 44. à 46°. latitude, & de 167. à 174. ou 175. longitude seront, ou des mêmes que les Russiens ont vuës en passant, ou d'autres au Sud de celles de Séduction, de St. Abraham, de St. Etienne & autres, puisqu'il paroit que ces parages sont parsemées d'isles, comme on en sera persuadé par l'erreur dans laquelle est tombé Béering & son équipage, qui, voyant des isles à l'Ouest, crurent que c'étoit les deux premieres des Kurilis.

Enfin, ce sont-là mes idées, jusques-à-ce que les Russiens ayent examiné tout l'espace entre les trois côtes de la Tartarie & le Japon, de même que ce qui est plus au Sud & au Sud-Est du Kamtschatka, & qu'il leur plaise de faire part au public de leurs découvertes sans en rien cacher. Car auparavant, je ne vois pas qu'il soit possible de décider avec certitude de la situation & de l'étenduë de ces terres de Jesso (a).

(a) Au moment que j'examinois l'épreuve de cette feuille, je reçus les Gazettes de Londres du 22. Juin, & y vis un Article de Petersbourg du 21. Mai, qui annonce, "qu'on avoit trouvé la mer „ qui sépare l'Amérique de la presqu'isle „ de Kamtsatka remplie de petites isles; „ & que la côte de l'Amérique n'en étoit „ éloignée que de deux & demi degrés „ vers l'Est" Tout ceci fortifie beaucoup tout ce que nous venons de dire de ces isles, & tout nôtre systême.

SECONDE PARTIE.

Sur les côtes les plus occidentales de l'Amérique (a).

JE me trouve ici dans le même embarras que pour l'emplacement de la terre de Jesso, & cela par les mêmes raisons, à cause des diverses relations également authentiques, qui ne sauroient se concilier.

§. I.

Diverses relations anciennes de l'Amérique.

On convient unanimément, que nous devons aux Espagnols la découverte de tout le nouveau Mexique, de ce qui est au Nord & à l'Ouest de ce pays, & de la Californie. Rappellons ici succinctement ce qu'ils en disent d'après les Fastes du P. Charlevoix.

L'an 1521. le Mexique fut conquis par Fernand Cortez.

En 1535. le même découvrit en propre personne la Californie.

En 1539. il y envoya François de Tello pour achever cette découverte, lequel rangea presque toute la côte occidentale, & fit ensuite plusieurs autres découvertes en ces quartiers.

La même année le P. Marc de Niza, Franciscain, découvrit le Royaume de Cibola.

En 1540. François Vasquez Cornero, ou Cornedo, ou Coronat, envoyé par D. Antoine de Mendoza, Viceroi du Mexique, pour continuer la découverte de la Californie, découvrit les Royaumes de Cibola & de Quivira.

En

(a) Il est surprenant que Mr. Muller soutienne, comme une chose avérée, que de ce côté (occidental) de l'Amérique on ne soit jamais allé assez loin, qu'on ait pû parvenir à acquerir une lumiere tant soit peu lumineuse, pour éclairer ces contrées ténébreuses, & qu'il veuille ignorer toute autre relation que celle de François Drake en 1579. & celle de Martin d'Aguilar en 1603. malgré ce nombre infini de relations circonstanciées des Espagnols, & de tant de cartes dressées en conformité long-tems avant les dits voyages allégués, comme on va le voir par ce que nous allons rapporter.

En 1542. Etabliſſemens & découvertes dans le nouveau Royaume de Grenade par Ferdinand Perez de Queſada.

En 1579. François Drak découvrit la nouvelle Albion, & aſſura à la Reine Elizabeth, qu'il étoit entré cette année dans le détroit d'Anian, & qu'il y avoit pénétré vingt lieuës.

En 1582. le P. Auguſtin Ruys, Franciſcain, ayant fait en 1580. & 1581. pluſieurs découvertes au Nord du Mexique, Antoine de Eſpejo les continua en 1582. découvrit plus de quinze Provinces, & donna à tout ce grand pays le nom de nouveau Mexique.

En 1599. D. Jean d'Ognate fit de grandes conquêtes dans le nouveau Mexique, bâtit la ville de St Jean, & découvrit quantité de mines.

En 1611. le même découvrit la riviere du Nord, nommée enſuite Rio Colorado, & le lac des Conibas, au deſſus du nouveau Mexique.

En 1617. 1636. 1675. 1683. découvertes ultérieures de la Californie occidentale.

En 1701. la Californie, Rio Azul, Rio de la Hila, Rio Colorado, de nouveau reconnus par le P. Euſèbe François Kino, Jéſuite.

Expoſons dans un plus grand détail ce que les Eſpagnols rapportent de ces pays & de leur poſition.

Je commence par le P. Joſeph d'Acoſta, généralement très eſtimé, & à qui le P. Charlevoix donne de grands éloges. Il étoit natif de Medina del Campo, & dans l'ordre des Jéſuites avec ſes quatre freres. Il fut nommé Provincial & envoyé en Amérique, étant connu pour un homme ſavant, judicieux & de génie. Il y prêcha l'Evangile aux Payens pendant dix-ſept ans, de ſorte qu'il ne manqua pas de tems pour s'informer à fond de toutes les découvertes faites par les Eſpagnols, & pour ſe mettre en état de donner une deſcription fidèle de ces pays.

Ses ouvrages ſont très rares; Charlevoix en cite une édition de 1608. donnée à Madrid. S'il a cru que c'étoit l'unique, ou la premiere, il s'eſt trompé. J'en poſſéde une traduction allemande en petit folio, imprimée à Urſel l'an 1605. Il faut donc qu'il ait paru une édition antérieure de cette relation, & même de deux ouvrages, puiſ-

puisque la traduction porte dans le titre : *Le nouveau monde décrit par Joseph de Acosta en sept livres, partie en latin, partie en espagnol.*

Je fais d'autant plus de cas de cette édition que les cartes Géographiques s'y trouvent. Elles se sentent à la vérité de l'ignorance du siécle & de l'imperfection des arts. Elles sont grossiéres & imparfaites ; puisque les degrés y manquent ; mais du moins on y peut voir les idées que les Espagnols avoient des pays qu'ils avoient découverts. Il est même très probable que les Géographes du XVII. siécle les ont copiés, en y mettant plus de netteté, & en y joignant les degrés de longitude & de latitude. C'est pourquoi, je crois devoir donner ici un extrait de celles qui servent à mon but, & des explications qui les accompagnent (*a*).

Dans l'explication qu'il donne sur la carte de Quivira & d'Anian, il dit : " Quivira & Anian s'étendent jusqu'à l'extrêmité occidentale „ de l'Amérique, & sont connus par leur climat dur & stérile, & „ par la disette de toutes choses. L'extrêmité septentrionale du Ro- „ yaume d'Anian s'étend jusques sous le Cercle polaire Arctique ; & „ si la mer ne l'en empêchoit, il se trouveroit joint aux pays des „ Tartares & des Chinois.

„ Le détroit d'Anian conduit par la plage septentrionale sous le „ Cercle polaire vers le Groenland, l'Islande, l'Angleterre, & nos „ terres septentrionales &c.

„ Les côtes de Quivira sont peu connues, & on n'y va pas avec „ des vaisseaux. Les soldats de Vasquez Coronat n'ayant trouvé au- „ cun indice d'or à Cevola, pour ne pas retourner à mains vuides, „ prirent la resolution de pousser plus loin, & de chercher ailleurs „ la fortune. Ils conçurent cette espérance, lorsqu'ils vinrent de Ti- „ chuic à Tigueza, où l'on faisoit courir un grand bruit de Quivira, „ & où l'on persuada aux soldats crédules, que Tataraxus étoit un „ Roi puissant &c. Ils poursuivirent donc leur chemin, arrivérent „ à Cicuica, & ensuite à Quivira, qui est éloignée de Cicuica de „ deux cent & vingt mille pas. Tout le chemin est couvert de sable ; „ &

(*a*) Voyez l'extrait des principales de ces cartes, sur celle que je donne de l'Asie septentrionale.

„ & le pays maudit par sa stérilité. Souvent pendant cent lieues, „ on ne trouve pas une seule pierre, ni une herbe, ni un arbre; „ seulement une espèce de vaches inconnues ailleurs, dont la quantité remédie à la faim. Après avoir essuyé une forte & grosse grêle „ &c. ils arrivérent à Quivira où il trouvérent le vieillard décrépit Tataraxus, pour l'amour duquel ils avoient essuyé tant de „ travaux, orné d'un colier de cuivre, qui faisoit tout son trésor. „ Ils virent donc qu'on les avoit pris pour dupes, & ils ne voulurent pas y hyverner, mais ils retournérent incessamment à Tiguexa. Quivira est situé sous la latitude de quarante degrés sur „ les bords de la mer, & a beaucoup de pâturages dans ses environs.

„ François Drak marque dans la relation de son voyage commencé „ le 5. Novembre 1577. qu'il arriva le 5. Juin 1578. au quarante-deuxieme dégré, & que le froid y étoit si grand que ses gens ne „ pouvoient le supporter, & qu'ils trouvérent une plaine couverte „ de neige. Forcés de chercher un autre pays ils abordérent au trente-huitieme degré où ils trouvérent un bon port &c. Les habitans voulurent que Drak fut leur Roi, & le couronnérent; „ ils ornérent son cou d'une chaîne, & le nommérent Hioch. Drak „ nomma ce pays la nouvelle Albion, à cause de ses rochers blancs, „ & parce qu'autrefois on donnoit le nom d'Albion à l'Angleterre ".

§. II.

Du pays des Conibas & des pays voisins.

„ Lorsqu'on marche du couchant au levant vers les frontieres de „ la nouvelle France, on trouve le pays des Conibas, & plusieurs „ autres nations, qui sont vers le Nord de la Floride & du Mexique; le climat y est le même que dans les pays d'Anian & de „ Quivira; ils n'en différent que de noms. On les nomme Avanares, Alabardes, Calicui, Tagiles, Capasces & de six cens autres „ noms. Ce sont des peuples féroces & barbares, qui vivent sans „ loi, & sont dans une guerre perpétuelle entr'eux, &c. Chez ces

 peu-

„ peuples ſont venus Alvares Nunnez, Cabezza de Vacca, André „ Dorante, Alphonſe Caſtellan, & Etienne Azamoro, reſtes infor-„ tunés des compagnons du malheureux Pamphile Narvaez, qui ſe „ virent obligés de parcourir nuds, & dans la derniere miſère, ces „ pays pendant neuf ans. A preſent on donne le nom de nouveau „ Mexique à cette vaſte contrée, en y comprenant même Quivira, „ Anian, nouvelle Grenade & Californie, pays qu'Antoine Eſpejo „ de Cordoue a de nouveau découvert, & fait connoitre en 1583".

§. III.

Nouvelle Grenade.

„ François Vaſquez parle de la nouvelle Grenade de la maniere „ ſuivante. Le peuple de ce pays me paroit bien fait, grand, & il „ eſt ingenieux & agile &c. Sa temperature eſt à peu près comme „ celle du Mexique, tantôt chaud, tantôt pluvieux. Il y tombe auſſi „ beaucoup de neige; c'eſt pourquoi le peuple s'habille en hiver de „ pelléterie &c. on n'y voit point de montagnes, ſeulement des „ collines &c. Le Royaume d'Acus n'eſt qu'une petite ville, les ha-„ bitans la nomment Acucu; il croit dans ſes environs du cotton. „ Il y a encore d'autres villes, ou grands villages, qui ont leurs „ Seigneurs particuliers; mais ils ſont tous pauvres. De ce genre „ ſont ceux de Quicama & de Coama &c. &c. &c.".

§. IV.

Relation de Cabrillo.

Cabrillo à auſſi donné une relation du voyage qu'il a fait pour la découverte des côtes au Nord-Oueſt de la Californie; en voici un petit extrait.

Juan Rodriguez de Cabrillo partit du port de la Navidad, & ſe trouva le 18. Juin à la hauteur de trente-ſix degrés trente minutes, où le continent avançant en *grêle-col* dans la mer, fait un cap, qu'il nomma à cauſe de ſa figure, *Cabo della Galera.* Il ne parle plus

plus ensuite, ni de la figure, ni de la côte, ni de la latitude, que lorsqu'il fait mention des montagnes de St. Martin, découvertes le 11. Novembre, & qui avancent dans la mer à trente-huit degrés, ensuite d'un cap couvert de hauts pins à quarante degrés & quelques minutes; ajoutant que depuis ce cap la côte de la terre-ferme court quelques lieuës au Nord-Ouest, & que le rivage est fort élevé & droit. Ensuite il dit expressement que la côte court Nord-Ouest & Sud-Est, depuis le trente-septieme degré jusqu'au quarantieme.

Après cela, Cabrillo & ses compagnons retournérent au port de la possession, au dessous de l'isle de S. Lucas, un peu au dessus du cap de Galère, & y restérent jusqu'à la fin de Décembre. Le 19. Janvier 1543. ils se rendirent au port de Sardinas; le 26. Fevrier au cap de Fortuna au quarante-unieme degrés; au mois de Mars au quarantieme. Enfin le 4. Avril ils furent de retour au port de la Navidad, Cabrillo étant mort peu de tems auparavant.

Ils se plaignirent d'un froid insupportable entre les quarante-unieme, & quarante-quatrieme degrés, tout comme Drak ensuite, & ils disent avoir eu un vent si fort, que depuis le port de la possession à dix lieuës du cap de Galère, descendant à l'isle de S. Sebastien ils ont fait deux cent lieuës en cinq jours.

§. V.

Conséquences qui découlent de ces relations.

Après avoir ainsi exposé les relations des voyageurs les plus célébres, nous allons exposer nos idées, & montrer les raisons qui servent à établir le systême que j'ai suivi dans ma seconde carte. On verra assez que c'est sur les Axiomes donnés au commencement de ce mémoire, principalement sur le troisieme & le quatrieme.

Il est notoire que le Mexique ancien & nouveau, avec tout ce qui est au Nord & à l'Ouest de cette contrée, a été découvert par les Espagnols, & par eux seuls, en divers tems, comme nous le voyons entr'autres par l'extrait que j'ai donné des fastes du P. Charlevoix, qui n'est pas cependant toujours également exact. Par exem-

ple, lorſqu'il dit qu'en 1611. D. Juan d'Ognate découvrit la riviere del Norte, ou Colorado, & le lac des Conibas; quoique d'Acoſta en donne la relation & les cartes déja vers la fin du ſiécle précedent, & que de tous ces pays, Quivira, Anian, nouvelle Grenade & Californie, il diſe que Antoine Eſpejo les a découverts *de nouveau* en 1583. Ils étoient donc ainſi déja connus auparavant, comme on pourroit aſſez le conjecturer par ce que Charlevoix dit ſous les années 1535. 1539. 1540. 1542. 1582.

On ne ſauroit non plus diſconvenir, que ce ne ſoient les Eſpagnols, qui ayent impoſé des noms à tous les caps, bayes, isles, riviéres &c. juſqu'à l'extrêmité occidentale de l'Amérique; que ce ne ſoit d'eux que nous connoiſſons les noms de Quivira, d'Anian &c. que ce ſont eux encore qui ont parlé les premiers du détroit d'Anian, & qui l'ont marqué ſur leurs cartes; que toutes les autres nations, les Italiens comme les autres, n'ayent tiré leurs connoiſſances des Eſpagnols, & que ce ne ſoit ſur leurs relations qu'ils ont dreſſé leurs cartes. Il eſt de même inconteſtable que ces découvertes ont été faites avec grand ſoin, avec beaucoup de dépenſes, & qu'on y a employé le tems néceſſaire pour bien examiner le tout; puiſqu'en 1602. le Viceroi, Comte de Monterey, envoya de nouveau une Eſcadre de trois vaiſſeaux, qui partirent d'Acapulco le 5. May, & n'arrivérent au port de Monterey à trente-huit, ou trente-neuf degrés, que le 16. Décembre; au cap blanc à quarante-deux, le 19. Janvier 1603. & le même jour à la riviére, qu'on nomme à préſent entrée d'Aquilar. Ainſi ils employérent depuis Acapulco juſqu'à cette entrée preſque huit mois & demi. Ils purent donc exactement reconnoitre les côtes, & ſavoir la diſtance entre Acapulco & cette entrée.

C'eſt même une choſe digne de remarque, que les côtes de l'Amérique, n'ayant jamais juſqu'à nos jours été connues depuis l'intérieur des terres, ce détroit a été cependant marqué, il y a environ deux cent ans, tel que les Ruſſiens l'ont trouvé du depuis. N'eſt-il pas naturel de conclure qu'on doit ajouter foi pléniere à ces anciennes relations des Eſpagnols?

§. VI.

§. VI.

Système de Sanson le pere.

Quoique Sanson le pere fut imbu de l'idée erronée, mais alors générale, que la Californie étoit une isle, il étend néanmoins dans son Atlas de 1651, l'Amérique jusques tout proche de l'Asie, & place Anian entre cinquante-cinq & soixante-cinq degrés, le détroit au milieu vers l'Oueſt, à peu de distance de l'Asie, à peu près comme on vient de le reconnoitre, excepté qu'on l'a trouvé plus au Nord, & sa moindre largeur à environ soixante-cinq, ou soixante-six degrés. Ne doit-on pas être infiniment surpris de voir, combien les Espagnols ont pris de peine pour reconnoitre ces pays & ces parages? Soit que quelqu'un d'entr'eux ait en effet poussé jusques-là, soit qu'ils en ayent eu connoissance par les Sauvages de Quivira au Sud d'Anian, toujours est-il sûr, je le répéte, qu'eux seuls ont eu ces connoissances si conformes aux nouvelles découvertes, & qu'ils les ont puisées en Amérique, & non en Asie, ni en Europe. Il n'y a donc jamais eu de position mieux constatée que celle qu'ils ont donnée à tous ces pays. Ensorte que je ne comprens pas pourquoi les modernes ont pû, sans en avoir l'ombre de raison, placer autrement ces terres.

Il est vrai que Sanson place ce détroit dans une de ses cartes entre cent huitante-trois & cent huitante-quatre degrés de longitude, dans un autre, vers le cent huitante-cinq: mais lorsqu'on saura qu'il place l'extrêmité Orientale du Japon aussi à cent huitante-cinq degrés, quoiqu'elle soit à cent cinquante-huit, tout au plus à cent soixante, & qu'on veuille réduire la longitude du détroit à proportion, il se portera bien plus à l'Oueſt que je ne le fais, en le marquant entre cent septante-six & cent huitante.

Pour appuyer mon système, qui est fondé, comme on le voit, sur tout ce qu'il y a de plus authentique en fait de Géographie, je ne regretterai pas la peine de transcrire ce que M. Buache dit là dessus; on verra ensuite d'autant mieux les contradictions dans lesquelles tombe ce fameux Géographe.

Il y a plus de cent quatre-vingts ans, dit-il, que les *meilleurs Géographes de ce tems* ont commencé à mettre un détroit entre l'Asie & l'Amérique, auquel ils donnoient le nom d'Anian, dont l'entrée méridionale étoit entre cent huitante & cent nonante degrés de longitude, & qui s'étendoit depuis le cinquante-six de latitude jusqu'au-delà du soixante-deux.

On marquoit à son entrée vers l'Est un cap Fortune, jusqu'où l'on désignoit une longue côte, qui venoit du cap S. Lucas de la Californie. J'ai exprimé cette côte &c. conformément aux cartes de 1570. d'Ortelius & autres, d'après une ancienne carte marine Hollandoise; qui paroit faite avec soin, & dont il donne le titre: *Americæ Tabula nova multis locis tam ex terrestri peregrinatione, quàm recentiori navigatione, ab exploratissimis Naucleris, & multò quàm anteà exactior edita.* Il continue. L'attention qu'on fit ensuite sur tout à la navigation de François Drak en 1579. &c. fit retrancher la partie la plus au Sud de la longue côte en question, dont il semble néanmoins qu'on auroit dû conserver une idée plus au Nord.

Divers Ecrivains célèbres cherchérent ensuite les fondemens du détroit d'Anian; & leurs efforts n'ayant rien pû produire, ce détroit devint fort incertain, & peu à peu disparut des *meilleures cartes*, quoique les Savans convinssent qu'il devoit y avoir un détroit au Nord de la mer du Sud &c.

Cependant avant qu'on en vint jusqu'à retrancher entierement le détroit d'Anian, retranchement qui faisoit perdre toute idée du tableau *des anciennes connoissances*, ce détroit fut transporté dans la carte originale de Texeira, en 1649. du cent huitantieme degré de longitude où il étoit auparavant, vers le deux centieme. Dudley mit en 1647. le cap Fortune, par conséquent le détroit d'Anian près du deux cent vingtieme, selon lui deux cent vingt-neufvieme. Enfin ce détroit est transporté près du deux cent quarantieme degré entre les latitudes de cinquante-un, à cinquante-trois par l'Ecrivain du vaisseau la Californie. &c.

Aujourd'hui nous connoissons un détroit vers le Nord, près des côtes de la Tartarie, &c. ne pouvons-nous pas dire que c'est celui auquel nos anciens ont donné le nom d'Anian? Les ressemblances

me paroissent à remarquer. L'un & l'autre a son entrée au Sud vers le cent huitantieme degré. Ils se trouvent entre les côtes orientales d'Asie, ou de Tartarie, & celles du Nord-Ouest de l'Amérique. Ils s'étendent jusqu'au cercle polaire, après quoi les terres tournent du côté de l'Amérique septentrionale au Nord-Est, & du côté de la Tartarie &c. au Nord-Ouest. Enfin, nos anciens marquoient dans leur détroit d'Anian, près du soixante ou soixante-unieme degré de latitude, du côté de l'Amérique, une grande riviére, nommée grande Corrientes, qui répond à la riviére de Bernarda. Tout cela ne peut-il pas faire conjecturer, qu'*ils ont eu réellement la connoïssance du détroit* en question, & l'idée d'une suite de côte que leurs successeurs ont trop rabaissée, & qu'ils ont remplie de diverses choses à l'avanture?

Les cartes les plus anciennes que j'aye vuës, & qui sont toutes latines, marquent cependant ce détroit en Italien, Stretto di Anian, ce qui me fait soupçonner que le premier qui en a fait mention est quelque Mathématicien d'Italie, où, après les découvertes des deux Indes, l'on a fait à ce sujet des cartes encore aujourd'hui curieuses &c. Benedetto Scotto, Genois, dit dans son discours de 1619. &c. „ Cette partie occidentale du Canada ", qu'il met dans une de ses cartes près du cent huitantieme degré, selon nôtre façon de compter, „ fut reconnue par les Portugais en l'année 1520. à la hauteur de „ soixante degrés, pour être habitée de gens raisonnables & humains, „ & remplie de quantité d'animaux & de bons pâturages. Ils n'abandonnérent cette terre qu'à cause de la trop grande navigation, qui „ contient quatre mille cinq cent nonante lieuës, (en y venant par „ la mer des Indes " &c.) Je crois devoir ajouter que dans quelques-unes des plus anciennes cartes, on représente les terres de l'Amérique septentrionale, comme une continuité de celles du Nord-Est de l'Asie; & elles y sont jointes par un Isthme assez large, qui est au Nord du Japon.

L'Auteur des considérations géographiques (*a*) parle encore ailleurs d'une maniere conforme sur la Californie.

E

(*a*) Buache p. 64. 65. à 71.

Il eſt étonnant, dit-il, qu'on ait encore ſi peu de connoiſſance de ce pays, quoique Fernand Cortes, Conquerant du Mexique, y ait fait lui-même un voyage en 1535. & que du depuis les Eſpagnols y en ayent fait pluſieurs autres, qui n'ont abouti qu'à en reconnoitre les côtes, auxquelles ils ont donné des noms avec beaucoup de diverſité. Ils jugérent ce pays dès 1584. être très bon & fort habité. Ils ſe ſont uniquement occupés à traverſer la mer du Sud pour leur commerce des Indes. Cependant il paroit que quelques vaiſſeaux, au moins dans les commencemens, ont pouſſé au Nord, & ont *reconnu la ſuite des côtes du Nord-Oueſt de l'Amérique juſqu'au détroit.* C'eſt dequoi je vais donner une nouvelle preuve.

Laet &c. fait une remarque &c. en 1633. On appelle, dit-il, communément Californie, tout ce qu'il y a de terre au devant de la nouvelle Eſpagne & Galice vers l'Oueſt, qui eſt certes de fort grande étendue, & attouche les dernieres fins de l'Amérique ſeptentrionale & le détroit d'Anian. Ce ſont des Régions fort amples & connues légèrement en leur plus petite partie, & ſeulement auprès du rivage. Wytfliet diſoit la même choſe en 1598. Les Eſpagnols aſſuroient dans leur relation de 1683, que *ſelon telles anciennes relations* elle eſt longue de dix-ſept cent lieuës (*a*). La même remarque ſe trouve poſitivement ſur pluſieurs cartes dreſſées depuis l'an 1620. Le Savant P. Riccioli en 1661. citoit d'autres relations, qui n'ayant apparemment pas égard à la ſinuoſité des côtes &c. faiſoient la Californie longue de douze cent lieuës (*b*), depuis le cap S. Lucas juſqu'à celui de Mendocino. *Ce cap étoit différent de celui que nous connoiſſons aujourd'hui ſous ce même nom*, & qui n'eſt qu'à quatorze degrés, environ, du cap St. Lucas; mais l'autre devoit être peu éloigné du port, où les Ruſſes, commandés par M. Tſchirikow, ont abordés en 1741. puiſqu'on mettoit ce cap vers l'entrée du détroit, que l'on croyoit ſéparer l'Amérique de l'Aſie. &c.

Il réſulte de-là clairement, que nos Anciens, ou les premiers Géogra-

(*a*) Eſpagnoles à dix-ſept & demi au degré; ainſi paſſé 1940. grandes lieuës de France.

(*b*) Près de mille trois cent huitante lieuës, ou ſoixante-neuf degrés, non ſoixante, comme M. Buache dit, qui ne fait pas attention que ce ſont des lieuës Eſpagnoles.

Géographes modernes, ont dû être déterminés dans les cartes qu'ils ont dressées, par le recit de quelques navigateurs Espagnols ou Portugais, qui ont *réellement* vû cette suite des côtes.

La plus ancienne carte que j'aye trouvée jusqu'à présent, qui marque cette continuation de terres jusqu'au détroit d'Anian, est une carte Italienne de l'Amérique septentrionale, faite en 1566. Mais les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique y sont tracées avec moins de précision que dans la Japonnoise. &c.

J'ai déja remarqué que la prolongation de la Californie au Nord-Ouest jusqu'au *véritable* détroit d'Anian, a été dans la suite baissée de huit à dix degrés; & qu'après cela, diverses navigations ayant fait abandonner cette *prétendue* position, l'on a perdu entierement l'idée de la côte *réelle* que les Russes ont retrouvée au Nord de la grande mer.

M. Green accuse de fausseté, mais sans preuve, la relation du voyage que Cabrillo fit en 1542. jusqu'au quarante-quatrieme degré.

Les prétentions Russiennes &c. devroient engager les Espagnols à produire ce qu'ils ont de relations concernant leurs voyages au Nord de la Californie, & jusqu'au fameux détroit d'Anian, *qui reprend aujourd'hui ses droits d'existence &c.*

A parler exactement, la Californie ne s'étend au Nord qu'un peu au-delà du quarante-troisieme degré; & les pilotes les plus entendus, qui vont continuellement du Mexique aux Philippines, ou de ces isles au Mexique, ont trouvé qu'elle n'étoit que de cinq ou six cent lieuës depuis le cap S. Lucas jusqu'au cap Mendocin d'aujourd'hui. Quand on eut ainsi réduit la Californie à *ses justes bornes*, & qu'on eut reconnu, sur tout en 1603. par la navigation de Sebastien Biscaien, & de Martin d'Aguilar, que la mer retournoit en orient un peu au-delà du quarante-troisieme degré, plusieurs Espagnols firent de la Californie une isle.

Cependant il y avoit long-tems que les prémiers Géographes modernes, d'après les navigations de François d'Ulloa, & Hernand de Alarçon dans la mer vermeille en 1539. & 1540. représentoient la Californie telle que nous la connoissons aujourd'hui, c'est-à-dire

comme une presqu'isle (*a*). De Laet observe que dès l'an 1539. il y a eu des Espagnols, qui s'étoient imaginés que c'étoit une isle. Et il dit en 1633. avoir vû de vieilles cartes, qui la représentoient de cette façon.

Les Hollandois ayant pris en 1620. sur un vaisseau Espagnol une carte de l'Amérique, où la Californie étoit figurée comme une isle, & la mer vermeille comme un détroit, on suivit cette idée comme certaine dans les cartes que l'on fit ensuite en Hollande & en Angleterre (*b*). Malgré cela, Janson donne à cette isle, non sur la carte, mais par la nôte ajoutée, dix-sept cent lieuës de long sur cinq cent de large.

Or, continue M. Buache, il est impossible de concilier ces distances avec la Californie, que Janson représentoit en même tems comme terminée au cap Mendocin d'aujourd'hui, c'est-à-dire, réduite à ses justes bornes.

Il rapporte la relation du P. Kino de 1702. par laquelle il a déclaré avoir trouvé que la Californie étoit une presqu'isle, & l'a représentée ainsi dans sa carte.

Enfin, il dit que le Comte de Pignalosse, Vice-Roi du Mexique, disoit que le Royaume de Teguajo & la grande Quivira, avoit mille lieuës détendue, ajoûtant, dans l'opinion, qu'elle alloit jusqu'au véritable détroit d'Anian du côté de l'Ouest.

Puisque nous sommes sur l'article de Quivira, dont la position dépend de celle de la Californie, rapportons en même tems succinctement ce que M. Buache en dit. Ce Géographe observe que Herrera & Benavides placent Quivira à l'Orient du nouveau Mexique, Gomara au Nord-Est: mais qu'il ne faut pas s'arrêter à la situation de Quivira, que l'on voit sur quelques cartes à la partie septentrionale & occidentale de la Californie. Aussi Purchas dit que ces cartes ne valent rien, & que Quivira y est fort mal placé. Ce qui est confirmé par le Comte de Pignalosse, qui a publié que Quivira est au Nord-Est du nouveau Mexique.

Il

(*a*) Ici il cite Ortelius, Mercator, Hondius, Cluvier, Bertius, Laet, Blaeu &c. En un mot, dit-il, tous les meilleurs des premiers Géographes modernes.

(*b*) Il se refère à celle de Dankertz, de Tavernier, de Janson &c.

Il ajoute que Quivira est sur une mer; que Wytfliet assuré que les côtes de Quivira ne sont connues qu'en quelques endroits, parce qu'elles sont hors de toutes les routes des navigateurs; ce qui ne se peut entendre des côtes de la Californie, parce que c'est le chemin ordinaire des Philippines.

Il rapporte plusieurs Auteurs qui placent cette mer au Nord du nouveau Mexique.

Je crois que ces citations peuvent suffire pour fonder mon système, qui n'est autre que celui qui a pour garant toutes les découvertes, les relations & les cartes des Espagnols.

M. Buache reconnoit donc 1°. que les Espagnols & tous les anciens Auteurs approchent la fin des pays situés à l'Ouest & Nord-Ouest de la Californie, vers les extrémités de l'Asie.

2°. Que les Espagnols, Cortez même, & ensuite plusieurs autres y ont fait le voyage, qu'ils ont reconnu les côtes, imposé des noms aux caps, rivieres, bayes, isles &c. qu'ils assurérent en tout tems, même encore en 1683. que ces terres ont dix-sept cent lieues Espagnoles de longueur sur cinq cent de largeur.

3°. Que les premiers Géographes ont été déterminés par le recit des navigateurs Espagnols ou Portugais, qui ont réellement vû cette suite de côtes; & que l'erreur où sont tombés Jansonius & les Géographes qui l'ont suivi, en représentant la Californie comme une isle, provient d'une carte Espagnole trouvée par les Hollandois sur un vaisseau de cette nation.

4°. Que ce changement a été trouvé erroné, & les anciennes relations véritables par le P. Kino, & que là dessus on a représenté la Californie comme une presqu'isle.

Enfin que le Vice-Roi du Mexique, Comte de Pignalosse, a parlé des pays de Tegaïo & de Quivira, comme ayant mille lieuës d'étendue.

Examinons ces raisons de Mr. Buache.

Nous avons vû ci-dessus que Mr. Buache dit, que divers Ecrivains célèbres cherchérent les fondemens du détroit d'Anian, sans

 que

que leurs efforts ayent rien pû produire, & que là-dessus on le fit peu à peu disparoitre des meilleures cartes.

Ce passage mérite beaucoup d'attention. J'avoue aussi que j'ai moi-même eu peine à trouver ces fondemens. Cependant ces Ecrivains auroient pû être éclaircis là dessus sans beaucoup de recherches, & cela en prenant connoissance des positions de ces pays. Ils ont vû par les premieres relations, & par les plus anciennes cartes, les noms que les premiers navigateurs ont imposé à ces pays, aux caps, aux bayes, aux rivieres, aux isles &c. Je ne saurois donc comprendre pourquoi, n'ayant pas d'autres relations que celles que les Espagnols nous ont donné, on en a conservé une partie, comme la Californie, Quivira, la mer vermeille, le cap blanc, le cap Mendocin &c. &c. & qu'on en a omis plusieurs autres, sans en dire les raisons. J'ai parlé de mon Edition Allemande d'Acosta de 1605. dont, selon les apparences, l'Edition originale a paru sur la fin du XVI. siécle. On voit dans ses cartes dont on trouve des extraits dans ma premiere, on voit, dis-je, au Nord, *Bergi regio*; ensuite *Anian regnum*, qui est baigné par la mer à l'endroit où est proprement le détroit, & le passage le moins large, ce qui se trouveroit selon les nouvelles cartes, entre le soixante-quatrieme & le soixante-septieme degré de latitude. Plus bas on voit *Quivira regnum*; plus à l'Est, *Tolm regnum*. Voilà donc ce détroit qui a les mêmes fondemens que tout le reste de ces premieres découvertes. Selon ces anciennes cartes, la riviére Grandes Corrientes, & Rio de los Estrechos, viennent de Anian regnum. On a conservé dans la plûpart des cartes, de celles même qui ne sont pas les plus anciennes, les noms de ces riviéres. Pourquoi donc rejetter ce nom d'Anian, & dire qu'on n'a pû découvrir les fondemens de ce détroit, en reconnoissant ceux de la plus grande partie des autres? Et comment peut-on nommer *les meilleures cartes* celles, où ce détroit à disparu dans le tems qu'on n'avoit pas un ombre de raison pour autoriser ce changement? Les anciennes cartes faisoient approcher, comme M. Buache l'avouë lui-même, le continent de l'Amérique vers le cent huitantieme degré de longitude, elles le séparérent de l'Asie par un détroit; elles nommérent la partie de l'Amérique la plus proche de l'endroit où il avoit

le

le moins de largeur, Anian, & donnérent le nom de détroit d'Anian à ce passage. Y a-t-il rien de plus simple & de plus clair? Comment donc peut-on nommer *meilleures cartes* celles où l'on a omis tous ces noms, où l'on a changé ce qui a été reconnu & décrit par un si grand nombre de personnes pendant plus de cent soixante ans, qui, par conséquent ont remplacé les uns par une mer, & les autres par une terre de Jesso, reconnus l'un & l'autre faux de nos jours? Comment, en un mot, peut-on appeller *meilleures cartes* celles qui rejettent ce que tous les anciens navigateurs avoient dit, que l'Amérique s'étendoit jusques vers l'Asie, le détroit d'Anian entre deux? Il est vrai que la longitude des nouvelles cartes ne répond pas à celles des anciennes: mais ne voyons nous pas les erreurs grossieres qui se sont glissées dans ces *meilleures cartes*, & ne sommes-nous pas convaincus que les anciennes sont fondées dans la vérité pour le principal? N'est-il donc pas naturel de s'en tenir à ce qui est reconnu vrai, jusqu'à-ce que le contraire soit prouvé invinciblement? D'autant plus que j'ai allégué des raisons qui méritent attention, ce me semble, contre ces longitudes nouvelles.

Mr. Buache dit encore, qu'avant de retrancher entierement ce détroit, Texeira avoit commencé à le transporter du cent huitantieme degré au deux centieme, Dudlei à deux cent vingt, d'autres à deux cent quarante. On voit par-là, comment une erreur en produit une autre. Aussi-tôt qu'on a méprisé les relations anciennes, *les seules* qu'on eut, & qu'on les a remplacées par des positions purement imaginaires, tout est tombé dans une confusion déplorable. C'est-ce qui devroit engager Messieurs les Géographes à se fonder sur des faits, & sur des faits authentiques, autant qu'on en peut avoir des relations indubitables, & ne pas mettre en leur place des imaginations creuses, ou des fables. Les conjectures ne sont permises que lorsqu'on manque de relations, ou lorsqu'il s'agit d'en concilier ensemble plusieurs qui ne sont pas bien éclaircies.

Je veux bien croire que les Italiens étant en grand commerce avec les Espagnols leurs voisins par mer, ont été des premiers à avoir communication de leurs découvertes, & à dresser des cartes: Mais je crois pourtant que d'Acosta ayant publié ses ouvrages, partie en

latin, partie *en Espagnol*, & par conséquent en Espagne même, il y aura ajouté les cartes telles qu'elles se trouvent dans la traduction Allemande; que d'autres Auteurs, qui ne nous sont pas connus, auront fait de même; que les Géographes Italiens auront travaillé sur ces mémoires, & ont marqué dans leur langue, *stretto d'Anian*: ainsi que ces circonstances fortifient leur authenticité; car on n'apprend point que jamais un Italien ait été du nombre de ces premiers navigateurs.

J'ai, par la libéralité d'un savant de mes amis, la carte, ou mappe-monde de Blaeuw de dix pieds de long sur six & demi de largeur ou de hauteur, qui est remarquable, en ce qu'il conserve une partie des positions anciennes, quoique le changement de la Californie en isle s'y trouve déja. L'isle des Etats y est à cent septante-six degrés, & la côte la plus occidentale & septentrionale de cette isle prétendue de Californie à deux cent trente-cinq degrés de longitude, & quarante-six degrés de latitude; la pointe orientale du Japon à cent septante & demi de longitude (*a*); l'embouchure des rivieres de Tison & de Coral à deux cent cinquante. Si donc on rétablit la longitude du Japon à sa véritable position, & qu'on y conforme le reste, la partie occidentale de l'Amérique viendra à deux cent vingt-cinq degrés, & même plus à l'Ouest, ce qui n'approche pas de celle qu'on lui donne dans les nouvelles cartes; au lieu que celle de ces rivieres est conforme à la mienne.

La côte de la Tartarie est sur cette carte à cent septante-quatre degrés, & la pointe de la Corée à cent cinquante-deux. Si donc on a trouvé que les Géographes de son tems ont donné vingt-à vingt-cinq degrés d'étendue vers l'Est, plus que sa situation véritable ne le comporte, on sera convaincu que je ne la recule pas trop.

N'est-il donc pas surprenant, dis-je, que tous les Géographes modernes, sans exception, conservent la position erronée de cette carte Espagnole Hollandoise, à l'égard de sa figure & de son étendue en largeur, lorsqu'on l'a trouvée fausse, en donnant la Californie pour

(*a*) Ainsi à $64\frac{1}{2}$ & non à 90. degrés de distance, comme dans la plûpart des nouvelles cartes.

pour isle, & lorsqu'on n'a pas le moindre vestige, la moindre ombre de raison, ou de relation authentique, qui justifie cette position pour les longitudes & les latitudes ?

Qu'on fasse attention à ce qui s'est passé à ce sujet. Les Hollandois trouvérent une carte de l'Amérique sur un vaisseau Espagnol en 1620. Avant ce tems il n'y avoit aucune carte qui ne représentat la Californie en presqu'isle, & le Continent y joint comme continu vers l'Ouest & le Nord-Ouest jusques tout proche de l'Asie. On n'en pouvoit douter. Toutes les découvertes, faites avec tant de soins & de fraix, étoient unanimes sur cet article. On a de tout tems été avide de la nouveauté, & on a cherché, par surabondance de pénétration, du mystère où il n'y en avoit point. On adopta donc cette carte, & l'ont fit deux changemens considérables dans ce qui concerne la Californie. On en fit une isle, & en la plaçant Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Est on recula le cap Mendocino du cent nonantieme ou deux centieme degré, où les anciennes cartes le placent, au deux cent cinquantieme, sans s'embarrasser de ce qu'on mettroit à la place de ces pays qu'on faisoit disparoitre.

Je me trompe; on ne le négligea pas; le Géographe raisonnoit. Au bout de ces pays se trouve le détroit d'Anian, qu'on plaça donc aussi au deux cent cinquantieme degré. Ensuite, au-delà de ce détroit est la terre de Jesso. On créa donc une nouvelle terre de Jesso pour remplir ce vuide. Mais lorsque l'on apprit des Japonnois & des Hollandois, que cette terre de Jesso finissoit vers le cent soixantieme ou cent soixante-cinquieme degré de longitude, on la détruisit de nouveau, mais en laissant subsister le vuide. Enfin on crut la carte Espagnole de la derniere authenticité, jusqu'à-ce que la relation du P. Kino, dont la vérité ne pouvoit-être revoquée en doute, en fit voir la fausseté, & par contre l'authenticité des anciennes cartes Espagnoles. De savoir pourquoi, malgré des preuves au dessus de toute exception, on conserve la même position, les mêmes longitudes & latitudes de cette carte Espagnole, c'est une énigme inexplicable pour moi.

Nous avons par des règles d'une saine critique fait voir ce qu'exige une relation pour être d'une authenticité parfaite. Or tous ces caractères

tères se trouvent réünis dans les anciennes relations & les cartes des Espagnols, sans que rien, absolument rien, puisse les contrarier, ni découvertes, ni relations nouvelles. Voyons cependant les raisons que M. Buache peut avoir pour suivre en ceci la mode, & pourquoi il se sert de l'expression, *la Californie réduite à ses justes bornes.*

Il dit 1°. que dans la carte Italienne de 1566. les côtes du Nord-Ouest de l'Amérique sont tracées avec moins de précision que dans la Japonnoise. Comme je n'ai jamais vû cette carte Italienne, je n'en puis juger par comparaison : mais j'ai devant les yeux la carte Japonnoise, dont M. Buache a donné une copie : Or je n'y apperçois *aucune précision* du tout. Ainsi quand même la carte Italienne n'en auroit point, on ne pourroit pas dire, qu'elle en eut *moins* que la Japonnoise : Mais si elle ressemble tant soit peu à celles d'Acosta, dont nous donnons les extraits, ou qu'elle contienne même vaguement les découvertes des Espagnols, je dois croire qu'elle a infiniment plus de précision que la Japonnoise, qui ne donne pour toute *précision* fort au hazard, que deux grands golfes, sans bayes, caps, rivieres, ni noms quelconques, & qui éloigne le plus l'Amérique de l'Asie, précisément à l'endroit, où, selon les découvertes Russiennes, elle en est la plus proche.

Il ajoute 2°. qu'on a dans la suite baissé la prolongation de huit à dix degrés, & qu'après cela diverses navigations ont fait abandonner cette prétendue position. Je voudrois que M. Buache eut eu la complaisance de nous donner les relations de ces navigations; pour moi j'avoue de n'en avoir pas vû une seule.

S'il entend par-là celles dont il parle peu après : " Que les pilotes les plus entendus, qui vont continuellement du Mexique aux Philippines, ou de ces isles au Mexique, *le long de la côte de Californie*, ont trouvé qu'elle n'étoit que de cinq ou six cent lieuës depuis le cap S. Lucas jusqu'au cap Mendocin *d'aujourd'hui* ".

S'il entend, dis-je, que ces pilotes adoptent son systême, je ne sai qu'en penser, il faudra juger que c'est de sa part un défaut de mémoire. Il sait mieux que moi que ceux qui traversent la mer du Sud, depuis Acapulco aux Philippines, n'avancent pas plus loin qu'au cap S. Lucas, & qu'ils se gardent bien de sortir d'entre les tropiques, pour

pour ne pas perdre l'avantage des vents alisés, qui les font avancer avec une rapidité étonnante. De-là ils font route vers Ouest-Sud-Ouest jusqu'à la hauteur de onze à treize degrés, afin de gagner une des isles Mariannes, & ensuite à peu près droit à l'Ouest jusqu'aux Philippines. Par conséquent, ce ne sont pas ces pilotes qui navigent *le long de la côte de Californie*, comme il l'assure.

Il est vrai que ceux qui font le trajet depuis les Philippines jusqu'au Mexique, en approchent bien plus; cependant on ne lit point qu'ils touchent aux côtes de la Californie, si ce n'est vers le cap de S. Lucas. Ils sont obligés de passer le Tropique du Cancer, par la même raison des vents alisez, qui leur sont si contraire; & malgré cette précaution ils en essuyent toujours, & risquent infiniment. On fait alors cette route en six mois, si les vents ne sont pas tout-à-fait contraires: mais Gemelli Carreri a eu une traversée de deux cent & quatre jours, ou de presque sept mois. Pour moins risquer, le vaisseau est monté jusques vers le trente-huitieme degré sans voir terre. Ils ont pourtant observé des signes qui leur en ont prouvé la proximité. D'autres vaisseaux ne poussent qu'au trente-deux, tout au plus au trente-quatrieme degré, & même toutes les instructions portent de ne monter que vers le trente-quatrieme degré au plus, afin d'éviter la terre. Si on marque sur toutes les nouvelles cartes le voyage de M. Frondat en 1709. dont je n'ai jamais vû la relation, & celui de l'Amiral Anson, c'est parce que depuis le commencement du siécle il n'y a eu que ces deux étrangers qui ayent parcouru cette mer, & apparemment, parce que M. Frondat s'est avancé plus au Nord qu'aucun autre. Suivant la carte de M. Delisle il a été jusqu'au quarante-cinquieme degré: mais sur la longitude de cent nonante-huit, & peut-être à cent septante-huit selon mon idée, où, selon les anciennes cartes même, il n'auroit pû voir le continent. Alors il a toujours avancé du côté du Sud, & depuis le deux cent trentieme degré il est entré dans la route que tiennent les vaisseaux qui viennent depuis les Philippines, & où est tracée celle du galion en 1743. c'est-à-dire entre le trentiéme & le trente-cinquieme degré. Je serois donc très curieux de voir les relations de ces pilotes, dont M. Buache parle, qui ont poussé jusqu'au cap Mendocino

d'aujourd'hui, qu'on place à environ quarante-deux degrés de latitude, & deux-cents cinquante-un de longitude, afin de savoir de quel droit on l'y a transporté, & sur quelles raisons on appuye ce changement, cette prétendue *réduction de la Californie à ses justes bornes*.

M. Buache a fort raison de trouver une contradiction manifeste entre la figure d'isle donnée à la Californie, ce Nord-Nord-Ouest & Sud-Sud-Est, ou du moins Nord-Ouest & Sud-Est, & sa longueur de dix-sept cent lieuës Espagnoles, sur cinq cent de largeur. Je n'ai rien compris à ces dimensions, ni à ces directions. A la vérité j'ai vû la carte que M. De Fer a donnée en 1720. & dont l'original doit avoir été envoyé peu d'années auparavant à l'illustre Académie Royale des Sciences de Paris par le Viceroi de la nouvelle Espagne. Cette carte représente aussi la Californie comme une isle, & entierement Nord-Ouest & Sud-Est. Le Golfe de la mer vermeille y forme un détroit, qui a plus d'étendue vers le Nord, depuis le Rio Colorado, y nommé Rio del Tison, où ce Golfe finit, que de-là jusqu'au cap S. Lucas. Cependant pour la longitude de cette prétendue isle, cette carte approche plus des anciennes que des nouvelles qui placent le cap de Mendocin à deux cent cinquante, ou deux cent cinquante-un degrés, au lieu que celle-ci lui assigne le deux cent trente-quatrieme. Pour la latitude ce cap se trouve à quarante-un degrés & demi, & la côte la plus septentrionale à environ quarante-six, où l'on a même marqué Rio de l'Erbére, & dans la mer plusieurs isles, sans que nous ayons la moindre relation qu'aucun mortel ait reconnu ces côtes septentrionales, ces isles & ce détroit. Le grand Quivira est placé au Nord de ce Rio del Tison, ou Colorado, sur la rive orientale de ce prétendu détroit, & le grand Teguaio à l'Est du Quivira. Les deux ensemble ne prennent que la largeur d'environ douze degrés de longitude, ce qui ne fait à cette latitude de trente-huit degrés, à prendre le milieu du pays, que cent nonante lieuës communes, le degré à cette hauteur réduit à quinze lieuës & trois quarts. Comment concilier ce calcul avec la relation du Comte de Pignalosse, qui donne au même pays mille lieuës d'étenduë ? Il étoit pourtant Viceroi du Mexique ; & on ne doit

doit pas douter qu'il n'ait fait plus de démarches pour prendre connoissance de ce pays, puisqu'il a pu former un projet pour sa conquête : On n'en forme guères, pour peu qu'on ait le sens commun, qu'après avoir pris toutes les informations possibles.

Je suis confirmé dans l'idée que j'ai de ce Penaloſſa, par le nom qui est donné dans quelques cartes à la ville de Santa Fé (a) vers le trente-septieme degré à la partie la plus septentrionale des possessions Espagnoles dans le nouveau Mexique, & à l'Ouest du nouveau Mexique proprement ainsi nommé, savoir Santa Fé de Penaloſſa. J'en tire la conséquence que ce même Penaloſſa en est le fondateur, ou le restaurateur, & qui a mis cette ville dans un plus grand lustre. Or cette ville est très peu éloignée & à l'orient du pays de Teguaio. Cette circonstance montre que Penaloſſa devoit en avoir une connoissance plus exacte que tout autre, & que cette étendue de mille lieuës, si conforme aux relations des premieres découvertes, ne l'est pas moins à l'exacte vérité; puisque depuis Santa Fé jusqu'à Quivira, selon ces anciennes relations & cartes, il y a bien une étendue de pays de mille lieuës. Teguaio ne se trouve pas dans ces relations, mais bien Tichuica, & Tiguexa. Que Teguaio soit un de ces deux, espagnolisé en Teguaio, ou bien le Royaume de Tolm, marqué à l'orient de Quivira, n'importe; le nom n'y fait rien. Rio Colorado a pris la place du Totonteac, & Hochelaga n'est plus connu dans le Canada. Le P. Charlevoix assure pourtant que c'étoit une ville ou bourg dans l'isle nommée à présent Montréal. Il ne faut donc tirer aucune conséquence désavantageuse du changement des noms, contre les relations faites par ceux qui ont été envoyés aux découvertes.

Puis donc que ces découvertes ont été faites en divers tems, & par mer & par terre par le Viceroi du Mexique lui-même, & par ses Officiers, & que Cabrillo entr'autres n'a pas employé moins de dix mois à parcourir toutes les côtes & à les examiner; que lui enfin, ses prédécesseurs & ses successeurs ont imposé des noms à tous les

N 2

(a) Non celle qui est connue sous ce nom chez tous les Auteurs, qui en est éloignée au Sud-Est.

les caps, aux bayes, aux ports, aux rivieres, à plusieurs montagnes; qu'on n'a pas manqué de donner par-ci par-là les latitudes du moins des places les plus remarquables; qu'on a dressé là dessus des cartes, & que les Espagnols, & après eux toute l'Europe, ont regardé le tout d'une authenticité incontestable & indubitable. Il n'est pas permis de traiter ces cartes, comme si elles représentoient une Utopie. En effet, si on veut douter de pareilles relations, qui ont non seulement un, ou plusieurs caractères d'authenticité, mais tous; s'il est permis de tout changer à son gré, sans aucune preuve, & sans qu'il y ait aucune relation contraire; si, dis-je, ceci est permis, on reculera infailliblement dans les connoissances géographiques, bien loin d'avancer, & on retombera dans les mêmes erreurs, dans les mêmes confusions où l'on s'est trouvé, lorsqu'on a adopté avec tant d'avidité cette carte Espagnole, qui réduisoit la Californie en isle, & dont on se ressent encore en gardant les longitudes indiquées, sans aucune raison, dans cette carte.

J'avoue que les longitudes des anciennes cartes des Espagnols après leurs découvertes réïterées, ne peuvent pas être regardées comme entierement prouvées & sûres; peut-être même y a-t-il quelques latitudes & quelques positions, qui ne sont pas parfaitement certaines & exactes; mais aussi on doit m'accorder, que si on rejette toutes celles qui ne sont pas fondées sur des observations astronomiques faites avec toutes les connoissances & l'exactitude qu'elles exigent, il faudra douter de presque toutes les longitudes de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique; puisque, pour les déterminer, on s'est contenté de mesures prises par estime, par les journaux des pilotes, par le nombre de lieuës qu'ils ont faites, soit par des vents favorables, soit par des vents contraires; & on a tâché de concilier ces routiers lorsqu'on a trouvé entr'eux quelque différence notable. Mais ici toutes les relations sont d'accord, & s'il y avoit quelque différence, il faudroit peser les circonstances, examiner quel des voyageurs s'est arrêté le plus long-tems dans ces parages, qui a fait les recherches les plus exactes, & si d'autres l'ont contredit. Mais, je le répete, tous les voyageurs sont d'accord, ceux qui ont fait les voyages par mer, comme ceux qui les ont fait par terre. Nous avons vû dans la relation

tion du P. d'Acosta que les soldats de Vasquez Coronat ont compté deux cent & vingt mille pas depuis Cicuica à Quivira, ce qui supose tout au moins que Quivira est situé fort loin de Cicuica, & vers l'extrémité de la côte occidentale, un peu à l'Est du cap Mendocino véritable, & non du faux d'aujourd'hui ; par conséquent point au Nord-Est de la Californie.

Nous avons fait voir la source de l'erreur dans la position de la Californie, lorsqu'on la place Nord-Ouest ; & je me plains que tous les Géographes sont si obstinés que de la conserver, lors même qu'ils reconnoissent que le changement qu'on avoit fait de la Californie de presqu'isle en isle, est entierement contredit par les nouvelles découvertes. On a à la vérité redressé une partie de l'erreur, en la rétablissant en presqu'isle : mais on conserve avec soin toutes les autres, qui en sont les suites. Faisons encore quelques réflexions sur ce sujet.

1°. On avoue que les Espagnols ont reconnu ces côtes en plusieurs voyages. On convient outre cela qu'eux seuls en ont donné des cartes qui montrent toutes les sinuosités des côtes, qu'on voit tourner, tantôt au Nord, tantôt à l'Ouest, au Nord-Ouest, au Sud-Ouest, à l'Ouest ; enfin tout est exactement marqué. On voit que Cabrillo, & ensuite Sebastien Biscaien, avec d'Aquilar, ont employé, le premier pour aller & revenir, malgré un vent de retour des plus forts & des plus favorables, près de dix mois, & les autres environ huit mois, seulement pour aller d'Acapulco au quarante troisieme degré. Comment concilier cela avec les cartes nouvelles, qui ne donnent que cinq à six cent lieuës de longueur, suivant M. Buache même, à la Californie jusqu'au faux cap Mendocino ? Comment, sur-tout, concilier cela avec la navigation de Béering & de Tschirikow, qui par des vents contraires, & par des orages inouïs, ont parcouru, à ce qu'on prétend, soixante-deux à soixante-sept degrés. Ainsi, à cette latitude comptant l'un dans l'autre à quarante-cinq degrés, plus de neuf cent lieuës pour faire le voyage, & autant pour le retour. Je ne dirai rien du voyage fabuleux de l'Amiral de Fonte, qui doit avoir fait dans des parages en partie inconnus, six cent quatre-vingt lieuës dans treize jours. Ne sera-t-on pas convaincu

par-là, que le cap Mendocin, le cap Blanc, la riviere que trouva d'Aguilar, sont en effet aussi éloignés à l'Est que toutes les anciennes cartes les marquent ? & que M. Buache suppose lui-même que la riviere de *Grandes Corrientes* dans les anciennes cartes existe réellement à l'entrée du détroit entre l'Asie & l'Amérique.

2°. Je sais bien que M. Buache, en disant qu'il a *réduit la Californie à ses justes bornes*, veut parler de la Californie proprement ainsi nommée: mais il n'échappera pas par-là. Il garde toujours la position erronée de la Californie, Nord-Ouest & Sud-Est; & par conséquent les difficultés que je viens d'indiquer subsistent également. Il conserve ce cap Mendocino *d'aujourd'hui*, sans dire qui l'a découvert, & qui lui a imposé ce nom, sans vouloir comprendre qu'il n'a eu ce nom que lorsqu'on a défiguré toute cette vaste partie de l'Amérique occidentale, & qu'on a changé la Californie en isle. Si-tôt qu'on replace le cap Mendocino, non d'aujourd'hui, mais le véritable, à l'endroit où tous les découvreurs l'ont vû & trouvé, il faut nécessairement agir de même avec le cap Blanc, le cap Fortune, & la prétendue entrée d'Aguilar; d'autant plus qu'on voit que M. le Professeur Délisle, dont le système étoit le même que celui de Mr. Buache, conserve les idées des nouveaux Géographes, lorsqu'il dit, „ que Tschirikow est parvenu à quatorze degrés à l'Ouest de la Ca-„ lifornie, & que c'est un lieu où l'on n'a pas sû que personne „ fut encore arrivé ". Ne rejette-t-il pas par-là toutes les relations anciennes des Espagnols, & leurs cartes les plus authentiques qu'on ait jamais eu; puisque ceux-ci y sont tous *arrivés ?*

3°. Nous avons vû ci-dessus, que la source de l'erreur se trouvoit dans la carte Espagnole, qui fit de la Californie une isle. Les Géographes qui saisissent tout ce qui est nouveau, bien, ou mal fondé, adoptérent avidement cette idée: Mais ce premier pas entraina après soi plusieurs autres changemens erronés de la plus grande importance. Le principal de ces changemens est la situation de Quivira & du Tegnaio. Il étoit impossible de conserver leur ancienne & véritable position, si-tôt qu'on croyoit la Californie une isle. Les anciennes cartes les plaçoient au Nord & à l'Ouest de la partie la plus septentrionale de la Californie proprement ainsi nommée; celle-ci,

ci, dans les cartes postérieures, isolée & entourée de la mer, ne pouvoit plus permettre des pays à son Nord est à son Ouest. Ces pays existoient indubitablement; il falloit donc les transporter au Nord & au Nord-Est du nouveau Mexique. Ceci est si clair que personne ne pourra en former le moindre doute. Cependant Quivira étoit constamment placé dans les parties les plus occidentales de l'Amérique; & Teguaio, soit que ce soit le nom d'une ville, Ticuica, ou d'un pays, celui de Tolm, ne l'étoit pas moins à l'Est de Quivira, & au Nord-Ouest de la Californie. Aussi les Espagnols en étoient si convaincus, que dans leur carte Espagnole que De Fer nous a donnée en 1720. le Teguaio est placé au Nord du Rio de los Apostolos, Hila &c. à l'Ouest du nouveau Mexique proprement ainsi nommé, & Quivira à l'Ouest de Teguaio, où l'on a ménagé la place pour cet emplacement.

Si le Comte de Pignaloffa a assuré que Quivira est à l'Est du nouveau Mexique, c'est-ce que j'ignore: mais j'en doute absolument. Voyons, suivant les cartes même de Messieurs Délisle & Buache, si cela est possible. A l'Est sont les Padoucas, & les autres nations qui connoissent moins Quivira que nous. Selon les cartes il n'y auroit que le Missouri entre deux. Comment soutenir que des gens pour lesquels un voyage de deux à trois cent lieues n'est qu'une promenade, ignorassent un pays qui les confine? Observons encore que le Comte de Pignaloffa assuroit que ces deux pays avoient mille lieuës d'étendue. Qu'on jette alors les yeux sur les nouvelles cartes, & on verra que malgré l'impossibilité qu'il y a que Quivira soit dans le voisinage des Padoucas &c. malgré toute la place qu'on leur a ménagée, on trouvera à peine une étendue de cent lieuës; qu'on les jette par contre sur les anciennes cartes, & on trouvera que les pays de Quivira & de Tolm s'accordent, pour l'étendue, parfaitement avec la relation du Comte de Pignaloffa.

Ces Messieurs alléguent eux-mêmes la relation de D. Martin d'Aguilar. Que dit-elle? Que par l'entrée de la riviere qu'il a découverte, on peut aller à la grande ville de Quivira. Je soupçonne que cette riviere descend du lac des Tahuglanks, & que cette ville est celle au bord de leur lac, des six villes qu'on regardera comme une

seu-

ſeule, dont les Moſeemleks ont fait mention au B. de la Horctan. Quand même je me tromperois dans mes conjectures, on voit pourtant par-là que cette entrée étant fort à l'Oueſt, Quivira doit être ſitué du même côté, & non à l'Eſt du nouveau Mexique.

Il y a d'autant moins ſujet d'être ſurpris de cette erreur & de ce changement, qu'on a confondu les noms. On voit dans l'extrait que j'ai donné d'Acoſta, que déja alors, il y a près de cent quatre-vingt ans, on a donné le nom de nouveau Mexique à tous les pays ſitués au Nord, & au Nord-Oueſt du nouveau Mexique ou nouvelle Eſpagne; enfin à tout le reſte du Continent ſeptentrional & occidental, que les Eſpagnols tachoient par-là de revendiquer, comme ſi actuellement ils en auroient fait la conquête. Enſuite on ne donna le plus ſouvent le nom de nouveau Mexique qu'à la contrée peu large, la plus au Nord, où ſe trouve Santa Fé. Teguaio & Quivira ſont du nouveau Mexique, ou très proches. Le nouveau Mexique, ſelon ces cartes, eſt entre les deux cent ſoixante-ſept & deux cent ſeptante-deuxieme degrés de longitude, entre trente-quatre & trente-neuf degrés de latitude. On ne pouvoit donc manquer de les placer dans ce voiſinage; & toutes les poſitions avérées par les Eſpagnols cedoient à des conjectures qui n'étoient fondées ſur aucune relation.

On dit d'après Wytfliet, que Quivira eſt ſituée ſur une mer, mais hors de la route des navigateurs, par conſéquent ſur la prétendue mer de l'Oueſt: Je n'en vois pas la conſéquence. Si Quivira étoit ſituée à côté du cap Mendocino & à la même latitude, ſuivant les anciennes cartes à quarante-deux degrés, elle ſeroit effectivement hors de la route de tous les navigateurs, comme nous l'avons fait voir ci-devant. Je conjecture qu'il y a eu un Quivira à cet endroit, qui n'exiſte plus: Nous en verrons la raiſon ci-après, & qu'alors on a entendu parler du lac des Tahuglauks & de leurs villes. On l'aura d'autant plus ſuppoſé Quivira, qu'on avoit tout renverſé & tranſpoſé tous les pays, villes, caps, rivieres &c. Je croirai d'autant plus qu'une ville autrefois nommée Quivira par quelques uns, étoit ſituée ſur un lac, & non ſur l'Océan, ou ſur une baye, que, ſuivant Gomara, on y a vû des vaiſſeaux à proues argentées

&

& vergues dorées ; desquels on n'a jamais apperçu dans les mers de cette partie du monde, & qui ne peuvent se trouver que chez une nation civilisée, telle que l'est celle des Tahuglauks.

On n'osera supposer que ces vaisseaux ont été vûs sur la mer de l'Ouest. Fuca, ou celui qui a inventé cette mer sous son nom, n'en parle point, ni même d'autres vaisseaux, ni des habitans, quoiqu'il ait, dit-on, navigé pendant vingt jours, & encore au-delà, jusqu'à la mer du Nord, & qu'il soit revenu par la même route.

4°. Une autre suite que la même erreur du changement de la Californie en isle, à causée, est; que pendant long-tems on a entiérement changé le cours des rivieres. D'Acosta, qui donne le Golfe & non le détroit, y fait décharger le Totonteac venant du Nord-Est, qui bientôt après fut nommé Del Norte, ensuite d'Alarçon, de Coral, Colorado, de los Martyres &c. environ deux degrés plus au Nord de son embouchure il marque sa jonction avec l'Axa, venant du Nord, & une branche qui s'y joint plus haut, du Nord-Ouest. Il en indique encore une qui se décharge dans le golfe au Sud-Est du Totonteac, qu'il nomme Rio Hermoso, que la carte de Florence nomme R. Tigna, & dans les suivantes, c'est R. Azul, R. de Hila, R. de los Apostolos, R. de buona Speranza, R. Sonara, R. Salado, dont d'autres font trois, quatre ou cinq rivieres différentes. A la transformation de la Californie en isle, il falloit aussi déplacer ces rivieres. La carte de Florence marque quatre rivieres, mais qui se jettent séparément dans le golfe, celle de Quivira venant du Nord-Ouest, del Tiçon, du Nord-Nord-Ouest, d'Alarçon du Nord, & Tigna du Nord-Est. Remarquons ici que l'Auteur de cette carte d'une authenticité respectable, n'a pourtant pas eu de si bons mémoires que d'Acosta dont la carte est plus conforme à celle du P. Kino, qui a la riviere de Colorado & celle de los Apostolos, quoique sans noms, qui se joignent, à un degré au Nord du golfe. Si Kino n'a pas celle d'Axa, je n'en suis pas surpris. Il a marqué sur sa carte tous les noms possibles des lieux, au Sud de cette derniere riviere: mais à son Nord, & à celui de la jonction avec le Rio Colorado, il n'en marque pas un seul; preuve qu'il n'a pas été plus loin au Nord, ni à l'Ouest. Il ne pouvoit donc connoitre cette ri-

viere d'Axa, moins encore la riviere qui s'y jette plus au Nord. La carte de Florence s'accorde par contre mieux avec d'Acosta, en ce que dans celle-là la riviere Tigna, & dans celle-ci Rio Hermoso, se jettent séparément dans le golfe & viennent du Nord-Est.

2°. Qu'on remarque bien que la carte de Florence nomme R: de Quivira celle du Nord-Ouest; c'est comme on nomme dans les grandes villes, souvent, porte de telle ville, quoiqu'éloignée de cinquante, de cent lieuës, parce qu'en venant de pareille ville, on entre par cette porte. Ainsi la riviere de Quivira venoit de la région vers laquelle étoit située Quivira; par conséquent celle-ci n'étoit pas à l'Est.

3°. On peut donc concilier ces cartes. La riviere del Tiçon est celle d'Axa, & celle de Quivira celle qui s'y jette chez d'Acosta; celle d'Alarçon la même que le Totonteac, ou del norte, ou Colorado. Celle de Tigna chez l'un, & R. Hermoso chez l'autre, est apparemment celle de los Apostolos. Il suffit que les cartes les plus anciennes s'accordent en gros avec la plus nouvelle, qui est celle du P. Kino, pour rétablir l'authenticité des anciennes relations, & des cartes des Espagnols.

4°. Par contre dans les cartes où la Californie est représentée en isle, on étoit obligé de les faire venir toutes du Nord-Est, puisqu'on ne pouvoit les faire sortir de la mer. Ne sera-t-on donc pas forcé de convenir qu'il faut s'en tenir aux anciennes cartes, jusqu'à-ce qu'on ait des relations nouvelles; mais aussi authentiques, qui les contredisent?

Je devrois donc adopter en plein & concilier ensemble les anciennes cartes & les relations originales & authentiques des Espagnols, qui ont toutes les marques d'authenticité qu'on peut désirer. Cependant je me trouve embarassé par le voyage de Béering & de Tschirikow, non pour leurs longitudes, auxquelles je ne fais pas la moindre attention. Ce n'est pas seulement par le défaut d'observations (*a*). Je me suis expliqué là-dessus; mais à cause que leur estime même est si peu

(*a*) M. Muller dit expressément, qu'il n'y a point eu de calcul Astronomique, que tout se fondoit sur celui du vaisseau, soit l'estime des pilotes.

peu que rien, puisqu'ils ont été agités, battus, chassés & rechassés de tous côtés par les orages les plus violens; qu'ils ont essuyé des brouillards fréquens & des plus forts. L'Officier Russien en parle, & M. Muller avec encore plus de détail en divers endroits de sa relation: Que faut-il donc penser des longitudes? L'Officier ne veut pas même admettre les latitudes. " Un intelligent estimateur des opérations „ de mer, dit-il, préférera sans hésiter les connoissances qui vien- „ nent de cet habile & infatigable marinier (M. Spangenberg &c.) „ à celles des vaisseaux, dont les observations n'ont été que fortuites". Malgré ce doute de l'Officier, qui, ayant été du voyage, a pû parler par connoissance de cause, je ne puis entierement rejetter les latitudes qu'il donne, lorsqu'il assure, que le 4. Novembre ils se sont trouvés sous le cinquante-sixieme degré quant à l'isle de Béering. Mais pour toutes les autres latitudes sur les côtes de l'Amérique, il n'en donne aucune. On devroit donc conjecturer de ce silence, qu'il ne pouvoit les déterminer avec certitude. M. Muller donne celles de Tschirikow; la premiere après leur départ d'Avatcha à quarante-six degrés; une autre avant la séparation des vaisseaux, à cinquante degrés. Il parle encore des courses, lorsque Béering croisa pour rejoindre Tschirikow entre les quarante-cinq & cinquante-unieme degrés; ensuite au 15. Juillet de cinquante-six degrés, des isles en cinquante-cinq degrés vingt-six minutes, une autre place à cinquante & un degrés vingt-sept minutes. Il dit encore que sur un point à la montagne de St. Jean on differoit, les uns la plaçant à cinquante-deux degrés trente minutes, les autres à cinquante-un degrés douze minutes. Il parle aussi de diverses longitudes, le tout, sans doute d'après le rapport de M. Délisle de la Croiere. Mais si ces latitudes sont si incertaines, comment pourroit-on à dix degrés près, ou plus, compter sur les longitudes? Si donc ce voyages est l'unique qu'on ait fait en côtoyant depuis l'Asie en Amérique. Si on n'ose donner pour assurées les latitudes; si par contre les anciennes relations des Espagnols ont des degrés de certitude infiniment supérieurs en leur faveur, je le répète, on devroit s'y tenir; n'osant pourtant pas soutenir que Messieurs Délisle & Tschirikow, se soient trompés, de quinze, de dix-huit degrés même pour la latitude,

ou qu'ils en ayent voulu impofer dans leur relation ; il ne refte qu'une feule conjecture pour concilier ces anciennes relations avec les nouvelles. Déja on devroit être convaincu par celle des Ruffiens, que les anciennes cartes Efpagnoles, où l'on voit les côtes de l'Amérique fi proches de l'Afie, font d'une vérité abfolue & inconteftable. Que le cap Mendocin doit donc être rétabli à l'extrêmité occidentale de ces côtes, & ne pas être gardé dans la fituation où on l'avoit placé fans aucune raifon, pour enfuite, par une adjonction monftrueufe, rétablir les terres occidentales des anciennes cartes, en les plaçant d'une maniere manifeftement oppofée à ces cartes, à l'Occident de ce cap, où il n'en a jamais exifté. Mais en tout tems le détroit d'Anian, qui alloit vers le nord, y étoit marqué. Voici donc cette conjecture.

§. VII.

Voyage de Moncacht-Apé.

M. le Page du Praz, dans fon hiftoire de la Louïfiane, rapporte la relation du voyage de Moncacht-Apé, dit qu'un homme Yafou de nation qu'il a vifité, lui avoit affuré, " qu'étant jeune, il avoit „ connu un homme très vieux, qui avoit vû cette terre, avant que „ la grande eau l'eut mangée, qui alloit bien loin, & que dans le „ tems que la grande eau étoit baffe, il paroit dans l'eau des ro- „ chers à la place où étoit cette terre ".

Si quelqu'un révoquoit en doute cette relation, je ne faurois la certifier ; cependant deux reflexions me la font regarder comme n'étant point de l'invention de M. le Page.

1°. M. Dumont, qui a donné une autre relation de la Louïfiane, dans laquelle lui, ou du moins fon éditeur, eft fouvent d'un avis contraire à celui de M. le Page, bien loin de contredire ce voyage de Moncacht-Apé, en a donné un extrait dans fon ouvrage. Or M. Dumont a, dit-on, demeuré vingt-deux ans dans ce pays ; il n'auroit donc pas manqué de reprendre M. le Page, fi celui-ci n'avoit conté qu'une fable (*a*).

2°. J'ob-

(*a*) Nous ne parlons ici de ce voyage qu'autant qu'il a rapport à cette queftion ; nous y reviendrons enfuite.

2°. J'observe en second lieu que si elle a été fabriquée par un Européen, il faut avouer qu'il s'est surpassé soi-même. On ne sauroit imiter mieux la simplicité du recit d'un homme rouge, une narration aussi conforme à leur génie, & des circonstances mieux adaptées à la narration; circonstances peu convenables pour un recit d'Européen, & qui le sont parfaitement à un de ces hommes sensés, que nous nommons Sauvages. Enfin, tout semble convaincre un lecteur non prévenu que c'est Moncacht-Apé lui-même qui en est l'Auteur, & que M. le Page n'a pas cherché à en imposer au public.

3°. M. le Page assure, que ce Sauvage étoit connu chez ces nations sous le nom de Moncacht-Apé, qui signifie, *un homme qui tue la peine, ou la fatigue*, parce qu'il étoit infatigable pour les voyages, ceux même de plusieurs années. Les François avoient un poste chez les Natchez, & cet homme n'en demeuroit qu'à quarante lieuës. Si donc ce recit étoit controuvé, il est impossible que personne n'en eut découvert la fausseté. Ce n'est pas que je l'adopte en plein, faute de savoir les longitudes & les latitudes; aussi c'est uniquement par conjecture que j'ai déterminé sa route sur ma carte.

Je reviens donc à ces *terres mangées* par la mer. Le Sauvage dit que dans sa jeunesse il avoit connu un vieillard qui avoit encore vû ces terres: Or les habitans des parties les plus orientales n'ont aucune connoissance, pas même par tradition, que ces deux parties du monde ayent jamais fait un même Continent. Lorsqu'en 1648. on doubla le cap Schalaginskoi, ce n'étoit que par la certitude qu'on avoit qu'il s'y trouvoit de tout tems une mer à l'orient de l'Asie. Aussi la carte Japonnoise, fort antérieure aux tems de ce vieillard, représente un détroit plus large même qu'il ne se trouve réellement. J'en concluds donc qu'il vouloit dire que la mer avoit *mangé des terres* du côté du Sud.

Je suis encore confirmé dans cette pensée par la considération que pendant environ cent soixante ans personne n'a plus reconnu ces côtes, qui l'avoient été dans les premiers tems par les Espagnols; & que, pendant un si long intervalle, la mer a pû en effet manger bien des terres, & s'avancer en un endroit, où Béering a abordé, à supposer que la latitude donnée soit juste, jusqu'au cinquante-huitieme

degré. Cette circonstance seule pourroit donner la solution de la question, pourquoi on a, pendant plus de cent ans, représenté la côte occidentale de la Californie, Nord-Ouest & Sud-Est, en opposition à toutes les anciennes cartes & relations. Peut-être que quelque vaisseau dont on n'a pas la relation, est parvenu aux environs du deux cent quarantieme degré, plus ou moins, jusqu'au cinquantieme de latitude, & au-delà, & qu'ayant trouvé ses observations peu conformes aux anciennes relations & cartes, il les aura cru fautives, &, laissant subsister les noms, il aura donné un autre position à la Californie, dont il aura fait une isle (a).

Remarquons encore, que les soldats de Vasquez Coronat, ayant trouvé entre Ticuica & Quivira une vaste plaine de sable, sans pierres, sans arbres, sans plantes, sans aucune élévation, la mer a pû facilement manger cette terre; & en ce cas il ne seroit pas difficile de comprendre pourquoi on a si bien oublié Quivira; qu'on l'ai transporté depuis le bout occidental de ces terres au Nord-Est du nouveau Mexique, parce que dès lors toute communication a cessé. Peut-être que la bourgade de Quivira, sur les bords de la mer, & d'une riviére, a été détruite, & que les habitans se sont retirés plus au Nord & à l'Est; ce qui a pû en partie causer cette confusion dans l'emplacement qu'on donne à ces peuples.

Pour réduire en deux lignes mon systême sur cet article, je dis que si par des navigations ultérieures on trouvoit que Messieurs Tschirikow & Délisle ont accusé juste sur la latitude de près de cinquante-huit degrés où Béering doit avoir abordé, quoique la relation n'en dise rien; ou du moins des cinquante-six degrés où M. Tschirikow s'est trouvé, alors j'adopterois, sur la relation de Moncacht-Apé, ce dernier systême: mais si on découvroit que les côtes méridionales n'alloient au plus qu'à quarante-deux degrés de latitude, & qu'ensuite elles baissent de plus en plus jusqu'à la presqu'isle de la Californie, je me tiendrois constamment aux dernieres cartes & relations des Espagnols.

Pour

(a) Mr. le Chevalier de G. savant curieux, qui s'est informé de plusieurs particularités à Petersbourg, m'a rapporté, que tous ceux qui ont été vers ces côtes ont assuré, qu'elles sont presque inabordables; qu'il y avoit quantité de bas fonds, un pays noyé, ce qui fortifie ma conjecture & mérite attention.

Pour donner une idée de la largeur de la partie séptentrionale de l'Amérique, calculons un peu la route que Moncacht Apé a faite (*a*).

Le point de son départ doit être pris au Nord du confluent du Missouri avec le Missisipi. M. le Page, dans sa carte, qu'on doit pré-

(*a*) Je suis toujours surpris, lorsque je vois que tous les plus grands Géographes de nos jours, les plus savans, les plus célèbres, en réduisant les lieuës en degrés, y en mettent constamment vingt lieuës, sans avoir aucun égard à la latitude, & à la différence considerable qu'elle apporte dans la mesure de la longitude; c'est pourquoi je vais donner un extrait du *Canonion Appiani*, revû par le celèbre & Savant Weigel, réduit selon les lieuës de France d'une heure de chemin, auquel je me conformerai dans mes calculs. Je ne commence ici que par le 35 degré.

Les degrés de longitude reduits, à proportion de l'approximation du Pôle, en lieuës d'une heure de chemin, à commencer au 35. degré de latitude.

Degré	Lieuës	Minut	Degré	Lieuës	Minut.
35	16	23.	63	9	4.
36	16	11.	64	8	45.
37	16		65	8	26.
38	15	45.	66	8	8.
39	15	33.	67	7	49.
40	15	15.	68	7	30.
41	15	6.	69	7	14.
42	14	54.	70	6	51.
43	14	36.	71	6	30.
44	14	24.	72	6	12.
45	14	8.	73	5	50.
46	13	53.	74	5	30.
47	13	40.	75	5	10.
48	13	20.	76	4	50.
49	13	7.	77	4	30.
50	12	48.	78	4	10.
51	12	35.	79	3	48.
52	12	19.	80	3	28.
53	12	3.	81	3	8.
54	11	45.	82	2	47.
55	11	30	83	2	27.
56	11	10	84	2	6.
57	10	54.	85	1	44.
58	10	36.	86	1	24.
59	10	17.	87	1	4.
60	10		88	0	42.
61	9	42.	89	0	22.
62	9	23.	90	0	0.

Supposé qu'il y eut de l'erreur dans cette réduction, elle ne sauroit être que de quelques minutes.

préferer à toutes les autres à l'égard de ces contrées, place ce point à deux cent huitante-quatre degrés, quinze minutes de longitude, & quarante de latitude. Il ne faut pas oublier de prévenir le lecteur, qu'il désapprouve en divers endroits de son ouvrage la maniere dont les autres cartes représentent le cours de cette riviere. En effet, on la fait venir du Nord-Ouest, & quelques-unes lui donnent des sinuosités infinies. Pour lui, ce n'est qu'au deux cent huitante-deuxieme degré qu'il la fait descendre du Nord-Est au Sud : tout le reste de son cours est droit de l'Ouest à l'Est, de même que celui de la riviére de Cansez, qui s'y jette. Qui pouvoit le mieux savoir que lui, qui a parcouru le pays dans le tems que les François avoient sur le Missouri le Fort Orléans ; qui s'en est informé des naturels du pays, dont la relation étoit conforme à une carte Espagnole, dressée avec soin, pour servir de guide à un corps qui y avoit été envoyé, & lorsque les Espagnols en devoient être mieux instruits que tout autres ?

Le cours du Missouri y est donc marqué généralement entre le quarante-un & quarante-deuxieme degré de latitude (*a*). Il passa chez les Cansez, qui sont entre le quarante & le quarante-unieme degré, qui lui conseillérent de marcher une lune, & alors droit au Nord ; & qu'après quelques jours de marche il trouveroit une autre riviere, qui court du levant au couchant. Il marcha donc pendant une lune, toujours en rencontrant le Missouri ; il vit des montagnes & craignit de les passer de peur de se blesser les pieds (*b*). Enfin il rencontra des chasseurs qui le firent remonter le Missouri encore pendant neuf petites journées, & marcher ensuite cinq jours droit au Nord, au bout desquels il trouva une riviére d'une eau belle & claire, que les Naturels nommoient la belle riviére. Arrêtons-nous ici pour commencer nôtre calcul. Deux grands villages des Cansez sont marqués sur la carte de M. le Page, l'un à deux cent huitante, & l'autre à deux cent huitante-deux degrés. Accordons le point du départ

(*a*) Le Page du Praz, relations de la Louisiane Tome III p 89. & suiv

(*b*) Il paroit par-là qu'il a avancé plus loin qu'au milieu du cours du Missouri avant de passer à la belle riviére.

départ depuis le dernier. Moncacht-Apé marcha pendant une lune, soit trente jours. L'Auteur en fait un calcul très moderé, disant que nôtre Anacharsis Américain l'avoit assuré, qu'il marchoit plus vite qu'un homme rouge ne marche ordinairement. D'où il conclud que celui-ci ne faisant qu'environ six lieuës par jour, lorsqu'il est chargé de deux cent livres au moins, Moncacht-Apé, qui n'en portoit pas plus de cent, quelquefois pas plus de soixante, devoit souvent faire jusqu'à neuf ou dix lieuës. Il a raison; car le P. Charlevoix assure que les Aïouez à quarante trois degrés trente minutes, font vingt-cinq à trente lieuës par jour (*a*), lorsqu'ils n'ont pas leur famille avec eux: cependant il se rabbat à sept lieuës par jour. Nôtre voyageur faisant route pendant trente jours à sept lieuës par jour, qui font donc deux cent & dix lieuës, depuis les Cansez, qui se trouvent, dis-je, au deux cent huitante-deuxieme degré, ces deux cent & dix lieuës, à quatorze lieuës & demie par degré, font quatorze degrés & demi jusqu'au lieu qu'il rencontra les chasseurs, qui se trouvérent donc à deux cent soixante-sept degrés & demi. On voit bien que c'est compter trop peu. Les Sauvages disent unanimément que le cours du Missouri est de huit cent lieuës, & qu'au milieu, ainsi à quatre cent lieuës on voyage vers le Nord pour trouver la riviére de l'Ouest. Ici il n'a avancé vers l'Ouest que neuf petites journées avant que de tourner au Nord: ne comptons que trois degrés & demi, & cela nous conduira seulement au deux cent soixante-quatrieme degré, & ne fera, depuis la jonction du Missouri au Missisipi que vingt degrés quinze minutes; & à quatorze lieuës & demi, qu'environ deux cent nonante-trois lieuës, au lieu de quatre cent. Ainsi on voit qu'on accorde beaucoup (*b*).

De

(*a*) Ceci ne paroitra pas exageré, lorsqu'on voudra considerer, que les soldats Romains, chargés du poids de soixante livres faisoient six à sept lieuës de chemin en cinq heures de tems; eux qui n'étoient pas accoutumés, comme les Sauvages, dès leur jeunesse, dès leur enfance même, à vivre uniquement de la chasse, & de faire des centaines de lieuës, pour l'avoir abondante.

(*b*) J'avouë pourtant qu'on ne doit pas toujours insister également sur les mesures itineraires des Sauvages; je veux croire que depuis l'embouchure du Missouri jusqu'à l'endroit où l'on passe vers la belle riviere, il peut y avoir, y compris

De la nation de Loutres, sans compter le peu de chemin qu'il fit sur la belle riviére pour arriver chez eux, il la descendit pendant dix-huit jours avec les Loutres chez une autre nation. Il dit que cette riviére est très grosse & rapide. On pourroit donc donner vingt lieuës par jour, pour le moins: contentons-nous de quinze; cela sera deux cent septante lieuës, ou environ vingt degrés; nous nous trouverons alors au deux cent cinquantieme degré. Il vint en assez peu de tems chez une petite nation, & ensuite acheva de descendre la riviére, sans s'arrêter plus d'un jour chez chaque nation: mais il ne dit point combien de tems il y a employé. La derniere des nations où il s'arrêta, se trouve seulement à une journée de la grande eau, ou d'une mer. On peut bien mettre vingt degrés pour ce dernier voyage & plus; on le trouvera au deux cent trentieme degré. Il se joignit alors à des hommes qui habitoient plus avant sur cette côte vers le couchant, & ils suivirent à peu près la côte entre le couchant & le Nord. Etant arrivé chez la nation de ses camarades, il y trouva les jours beaucoup plus longs que chez lui, & les nuits très courtes. Les vieillards le dissuadérent de passer plus outre; disant que la côte s'étendoit encore beaucoup entre le froid & le couchant; qu'elle tournoit ensuite tout court au couchant &c. Si on ajoute donc encore ce voyage, & les côtes qui s'étendent encore *beaucoup*, on verra que cela approchera les deux cent degrés de longitude, ou même les cent nonante, où je place le commencement de l'Amérique, d'après les anciennes cartes Espagnoles. M. le Page du Praz fait un autre calcul, qui pousse cette distance plus loin que moi: & on ne sauroit pourtant se plaindre qu'il exagère dans son calcul.

Il part d'après le principe que voici. Moncacht-Apé a été absent cinq

pris les contours, quatre cent lieuës: mais qu'il y en a moins de-là jusqu'à sa source que les Sauvages doivent moins connoitre. J'en dis de même du Missisipi, & qu'il peut y avoir depuis la mer huit cent lieuës jusqu'au saut Saint Antoine: mais beaucoup moins de-là jusqu'à sa source, que les Sioux n'ont peut-être jamais reconnue par eux-mêmes. Aussi pour accorder plus qu'on ne peut demander, je fixe le passage de Moncacht-Apé seulement au deux cent septantiéme degré.

cinq ans. Il dit que pendant ce tems il a marché, en reduisant le tout en journées de terre, trente-six lunes, dont il falloit, dit l'Auteur, rabbattre la moitié pour son retour. A sept lieuës par jour seulement, cela feroit trois mille sept cent huitante lieuës : il en rabbat encore la moitié pour les détours; ce sera, ce me semble, bien assez; restent mille huit cent nonante lieuës. Quand même on compteroit les vingt lieuës par degré, elles en feront nonante-quatre & demi ; & alors il aura été au cent nonante-quatrieme degré. De quelle maniere que l'on compte, on verra que le Continent ne peut s'étendre moins que je ne le marque.

Nous voyons par ce recit naïf de Moncacht-Apé, & par d'autres relations que Messieurs Delisle & Buache citent eux-mêmes, & dont nous allons parler bientôt, que tout en détruit absolument la fable si mal imaginée des découvertes de l'Amiral de Fonte, & la mer de l'Ouest de Fuca. C'est-ce que nous allons faire sentir.

§. VIII.

Sur les prétendues découvertes de l'Amiral de Fonte & de Fuca.

Pesons attentivement toutes les circonstances de ces deux relations. Les personnes qui s'interessent pour les progrès de la Géographie doivent s'estimer heureux de vivre dans un siécle où tant d'excellens Géographes s'empressent à l'envi l'un de l'autre de ne regretter ni soins, ni peines, ni dépenses pour se procurer de nouvelles connoissances par des mémoires, par des relations & par des cartes dressées avec soin. Tels sont en France Messieurs Delisle, Danville, Robert de Vaugondi, & principalement M. Philippe Buache, qui employe toutes ses veilles pour nous enrichir de ses connoissances : tels en Angleterre Messieurs Gréen & Jefferi : à Pétersbourg, l'Académie en général, Messieurs les Professeurs Muller & Kraschenninikof en particulier.

Il seroit seulement à souhaiter que plusieurs de ces savans voulussent agir avec plus de réflexion, bien peser tous les mémoires, toutes les relations, & mesurer les degrés de leur authenticité, afin de

les adopter, ou de les rejetter. Il faut avouer que M. Buache se montre pour l'ordinaire très judicieux, mais il m'a paru, aussi bien qu'à un grand nombre d'autres, qu'il s'étoit laissé entrainer par la nouveauté, par l'envie qu'il avoit de fortifier ses conjectures, & de remplir la place immense de la partie inconnue de l'Amérique septentrionale, en admettant trop légèrement la prétendue relation de l'Amiral de Fonte, & celle de Fuca. Je vais examiner l'un & l'autre, & proposer mes raisons de doute, telles que M. Formey a bien voulu les insérer dans la nouvelle Bibliothéque Germanique Tome XVI. & XVII. avec plusieurs changemens & additions occasionnées par diverses relations & cartes dont je n'ai eu connoissance que depuis ce tems. Je commence par les découvertes supposées de l'Amiral de Fonte.

Si on trouvoit dans les Archives de la Cour de Madrid, dans celles du Perou, dans quelque historien à peu près contemporain, ou même postérieur, je ne dis pas cette relation, mais seulement que la Cour eut envoyé l'Amiral en 1640. à pareille découverte, il ne seroit pas surprenant que cette relation, malgré ses absurdités, ses impossibilités physiques même, ses contradictions, eut trouvé des partisans: mais qu'un tel papier volant ait trouvé créance auprès des savans & des gens d'esprit, c'est ce qui est inconcevable. Examinons tout ceci.

Nom de l'Amiral & des autres personnages de ce Conte.

I. Quels noms nous présente-t-on? Un de Fonte, qui n'est pas Espagnol, mais Portugais. M. Buache en veut donner la solution, en disant, que le Portugal se trouvant alors sous la domination de l'Espagne, & les Portugais étant meilleurs mariniers que les Espagnols, il étoit fort possible, ou que ce de Fonte eut été Portugais, ou le nom changé par ceux-ci, de Fuente en Fonte. Ceci paroitroit assez répondre à l'objection, s'il ne restoit d'autres doutes à ce sujet.

1°. Ce de Fonte doit avoir été envoyé par le Viceroi du Perou, & par ordre de la Cour de Madrid. Quand même on supposeroit qu'il

qu'il eut été Portugais, il auroit dû composer sa relation en Espagnol; On ne l'assure pas, au contraire, il semble qu'on voudroit faire croire qu'elle a été écrite en Portugais, puisqu'elle doit avoir été envoyée de Lisbonne à M. Petiver.

2°. L'Amiral ne peut être supposé Portugais. On sait assez par l'histoire, combien la Cour de Madrid a tenu éloignés les Portugais des grands emplois, même en Portugal, bien plus dans les pays de l'ancienne Monarchie Espagnole. On sait encore que la maison de Velasco est fort considerée en Espagne; comment auroit-on soumis un Velasco à un Portugais? Patience, si connoissant l'habileté des Portugais en fait de marine, on avoit pris un pilote de cette nation: mais un Portugais Amiral du Perou, de la nouvelle Espagne même, ce fait est aussi peu croyable, que s'il l'eut été de l'Empereur de Maroc.

3°. M. Buache a lui-même changé d'avis là-dessus; il dit que les Anglois ont aujourd'hui des preuves de l'existence de l'Amiral Espagnol, qui ont été communiquées par M. Delisle à l'Academie. Lorsque ces preuves seront communiquées au public, on sera mieux à même d'en juger: mais en attendant, il semble qu'on le regarde comme Espagnol, & du nom de Fuente; par conséquent, sa relation devoit être dans cette langue. Celle qu'on a eue étoit donc une traduction Portugaise, disons plûtôt de fabrique Angloise de quelque désoeuvré, qui vouloit se divertir aux dépens des *curieux* en faveur desquels elle fut publiée en 1708.

On nous parle aussi d'un Mr. Parmentiers, nom évidemment François. D'où vient que depuis tant d'années on n'en a rien pû découvrir dans toute la France?

Il est encore fait mention de deux PP. Jésuites, qui même doivent avoir été pendant deux ans en mission dans la ville de Conasset. Est-il rien qui dut mieux convaincre tout le monde de la fiction que cette circonstance? Les R. PP. Jésuites ne nous ont-ils pas fait part de toutes leurs découvertes dans toutes les contrées de l'Amérique, des pays à l'Ouest du Canada, de la Californie, de sa jonction avec la terre ferme &c. N'est-ce pas à eux qu'on doit tout ce que l'on sait de plusieurs terres auparavant inconnues? Et ici pendant soixante-

huit ans, & même jusqu'à présent on n'en découvre rien, qui puisse faire soupçonner seulement qu'il ait eu une mission dans ces pays. Bien plus, ces Missionnaires devoient être instruits de la langue du pays: Il ne le paroit pas. C'est M. Parmentiers qui étoit l'interprête général pour tous ces pays. Supposé qu'il eut demeuré longtems vers les parties les plus occidentales du Canada; qu'il y eut appris les langues Hurone, Iroquoise, Algonquine &c. Tout cela ne lui auroit servi de rien parmi cette multitude de nations diverses, qui habitent ces pays immenses. Toutes les relations en font foi (*a*). Il n'y a guères de parties de la terre, où la diversité des langues soit aussi grande qu'en Amérique; & pourtant on n'a point été dans la peine où Béering, Tschirikow, Gwosden &c. se sont trouvés en s'informant du pays auprès des habitans dans le voisinage de Tzschutzchi par un de ceux-ci, qui pourtant ne pouvoit s'en faire entendre; & qu'il est dit que le Puchochowski, & autres leurs plus proches voisins, ont des langues entierement différentes de la leur, de même que de celle des Kamtschadales, des Koreiski, & autres peuples de cette extrêmité de l'Asie.

Pour la réflexion, qu'un François n'eut pas été souffert au Perou; bien loin d'y avoir eu de l'emploi, sur-tout dans un tems où les deux Couronnes étoient si souvent en guerre ensemble, chacun la fera de soi-même. Mais D. Diego de Pennalossa qu'est-il devenu? Un neveu du premier Ministre d'Espagne n'est pas un homme obscur dont on put ignorer le sort.

Si le nom de Shapley a pû être découvert, il paroit que D. Pedro Bernardo, Ronquillo &c. n'auroient pas dû être ignorés.

Les isles de Chamilli, nom François, aura sans doute été imposé par Parmentiers, qui étoit de la nation, malgré les Espagnols, qui leur en auroient plûtôt donné un dans leur langue. Il ne faut pour-

(*a*) Que disent celles dont M. Buache lui-même fait mention? Ne parlent-elles pas de nombre de nations qui se trouvent entre ces Sauvages, & les habitans éloignés, qui ont des langues différentes, & que c'est ce qui les empêche d'y pénétrer? Si les Sauvages qui font des courses si longues, qui entendent les langues les plus générales de l'Amérique, ne peuvent se faire entendre de ces nations, est-ce que Parmentiers a eu le don précieux des langues, & a pû leur parler par inspiration?

pourtant pas passer sous silence, que quoi que ce nom doit avoir été imposé à ces isles en 1640. il a été cependant entierement inconnu, & je ne le trouve sur aucune carte qui ait paru avant le roman de de Fonte.

Années comptées par le règne du Roi Charles.

II. M. Dobbs veut excuser l'Auteur d'avoir fait mention des années du Roi Charles, & n'allègue, pour soutenir l'authenticité de cette relation, autre chose, sinon, que ces années n'étant pas justes, il faut nécessairement qu'un Espagnol ait composé cette relation. Il auroit pû ajouter l'alternative, ou un Anglois ignorant dans l'histoire de son pays. La difficulté subsiste toujours. Jamais on n'a vû un peuple, & les plus grands Officiers de la Cour, supputer selon les années d'un Prince étranger.

Une autre raison; qu'au Perou on ait reçu avis de la Cour que les Anglois renouvelloient leur tentative pour des découvertes; ce qui leur avoit fait prendre le parti de nommer les années du règne du Roi d'Angleterre, est si foible qu'on n'y touchera pas.

Il en allègue une troisieme; que De Fonte a eu peut-être la relation des efforts que les Anglois avoient fait de ce côté, du pilote Anglois, qu'il avoit sur son bord. Voilà une nouvelle assertion controuvée & qui augmente le merveilleux de cette relation. Un Amiral Portugais, un Capitaine François, un Pilote & un Canonier Anglois; belle politique des Espagnols, d'avoir voulu cacher cette découverte, comme on le prétend, en prenant sur leur bord des gens de toutes les nations de l'Europe ! & d'avoir sû les tentatives faites pour les découvertes par les Anglois, que ceux-ci même ignoroient; car

Expédition des Anglois inconnue en Angleterre.

III. Si on ne trouve rien de l'expédition depuis Lima, on n'en trouve pas plus de celle de Boston, ni dans les Archives de l'Amirauté d'Angleterre, ni dans celle de Boston, malgré le grand soin que se donnent les Anglois, plus que toute autre nation, de conserver soigneusement toutes les relations qui peuvent intéresser les dé-

cou-

couvertes. M. Dobbs soutient le contraire : il dit qu'on a appris que dans ce tems il a existé une famille Shapley à Boston, & une autre du nom du proprietaire Gibbon. D'où l'on conclud que Shapley a été Capitaine de vaisseau, & dans les parages où de Fonte doit l'avoir trouvé. Mais si cette raison est admise, tous les romans deviendront des vérités incontestables, non seulement les trois quarts des noms mentionnés dans ceux de Pharamond, de Cléopatre, de Cyrus, de Clelie &c. de même que nombre des faits qui y sont racontés se trouvent dans les historiens les plus authentiques; & tout ceci manque dans cette relation. Mais les romans Anglois modernes nous donnent des noms des familles existentes. Que dis-je ? Haroun Alraschid, Zobeïde, Giafar &c. dans les Contes Arabes ont existé; donc, tout ce que nous lisons dans ces ouvrages est vrai au pied de la lettre !

Diligence inouïe des Espagnols.

IV. Remarquons la diligence avec laquelle les Espagnols, la nation la plus lente de l'Europe, a agi en tout ceci. Ceux de Boston ont entrepris un voyage pour la découverte d'un passage au Nord-Ouest, en 1639. On fut si bien servi, que la même année on en put donner avis aux Vicerois du Mexique ou du Perou; ceux-ci à la Cour de Madrid, qui agissant avec une promtitude inouïe, & ayant les génies à leurs ordres, purent en envoyer au Viceroi du Perou, si bien que quatre vaisseaux furent carenés, préparés, fournis d'un équipage suffisant & choisi, comme on le voit ci-dessus, de munitions, de vivres, d'argent &c. & que de Fonte put partir déja le 3. Avril 1640. Je défie que dans toute l'histoire ancienne & moderne, ni dans aucun Conte, on me fasse voir un pareil exemple de diligence, à moins que les Génies, ou les Magiciens ne s'en soient mêlés.

Le reste y répond parfaitement. S'ils n'avoient pas été sûrs de leur fait, ils auroient préparé des vaisseaux à Acapulco, comme d'ordinaire; ils se seroient épargné environ cinq cent quatre-vingt lieues de chemin. Mais des vaisseaux qui voloient comme des hirondelles, ne devoient pas faire attention à une pareille bagatelle. Aussi, quand

même

même ils s'arrêtérent cinq jours à l'embouchure de la riviere de S. Jago, pour se divertir à la pêche & à la chasse, sachant d'avance qu'ils avoient du tems de reste pour parcourir cette contrée immense de l'Amérique septentrionale en long & en large sans accident quelconque; & pour revenir à Collao de Lima, ils furent déja le 26. Avril aux isles de Chamilli, qui sont encore environ cinq degrés ou cent lieuës plus au Nord qu'Acapulco. Ainsi en décomptant cinq jours de séjour à San Jago, du moins deux à Realejo, où ils achetérent quatre chaloupes, voilà ce voyage de six cent quatre-vingt lieuës fait en badinant dans l'espace de treize jours. Pourquoi les Anglois, les Hollandois & autres marins ne vont-ils pas apprendre leur métier chez les Espagnols, même dans la mer Pacifique, où, jusqu'à présent on a cru qu'on étoit le plus ignorant en fait de marine?

L'Amiral remonta encore jusqu'au cap S. Luc, redescendit aux isles de Chamilli, en repartit le 10. Mai, & fit jusqu'au 14. Juin huit cent soixante-six lieuës jusqu'au cap blanc; outre cela deux cent soixante lieues dans les canaux serpentans de l'Archipel S. Lazare. Faut-il en être surpris? Il commandoit aux vents comme aux Génies. Il assure avoir eu un vent frais & constant du Sud-Sud-Est, même jusqu'à la hauteur de cinquante trois degrés. Il a été le seul privilégié, puisque tous les autres navigateurs assurent, que les vents sont presque toujours de l'Est, & hors des Tropiques fort variables & orageux, comme on le voit parmi tant d'autres, dans les voyages des Russiens. Le Capitaine Bernardo n'eut pas moins d'habileté & de bonheur vers la fin de Juin, puisque ce fut le 22. de ce mois que l'Amiral lui dépêcha un Capitaine, qui, à moins d'être porté par un Condour, n'aura pû faire les trois cent lieuës qu'il peut y avoir entre le Rio de los Reies, & la riviere par laquelle Bernardo pénétra dans le lac Velasco dans peu d'heures de tems. Celui-ci monta donc dans ce lac, croisa premierement cent cinquante lieuës à l'Est, retourna par ce chemin, & en fit encore quatre cent trente-six à l'Est-Nord-Est jusqu'à septante-sept degrés de latitude. Tout ceci étoit achevé le 27. du dit Juin. Notez que quand même Bernardo auroit reçu l'ordre de l'Amiral le dit 22. Juin, comment sans magie

auroit-il monté la riviére, croifé & reconnu ce lac d'un bout à l'autre en cinq jours ?

Mais il y a plus. Qu'on obferve dans ces dates que l'Amiral ayant fait fa dépêche à Bernardo le dit 22. Juin, monta la riviere de los Reies, fur laquelle, non par tout, mais pendant foixante lieuës il étoit obligé de changer plufieurs fois de rhumb de vent; car elle a fon cours au Nord-Eft; & il étoit arrivé à la ville de Conaffet au midi du lac Belle, lorfqu'il reçut la lettre de Bernardo datée du 27. Juin. Cependant l'Amiral entra dans le lac le même 22. Juin jour de fes dépêches, & reçut ce 22. Juin la réponfe de Bernardo du 27. Accordez, s'il eft poffible, toutes ces circonftances. On voit que celui qui a compofé ce roman n'a pas été auffi habile que fes confreres, qui tâchent de conferver au moins quelque vrai-femblance. On ne peut pas dire que c'eft une erreur de copifte: tout y répond. Il falloit bien à l'Amiral les huit jours jufqu'au premier Juillet pour croifer par ce lac, & faire fes pêches abondantes.

Du premier Juillet au 6. il paffa par la riviere de Parmentiers dans le lac de Fonte, qui a cent foixante lieuës de long fur foixante de large. Il le reconnut ainfi en longueur & en largeur, de même que fes isles; il eut le tems d'examiner toutes les circonftances naturelles, les poiffons, les quadrupèdes, les oifeaux, les arbres, les fruits, les plantes, entr'autres la mouffe de fix à fept pieds de hauteur. Je crois que l'Auteur, pour achever fon roman, & l'appuyer de la relation fi véritable de Swift, auroit pû placer le pays de Brobdingnag dans cette contrée, mais alors il ne feroit pas forti bon marché des mains de ces géans énormes. Du moins en le plaçant au Nord-Oueft de ce pays, on auroit pû dire que cette mouffe en avoit été tranfplantée. Tout ceci fe fit depuis le 6. au 14. Enfuite il paffa le détroit de Ronquillo long de trente-quatre lieuës en dix heures de tems.

Enfin, le dix-fept il apprit, que ce vaiffeau Anglois qui étoit allé à la découverte depuis Bofton, & qui faifoit le principal objet de fon voyage, étoit peu éloigné de lui: Il s'y rendit, & ce fut là le terme le plus éloigné de fon voyage, d'où il s'en retourna le 6. Août. Pendant ce tems & jufqu'au 11. Août, Bernardo acheva auffi

fon

son voyage, en navigeant jusqu'au degré septante neuf; & celui-ci fut de retour le 29. dit, au port de l'Arena, où il attendoit les ordres de l'Amiral. Le 5. celui-ci y arriva & retourna chez lui, apparemment avec la même diligence & le même bonheur qu'il avoit eu en faisant tout son voyage.

Diversité des langues.

V. Je ne sais si jamais on a vû quelque chose de pareil, excepté dans les anciens romans des Amadis, des Rolands &c. à ce que contient cette relation, par rapport aux peuples innombrables qui habitent cette contrée immense J'ai déja dit que Parmentiers étoit le seul Interprète dans cette expédition, & que s'il avoit été le plus versé dans les langues des diverses nations voisines du Canada, il n'auroit pû être d'aucune utilité ici. Toutes les relations sont unanimes sur ce sujet: Autant de nations, autant de langues, ou du moins de dialectes. Les Anglois, qui navigent à la Baye de Hudson, & qui devroient par-là même avoir appris la langue des Esquimaux, ne peuvent converser avec eux. Que seroit-ce vis-à-vis des centaines de nations qui habitent tous ces pays au Sud, à l'Ouest, & au Nord-Ouest? Cela étoit bon pour les tems de ces Héros fabuleux, qui, parcourant les pays les plus inconnus, n'avoient pas besoin d'interpréte; mais ici, dans un espace, seulement à le prendre selon la carte de M. Delisle, qui, à mon avis, ne donne pas assez de largeur à l'Amérique, l'Amiral, depuis deux cents trente degrés, & Bernardo depuis deux cent & dix, les deux jusqu'au deux cent nonante de longitude, &, soit l'un, soit l'autre, du soixante au huitante de latitude. Voilà donc, à ne prendre en longitude que huit lieuës par degré, & vingt pour la latitude, un pays de six cent septante deux mille lieuës quarrées. Qu'on juge combien de nations differentes l'habitent.

Douceur des habitans.

VI. C'est encore peu que cette considération. Il est infiniment plus admirable de voir que tous ces peuples étoient doux comme

des moutons, civils, serviables, soumis. Ni l'Amiral, ni Bernardo n'essuyérent pas le moindre danger, ni la moindre difficulté; ils n'éprouvérent ni opposition ni attaque, ni embuche. Ils y trouvérent au contraire tous les secours imaginables: bien plus, ces deux Chefs de l'entreprise, s'envoyérent mutuellement des couriers avec une facilité telle qu'on la trouve en Europe par les postes établies, & avec une célérité comparable à celle des pigeons d'Alexandrie & d'Alep. Il est surprenant que les Espagnols si avides de gloire & si dévots, n'ayent pas travaillé à faire canoniser de Fonte, Bernardo, Parmentiers &c. Lorsque quelqu'un a fait un ou plusieurs miracles de peu de conséquence, on n'y manque pas. Ici tout n'est qu'une suite, une chaine de miracles des plus étonnans. Bien loin de-là; tous les Espagnols, la Cour même, tous ont ignoré des faits aussi avantageux & aussi glorieux pour la nation.

Obstacles physiques.

VII. Les obstacles de la nature même n'en étoient point pour eux: huit cataractes dans la riviére de Parmentiers, & trois dans celle qui doit se jetter dans la mer vis-à-vis du Kamtschatka, & qui sort du lac Velasco, étoient franchies, & il n'est pas fait mention que leurs barques en fussent arrêtées un seul moment (*a*). Pourquoi les François n'en ont-ils pas appris le secret, au lieu de construire à si grands fraix les écluses dans le canal du Languedoc? La marée de l'Océan n'en étoit pas si éloignée qu'ici la mer du Sud; cependant je n'ai pas vû qu'elle montât plus haut que quatre lieuës au dessus de Bordeaux; & au canal du Languedoc, je n'y ai vû monter ni descendre aucune barque qu'au moyen de ces écluses, excepté qu'en montant, on laissoit au bas de l'écluse celles qui ne servoient qu'aux passagers, & on en prenoit d'autres toutes prêtes au

(*a*) A la vérité, on dit en général que c'étoit par les hautes marées, du moins dans le détroit de Ronquillo, qu'on a pû les franchir: Supposons-le un moment pour cet endroit. Mais dans la riviere de Parmentiers, d'où devoit-elle venir? Je ne suis plus surpris, si Ellis veut que la marée de la mer du Sud, passe à la baye de Hudson par un espace d'environ six cent lieuës, ou plus.

au dessus de ces écluses pour ménager l'eau. Que sait-on? Peut-être que ces Indiens de différentes nations avoient par pressentiment tenu prêtes d'autres barques au dessus des cataractes pour leurs chers amis les Espagnols.

Je demande encore; ces Indiens étoient-ils civilisés ou barbares? On croiroit le premier, selon la relation: mais un peuple civilisé a de l'ordre dans le gouvernement, & leur principal objet est de se garantir de toute oppression, & de conserver leur liberté. On ne sauroit donc douter qu'en ce cas, voyant arriver des Espagnols, détestés jusques dans les contrées les plus éloignées, où on ne les connoit que par la tradition, & par le recit de leurs cruautés, ils ne les eussent attaqués, accablés & exterminés. S'ils étoient sauvages, on a vû & on le voit encore avec quelle férocité ils massacrent, mangent même leurs ennemis, principalement les Européens.

Shapley doit avoir été massacré par les mêmes peuples.

VIII. Il est très singulier que M. Dobbs suppose que Shapley avec ses douze ou treize hommes aura été surpris à son retour par les Esquimaux. Comment? Ces mêmes Esquimaux, qui ont été si doux envers de Fonte & ses gens Espagnols, qui se servoient seulement de petits bâteaux, que les Indiens même leur firent avoir à travers la terre ferme par le lac de Ronquillo & des rivières; chez lesquels ces Esquimaux auroient pû faire un butin considerable sans aucun risque: Ceux-ci ne l'auront pas fait; mais auront attaqué un vaisseau Anglois en mer, d'une nation, dis-je, qui vient à peu près chaque année dans ces parages! Il y a plus; Shapley y est venu en 1639. Il a donc hiverné dans ces pays sans rien craindre, ni risquer de la part des Esquimaux: mais ayant attendu de Fonte jusqu'en Août 1640. (apparemment qu'il lui avoit donné le rendez-vous pour cet endroit), alors ayant pris route pour s'en retourner, sans doute par mer, les Esquimaux seulement alors l'attaquérent & le firent périr avec son équipage!

Les vents doivent avoir été contraires à Shapley, mais non à de Fonte.

IX. La raison qu'il donne de ce qu'on ignore le destin de Shapley n'est pas meilleure. Il dit que ce Capitaine aura cherché à hiverner dans cette baye, vû les vents qui lui étoient aussi contraires qu'à de Fonte favorables pour leur retour. Voilà encore des merveilles sans nombre. Shapley est parti de Boston en 1639. pour découvrir le passage du Nord Ouest: il a donc hiverné dans ces parages sans être inquiété. Il étoit sans doute bon marinier; il connoissoit en quelle saison il auroit les vents favorables pour s'en retourner; il la laisse passer pour attendre de Fonte, & afin d'avoir le plaisir d'y passer encore un hiver. L'Amiral eut constamment, pour aller & pour revenir, les vents favorables; c'est-à-dire pour le retour ceux du Nord-Est. Ceux-ci, dit-on, étoient contraires à Shapley pour son retour. Je sais bien qu'un Nord-Ouest lui auroit mieux convenu, mais outre que dans cette saison les vents sont variables, j'ai ignoré jusqu'ici que le Nord-Est ait été si contraire. Sur mer on n'auroit regardé comme tels que le Sud, Sud-Est, ou Sud-Ouest. Outre que ceux qui vont dans le détroit de Davis, baye de Baffin & de Hudson, sont retournés souvent en Europe, en partant dans le courant du mois d'Août & de Septembre même, combien plus à Boston, qui en est peu éloigné à proportion. Supposons encore ceci: mais si le vent a été constamment du Nord-Est, comment de Fonte & Bernardo ont-ils pû retourner à Callao de Lima avec un pareil vent, qui les auroit chassés vers l'Océan pacifique? au lieu qu'il auroit été bien plus favorable à Shapley, qui pouvoit aller terre à terre jusqu'à Boston; & le Nord-Est ne lui auroit été contraire & très peu que pour sortir de la baye & du détroit de Hudson, au lieu qu'il l'auroit été entiérement à de Fonte depuis le port de l'Arena, où il auroit eu besoin d'un bon Nord-Ouest.

Sur les glaces & sur la temperature de l'air de ces pays.

X. Etoient-ce peut-être les glaces qui empêchoient Shapley de retourner? Il est vrai que celui qui a fabriqué ce conte de del Fonte, pour

pour y faire entrer aussi une vérité, dit qu'à la partie occidentale de l'Amérique Septentrionale la temperature de l'air est au moins de dix degrés plus douce que dans sa partie orientale. Dommage qu'il n'a pas cherché à sauver des contradictions manifestes.

Ce qu'il dit ici est si vrai, qu'au fort Nelson à environ soixante sept degrés de latitude, le froid est insupportable, & que le pays est inhabitable; mais selon cette relation il ne l'est pas à septante, à huitante degrés même; par tout des pays, des isles, des villes très peuplées. Aux environs du fort Nelson il ne croit aucun fruit, blé, ni légume; point d'animaux que des ours, des renards &c. Mais dans les isles du lac de Fonte, selon M. Delisle à septante degrés (*a*) on voit nombre d'habitans, toute sorte de fruits, de quadrupèdes, des coqs de bruiéres, poules de bois, cocqs d'inde, perdrix &c. des chênes, des frênes, des ormes, des sapins très gros; quoiqu'un enfant sache qu'à cette latitude il y a à peine des buissons. Bien plus, outre la forte provision de gibier & de poisson, Ronquillo y a encore ramassé cent tonneaux de maïs, ou blé d'Inde. Ainsi, malgré ce qu'il dit de la température rude de cette partie orientale, le climat à septante degrés est très doux, le pays fort fertile & très peuplé.

Mais qu'est-ce en comparaison de ce que Bernardo a trouvé au huitantieme degré, qui a traversé & croisé le lac Valasco jusqu'au septante-neufvieme degré de latitude. Admirez que dans un lac d'eau douce à cette latitude il n'y avoit point de glace, lorsque l'eau salée y gèle, & que même seulement à un degré plus loin il a trouvé des montagnes de glace sur la terre & en mer, aussi anciennes, croit-il, que le monde, qui par conséquent n'ont jamais pû se fondre. Avec tout cela ce pays se trouvoit habitable & habité, puisque ce sont les naturels du pays qui y ont conduit un matelot.

On parle encore d'un lac d'eau douce d'environ trente milles de circuit: Ainsi qu'on l'a bien examiné comme le reste sur les huitante degrés de latitude; & M. Delisle le place à environ huitante-deux degrés

(*a*) Même latitude que la Laponie, pays des Samoyedes, commencement de la nouvelle Zemble &c. pays les plus stériles de l'Univers.

degrés à côté de ces montagnes. Il paroît qu'il n'étoit pas gelé, sans quoi on n'auroit pû savoir si c'étoit de l'eau douce, vû que même l'eau de mer gelée devient douce. Voilà donc des merveilles desquelles on n'avoit jamais eu aucune idée, & qui méritoient bien d'être imprimées pour amuser les gens crédules & desœuvrés.

Silence de tous les Auteurs. Rien de tout ceci dans les Archives d'Espagne.

XI. Rapporter de pareilles fornettes, c'est les refuter : cependant des personnes aussi savantes que Messieurs Delisle & Buache à Paris, M Dobbs, Gouverneur de la Caroline, & quelques autres, y ayant ajouté foi, il faut porter le dernier coup à ces fables.

Ces Messieurs ne savent où se tourner, lorsqu'on leur objecte le silence de tous les Auteurs, & que les Espagnols, la Cour même, n'en a eu aucune connoissance. On tâche d'y répondre le moins mal que l'on peut. On dit d'abord qu'il y a eu un Shapley, & un Gibbons à Boston, & qu'on a des indices qu'il y a eu un de Fonte au Perou.

Rep. Outre ce que nous avons dit ci-dessus Art. III. nous ajouterons pourquoi on ne nous donne pas ces particularités des indices; quelles gens ont été Bernardo, Velasco, Parmentiers & les autres ? Mais ce qu'il y a de plus digne d'attention est, que, comme M. Robert de Vaugondi l'indique nettement, & le prouve dans sa brochure de 1753. par une lettre détaillée de Madrid, que tous les Savans Espagnols ignorent cette expédition ; qu'au Pérou dans ses Archives, & dans celles, soit du Conseil des Indes, soit dans les générales du Royaume d'Espagne, on a cherché inutilement & sans succès des vestiges de cette expédition. L'Auteur de la lettre ajoute la réflexion très sensée. " Quand le Souverain même ne peut pas trouver la moindre preuve d'un point semblable, je crois que le cas est désespéré, & que par conséquent il n'y a rien de vrai de tout ce que l'Auteur de la relation dit sur cet article ". On peut consulter cette brochure qui mérite d'être luë. Il paroit incompréhensible que M. Buache ne se soit point rendu à la force des faits & des raisons

ſons qui y ſont rapportées, & que l'année ſuivante il ait encore ſoutenu cette fable par ſa réponſe aux obſervations de M. de Vaugondi.

Les Eſpagnols ont toujours caché leurs découvertes.

On veut encore ſe tirer d'affaire en ſoutenant que les Eſpagnols ont en tout tems cherché à cacher leurs découvertes ; témoin une relation Portugaiſe de Martin Chake, citée par Purchas, imprimée en 1567. & ſupprimée par ordre du Roi de Portugal.

Rép. En effet, on veut prouver une fable par une autre relation du même calibre que celle de l'Amiral de Fonte. Il ne s'agit pas moins que de la découverte ſi déſirée du paſſage par le Nord ; elle fut trouvée, dit-on, par Chake, en 1555. en paſſant auprès de Terreneuve, & la relation fut imprimée en 1567. Où? Je n'en ſais rien. Purchas, qui nous donne bien d'autres bourdes, l'aſſure ſur la relation d'un Cowles, ou Caroles: voilà le ſeul témoin. Un livre imprimé ſur un fait auſſi intéreſſant devroit être connu des Portugais, des Eſpagnols, des François, des Anglois, des Hollandois: Point; il reſte inconnu. Le Roi de Portugal l'a ſupprimé, dit-on. En voit-on des exemples? Oui ; je ſais qu'on a ſupprimé des livres, d'abord après leur impreſſion, & avant qu'ils fuſſent diſtraits ; mais pas ſi bien qu'il n'en ſoit reſté quelque exemplaire, qu'on voit dans les bibliothèques des curieux, lors même qu'ils roulent ſur des ſujets beaucoup moins intéreſſans. Au lieu que ce livre étoit déja entre les mains de tout le monde ; puiſque Cowles l'a entendu lire chez un particulier avant ſa ſuppreſſion. Cette découverte a dû faire du bruit : on n'auroit pas épargné les piſtoles d'Eſpagne, les louïs de France, les guinées d'Angleterre, ni les ducats de Hollande pour ſe le procurer. Cependant on ne le trouve nulle part, ni même le plus petit veſtige chez aucun Autheur que chez Purchas. Que chacun juge donc ſans prévention ſi on peut s'étayer d'un pareil conte pour rendre vraiſemblable celui de de Fonte.

M. Deliſle ajoute " qu'on pourroit citer pluſieurs pareils exemples „ de découvertes faites par les Eſpagnols, dans les pays dont ils ont „ voulu cacher la connoiſſance aux autres nations, & pour leſquels

 „ les

„ les mesures ont été si bien prises dans les tems de ces découvertes,
„ qu'ils ignorent eux mêmes ce qu'ils savoient dans ce tems-là &c ".
Je ne sais de quelles découvertes il veut parler; peut-être est-ce justement des pays au Nord & Nord-Est du nouveau Mexique & de la Californie, de la terre de Quir, des isles de Salomon &c. mais il se tromperoit. Tout ce que nous en savons nous, est connu par les relations publiées par les Espagnols. Si on n'en sait pas plus à présent; c'est que les Espagnols se trouvant posseder en Amérique plus de pays qu'ils ne peuvent gouverner, n'ont pas poursuivi ces découvertes, ni voulu en faire les fraix, pour en laisser jouïr d'autres nations. Dans cette occasion ils auroient fait le contraire; ils auroient équipé quatre vaisseaux, fait des dépenses très considérables pour découvrir ce vaste Continent Septentrional; & lorsqu'ils en seroient venus à bout avec un bonheur surprenant & inouï, ils n'en profiteroient pas. Par quelle raison? C'est qu'ils devoient, dit-on, seulement chercher le passage, pour voir s'il y avoit quelque chose à craindre de la part des Anglois; puisque le soi-disant de Fonte finit en assurant, " qu'il avoit trouvé qu'il n'y avoit point de passage dans la
„ mer du Sud, par celui que l'on appelle le passage du Nord-
„ Ouest ". Je le crois comme lui, & par conséquent cette relation est d'une fausse fabrique, puisqu'elle y contredit. Ne dit-elle pas expressément, que tout le voyage depuis Collao de Lima jusqu'au vaisseau de Shapley, que les uns placent dans la baye de Baffin, & les autres dans celle de Hudson, s'est fait par eau? Le passage n'étoit-il donc pas trouvé? Ne convenoit-il pas à la Cour de Madrid de s'en emparer & d'y faire construire un bon fort (*a*) pour empêcher que les Anglois, sur le rapport de Shapley n'en profitassent? Ont-ils été assurés qu'il ne reverroit plus Boston, ni qu'aucun de l'équipage de quatre vaisseaux, composé d'Espagnols, de Portugais, d'Anglois, de François, n'en ouvrit la bouche, pas même pour tirer une grosse récompense d'une pareille découverte? Il est vrai qu'on ne dit pas seulement qu'ils la *cachérent*; mais, puisqu'il faut l'avouer, qu'au

(*a*) Comme M. Delisle le dit, Explication des nouvelles cartes, p. 46. que les Espagnols avoient dessein de le faire du tems de Fuca.

qu'au Pérou, en Espagne, dans toutes les Archives on n'en trouve pas la moindre trace; on assure hardiment qu'ils la *supprimérent*. On voit par ce que je viens d'exposer, que jamais ils ne l'ont fait pour aucune découverte, & que cette suppression auroit été d'une impossibilité absolue. Enfin, ne feroit-ce pas la plus haute folie qu'on put faire, qu'après avoir équipé une escadre avec une diligence, dont on n'a aucun exemple chez les Anglois même, qui sont les plus expéditifs pour mettre des flottes entieres en mer; bien moins chez les Espagnols, les plus lents de tous les hommes, après, dis-je, avoir équipé cette escadre, & l'avoir envoyée à si grands fraix; après avoir reconnu tout ce Continent, de se priver pour eux & pour toute leur postérité des fruits de cette découverte la plus importante, qui se soit jamais faite, au risque de les laisser à d'autres nations ennemies même? N'auroient-ils pas du moins pris possession de ces pays si vastes, si fertiles, & où il n'étoit pas besoin d'envoyer des troupes, ni de répandre du sang, puisque par tout on a trouvé des peuples si doux, si dociles, si soumis, tels qu'à peine on pourroit l'esperer de ceux de la vieille Castille, & bien plus que les autres sujets de l'Espagne, comme ceux de l'Arragon, de la Catalogne, des Asturies &c. qui se sont soulevez si souvent. Voilà de nouvelles réflexions qui achévent de convaincre chacun, combien ce conte de del Fonte est mal bâti & imaginé.

Le Continent de l'Amérique s'étend jusques vers celui de l'Asie.

XII. Voici une nouvelle raison en faveur de l'authenticité de cette relation. On dit: il est sûr, malgré M. Dobbs, que le Continent de l'Amérique s'étend jusques vis-à-vis du Kamtschatka. La relation de del Fonte le confirme, & en donne le détail: donc, elle est véritable.

Le bons sens ne souffre-t-il pas de pareilles conséquences? Il y a des terres inconnues en Afrique: donc la relation de Gaudence de Lucques est véritable. Il y a des terres australes: donc il faut adopter la réalité du pays des Sevarambes, les relations de Jaques Massé, de Sadeur & autres. Il y en a vers le pole Arctique: il faut

 donc

donc que celle de Méſange ſoit vraye comme Evangile. Il y a divers pays inconnus : il faut donc y placer ceux des voyages de Gulliver &c. Je voudrois, puiſque ces Meſſieurs raiſonnent ainſi, qu'ils priſſent la peine de nous donner un roman entier par des cartes Géographiques, où l'on trouvat tous ces contes réaliſés.

Concluſion.

Pourquoi ne pas plûtôt adopter les anciennes cartes Eſpagnoles, qui nous donnent une partie de ce vaſte Continent ſur des découvertes qu'on ne peut revoquer en doute, ni qu'elles ayent été faites par ordre de la Cour, connues depuis tout ce tems par les relations imprimées qu'on en a eues? Pourquoi doivent-elles faire place à cette prétendue découverte, qui porte tous les caractères de fauſſeté? Celui qui l'a inventée s'eſt pourtant ſervi un peu de ces anciennes cartes, en donnant la preſqu'isle de Conibaſſet, y ayant une isle & ville des Conibas dans un lac que les Eſpagnols d'alors crurent un golfe de la mer glaciale, tel qu'il eſt repréſenté ſur l'extrait de la carte d'Acoſta, que nous donnons dans nôtre carte.

§. IX.

Sur la mer de l'Oueſt.

Pour donner quelque choſe de nouveau ſur l'Amérique ſeptentrionale, Meſſieurs Delisle & M. Buache ajoutent la mer de l'Oueſt aux découvertes de l'Amiral de Fonte. Ils ont raiſon, puiſque l'un & l'autre eſt de même authenticité. Examinons auſſi cet article.

Ils s'appuyent 1°. Sur les mémoires de M. Guillaume Delisle & celui-ci.

2°. Sur les relations des Sauvages.

3°. Sur la découverte de Fuca.

Nous examinerons dans la ſuite le premier & le ſecond article. Il ne s'agit ici que du troiſieme & de la prétendue découverte de Fuca.

On n'a pas mal fait de joindre la prétendue relation de la découverte de Fuca à celle de l'Amiral de Fonte : elles ſont exactement

de

de même alloi, comme plusieurs habiles Géographes & autres personnes de considération l'ont reconnu, entr'autres M. le Professeur Muller de Pétersbourg, qui a donné tout ce qu'il y a de mieux & de plus exact sur les positions de ces contrées septentrionales de l'Asie & de l'Amérique, qui en est voisine, quoiqu'à certains égards mes idées ne s'accordent pas avec les leurs, comme on le verra ci-après, & comme on l'a vû précédemment sur ce qui regarde l'extrêmité de l'Asie.

La relation que Messieurs Delisle & Buache donnent de cette découverte de Fuca, étant entre les mains de tous les curieux, je n'en rapporterai que le principal & autant qu'il en faut pour montrer combien le tout est fabuleux. Je souhaiterois infiniment que M. Buache voulut se laisser édifier sur ces deux relations fabuleuses, & sur d'autres erreurs qui en sont des suites naturelles. J'avouë que j'ai une estime particuliere pour lui. Je n'ai vû aucun ouvrage Géographique quelconque, où l'on apperçoive un zèle aussi infatigable & des recherches aussi laborieuses que dans ceux qu'il nous a donnés; où l'on trouve des lumieres qu'on cherchoit depuis long-tems, & où l'on découvre un Savant, qui joint à l'étude de la Géographie ordinaire, la science physique de nôtre Globe. Si donc il pouvoit revenir de son préjugé en faveur de ces deux relations fabuleuses, il n'est aucun amateur de la Géographie qui ne se félicitat de vivre dans ce siécle, & de pouvoir profiter de ses profondes recherches: mais s'il y persistoit, il seroit à craindre que beaucoup de personnes ne se laissassent entrainer par l'autorité d'un Savant tel que lui; ce qui ne pourroit que tourner au désavantage des découvertes; parce que, se fondant sur son systême, on s'y prendroit en conséquence, & on reculeroit plus qu'on n'avanceroit. J'en ai déja donné des exemples, j'en donnerai encore ci-après; & M. Muller attribue le mauvais succès du voyage de Béering & de Tschirikow aux cartes fautives qu'ils avoient avec eux.

Je reviens donc à mon sujet. Fuca étoit Grec, de Cephalonie, dit-on. Il n'est pas impossible de voir un Grec dans la mer du Sud, mais il y seroit aussi rare qu'un cygne noir en Europe, ou un ours blanc en Afrique. Il fut fait prisonnier par les Anglois, &, sans

qu'on dise comment il leur échapa, il fut bien-tôt après, le tems n'en est pas marqué, à la découverte du passage au Nord, depuis le Pérou. Cette tentative n'ayant pas réussi, le Viceroi l'envoya seul en 1592. avec une caravelle, pour y faire de nouveaux efforts. A quarante-sept degrés il trouva une grande ouverture par laquelle il entra dans une mer où baye; il y fit voile pendant vingt jours, sans dire jusqu'à quelle latitude, ni sa largeur; seulement celle de l'entrée doit être de quarante lieuës. Il y alla si loin, qu'il crut être arrivé dans la mer du Nord; retourna à Mexique; & après deux ans d'attente, n'ayant pas reçu la récompense qu'il croyoit avoir méritée & avec raison, il espéra de l'être mieux du Roi même. Il se rendit donc en Espagne, &, n'y ayant pas réussi, il s'en retourna chez lui par Venise, où il raconta le tout à un Anglois, nommé Michel Locke, à qui il promit de se rendre auprès de la Reine Elizabeth pour conduire les Anglois dans cette mer: ce qu'il n'exécuta point; mais il se retira chez lui & y mourut.

Quand même je ne dirois pas que nous devons cette relation à Purchas, on s'en douteroit, puisqu'elle est inventée sur le même modèle que celle de ce Cowles. L'un & l'autre ont vû, dit-on, un homme qui leur a fait un pareil conte, & Purchas seul l'atteste. On n'en trouve rien dans aucun Auteur, excepté dans Bergeron, qui en 1643. copioit la relation que Purchas avoit publiée en 1624. de ce Chake & Cowles.

N'ayant donc aucune preuve, aucun indice, que jamais Fuca ait fait une pareille découverte que le seul témoignage de Purchas, qui s'est rendu plus que suspect par cette relation de Cowles; il faut en peser toutes les circonstances pour examiner si du moins la vraisemblance y est observée; car en ce cas on pourroit en supposer la vérité, jusqu'à-ce que d'autres relations la détruisent.

1°. A quarante-sept degrés il trouva, dit-on, un détroit, dont l'entrée étoit d'environ quarante lieuës. Il navigea vingt jours, sans se plaindre d'aucun tems contraire. Il faut qu'il ait avancé bien loin, puisqu'il se crut dans la mer du Nord. Si on se fonde sur cette relation, il faut y ajouter une foi entiere. Si donc il assure avoir navigé, non seulement vingt jours, mais *si loin* qu'il crut être dans

la

la mer du Nord, il avoit achevé la découverte, pour laquelle il avoit été envoyé. Cependant M. Delisle dans sa premiere carte de 1750. malgré l'extention qu'il donne à cette prétendue mer de l'Ouest, laisse encore une étendue de vingt degrés de longitude entre son bout oriental & la partie la plus occidentale de la baye de Hudson. Bien plus, dans celle de 1752. & M. Buache dans les siennes, la rétrécissent beaucoup d'avantage. Pourquoi? Ils voyent que toutes les découvertes des François & toutes les relations des Sauvages, contredisent une pareille étendue: cependant pour en faire usage on voudroit l'unir avec le Michinipi, ou la grande eau par un détroit, & par un autre celle-ci avec la mer du Nord, non seulement sans preuve, mais sans aucune vraisemblance. Ils préférent ce parti à celui qui est bien plus naturel, de rejetter de pareilles fables, si mal bâties.

2°. Fuca ne put obtenir de récompense, ni du Viceroi, ni du Roi même. Ce fait ne seroit pas incroyable: On sait assez que dans ces tems-là on n'étoit pas libéral à reconnoitre les services rendus par des étrangers. Mais pourquoi les Espagnols n'ont-ils pas du moins profité de cette découverte? On l'avoit prise si fort à cœur, que malgré le phlegme & la lenteur des Espagnols, on envoya deux fois à la découverte; par quel motif? Il est dit que c'étoit, " pour „ se mettre à couvert des entreprises des Anglois, qui pilloient & „ bruloient tout, & sur tout dans l'appréhension que les Anglois „ ne parvinssent à entrer dans la mer du Sud par la route du Nord-„ Ouest, qu'ils cherchoient depuis plusieurs années ". Cependant après y avoir sacrifié de grandes sommes, on abandonna tout projet, tout établissement, on ne craignit plus rien. Est-ce donc que le passage fut trouvé impossible? Tout au contraire, Fuca crut l'avoir trouvé, & avoir passé dans la mer du Nord. Leurs craintes devoient ainsi fort naturellement être augmentées, fortifiées & fondées. Ne devoient-ils donc pas prendre des mesures pour empêcher que les Anglois ne profitassent de ces découvertes. Point du tout. On croiroit que c'étoit en faveur des Anglois qui n'avoient pas encore découvert ce passage, qu'on auroit fait de si grandes dépenses, afin qu'étant mai-

maitres des côtes de la baye de Hudſon, ils puſſent en profiter. Cependant toute crainte ceſſa chez les Eſpagnols.

3°. Si l'on diſoit qu'on a caché & ſupprimé cette découverte, comme celle de l'Amiral de Fonte, je le croirois parfaitement. Il a été également facile de ſupprimer l'une & l'autre, puiſqu'elles n'ont jamais eu de réalité: Mais ſuppoſons que celle-ci ait été réelle; comment auroit-il été poſſible de la ſupprimer? Fuca très mécontent de l'ingratitude de la Cour, n'auroit-il pas fait rétentir de ſes juſtes plaintes toute l'Eſpagne & tous les pays par où il paſſa en retournant chez lui? On n'en ſauroit douter, puiſqu'il s'en ouvrit au premier inconnu, à Michel Locke Anglois qu'il rencontra à Veniſe. D'où vient qu'il ne s'eſt trouvé qui que ce ſoit que ce prétendu Locke, qui en ait eu connoiſſance?

4°. Fuca paroit avoir bâti ſur cette découverte un projet d'une grande fortune: Locke la lui fait entrevoir évidemment à la Cour d'Angleterre. Les guinées Angloiſes valent bien les piſtoles Eſpagnoles. Il auroit pû en même tems ſatisfaire deux paſſions; la vengeance qui devroit être très agréable à un Grec Eſpagnoliſé, & ſon ambition intéreſſée. Rien de tout cela; il retourne chez lui croupir & mourir dans la miſère. Ceci a-t-il le moindre degré de probabilité?

5°. Je n'alléguerai plus qu'une ſeule réflexion. Ce voyage ſe fit, dit-on, en 1592. Quarante-huit ans après, les mêmes craintes ſaiſirent les Eſpagnols. On envoya de nouveau de Fonte à cette même découverte. N'auroit-il pas été naturel de penſer, qu'on aura fouillé dans toutes les Archives du Pérou & de Madrid, pour fournir à cet Amiral une inſtruction telle, qui put le faire réuſſir dans cette recherche? On ne s'y prend point de cette maniere: ce qui prouve qu'on ignoroit les heureux ſuccès du voyage de Fuca, qui n'étoit antérieur que de quarante-huit ans. On ne ſe ſouvint même plus de ce que des gens encore vivans devoient ſavoir des recits & des plaintes de Fuca. De Fonte n'en ſait rien, & n'en fut inſtruit par qui ce ſoit. Il paſſe & repaſſe cette ouverture de quarante lieuës de large, de même que celle de D. Martin d'Aguilar; elles lui ſont cachées par le pouvoir de quelque Génie mal-faiſant; il ne les cherche pas même; mais à tout hazard il remonte juſqu'au cinquante-troiſiéme,

fiéme, ou cinquante-quatrieme degré; Il se hazarde dans des pays inconnus; il traverse des riviéres, des détroits, des cataractes, des lacs; il revient dire qu'il n'y a point de passage par où les Anglois puissent pénétrer dans la mer du Sud; qu'il avoit franchi le seul passage par où les Espagnols pouvoient passer dans la baye de Hudson, ou dans celle de Baffin; qu'il n'y avoit donc rien à craindre, malgré ce vaste passage tout uni, que Fuca avoit découvert. Tout cela me paroit aussi absurde, que si l'on disoit que ces passages praticables seulement pour les Espagnols, sont fermés & invisibles pour toute autre nation.

§ X.

On ne sait où placer cette mer de l'Ouest.

L'embarras où ces Messieurs se sont trouvés dans leurs différentes cartes, pour placer cette mer de l'Ouest, fournit une sixieme preuve.

1°. Dans la carte tirée des manuscrits de feu M. Guillaume Delisle de 1695. cette mer se trouve depuis le quarantieme degré jusques vers le cinquantieme de latitude; la longitude vers l'Ouest n'est pas déterminée: mais vers l'Est la mer finit à deux cent huitante-un degré. Il y place Quivira, & tous les autres peuples connus par les relations des Espagnols, les Xumanes, Japies, Xabotaos; après ceux-ci les Apaches Vaqueros; enfin les Apaches de Navaio, tous vers l'Ouest, en ajoutant auprès de ces derniers, " fort étendus vers l'Ouest, & „ à ce qu'on croit, jusques au détroit d'Anian". Il place ce détroit & le cap Mendocino plutôt suivant les anciennes que suivant les nouvelles, puisqu'il les place au deux cent trentieme. Le Missouri ne se trouve pas sur cette carte, & il a raison, comme je le ferai voir bientôt.

2°. Dans celle qu'il a donnée au commencement de ce siécle, & dans celle de 1717. la latitude de la mer de l'Ouest est conforme à la précédente: par contre il y a déja adopté les nouvelles idées, en marquant son entrée au dessus du cap Blanc à quarante quatre degrés. Quoique les longitudes ne s'y trouvent pas, on voit par la position de la Californie, Nord-Nord-Ouest, & Sud-Sud-Est, qu'il vien-

dra aux environs des deux cent cinquante degrés, comme les nouvelles cartes.

3°. M. le Professeur Joseph Nicolas Delisle dans sa carte de 1750. place la mer de l'Ouest entre deux cent quarante-cinq & deux cent septante degrés de longitude : la latitude y est de quarante-trois à soixante degrés. Le Missouri s'y trouve fort en abregé, ne prenant en longitude que l'espace d'environ dix-huit degrés. Pour la riviére de l'Ouest, on se garde bien de lui assigner une place, la mer de l'Ouest en auroit été fort incommodée. Le Michinipi, ou lac des Assinipoels, n'y a point de communication avec la mer de l'Ouest, laquelle a à son Nord les prétendues découvertes de de Fonte. Quivira est à l'Est de Teguaio, contre tout ce que les autres cartes en marquent. Celui-là est entre le deux cent septante & deux cent huitantiéme degré de longitude au Nord du Missouri, au Sud des Sioux. La place où Béering doit avoir abordé, deux degrés plus au Nord que Tschirikow, n'y est point indiquée.

4°. Dans la carte du même Géographe de 1752. la mer de l'Ouest, en y comprenant son entrée la plus occidentale, est depuis deux cent quarante-cinq & presque deux cent septante de longitude, comme ci-dessus, & entre quarante trois & cinquante deux & demi de latitude. Quivira, sur le bord oriental de cette mer. Teguaio au Sud de Quivira. Le Missouri jusqu'aux montagnes de Quivira, presque au bord de cette mer. Le Michinipi est changé en lac de Fonte à six degrés plus au Nord que celui de Cristinaux. La côte abordée par Béering, selon quelques uns, n'y est point marquée.

5°. La carte de M. Buache du 9. Août 1752. mer de l'Ouest, depuis deux cent cinquante à deux cent soixante-quatre degrés de longitude; de quarante quatre à cinquante-cinq de latitude. De-là une communication à la grande eau, ou Michinipi, entre cinquante-cinq & cinquante-huit degrés, d'où cette grande eau s'étend jusqu'au soixante-troisieme degré.

Ce que je viens d'observer peut suffire, parce que la plûpart des autres Géographes n'ont pas cette mer de l'Ouest, ou l'ont copiée sur les cartes de ces Messieurs.

On

On peut à présent comparer ces cartes avec la relation de Moncacht-Apé, & ensuite avec toutes celles des autres Sauvages.

Nous avons vû que les Sauvages donnent huit cent lieuës de cours au Missouri; qu'il coule de l'Ouest à l'Est; que le voyage de ce Sauvage a été, en suivant cette riviére, presque tout entier entre le quarante & quarante-deuxieme degré de latitude; que la belle riviére, qui doit avoir son cours vers l'Ouest, aussi long que depuis cette longitude du milieu, le Missouri à l'Est, ainsi de quatre cent lieuës, & qu'on la suppose vers le Nord de deux, tout au plus trois degrés, ainsi à quarante-quatre, ou quarante-cinq. Que cette mer soit donc étendue jusqu'au soixante, au cinquante-deux & demi, ou seulement au cinquantieme degré de latitude; on voit bien que cela ne quadre pas avec le recit de Moncacht-Apé, qui a passé toute cette longitude & latitude, sans trouver aucune apparence de mer. Si l'on veut revoquer en doute cette relation, je ne m'y oppose pas; pourvû qu'on rejette aussi celles qu'on donne sous le nom de de Fonte & de Fuca, qui manquent de toute vraisemblance, tandis qu'elle se trouve parfaite dans celle de Moncacht-Apé. Du moins on convient que les Sauvages sont unanimes sur l'étendue du cours du Missouri, & de la riviére de l'Ouest: l'on connoit d'ailleurs la latitude du Missouri, & il est certain que la belle riviére doit trouver sa latitude; puisque les relations donnent cinq à sept journées de distance de l'une à l'autre. Ainsi on n'en échapera pas, & la mer de l'Ouest doit disparoitre entierement.

Avant que de quitter cette relation de Moncacht-Apé, donnons ici l'extrait de M. le Page, où l'on verra qu'il a été parfaitement dans mes idées sur cette mer de l'Ouest.

„ La nouvelle carte de M. Delisle fait voir la possibilité d'une „ continuité de terrein entre l'Asie & l'Amérique. Un canal qui n'est „ point sans isles, sépare l'Asie d'une terre, qui ne peut être autre „ que l'Amérique. La traversée des Russes de l'Asie à l'Amérique, „ où ils ont aborde, nous prouve que les terres peuvent s'étendre „ dans un sens conforme à celui de Moncacht-Apé; & celle où „ ils ont touché en revenant, pourroit bien être celui des hommes „ barbus, qui alloient couper du bois jaune; à moins que l'on ne

 „ veuille

„ veuille ſuppoſer quelque isle plus méridionale & plus voiſine des
„ isles du Japon; ces hommes ayant une reſſemblance ſi marquée
„ avec les Japonnois & les Chinois.

„ Au reſte, je ne puis diſſimuler que la partie de cette carte dreſ-
„ ſée ſur l'extrait de la relation de l'Amiral Eſpagnol de Fonte, ne
„ s'accorde en aucune façon avec la relation que Moncacht-Apé m'a
„ faite de ſon voyage. Le bon-ſens que je connus à cet homme,
„ qui n'avoit, ni ne pouvoit avoir aucun intérêt à m'en impoſer,
„ me fit ajouter foi à tout ce qu'il me dit; & je ne puis me per-
„ ſuader autre choſe, ſinon qu'il alla ſur les bords même de la mer
„ du Sud, dont la partie la plus ſeptentrionale peut ſe nommer,
„ ſi l'on veut, mer de l'Oueſt. La belle riviére qu'il a deſcendu
„ eſt un fleuve très conſidérable que l'on n'aura point de peine à
„ découvrir, lorſqu'une fois on ſera parvenu aux ſources du Miſſouri;
„ & je ne doute point qu'une ſemblable expédition, ſi elle étoit en-
„ trepriſe, ne fixât entierement nos idées ſur cette partie de l'Amé-
„ rique Septentrionale & ſur la fameuſe mer de l'Oueſt, dont on
„ parle tant dans la Louïſiane, & dont il paroit que l'on déſire la
„ découverte avec ardeur. Pour moi je ſuis porté à croire qu'elle
„ n'exiſte qu'en imagination; car enfin, où veut-on quelle ſoit?
„ Où la trouver? Je ne vois aucune place dans tout l'Univers que
„ dans les rêveries de l'Amiral de Fonte vers le Nord-Oueſt de
„ Santa Fé. Mais ſuppoſons qu'il y ait quelque étendue de mer de
„ ce côté, qui entre dans la partie ſeptentrionale de l'Amérique;
„ cette mer de l'Oueſt doit être à préſent bien reſſerrée dans ſes
„ bornes, depuis qu'on ſait que le Miſſouri prend ſa ſource à
„ huit cent lieuës du fleuve Saint Louïs, & qu'il y a un autre fleuve
„ appellé la belle riviére, qui a un cours oppoſé & parallèle à ce-
„ lui du Miſſouri, mais au Nord, & que cette belle riviére tombe
„ à l'Oueſt dans une mer, dont la côte va gagner l'Iſthme, dont
„ on a parlé, & qui par cette deſcription n'annonce que la mer
„ du Sud, ou pacifique, & c'eſt-là la mer de l'Oueſt &c.".

Il n'eſt pas néceſſaire d'accompagner ces remarques d'aucunes ré-
flexions; chacun eſt à même d'en faire.

Nous

Nous allons à présent examiner d'autres relations sur lesquelles on s'appuye pour établir cette mer de l'Ouest, telle qu'on la représente sur quelques cartes nouvelles (*a*).

§. XI.

Relation de la Hontan.

Commençons par la relation de la Hontan.

Je sais que plusieurs sont depuis long-tems prévenus contre sa véraci-

(*a*) Prévenons ici des erreurs très préjudiciables, dans lesquelles de grands Géographes tombent, uniquement par l'envie déméfurée qu'ils ont d'étaier des systêmes erronés

1°. Ils disent que les Sauvages donnent à la mer le nom de grande eau & de grand lac. Donc, lorsqu'ils se servent de ce terme, ils veulent parler de l'Océan. Je ne comprens pas comment le contraire ne leur saute pas aux yeux. Il n'y a pas une partie du monde, qui contienne autant de lacs & de rivières que l'Amérique. Je doute même que toutes les trois ensemble en contiennent autant. M. Bellin dans sa carte de la partie orientale du Canada, de 1755. donne dans l'espace de huit degrés de latitude, & de dix de longitude, des deux côtés du fleuve St. Laurent vers son embouchure, une quantité innombrable de lacs, presque tous assez petits. Est-ce que les Sauvages doivent inventer de nouvelles expressions que *grand* & *petit*, pour distinguer les grands lacs d'avec les petits? Les Européens, qui se croyent plus de génie, n'employent pas d'autres expressions. Je dis plus; je suppose que les Sauvages eussent un terme qui exprimat précisément le mot de *mer* des Européens, & qu'ils s'en servissent en place de celui de *grand lac*, on n'en seroit pas plus avancé. Ne donne-t-on pas de tout tems le nom de mer à la mer Caspienne, & à d'autres plus petites? Cependant cette mer n'a pas la même étendue, ni la même circonférence que plusieurs grands lacs de l'Amérique, principalement le Michinipi, qui doit avoir six cent lieuës de tour. Les anciens Auteurs ont même donné le nom de mer d'Allemagne au lac de Constance, qui n'est qu'un étang, en comparaison de ces mers. Mais l'eau de quelques-uns est salée; donc c'est l'Océan! Celle de la mer Caspienne ne l'est-elle pas? Personne ne pouvoit mieux connoitre la valeur de ces expressions des Sauvages, que M. Jeremie, qui a été si longues années dans une grande liaison avec eux. Cependant sur leurs relations, il nomme un des lacs la petite mer, & une autre jonction des deux mers, sans qu'il lui fut venu dans l'idée que le nom de mer, ou de grand lac, devoit emporter la signification de l'Océan, ou d'une de ses parties.

2°. Aussi-tôt qu'il est parlé d'un grand lac à une grande distance, on en fait cette prétendue mer de l'Ouest, sans prendre garde, si elle est située au Nord, à l'Ouest, au Nord-Est, ou au Nord-Ouest, ni à quelle distance.

3°. Il en est de même des rivières. Si-tôt que les Sauvages parlent d'une rivière qui court à l'Ouest: Ah! c'est la rivière de l'Ouest; tout comme s'il n'y en auroit pas une vingtaine, peut-être cinquante qui se jettassent de ce côté, comme il y en a un nombre infini, qui courent au Nord, au Sud & à l'Est.

racité. Le P. Charlevoix n'en porte pas un jugement favorable; il dit pourtant dans la liste des Auteurs qu'il a placés à la fin de son histoire de la nouvelle France, qu'il étoit homme de condition, soldat, puis Officier; en ajoutant, que dans sa relation le vrai est mêlé avec le faux; que le voyage de la riviére longue est une pure fiction, aussi fabuleuse que l'isle de Barataria; " mais que cependant „ en France & ailleurs, le plus grand nombre a regardé ces mémoi„ res comme le fruit des voyages d'un cavalier, qui écrivoit mal, „ quoiqu'assez légèrement, & qui n'avoit point de religion, mais „ qui racontoit assez sincérement ce qu'il avoit vû ".

Je crois que ce *grand nombre* raisonnoit bien, & M. D. L. G. D. C. encore mieux, & d'une maniere qui m'a charmé, puisqu'on y voit tout le bon sens possible (*a*). Il rapporte qu'après avoir traversé le lac Michigan, & la baye des puants, après un court trajet par terre, la Hontan descendit par la riviére Ouisconsine dans le Missisipi, & que cette route étoit alors encore inconnue. Qu'il remonta le Missisipi en huit jours jusqu'à la riviere longue, qui vient de l'Ouest, & débouche sur la rive occidentale qu'il place au quarante-cinquieme degré de latitude.

Il entra dans la riviére longue le 23. Octobre (1688.) & la remonta jusqu'au dix-neufvieme de Décembre, & mit environ trente-cinq jours à la descendre jusqu'au Missisipi. Il donne une carte de sa partie de la riviére qu'il parcourt, disant qu'il l'avoit levée lui-même (*b*), & une autre dont l'original fut tracé sur des peaux par des Sauvages, & l'on y voit une riviére tendante à l'Ouest, peu éloignée des sources de la riviére longue. Il entre dans le détail des peuples, qui habitent à l'embouchure de cette seconde riviére, assurant qu'il tient ces connoissances des Sauvages. Les Tahuglauks situés aux environs du grand lac, où se jette cette riviére de l'Ouest &c.

Tou-

(*a*) M. Buache dit que l'Auteur s'est déterminé à faire imprimer ce mémoire depuis la publication de ses considérations, en 1754. & qu'il y a fait diverses additions. Comme je n'ai pû découvrir cette édition séparée, j'ai cru devoir donner un extrait succinct de ses raisons en faveur de la Hontan, tiré de ce Mercure de Paris qui n'est pas entre les mains de tout le monde, & qui n'étant qu'une petite brochure, peut aisement avoir été perdue depuis 1754.

(*b*) En effet, elle est très grossiérement dessinée.

Toutes les parties de sa relation paroissent naturelles ; elles se soutiennent réciproquement, & il semble assez difficile de se persuader qu'elles ne sont que le fruit de l'imagination de l'Auteur. Lorsqu'elle fut publiée, personne ne l'a revoquée en doute : ce ne fut que lorsqu'on a négligé ces découvertes, qu'on a commencé à en douter, qu'on l'a rejettée, & qu'on l'a traitée de chimères, sans en produire aucune preuve.

M. Delisle dans sa carte du Canada avoit mis la riviére longue, & l'a supprimée dans celle du Missisipi, sans en dire la raison. Le P. Charlevoix regarde la découverte du Baron de la Hontan comme aussi fabuleuse que l'isle de Baratarie, sans préuve, qu'il faudroit produire avant de se déterminer à traiter avec tant de mépris la relation d'un voyageur aussi célèbre, Gentil'homme, Officier, qui n'auroit pû esperer des recompenses par des suppositions si grossieres, qui l'auroient deshonoré.

Il étoit accompagné de plusieurs François, qui étoient vivans, lorsque sa relation fut publiée, & qui l'auroient démenti. Ils ne l'ont pas fait. Ceux qui ont pris à tâche de le décrier, n'en ont pû citer aucun. Ayant eu le malheur de déplaire au Ministre, sa disgrace aura pû influer sur son ouvrage, de même que ses sentimens trop libres & peu religieux.

Le P. Hennepin place une riviere à sept ou huit lieuës au Sud du saut St. Antoine, qui vient de l'Ouest ; ce ne peut être que la riviére longue. Elle doit être considérable, puisqu'il la cite, vû qu'il ne fait pas mention de cinq ou six autres, que Messieurs Delisle, Bellin & Danville placent sur le même côté. Une de ces rivieres est nommée par ces Géographes, *riviére cachée*, à peu près sous la même latitude que l'embouchure de la riviére longue par le Hontan.

Benavides parle des Apaches Vaqueros à l'Est du nouveau Mexique ; de-là cent & douze lieuës vers l'Est jusqu'aux Xumanes, Japios, Xabotaos ; à l'Est de ceux-ci les Aixais & la province de Quivira (*a*), dont

(*a*) Nous avons fait voir ci-devant, que Quivira étant situé sur la côte la plus occidentale de l'Amérique, il paroit qu'on a eu tort de donner le même nom à une autre à l'Est du nouveau Mexique.

dont il nomme les habitans Aixaraos, qui ressemblent assez aux Kokoros de la Hontan, & la distance y convient assez.

Lors de la découverte du nouveau Mexique par Antoine d'Espejo, les Sauvages lui firent comprendre qu'à quinze journées de chemin (*a*) il y avoit un grand lac, environné de bourgardes, dont les habitans se servoient d'habits, abondoient en vivres, demeuroient dans de grandes maisons &c.

Les Espagnols de la province de Cibola, & les habitans de Zagato, à vingt lieuës de Cibola, vers l'Ouest, confirmérent la même chose.

Tout ceci s'accorde avec le lac & avec la nation des Tahuglauks. Les Espagnols placent au Nord & au-delà des montagnes du nouveau Mexique, un grand pays, Teguaio, d'où ils prétendent que sortit le premier Motezuma, lorsqu'il entreprit la conquête du Mexique.

Il est sûr que le Missouri prend sa source dans cette longue chaine de montagnes, qui sépare le nouveau Mexique d'avec la Louïsiane (*b*), & que les riviéres qui y prennent leur source, coulent chacune du côté, où elles sortent de terre, vers l'Ouest ou vers l'Est.

La route par le pays des Sioux est d'environ trois degrés plus au Nord que celle de la Hontan. Les indications qu'il reçut d'une riviére à l'Ouest, s'accordent assez avec celles du Sauvage Ochagac, suivie par Danvillé (*c*). La différence est de deux à trois degrés de latitude: Mais il pouvoit facilement s'y tromper, puisqu'il ne l'a copiée que sur les peaux tracées par les Sauvages (*d*).

Ces faits & ces raisonnemens du défenseur du Baron de la Hontan

(*a*) Tous les Auteurs comptent les journées moyennes des Sauvages à raison de dix lieuës.

(*b*) On dispute sur l'étendue de la Louïsiane & du Canada. Les uns nomment Louïsiane tout ce qui est à l'Ouest du Missisipi, ou fleuve St. Louïs, & c'est dans ce sens qu'il faut le prendre ici. D'autres, par contre, nomment Canada, tout ce qui est à l'Ouest du pays connu sous le nom de Canada.

(*c*) M. Buache nous a donné la carte du Sauvage Ochagac dans sa VIII. carte, & plusieurs ont fait entrer ces découvertes dans les leurs.

(*d*) On voit par cette carte même qu'on a regardé ces esquisses des Sauvages comme très imparfaites & seulement pour donner quelques idées; puisque celles de M. Buache & celle du Sauvage, ont très peu de conformité entr'elles, excepté les noms qu'on a ajoutés à celle-ci après coup.

tan devroient ſans doute déja ſuffire pour ne pas mettre au rang des fables ſa relation. Tâchons cependant, d'en faire toujours mieux ſentir la force par quelques réflexions.

On n'a que deux objections à faire contre ſon authenticité; l'une que les circonſtances de ſa relation ne ſont pas confirmées par d'autres; l'autre, que c'étoit un libertin, un homme ſans religion, auquel on ne peut ajouter foi. Mais, je le demande, ſont-ce là des raiſons capables de faire la moindre impreſſion ſur un homme impartial & non prévenu. Je ſais que c'eſt-là le ſort même de toutes les anciennes découvertes; &, comme nous l'avons dit en ſon lieu, la raiſon pourquoi on rejette les anciennes relations Eſpagnoles. Quoi de plus ridicule? Celles-ci, par exemple, étoient tenues pour indubitables par tout le monde: On étoit convaincu que pluſieurs centaines de perſonnes, de toute qualité, en avoient été les témoins oculaires. Les faits étoient donc vrais alors; mais parce que, depuis cent & cinquante ans & plus, perſonne n'a voulu ſe tranſporter dans ces même pays: on trouve que ce qui étoit vrai alors, ne l'eſt plus aujourd'hui; de même que pour les isles de Salomon, pluſieurs terres auſtrales, le lac Patime &c. Il en eſt de même dans le cas préſent: parce que depuis la Hontan & ſes compagnons perſonne n'a voulu ſe hazarder ſi loin, tout ce qu'il dit eſt controuvé; &, ce qu'il y a de plus étonnant eſt, que les découvertes de de Fonte & de Fuca, qui ne roulent que ſur des poſſibilités impoſſibles, ſont reçues avec avidité.

Il y a plus encore; l'Auteur dédie la carte du Canada au Roi de Dannemarck dans le tems que tous ceux qui l'avoient accompagné, étoient encore vivans. Quelle hardieſſe! quelle impudence! de vouloir en impoſer à un grand Roi, à un Souverain puiſſant, duquel il eſpéroit peut-être alors ſa fortune, en recompenſe de ſes travaux & de ſes découvertes.

Ceci peut-il entrer dans l'idée de qui que ce ſoit? Nous voyons d'ailleurs par l'extrait du Mercure que nous avons donné, que la route que la Hontan à tenue pour deſcendre au Miſſiſipi, étoit inconnue avant lui; qu'elle ne l'eſt plus aujourd'hui; qu'on la trouve telle qu'il l'a décrite; & qu'il n'a pû la ſavoir d'un autre, puiſqu'elle

étoit inconnue. Si donc on a trouvé conformes à la vérité les articles qu'on a pû reconnoitre du depuis, n'eſt-il pas injuſte de rejetter ce qu'on n'a pas vû, ſeulement parce qu'on ne l'a pas vû. Ne faudra-t-il donc croire de tous les faits, de toutes les relations, que ce qu'on a vû ſoi-même ?

3°. Il eſt certain qu'on a encore découvert une riviére à la même latitude, où il place l'embouchure de la riviére longue. Je ſais qu'on a trouvé à propos de lui donner d'autres noms ; celui de *St Pierre*, ou celui de *riviére cachée:* cent autres perſonnes pourroient lui donner autant de noms. Mais ſi pour cette raiſon on en veut faire autant de différentes riviéres, ne multipliera-t-on pas les êtres, & ne mettra-t-on pas une confuſion dans la Géographie, dont elle n'a pas beſoin ?

4°. La Hontan repréſente une chaine de montagnes, qui deſcend du Nord au Sud, & qui fait les limites entre les Moozemleks, & les Gnaeſitures. M. Buache par ſa ſcience phyſique donne la même chaine ; à la vérité beaucoup plus à l'Eſt, pour l'amour de ſon ſyſtême ſur la mer de l'Oueſt, & ſur le peu de largeur de la Californie : mais enfin, c'eſt la même chaine. La Hontan n'étoit pas homme d'étude, ni phyſicien; comment donc imaginer cette chaine, qui exiſte, ſi les Moozemleks ne lui en avoient dônné réellement la connoiſſance ?

5°. La remarque de D. L. G. D. C. eſt importante, ſur la conformité de cette relation avec celle des Eſpagnols de tout tems. Rien, à mon avis, ne fait une preuve auſſi forte en faveur de l'authenticité d'une relation, que ſa conformité avec les découvertes des premiers tems.

6°. Je n'ignore pas que la Hontan n'eſt pas toujours exact dans les latitudes Ceci mérite quelqu'attention.

M. le Page donne une diſtance de trois cent lieuës du Miſſouri au ſaut St. Antoine, qu'on ne compte que huit à dix lieuës au deſſus de la riviére longue, & pourtant un peu au-delà du quarante-cinquieme degré ; ainſi ſeulement cinq degrés pour les trois cent lieuës; ce qui eſt une erreur manifeſte, à moins qu'il n'en compte autant pour remonter ce fleuve rapide.

M.

M. Bellin, dans sa carte de la partie occidentale du Canada, place l'Ouisconsinc à un peu plus de quarante trois degrés, & la riviére St. Pierre à quarante-cinq. On peut compter environ trente-six à trente-huit lieuës; & la Hontan dit, qu'il a employé huit jours à faire ce voyage; ce qui est très possible, en montant un fleuve aussi grand & aussi rapide.

M. Danville dans la premiere de ses cinq cartes, qui ensemble représentent toute l'Amérique, place la riviere de St. Pierre à un peu plus de quarante-quatre degrés, & l'Ouisconsinc à quarante trois. Celle-là doit sortir, d'après toutes ces cartes, du lac des Tintons, dont nous parlerons ci-après.

Sans nous arrêter plus long-tems sur ce sujet, nous concluons que cette découverte de la Hontan, n'ayant jamais été contredite par d'autres relations; qu'au contraire, le peu qu'on a découvert du depuis s'y est toujours trouvé assez conforme; on doit la regarder comme authentique, aussi long-tems que des faits certains, qui attestent le contraire, ne la détruisent..

Venons à la seconde objection, sur laquelle je n'ai rien à dire, sinon que, si on ne doit ajouter aucune foi pour des faits & des voyages, qu'à des gens de bonnes moeurs & à de bons Chrêtiens, il en faudroit rejetter beaucoup, & souvent donner dans des erreurs; puisque quelquefois de très honnêtes gens, par crédulité, ou manque de génie, rapportent des fait erronés. On a toujours distingué entre les faits historiques, où l'Auteur n'a aucun interêt & ceux de la Religion. On en doit agir de même ici. Personne ne croira que l'Adario du B. de la Hontan ait été un homme en chair & en os; on voit évidemment que c'est lui-même: Mais la relation du voyage ne doit pas être moins authentique, n'étant point de même nature que ses dialogues.

§. XII.

Calculs pour rectifier les positions.

Puisqu'il s'agit de calculs pour rectifier les positions dans les cartes, je me vois obligé de rapporter ici ce que j'en trouve, pour les points principaux.

Je prie le lecteur de se souvenir que dans les cartes d'Acosta il n'y a ni longitude, ni latitude : je suis donc obligé d'aller à tâtons & par estime.

1°. Dans sa carte générale de l'Amérique la côte de la Californie va droit Ouest-Nord-Ouest jusques un peu en deça de Rio grande ; depuis là un peu Sud-Ouest jusqu'à Quivira ; ensuite Nord-Ouest au cap Mendocino, qui est à peu près à la latitude de quarante-deux degrés. On voit un détroit entre ce cap & l'isle de la Plata, qui est au Nord du Japon. Le détroit d'Anian y est fort large, parce qu'il y manque le Kamtschatka ; à environ cinquante-cinq degrés le Rio de los Estrechos ; & à près de cinquante-neuf les grandes Corrientes. Le Rio Hermoso, le même que Rio de Hila, prend sa source dans les montagnes, au Nord du nouveau Mexique, fort à l'Est, ou Nord-Est de son embouchure dans la mer vermeille.

2°. La carte particuliere d'Anian & de Quivira présente une grande diversité de la précedente. Il y a deux caps blancs, l'un à environ cent nonante degrés de longitude & cinquante deux de latitude à côté du Rio de los Estrechos vers le Sud ; l'autre à deux cent vingt degrés de longitude & trente-cinq de latitude. La côte va à l'Ouest jusqu'à los Pinnatas ; ensuite Nord, à Baia hermosa ; alors presque toute à l'Ouest jusqu'au cap Mendocin, qui est à cent huitante-cinq degrés de longitude & quarante-deux de latitude ; un cap au Sud de grandes Corrientes, ici à environ soixante degrés ; avance jusqu'à cent huitante degrés de longitude ; & un à son Nord jusqu'à cent septante-neuf degrés ; & une riviére dont la source à environ deux cent & vingt degrés de longitude & cinquante-sept de latitude, qui coule vers le Nord-Ouest & se jette dans la mer septentrionale vers le cent nonante-huitieme degré de longitude, & soixante-neufvieme de latitude ; qui, à moitié chemin, reçoit une autre riviére venant du Sud. Sur la riviére principale sans nom, sont ceux des villes Cubirago, Salboi, & Pagul, au Sud-Est du dit confluent.

3°. Dans celle de Conibas, cette ville dans une isle d'un golfe de la mer septentrionale à cinquante cinq degrés de latitude ; à cinquante & un, la source d'une riviére nommée Obilo, qui coule Nord-Ouest, ensuite droit au Nord dans la mer à septante degrés.

Sur

Sur cette riviére font marquées les villes Zuhaïra, Zubilaga, Conoagua, & Ciogigua. La *feptem civitatum patria* (*a*) avec un lac au Nord de la nouvelle Grenade, & en Oueft-Nord-Oueft d'Axa; à quarante-deux degrés de latitude.

4°. La carte de Nuova Granata à la côte de la Californie, tournée Oueft-Nord-Oueft, enfuite prefque toujours Oueft; la *feptem civitatum patria* à quarante-quatre degrés, d'où fort la riviére de la Hila, au Sud de laquelle, environ à trente-fix degrés, eft Cevola.

5°. Enfin dans la carte de la mer pacifique il n'y a point de noms fur le Continent, qui eft placé beaucoup plus loin du Japon que dans la premiere.

6°. Dans une carte dont j'ai oublié le nom de l'Auteur, mais que je crois Sanfon, le cap Mondo eft à trente degrés de latitude & deux cent trente-cinq de longitude. De-là on voit la côte aller Oueft-Nord-Oueft à deux cent vingt-huit degrés; une vafte baye, nommée Laguna de los Apoftolos; à deux cent vingt-trois & demi, le cap de Perceles qui s'avance à l'Oueft; & toute cette côte au deffous & au deffus eft Nord & Sud; après quoi elle court Oueft-Nord-Oueft jufqu'à la nouvelle Albion, Sierra Nevada, & jufqu'au cap Mendocin, qui eft à quarante-trois degrés & demi de latitude, & cent nonante-cinq de longitude.

Nous ne parlerons pas des cartes nouvelles pour ne pas ennuier le lecteur: Elles font entre les mains de tout le monde.

Rapportons fuccinctement le voyage de la Hontan pour former nôtre calcul.

Le 8. Novembre 1688. il entra dans la riviére longue à un peu plus de quarante-cinq degrés de latitude. On ne peut pas tout-à-fait faire fond fur les journées, parce qu'il omet à quelques-unes combien de lieuës il a fait; cependant il paroit qu'avant d'arriver au premier village de Cokoros, il fit plus de cinquante lieuës; on lui dit que de-là il y en avoit foixante jufqu'aux Effanapés. Suivant un

(*a*) Dans ces cartes & d'autres on a pris le mot de *civitas* dans le fens le plus étroit, & on y a repréfenté fept villes; au lieu qu'ici il ne fignifie, à mon avis, que *nation*; & veut indiquer les fept nations des Méxicains, qu'on affuroit en tout tems être venus du Nord.

un calcul modéré, sa route en indique pour le moins autant. Il fit encore cinquante lieuës jusqu'au grand village du Chef de cette nation.

Il en partit le 4. Décembre. Après quinze jours de navigation il arriva à l'isle où il devoit faire quelque séjour chez les Gnacsitares, qui envoyérent à quatre-vingt lieuës au Sud pour amener des hommes, qui pussent juger si la Hontan & ses gens étoient Espagnols; & qui décidérent pour la négative. Ils ont un Roi despotique & sont éloignés du nouveau Mexique de huitante tazous, ou deux cent quarante lieuës, qui font douze degrés (*b*).

Les Moseemleks lui parurent des Espagnols; il étoient vêtus, & avoient une barbe touffue, des cheveux au dessous des oreilles. Cette nation habite le long d'une riviére qui tire sa source d'une chaine de montagne, & dans la même où se forme la riviére longue. La source de la guerre avec les Gnacsitares est la chasse des bœufs, malgré les bornes marquées des deux côtés des montagnes, qui ne sont habitées que par des ours & autres bêtes féroces. La grande riviére se jette fort au Sud dans un lac d'eau salée, qui a trois cent lieuës de tour, & trente de large. A cent & cinquante lieuës de ces montagnes vers le bas de la riviére il y a six belles villes. Les murailles des maisons y sont de pierre, enduite de terre grasse, sans toit, & en maniere de plate-forme, où habitent les Tahuglauks, de même que dans plus de cent autres villes autour du lac. Cette nation a de gros bâtimens de deux cent pieds de long, dont ils se servent sur ce lac. Ils cultivent les arts & la méchanique; font des étoffes, des haches de cuivre &c. Le Gouvernement est aussi

(*b*) Ces huitante & ces deux cent quarante lieuës peuvent se concilier. Le nom du nouveau Mexique ne pouvoit-être connu, ni des Moseemlek, ni des Gnacsitares. Il falloit user de circonlocutions, & dire, jusqu'aux habitations des Espagnols; alors ces deux cent quarante lieuës, ou douze degrés finissent vers le Rio de los Apostolos, Rio de Hila Où, selon le P. Kino, ces habitations commencent. Pour les huitante lieuës, elles peuvent finir vers les Padoucas, & la source du Rio del Norte du nouveau Mexique. On voit que les Padoucas sont en relation avec les Espagnols, dont ils tirent les chevaux. Mais que cette relation est foible, puisque les armes à feu leur étoient inconnues avant l'arrivée de M. de Bourgmont, de même que les haches & couteaux de fer &c Cependant leur connoissance pouvoit suffire pour connoitre les Espagnols.

aussi monarchique que celui des Turcs. Les peuples y sont aussi nombreux, disoient les Mozeemleks, que les feuilles des arbres. Ils achétent de ceux-ci des veaux pour manger, pour en élever & les faire servir à la charrue, pour préparer les peaux & en faire la chaussure & des vêtemens. Ils portent la barbe de la longueur de deux doigts, un habit en tunique, qui descend jusqu'aux genoux; coëffez d'un bonnet pyramidal d'une hauteur excessive; chaussés d'une bottine qui leur cache toute la jambe; toujours armés d'un bâton ferré. Leurs femmes sont enfermées. Ils aiment la guerre & la font presque toujours à des nations qui ne leur cédent ni en puissance, ni en forces. S'ils en rencontrent des troupes errantes, inférieures, ils croiroient faire un crime de les attaquer. La riviére de ces deux peuples descend toujours vers le couchant. Les Mozeemleks méprisoient fort les Gnacsitares, comme des barbares & des brutes, quoique l'Auteur n'ait jamais vû de Sauvages d'aussi bon sens, si traitables, ni si accommodans: mais les Mozeemleks étoient si polis & si honnêtes, qu'on les auroit pris pour des François. Il représente la figure d'une médaille de Tahuglauks, de cuivre rouge. Selon sa carte la riviére longue coule toujours sous le quarante-sixieme degré, depuis l'Ouest en ligne droite; comme ensuite celle des Mozeemleks vers l'Ouest aussi au quarante-neufvieme degré. Il place le commencement de la riviere longue, comme on l'a dit, à deux cent huitante-six de longitude; les bornes occidentales des Gnacsitares à deux cent cinquante-huit; les villages des Mozeemleks à environ deux cent cinquante; la source de leur riviére, presque à deux cent soixante deux; la chaine des montagnes coupée par le haut, & le bas de la carte à cinquante-un, descend Sud, ensuite Sud-Ouest; de-là encore Sud, & enfin Sud-Ouest & Ouest.

On trouve sur sa carte l'embouchure d'une riviére dans le Missisipi, du côté de l'Ouest, à cinquante & un degrés, qu'il nomme riviére d'Ascious: on ne peut douter qu'il n'ait dû dire, des Sioux.

Il remarque sur les nations qu'il a trouvées sur la route, que plus il avoit avancé à l'Ouest, & plus elles étoient policées; & que depuis les Essanapés, le Calumet n'avoit plus lieu.

Nous

Nous allons voir à présent où ces distances nous conduisent : Prenons-nous y de différente maniere pour former ces calculs. M. D. L. G. D. C. trouve que la Hontan a employé cinquante-sept jours pour remonter la riviére longue, jusqu'aux Gnacsitares, & trente-cinq jours pour redescendre. En égalisant un nombre avec l'autre, nous aurons quarante-six jours, qui, à dix lieuës, font quatre cent soixante lieuës. Conservons seulement la distance donnée sur la carte, qui est jusqu'aux bornes des Gnacsitares contre les Mozeemleks, de quatre cent lieuës. De-là jusqu'au lac des Tahuglauks, cent cinquante lieuës. Ce lac, de trois cent lieuës de tour sur trente de large, devroit donner cent lieuës de long : n'en comptons que quatre-vingt ; voilà déja six cent & trente lieuës. Nous avons dit qu'au quarante-sixieme degré on ne devroit compter qu'environ quatorze lieuës pour le degré. Si nous comptions les vingt en entier, nous aurions trente & un degrés & demi. Ainsi, déduits de deux cent huitante-six, qui est la plus forte longitude qu'on donne dans aucune carte. Resteroient toujours deux cent cinquante quatre degrés & demi ; ce qui porteroit au beau milieu de la mer de l'Ouest.

Cette mer est, dit-on, la même que le lac des Tahuglauks. Mais il n'y a pas la moindre ressemblance. On veut que Fuca y ait navigé plus de vingt jours, toujours au Nord & Nord-Est, sans trouver de fin. Cependant ce lac n'a que trente lieuës de large ; & l'entrée du lac en auroit quarante. On a sû quelle étoit sa circonference : avec cela Fuca n'a vû aucune, ni des grandes, ni des petites villes.

Remarquons encore d'autres faits importans. Les Tahuglauks font la guerre à d'autres peuples, qui ne leur cédent, ni en puissance, ni en forces ; & quoique leur nombre soit comparé aux feuilles des arbres, ils trouvent cependant des peuples plus à l'Ouest, qui ne sont pas moins nombreux. Il faut donc que le Continent s'étende encore bien loin. On doit aussi observer que la Hontan ne dit point, que la riviére ait communication avec la mer depuis ce grand lac : mais on doit croire qu'elle y passe & va toujours à l'Ouest. Elle répondroit alors assez pour la latitude à celle que M. Muller place à quarante-cinq degrés : mais à deux cent quarante-six ou deux cent quarante-sept de longitude, & qu'il fait sortir du lac Ouinipigon, entre

entre le quarante-septieme degré & demi, & le cinquantieme de latitude, qui sauroit d'autant moins être celui des Tahuglauks, que celui-là est à l'Est & celui-ci à l'Ouest de la chaine de montagnes; sans compter que sur le premier il y a le fort Maurepas, & que les environs devroient être connus des François. Il se peut qu'on ait voulu concilier ces contradictions, puisqu'on varie si fort dans les longitudes & les latitudes; la carte tracée par Ouagach donnant toute liberté de le faire: cependant cette conciliation est impossible, si le lac des Tahuglauks est à environ quarante-cinq degrés de latitude, & au Sud du fleuve de Missisipi; par contre tous ces lacs à son Nord. Et pour la longitude il n'y a pas la moindre conciliation à espérer, lorsque le dernier de ces lacs, l'Ouinipigon doit se trouver à deux cent septante-cinq degrés. Et celui des Tahuglauks ne sauroit être qu'au deux cent quarante-cinq à deux cent cinquante, en donnant plus qu'on ne sauroit accorder.

Que sera-ce, si on réduit ces six cent trente lieuës en degrés de quatorze lieuës, comme elles doivent l'être incontestablement à cette latitude? Elles feront quarante cinq degrés; & le bout occidental du lac des Tahuglauks viendroit au deux cent quarante-unieme degré de longitude, vers l'entrée de Fuca; & les nations plus éloignées dans la pleine mer, qu'on suppose à son Ouest & Sud-Ouest. Mais si on peut s'en tenir aux anciennes cartes, il se trouvera vers le Royaume de Tolm, ou dans le pays de Teguaïo, si fort avancé vers l'Est dans les nouvelles cartes; les douze degrés de distance entre le nouveau Mexique & les Guacsitares y conduisent & feroient les huitante lieuës; & encore plus les huitante lieuës entre ceux-ci & les Sauvages voisins des Espagnols.

Pour fortifier nos conjectures, examinons les relations que Mr. Buache même donne, pour s'en servir à appuyer l'opinion contraire.

Il insère dans son ouvrage le Mémoire de M. Guillaume Delisle, qui soutient comme une chose avérée, & connue, que Quivira est au Nord, ou au Nord-Est du nouveau Mexique. Il dit même que Vasquez Coronat fit sa route au Nord-Est.

J'ai fais voir le contraire. Dans sa carte comme dans toutes les anciennes, Quivira est tout près du cap Mendocin: & dans sa re-

lation il eſt dit qu'on fit un voyage de deux cent & vingt mille pas, depuis Cicuica qui eſt à ſon Eſt, & pourtant à l'Oueſt ou Nord-Oueſt de la Californie : & par ces anciennes cartes on voit qu'en effet Quivira étoit ſituée ſur la mer, mais ſur la mer pacifique. Il n'eſt donc pas néceſſaire d'en forger une nouvelle pour l'y placer.

D'où vient que ni les Eſpagnols du nouveau Mexique, des environs de Santa Fé, ni les François par les Padoucas, par les Sioux, par les Canſez, par les Aſſinipoëls, leſquels, ſelon les nouvelles cartes, ſont voiſins de cette prétendue mer de l'Oueſt & grands coureurs; qui, ſelon Charlevoix ne ſe font pas une affaire d'une courſe de ſept à huit cent lieuës, n'en ont rien appris?

Il paroît qu'il y a une certaine fatalité qui empêche qu'on ne faſſe plus aucune attention aux relations des premiers navigateurs, & qu'on veuille ſe repaître de chimères à leur place : ce qui ne peut qu'être infiniment préjudiciable aux progrès de la Géographie. J'aurai toujours pour maxime de comparer les découvertes nouvelles & authentiques avec les anciennes, pour corriger les unes par les autres. Quivira étoit ſituée à l'Oueſt de la Californie; le nom, peut-être même le bourg, & une partie du pays de ce nom, auront diſparu, & alors chacun aura ſuivi ſon imagination.

Selon d'Acoſta la mer la plus proche de Cevola en eſt à cent cinquante lieuës; on voit bien qu'il ne parle pas de la nouvelle mer de l'Oueſt qui en eſt plus proche ; & s'ils ſont allé chercher des cuirs de bœufs dans des plaines, proche un grand lac, vers le Nord, ce ſera celui des ſept nations, *ſeptem civitatum*, qui dans les anciennes cartes, eſt au Nord de Cevola; car pour une mer plus vaſte, Antoine d'Eſpeio a dit expreſſement dans ſa relation de 1582. qu'à ſoixante journées, & non à huit, il y avoit un grand lac: ſi c'eſt une mer interne, ou l'Océan, c'eſt ce qu'on ignore. A ſoixante journées, dis-je, ou pour le moins ſix cent lieuës de Cevola, il y avoit un grand lac, ſur la rive duquel il y avoit pluſieurs bourgades. Cevola eſt au trente-quatre, ou au trente-ſeptieme degré (a) au

(a) On donne de ſi divers noms à cette riviére, qui ſe jette dans le Colorado, & on les multiplie tant qu'on ne finit qu'en faire ; Rio de los Apoſtoles, Rio d'Eſperanza, Rio Azul, Rio de Hila, Rio de Coral, Rio Tigna &c. On en fait deux, trois, quatre riviéres differentes. Le Rio Colorado nommé Totonteac.

au Sud de Rio Azul. Qu'on cherche ce lac à six cent lieuës où l'on voudra, on ne trouvera pas cette mer de l'Ouest ou de Quivira. Au Nord il faudroit venir jusqu'à la hauteur de soixante-quatre ou soixante-huit degrés; il n'y en a que dix ou douze jusqu'à la prétendue mer de l'Ouest. Au Nord-Ouest cela est possible, ne doutant pas que depuis le deux cent ou deux cent soixantieme il n'y ait encore beaucoup de grands lacs inconnus. Peut-être sera-ce le Michinipi ou lac des Assinipoels, qui est réellement un grand lac, dont les bords sont fertiles & bien peuplés, dans un climat doux, & qui est éloigné de Cevola d'environ trente degrés. Mais alors il faut encore abandonner la mer de l'Ouest, de nouvelle création. Si on la cherchoit à l'Ouest, ou au Nord-Ouest, il faudroit bien reculer les côtes, qu'on a placées au deux cent cinquantieme degré, & se conformer aux anciennes cartes; d'autant plus qu'alors il faudroit réduire la mésure du degré selon la latitude, qu'on suivroit pour aller vers l'Ouest. On comprend pourtant qu'il devoit se trouver vers le Nord; car d'Espeio s'étant avancé fort loin le long du Rio Colorado, ou bien Rio del Norte du nouveau Mexique, plus il avança, & plus il entendit parler de ce grand lac: ce qui me confirme dans l'idée que c'est le Michinipi. A son dernier terme, qu'il n'indique pas, on l'assura qu'à peu de distance il y avoit une grande riviere qui se jettoit dans la mer du Nord: ce sera la même dont on avoit déja connoissance du tems des premieres découvertes, & qui se trouve sur les cartes d'Acosta.

D. Juan d'Ognate découvrit en 1602. le lac Conibas, & une ville, dit-il, de sept lieuës de long & deux de large. N'aura-t-il pas été au lac des Tahuglauks, & prit pour une seule ville les six grandes villes qui s'y trouvent, vers l'embouchure de la riviére de l'Ouest? mais enfin ce n'est pas là encore la mer de l'Ouest de Fuca.

Je ne sais, si je dois toucher la relation de Purchas (*a*) sur les Anglois de la Virginie, & de Dermer: elle est du calibre des autres de sa façon. Il est possible que les Sauvages au midi & à l'Occident de ce pays, ont parlé d'un grand lac; mais il faudroit vouloir s'aveugler pour croire qu'ils ont voulu parler de la mer de l'Ouest.

(*a*) p. 28.

Les peuples situés à deux cent nonante degrés de longitude ; & à trente-cinq ou quarante de latitude en ont connoissance, & les François du Canada & de la Louisiane, même ceux qui, avec M. de Bourgmont, ont été chez les Padoucas à deux cent quarante-cinq degrés de longitude, peuple nombreux, qui s'étend, on ne sait à quelle distance, vers l'Ouest, l'ignorent parfaitement. Quel conte ! Les trois lacs Huron, Michigan & supérieur, qui n'en font presque qu'un seul, ne conviennent-ils pas mieux à cette connoissance des habitans de la Virginie, qui en sont peu éloignés ?

Je suppose que les Nipirissiniens soient à la distance de la mer de l'Ouest, telle qu'on a trouvé à propos de la placer ; qui sont les peuples qui y abordent par mer ? S'ils viennent du Nord, on auroit dû avoir des nouvelles de cette découverte de de Fonte, puisqu'on a voulu assigner cette place à ces pays : de l'Ouest, il est impossible : on a laissé si peu d'espace entre les deux mers, qu'on ne peut y supposer de grandes nations : par l'Océan, encore moins. Ni les Espagnols, ni les Russiens, ni les Chinois, ni les Japonnois ne font ce commerce ; & les Sauvages ont des canots, tout au plus des pirogues, & non de grands vaisseaux.

Le rapport de Purchas, de ce que la nation neutre & les habitans de la pointe occidentale du lac Supérieur disent, ne mérite pas qu'on s'y arrête. Depuis cent à cent & vingt ans, que les François ont poussé toujours plus loin leurs découvertes, n'auroient-ils pas eu connoissance de cette mer ? Entre les divers lacs marqués par Ochagach, n'est-il pas aisé d'en choisir un, pour en faire celui dont ces Sauvages parloient ? La relation du P. Marquette, ne répond-elle pas à celle de la Hontan ? La riviére de l'Ouest se jette dans le lac des Tahuglauks, qui ont des vaisseaux de deux cents pieds de long. Il faut toujours y revenir. Ces hommes vêtus, barbus, qui viennent dans de gros vaisseaux, ne sont ni Européens, ni Asiatiques, mais des peuples civilisés de l'Amérique, que nous ne connoissons pas encore.

La relation du P. Dablon (*a*) est de même nature ; & je ne cesserai de répéter que tous les lacs de trois, quatre, cinq à six cent lieues

(*a*) p. 29.

lieuës de tour, sont sans contredit de grands lacs, & qu'on a tort de vouloir prendre pour l'Océan, ou une partie de l'Océan, tous les lacs que les Sauvages nomment grands.

Cet écrivain prétend que les Nadouessis sont au bout du monde, & qu'il n'y a plus vers l'Occident que les Karezi : mais les nouvelles cartes, les découvertes les plus récentes & même les Nadouessioux, ou Sioux disent le contraire; car la terre coupée veut dire un détroit, & c'est celui d'Anian dont il s'agit, qui même, selon ces mêmes cartes, seroit toujours vers le deux cent & cinquiéme degré. On triomphe de ce lac d'eau puante, qui, dit-on, ne peut être que l'Océan. Mais combien n'y a-t-il pas de lacs, ou mers internes, dont l'eau est salée ?

A vingt journées ou deux cent lieuës du Missisipi, dit-on encore, il y a une nation qui a commerce avec une autre, dont elle tire des haches; ce n'est point là une preuve de l'existence de la mer de l'Ouest. Les Tahuglauks pouvoient en fournir.

Ce que le P. Zenobe dit, qu'au-delà des montagnes, où les riviéres prennent leur source, il y a un lac, est encore conforme au recit de la Hontan, de même que la relation de M. le Sueur. Quand même la Hontan ne parle point de forteresse, il est probable que des gens aussi ingénieux & aussi guerriers que les Tahuglauks, se seront fortifiés: les plus Sauvages le sont par des palissades, & les autres chacun à proportion de son génie inventif. D'ailleurs, presque toutes les preuves qu'on employe ne servent qu'à établir la réalité d'une riviére de l'Ouest. Je la nie si peu, que je soutiens qu'il y en a plusieurs, &, selon les apparences, en grand nombre même. Je prie enfin le lecteur d'observer que toutes les relations qu'on peut nous opposer sont des années 1632. à 1670. Cependant dans les cartes de M. Sanson le fils même, publiées en 1683. sur les relations les plus nouvelles, le lac Supérieur, le Michigan & tous les pays à leur Ouest, ne sont pas déterminés : Comment donc aura-t-on eu connoissance des pays & des lacs situés à quatre cent lieuës au-delà ? On remarque même, qu'on n'avoit aucune connoissance de l'existence du fleuve Missisipi, qui est si proche. On ne doit donc pas faire le moindre fond sur ces relations pour des pays si éloignés.

Les Panis de M. le Sueur (*a*) sont marqués sur la carte de M. Delisle, comme habitans les Rives du Missouri, entre le Canfez à l'Est & les Padoucas à l'Ouest. D'où vient que ces Panis qui ne sont qu'une très petite nation, parlent de cette riviére de l'Ouest, & que les Padoucas, qui forment un peuple très nombreux & fort étendu vers l'Ouest, n'en disent mot? D'où vient encore que M. Delisle ne la marque pas? Cependant M. de Bourgmont allant des Canfez aux Padoucas, & même deux fois de suite, avec nombre de ses gens, devoit y passer. Quant au P. Hennepin, ce que M. Delisle en rapporte ne vaut pas la peine d'en parler, mais bien ce qu'il omet, & que nous allons suppléer.

Dans sa relation du Missisipi il prétend prouver que le détroit d'Anian est une pure chimére: voici comment il s'y prend.

Etant chez les Issati, les mêmes que les Sioux, qu'il place au cinquante-deuxieme degré; mettons-les au cinquantieme, & à deux cent huitante de longitude, il y vit arriver en ambassade des Sauvages de l'Ouest, de plus de cinq cent lieuës; & pour le prouver il dit qu'ils ont marché pendant quatre lunes sans se reposer que pour dormir & pour tuer dequoi manger. Il a raison de dire *plus* de cinq cent lieuës. J'ai dis qu'on compte les journées de marche des Sauvages à dix lieuës: il y en a qui en font jusqu'à vingt-cinq. N'en comptons que sept lieuës par jour; cela fera pour tout le voyage huit cent quarante lieuës. Mettons huit cent: le degré à cette hauteur est de douze lieuës quarante-huit minutes; ce qui feroit soixante-deux degrés & demi; déduits de deux cent huitante, restent deux cent & quinze degrés & demi. Mais supposons les cinq cent lieuës seulement, cela fera presque quarante degrés, & viendra au deux cent quarantieme degré. Mais il y a plus; ils disoient que les nations *qui habitent plus à l'Ouest*, ont un pays de prairies & de campagnes immenses, coupées de riviéres, qui viennent du Nord: ajoutant que dans tout leur voyage ils n'ont passé aucun grand lac (*b*). Que

(*a*) pag. 30.

(*b*) M. Guillaume Delisle aura été de cet avis, & non de celui de ses successeurs, lorsqu'il parle de ces prairies & de ces campagnes des Nadouesis, au cinquante-cinquieme degré, & au Nord de la

Que devient alors la mer de l'Oueſt, lorſqu'ils auroient dû y paſſer par le beau milieu? Que devient le nouveau ſyſtême ſur ces pays ſeptentrionaux, lorſque cette relation ne s'accorde qu'avec les anciennes des Eſpagnols & avec leurs cartes?

Je ſuis ſi bien de l'avis de M. Deliſle (*a*), que les grandes riviéres de l'Oueſt ne ſe déchargent pas dans la mer vermeille, que je crois plûtôt des unes qu'elles coulent juſqu'au détroit d'Anian, comme nous verrons ci-après; d'autres dans les mers du Sud & du Nord. Je le ſuis encore en ceci, que les Sauvages ne ſe ſont pas accordés pour tromper les François par leurs relations; & qu'on peut s'y fonder en gros & autant que leur peu de connoiſſances géographiques nous laiſſent pénétrer ces rapports, & en tirer les conſéquences qui en découlent naturellement.

Il eſt très poſſible que les Ilinois ayent habité autrefois ſur un grand lac, ou même ſur la mer du Sud; mais que ce ſoit ſur la prétendue mer de l'Oueſt, je n'en vois aucune preuve.

Ce que dit Gomara mérite en effet nôtre attention. Je voudrois bien ſavoir ſi ce ſont les Chinois, les Japonnois, ou les Eſpagnols, qui vinrent à Quivira avec des vaiſſeaux à vergues dorées & des prouës argentées, & ſi on leur en a jamais vû. Si le fait eſt tel que Gomara le dit, on doit en conclure naturellement, que ces galans mariniers n'ont pas fait un grand trajet ſur une mer auſſi orageuſe, mais qu'ils ont traverſé ſimplement une mer de trois cent, quatre cent, cinq cent lieuës de circuit. Si cette nation a inventé des arts & des métiers; ſi elle eſt civiliſée & placée au milieu du Continent, ſes marchandiſes qu'on croyoit venir de la Chine, pouvoient fort bien être de ſa propre fabrique: D'autant plus que lorſque les Sauvages parlent de leurs ciſeaux, couteaux, haches &c. ils aſſurent que ces ouvrages ne ſont pas de la même forme que ceux des Européens, comme l'Auteur le rapporte lui-même (*b*). Auſſi eſt-il dit que ces Etrangers n'avoient ni barbe, ni cheveux, & que pour

la nouvelle mer de l'Oueſt de même que des alliés de cette nation, à cinq cent lieuës, c'eſt-à-dire à plus de trente-cinq degrés à l'Occident de ceux-ci.

(*a*) p. 31.

(*b*) p. 32.

pour cette raiſon on les appelloit têtes pelées, qui, diſoient-ils, auroient été bien aiſes de voir des François.

M. Deliſle tâche de trouver par eſtime la diſtance entre le nouveau Mexique & Quivira : il parle de quatre-vingt à quatre-vingt-dix lieuës. Il ſe fonde ſur la relation de Vaſquez Coronat, qui aſſurément ne peut être celle donc Acoſta parle, puiſque celui-ci paroit indiquer un éloignement bien plus grand. Par contre, la diſtance que M. Deliſle donne, ſera ſeulement trop grande, ſelon quelques cartes : mais adoptons-la. Eſt-il poſſible qu'à quatre-vingt ou quatre-vingt-dix lieuës, qui n'eſt qu'une promenade dans ces pays, on ignore juſqu'à l'exiſtence & l'emplacement même de Quivira ? Comment les Padoucas, alliés des François, & qui, ſuivant la carte de M. Deliſle, habitent tout près de Quivira, pouvoient-ils ignorer cette ville ? Il rapporte que des peuples à l'Orient du nouveau Mexique avoient demandé des prédicateurs : mais il n'eſt pas dit que ce ſoient ceux de Quivira.

Vouloir contredire d'Aguilar (*a*) ſur ſes propres découvertes ; ſans avoir à alléguer que des conjectures, & ſimplement dans le but de fortifier celle de la prétendue mer de l'Oueſt ; c'eſt-ce qui me paroit très préjudiciable aux progrès de la Géographie. Auſſi-tôt que les conjectures prévaudront ſur des faits, adieu toute certitude. D'Aguilar aſſure qu'il a été à l'embouchure d'une riviére dans laquelle il ne put entrer à cauſe de ſa rapidité : On veut le démentir, lui & tout ſon équipage ; on aſſure que c'eſt l'entrée d'un détroit. Quels changements à faire dans les cartes ſur les détroits & les riviéres ? Si chacun en peut faire ſelon ſon bon plaiſir, on n'aura qu'à dire que les embouchures des fleuves de l'Afrique ſont des détroits, & l'intérieur de cette partie du monde ſi peu connue une vaſte mer : il faudra le croire.

M. Buache donne, à ce qu'il prétend, de nouveaux témoignages en faveur de cette mer.

Il revient à d'Eſpejo (*b*), qui apprit des Sauvages près de Cibola, leſquels avoient des caſaques de coton bigarrées, qu'il y avoit

vers

(*a*) pag. 33. (*b*) p. 34.

vers l'Oueft un grand lac à quinze journées; que fur fes bords étoient plufieurs bourgades, que les habitans ufoient d'habits, abondoient en vivres, & demeuroient dans de grandes maifons. D'autres difent qu'il y avoit beaucoup d'or dans ce pays, & ils le mettoient à foixante journées &c. Des peuples fur une mer avec lefquels des Orientaux viennent commercer.

Tout ceci mérite quelques réflexions.

Premiere réflexion. Nous ne cefferons de répéter, que ce commerce ne peut abfolument fe faire par des peuples Afiatiques, ni Chinois, ni Japonnois par les raifons fuivantes.

Je dis les Chinois; du moins ceux qui font leur demeure fixe à la Chine font peu de commerce au dehors; l'Empereur ne le leur permet pas, & ces voyages de long cours feroient contre les loix fondamentales de l'Empire. Il n'y a que les Chinois établis à Batavia & aux Philippines, qui s'appliquent au négoce lointain.

Les Japonnois font encore plus génés, ils n'ofent fortir de leurs isles fous peine de mort: l'Empereur même ayant apprit par hazard à l'occafion de deux Jonques jettées fur les côtes du Kamtfchatka, l'exiftence d'un tel pays, envoya à la découverte: mais après deux tentatives, les Japonnois ont été fi fort dégouté de ce voyage, qu'ils n'ont même plus navigé jufques en Kamtschatka, ni fur les côtes oppofées de l'Amérique; bien moins dans des parages fi éloignés, comme cette prétendue mer de l'Oueft. L'extrêmité orientale du Japon étant à cent foixante degrés tout au plus, & la mer de l'Oueft à plus de deux cent cinquante, comment veut-on que les Japonnois, fi chetifs mariniers y commercent, lorfque les Ruffiens, les Efpagnols & tous autres affurent unanimément que c'eft la navigation du monde la plus périlleufe?

Enfin n'eft-ce pas une impoffibilité toute pure, que depuis plus de deux fiécles, des millions d'Européens euffent fait le commerce à la Chine & au Japon, fans avoir appris la moindre chofe de ces prétendus commerces, & que les vaiffeaux Efpagnols, François, Ruffiens, Anglois &c. qui depuis l'Afie & les Philippines fe font rendus à Acapulco, en remontant jufques environ vers le quarante-cinquieme degré, n'euffent jamais rencontré aucun vaiffeau, ni Japon-

 nois,

nois, ni Chinois, ni que par ces orages terribles; aucun n'eut été jetté sur les isles Mariannes, sur les côtes de la Californie, sur celles du Mexique &c.

Il faut donc absolument perdre cette idée, que les Orientaux y viennent commercer.

Seconde réflexion. Lorsque les Sauvages parlent de l'Ouest, on ne peut jamais assurer qu'ils ne parlent, ni du Nord-Ouest, ni du moins de l'Ouest-Nord-Ouest. Nous avons fait voir ailleurs que les anciens peuples policés & non Sauvages, ont parlé tantôt de l'Ouest & tantôt du Nord, pour la situation des mêmes peuples & des mêmes pays, lorsque ceux-ci se trouvoient au Nord-Ouest. Je crois donc que les uns parloient d'un grand lac à l'Ouest, d'autres d'un au Nord-Ouest; d'autres enfin d'un autre à l'Ouest-Nord-Ouest, & que ce sont des lacs tous différens.

Troisieme réflexion. Ce qui me fait naître cette idée, c'est que l'on donne des différences de distance prodigieuses. On parle de quinze journées & de soixante, c'est-à-dire, de cent cinquante lieuës, & de six cent. Est-il possible que les quatre cent cinquante lieuës de différence puissent être comptées pour rien? Le Savant Auteur veut sauver ces contrariétés, en disant, *apparemment à cause des détours entre les montagnes* (a). Mais c'est la même chaine, qui régne entre les Gnacsitares & les Mosceemleks, & elle empêche si peu la communication, que ces peuples se font la guerre, & qu'en tems de paix ils sont en commerce ensemble. C'est la même chaine, dis-je, que M. Buache, dans son excellente carte marine & physique, représente pour la rendre plus sensible d'environ un degré & demi de large; après quoi il n'en marque plus: & cette chaine qu'on traverse également, devroit faire une différence de quatre cent cinquante lieuës, tandis que ceux qui ne comptent que cent cinquante lieuës ne la regardent pas comme un obstacle. Je crois donc avec beaucoup de probabilité que la partie du Continent septentrional inconnu, doit être remplie d'autant de grands lacs & de rivières, que celle qu'on connoit du plus au moins; & qu'il faut renoncer à ce principe

(a) p. 34.

cipe erroné, d'appliquer toutes les relations des Sauvages au même lac, & à la même riviére.

Quatrieme réflexion. Il est parlé dans cette relation de *têtes pelées*, par opposition aux hommes barbus & qui portent leurs cheveux. Nous verrons pourtant ci-après que ceux-ci paroissent aussi sur un grand lac, que ce sont d'autres peuples civilisés, & qu'on peut aussi peu soutenir, que ce sont des Européens, que de ceux-là qu'ils sont Chinois ou Japonnois.

Tout ce que M. Buache dit du Missouri (*a*) & de la riviére, connue par la relation des Sauvages, & qu'on nomme proprement la riviére de l'Ouest, est incontestable. Le mal est que tout concourt à prouver le contraire de ce qu'il veut prouver.

Nous avons déja démontré que la longueur du cours du Missouri de huit cent lieuës, ou, vers le milieu au-delà des montagnes au Nord, à sept journées de celui-ci, il sort une riviére qui coule droit à l'Ouest, aussi loin que le Missouri à l'Est, absorbe bien toute la mer de l'Ouest & au-delà, de combien qu'on veuille diminuer cette longueur de huit cent lieuës; que par conséquent l'Officier de Marine n'avoit pas tort de croire qu'elle se jette dans la mer du Japon, ou du moins dans celle du Sud, peu éloignée du Japon.

L'Auteur (*b*) croit comme moi que les François devroient apprendre des nouvelles de la mer de l'Ouest, par les esclaves Padoucas qu'ils achétent. Cependant ils n'en ont pas appris un mot. La conséquence n'est, sans doute, pas favorable à cette mer.

Je ne doute point que les Ilinois & les Miamis n'ayent autrefois habité sur une mer, disons mieux, un *grand lac éloigné* à l'Ouest, & que leur premiere station n'ait été la riviére de Moingona, qui a plus de cent cinquante lieuës de long. Le trajet des Ilinois n'aura pas été moins long. Ces peuples ne pourroient-ils pas avoir habité vers les bords du lac des Tahuglauks, & en avoir été chassés par ces guerriers? Quoiqu'il en soit, il n'est pas besoin de former une mer de l'Ouest pour leur trouver un grand lac.

Il est surprenant que M. Dumont n'eut acquis aucune connoissance

X 2 de

(*a*) Ibid & 35. (*b*) p. 35.

de cette mer, que lorsqu'il arriva bien loin à l'Est du nouveau Mexique: car, selon M. le Page (*a*), le pays qui est entre les Natchitoches & le nouveau Mexique, n'est point habité, & ceux du nouveau Mexique, qui en sont si proche, ne la connoissent point.

M. Buache parle encore d'un grand lac, qu'on trouve, en suivant le grand fleuve, & qui communique au lac supérieur. Il dit que cela ressemble fort à la route que les Officiers François ont tenue jusques au-delà du lac Bourbon. Il a raison: mais alors voilà, non un, mais plusieurs grands lacs tout trouvés, sans avoir besoin de chercher la mer de l'Ouest; d'autant plus que les Assinipoëls, ceux qui sont les plus proches du lac supérieur, ont parlé d'une mer; disons toujours, *grand lac*, à trois journées plus loin: ce qui ne regarde en rien la mer de l'Ouest.

Qu'est-ce que cette riviére (*b*), qui vient de la profondeur des terres depuis mille lieuës? Elle vient du Nord-Ouest. Quelle étendue de pays immense & inconnu doit-elle parcourir? Et où resteront tous ces lacs de la découverte de de Fonte, qu'elle devroit traverser pour pouvoir se jetter dans le Missisipi?

Nous voici (*c*) à l'article très intéressant des hommes barbus. Les Sioux, qui habitent au haut du Missisipi, & dont M. de Charleville à trouvé quelques uns à cent lieuës au dessus du saut S. Antoine, qui étoient à la chasse, lui dirent que la source de la grande riviére étoit aussi éloignée du saut, que de-là à la mer, ainsi de huit cent lieuës (*d*). Il y a des riviéres de plus de cent lieuës de cours, qui s'y jettent au dessus du saut. Le Missisipi depuis sa source au saut ne peut pas venir du Nord, mais de l'Ouest, ou du Nord-Ouest: ne comptons que cinq cent lieuës, ou même quatre cent en droite ligne, quand même les Auteurs, Charlevoix, le Page & d'autres assurent que les riviéres de l'Amérique ont un cours assez droit, sans beaucoup de détours, ni de sinuosités. S'il vient de l'Ouest, cette prétendue mer ne peut subsister, n'étant éloignée du saut S. Antoine, selon

(*a*) pag. 36.
(*b*) p. 38.
(*c*) Ibid. & 39.

(*d*) Nous avons dit ci-dessus que nous ne prenons pas à la lettre cette distance de huit cent lieuës.

selon la carte de M. Delisle de 1750. que de quinze degrés, qui feront environ deux cent & vingt lieuës. Si c'est du Nord-Ouest, la même mer se trouve en chemin. Par conséquent c'est un de ces grands lacs inconnus & fort éloignés dont je parle. Ces Sioux sont étendus fort loin vers l'Ouest; même selon cette carte, s'étendent presque jusques sur les bords orientaux de cette mer: cependant ils disent qu'il y a *bien loin* de leur pays à celui-là, & que l'on passe chez *quantité* de nations inconnues aux François. Que veut dire, *bien loin*, chez ces peuples, qui regardent un voyage de sept à huit cent lieuës, comme peu de chose? Ceci ne revient-il pas plûtôt à la distance des mille lieuës, dont il est parlé ci-dessus? Sur tout lorsqu'ils parlent encore de *quantité* de nations situées entr'eux & cette mer, sur laquelle ils trouvent des hommes barbus avec des bonnets, qui ramassent de la poudre d'or sur le bord de la mer. Voilà donc une mer, qui n'est, ni l'Océan, ni la prétendue mer de l'Ouest. Elle sera sans doute à cinquante ou cinquante-cinq degrés ou environ de latitude, & deux cent vingt ou deux cent trente de longitude. Nous trouvons ainsi déja quatre nations civilisées & différentes, que les rélations des Sauvages nous font connoître. 1°. Celle de Moncacht-Apé, qui tiennent quelque chose des Chinois, ou des Japonnois, mais qui couvrent leur tête d'une espèce de turban; ce qui ne convient, ni aux uns, ni aux autres de ceux qui habitent encore la Chine & le Japon, lesquels vont, ou la tête nuë, ou ont des espèces de chapeaux. 2°. Les têtes pelées, qui en différent. 3°. Les Tahuglauks, qui ont des bonnets en pyramide, d'une hauteur déméfurée. Et enfin 4°. ces hommes barbus, qui portent des bonnets. Si l'on considère tout ceci, & que tous les Sauvages qui parlent de ces pays vers l'Ouest, font mention d'une étendue immense, & de peuples innombrables, on ne pourra douter qu'il n'y ait aussi des lacs & des riviéres sans nombre, enfin, que nous ne connoissons que la moindre partie de l'Amérique septentrionale, & la moins intéressante.

Les découvertes faites depuis environ 1740. (*a*) sont en effet

(*a*) p. 39.

dignes de toute nôtre attention, & elles prouvent mon système, de cette quantité de lacs & de riviéres inconnus jusques ici. La riviére de Poscoyac (*a*) est nommée grande riviére. Les Sauvages disoient *tous d'une voix*, *qu'elle venoit de bien loin*, d'une hauteur de terre, où il y avoit des montagnes fort hautes, & qu'ils avoient connoissance d'un grand lac de l'autre côté des montagnes, dont on ne pouvoit boire l'eau.

M. Buache marque la décharge de Poscoyac dans le lac Bourbon à deux cent soixante-neuf degrés de longitude. Les montagnes d'où elle sort à presque deux cent soixante quatre. Ainsi ce *bien loin* des Sauvages, qui devoit être du moins de cinq à six cent lieuës, se réduit à cinq degrés, qui à cette hauteur font environ soixante-trois lieuës. Qu'on en juge.

Examinons les distances données par la riviére St. Charles. On doit la remonter depuis le lac Ouinipigon cent & vingt lieuës. Mettons neuf degrés, ou, à cause qu'elle va un peu Sud-Ouest, seulement huit degrés. Comptons-la depuis l'endroit, où, selon la carte, elle se jette dans la riviére rouge, quoique la relation dise *dans le lac*: nous serons à deux cent septante degrés & demi. De-là il faut traverser des terres trente à quarante lieuës par quantité de nations; & alors on sera en effet auprès des montagnes marquées sur la carte. Au-delà chez les Ouachipouanes, on trouve une riviére qui court à l'Ouest. L'Auteur en conclud qu'elle se jette dans la mer de l'Ouest, & que par conséquent cette mer existe. Je ne vois pourtant pas que la relation en parle. Il est clair quelle se décharge quelque part dans un grand lac: mais que ce soit dans la mer imaginaire de l'Ouest, je n'y vois nulle apparence, puisque ce grand lac n'est pas bien loin, & qu'une riviére aussi célèbre que l'est le Poscoyac, ne le devient pas à sa source, mais seulement lorsqu'elle a couru un couple de cent lieuës. Ainsi tout contredit à la conséquence, & à ce que M. Buache voudroit prouver par ce fait. Nous voyons que, par la latitude, cette riviére de l'Ouest doit être celle dont parle la Hontan; c'est pourquoi nous l'avons tracée ainsi sur nôtre carte.

Selon

(*a*) pag. 40.

Selon M. Jeremie (a), les Sauvages des environs de la baye de Hudson, disent qu'après avoir voyagé *plusieurs mois* Ouest-Sud-Ouest, ils ont trouvé la mer, *grand lac*, sur laquelle ils ont vû de grands canots, avec des hommes, qui ont de la barbe & qui ramassent de l'or sur le bord de la mer, c'est-à-dire à l'embouchure des riviéres; que par la riviére du Cerf, qui tombe dans le lac Tecamioueu, on peut aller joindre une autre riviére qui coule à l'Ouest. Il assure qu'il a fait lui-même tout son possible, pour envoyer des Sauvages de ce côté, pour découvrir la mer, mais qu'ils avoient guerre avec une nation qui leur barroit le passage; que des prisonniers faits sur cette nation ennemie disoient avoir guerre avec une autre nation encore plus éloignée vers l'Ouest, qui avoit pour voisins des hommes barbus, qui se fortifient avec des pierres & se logent dans des maisons; que ces hommes ne sont pas habillés comme eux, & se servent de chaudiéres blanches. M. Jeremie leur montra une tasse d'argent, & ils dirent que c'étoit de ce métal dont ils parloient.

Voyons si cette preuve vaut mieux que les précédentes. On ne sait précisément de quels environs de la baye de Hudson M. Jeremie parle. Il fait mention du lac des Assinipoëls, duquel il dit que dans ses environs on trouve un climat fort tempéré, & un pays très fertile. On pourroit supposer avec raison que ce sont les Assinipoëls, grands coureurs & bons guerriers, qui lui ont fait ce recit. Mais posons que ce soient les Sauvages à l'Ouest du fort Bourbon ou Nelson, à environ deux cent septante degrés de longitude, & soixante-deux de latitude, qui lui en ayent donné connoissance. Ils marchent plusieurs mois vers l'Ouest-Nord-Ouest avant que de trouver la mer. Ne mettons que cent jours, cela seroit mille lieuës; & les bords les plus septentrionaux & orientaux, selon la carte de M. Buache, sont à environ deux cent soixante-trois de longitude, & cinquante-trois de latitude. Le moyen nombre de latitude est cinquante-sept degrés & demi, & alors le degré est d'un peu moins de dix lieuës & demie. Comment peut-on prétendre que ce soit cette mer de l'Ouest, éloignée de dix-sept degrés, ou environ cent nonante-cinq lieuës. Outre

(a) pag. 41.

tre que les prisonniers parlérent d'autres nations entr'eux & celles qui demeurent sur cette mer, ou grand lac, & comme placés à l'Ouest & non au Nord-Ouest: ce qui est très probable. Réduisons ces plusieurs mois à deux seulement. Réduisons même ces soixante jours de marche à huit lieues par jour, nous aurons toujours quatre cent huitante lieuës, qui nous mènent bien au-delà de cette prétendue mer de l'Ouest.

On voit bien que c'est la même mer dont parlent les Sioux. Tout est conforme dans les deux relations. Elles parlent l'une & l'autre d'hommes barbus, qui amassent de l'or sur les bords de la mer. Les Sioux disent encore qu'il y a bien loin, & que l'on passe chez quantité de nations inconnues aux François : au lieu que sur la carte on ne voit que les Sioux, les Cristinaux, quelques Assinipoëls, tout des peuples qui ne leur sont point inconnus; à moins qu'on ne veuille placer cette quantité de nations nombreuses & guerrieres dans l'espace de trente ou quarante lieuës marqué entre les chaines des montagnes & la mer de l'Ouest. Ceux de la baye de Hudson parlent d'un voyage de plusieurs mois, d'une nation avec laquelle ils étoient en guerre; celle-ci d'une seconde qui avoit guerre avec une troisieme plus à l'Ouest: & celle-ci seulement avoit pour voisins les hommes barbus, sans qu'ils parlent eux-mêmes de la mer. On voit donc que cette mer est d'un éloignement extrême, & doit conduire dans une contrée vers le deux cent & vingtieme degré, & au-delà, de longitude. Il y a apparence que ces hommes barbus ont pour voisins plus à l'Ouest, quelque autre nation puissante & guerriere, contre laquelle ils se fortifient avec des pierres : on n'en sauroit douter lorsqu'on lit la rélation sur la terre à l'opposite du cap des Tzchutzki, où M. Muller dit que les peuples sont moins barbares que ces Tzchutzki; qu'ils font des meubles, entr'autres de gros plats de bois; que chez eux il y a une grande riviére, qui se jette de ce côté dans la mer; que cette nation *se fortifie* &c. Il faut donc qu'elle ait à son Est une nation puissante, qu'elle craint, & je suppose celle-ci, entre les voisins des Tzchutzki, & la mer ou grand lac, dont les côtes sont apparemment habitées par ces hommes barbus. On pourra donc croire que tout ce continent est bien peuplé & rempli de grands lacs,

lacs, mais non de ceux dont la fable de de Fonte parle; n'y ayant aucune ressemblance entre l'un & l'autre.

On trouve à la page 42. une nouvelle preuve, suivant Ellis, en faveur de la mer de l'Ouest. Les Sauvages qui viennent aux Factories Angloises du côté du Sud, assurent unanimément, qu'il y a une mer à peu de distance de leur pays, vers le coucher du Soleil, sur laquelle ils ont vû des vaisseaux avec des hommes qui avoient de grandes barbes.

Ce fait est très singulier. Ces nations ne sauroient être que des Cristinaux, des Assinipoels, ou les Sonkaskitons, les Ouadbatons, les Atintons, dont on connoit à peine les noms; ou les Esquimaux, qui sont peu commerçans & très féroces. Ces nations-là, dis-je, parlent d'une mer, disons toujours, *d'un grand lac*, *à peu de distance* de leur pays; comme en effet il y en a grand nombre. Cependant ce doit être le même, que d'autres disent qu'on ne rencontre qu'après plusieurs mois de marche, & auxquels l'on n'arrive qu'après avoir traversé nombre de peuples inconnus. Or qui ne voit que ce grand lac ne sauroit-être que le Michinipi, dont les bords & les isles doivent être habités par des nations civilisées & riches?

Il faut avouer que le besoin d'un systême chéri fait souvent digérer les plus grandes absurdités.

Ellis dit encore, que le sel qu'ils ont apporté venoit de cette mer, où la chaleur du soleil le forme sur les rochers. Que penser de cette circonstance? Il faut que cette mer se trouve d'un autre côté que la précédente & bien au Sud de ce pays si froid, comme chacun le sait: Alors elle ne sera pas à peu de distance, comme l'assurent ces prétendus Sauvages. Si l'on dit que cette expression doit-être prise dans le sens ordinaire des Sauvages, qui regardent un voyage de quatre à cinq cent lieuës comme peu de chose, il faut régler aussi en conséquence cette distance lorsqu'ils disent qu'il est *bien loin*, & qu'ils parlent d'un voyage de plusieurs mois.

La derniere & quatorzieme preuve que M. Buache employe pour établir cette prétendue mer de l'Ouest, parle de nouveau d'un voyage de plusieurs mois jusqu'à la mer des hommes barbus, qui portent des bonnets & amassent de l'or. Et dans le même article on

parle d'une mer à l'Oueſt éloignée de vingt-cinq journées de Churchill, d'où l'on conclud l'exiſtence de la même mer à vingt-cinq, ſoixante, cent journées de diſtance; n'importe, cela prouve toujours la même mer: &, ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'on ajoute que les peuples méridionaux parlent de leurs voiſins, & les ſeptentrionaux d'une mer. La prétendue mer de l'Oueſt eſt ſituée ſur les côtes méridionales de la partie du Continent au deſſus de la Californie; les peuples Septentrionaux habitent vers les côtes oppoſées, au Nord du Continent: cependant ceux-ci connoiſſent là mer de l'Oueſt, qui eſt inconnue aux peuples du Sud, qui ne parlent que de tous leurs voiſins: preuve admirable pour conſtater la mer de l'Oueſt!

Je crois qu'on ne me ſaura pas mauvais gré, ſi j'explique plus au long mes idées ſur les peuples civiliſés inconnus de ce vaſte Continent de l'Amérique ſeptentrionale. On jugera facilement par ce que j'en ai déja dis en paſſant, que je le crois habité par des peuples innombrables, parmi leſquels pluſieurs ſont très civiliſés. Nous avons indiqué quatre de ces peuples très diſtincts les uns des autres, & il ne faut pas douter qu'il ne s'y en trouve d'avantage. Quelques-uns aſſurent que ſur le grand lac des Miſtaſſins au Nord du fleuve S. Laurent, & à l'Eſt du fond de la baye de Hudſon, lac qui ſe trouve ſur toutes les cartes, excepté ſur les plus nouvelles; que dis-je, aux environs de ce lac, & dans les pays voiſins, ſe trouvent auſſi des peuples civiliſez.

Le Baron de la Hontan dit, qu'il avoit trouvé les Eokoros ſur la partie orientale du Miſſiſipi, & alliés des Outagamis, au côté oppoſé, moins Sauvages que tous les autres qu'il avoit vus; que les Eſſanapés l'étoient encore moins; que les Gnacſitares les ſurpaſſoient en politeſſe; que les Mozeemleks regardoient ceux-ci encore comme barbares; & que ceux-ci paroiſſoient être ſurpaſſés par les Tahuglauks. L'expérience de tous les ſiécles & de tous les lieux prouve qu'il en eſt toujours de même. La barbarie augmente & diminue chez les peuples de diſtance en diſtance. Nous voyons que les Eſquimaux, les Caraïbes &c. qui ſont le plus éloignés vers l'Eſt, ſont les plus barbares. On doit donc juger que depuis les Tahuglauks, il y a beaucoup de nations qui le ſont plus ou moins: la relation

de

de Moncacht-Apé le prouve. Et si on veut rejetter son témoignage & celui de la Hontan, on admettra pourtant la relation qu'on a donnée des têtes pelées & des hommes barbus, de même que de ceux qui vendoient déja du tems d'Espejo aux habitans du Nord du nouveau Mexique; des marchandises inconnues aux Sauvages. Et M. de Bourgmont a aussi trouvé les nations plus douces, polies & ingénieuses à mesure qu'il s'est avancé vers l'Ouest: ce qui ne donne pas peu de poids à la relation de la Hontan.

Nous savons encore que les Chichimecas, Sauvages des plus barbares, étoient les habitans originaires du Mexique; ils ont été chassés par les Navatlacas, sortis du nouveau Mexique, qui étoient moins barbares. Ils faisoient sept nations, & vinrent apparemment de l'endroit au Nord du nouveau Mexique, où les anciennes cartes placent un lac, & ce qu'ils nomment *septem civitatum patria*, & où dans les suivantes ont placé à peu près les Moqui. Six nations vinrent les unes après les autres; la premiere environ l'an 800. de l'Ere Chrétienne. Trois cent & vingt ans après la sortie des six nations vinrent les *Mexicains*. Toutes ont resté longues années en chemin, & venoient, selon quelques uns, du Nord-Ouest du nouveau Mexique (*a*). Ces derniers étant encore plus policés que les premieres six nations, devoient donc sortir d'un peuple qui ne l'étoit pas moins. Il y a toute apparence que la grande fécondité y a souvent expulsé des essaims de peuples, comme ailleurs. On sait que ceci est arrivé entr'autres chez les peuples septentrionaux de l'Asie & de l'Europe, avant & après l'Ere Chrétienne; ou bien ils ont été poussés par des nations plus puissantes qui les ont obligés à chercher de nouvelles demeures. Peut-être que l'une & l'autre cause y a eu part.

Qu'on ne dise pas, l'Amérique est peuplée de barbares; par conséquent les peuples civilisés sont venus d'ailleurs. Ne sortons-nous pas tous de la même souche? La raison, le génie, ne sont-ils pas le

(*a*) On pourra donc juger que leur premiere patrie fut le pays des Tahuglauks, & de-là le dit lac des sept nations, d'où enfin elles sont entrées dans le Mexique; à moins que les anciens découvreurs n'ayent entendu par ce dernier lac celui même des Tahuglauks.

le partage de tous les hommes, du plus au moins? Il ne s'agit que de la culture, comme de celle des terres. Nous voyons même par les histoires anciennes, que les terres les plus fertiles sont devenues stériles faute de culture, & aussi le contraire par une bonne culture. Les Chinois qui sont si ingénieux & si laborieux ne sont pas une colonie étrangère : ils ont eu plusieurs inventions, comme celles de la poudre à canon, de l'Imprimerie &c. avant les Européens. Les Peruviens, avant l'arrivée des Incas, étoient aussi brutes que les Troglodites : cependant on voyoit dans leur pays d'anciens édifices, qui valoient bien tout ce qui faisoit l'admiration de l'antiquité en ce genre, sans pouvoir en découvrir les Auteurs. On sera donc convaincu que des peuples entiers par des révolutions inconnues, sont retombés dans la barbarie, de civilisés qu'ils étoient, & que d'autres en sont sortis, & ont conservé leurs moeurs, & avancé dans les arts : Et nous devons croire que les Américains ne sont pas les seuls qui ayent été privés de ces aventages de la nature.

M. de Guignes voudroit insinuer que les Mexicains sont d'origine Chinoise, de même que les derniers Peruviens. Qu'il me permette de n'être pas de son avis. Il est vrai que ces derniers ressemblent en bien des points aux Chinois: mais comment peut-on croire un moment qu'ils ayent fait le trajet immense par mer depuis la Chine au Pérou? Bien plus, on voit que la mer du Sud a été long-tems inconnue aux Incas, qui étoient venus de l'intérieur du Continent, & qui ne sont arrivés sur les bords qu'après l'an 1200. M. De Guignes ne trouve rien du voyage des Chinois après le cinquieme siècle. D'où seroient-ils donc venus? Il avoue même qu'ils alloient terre à terre, de la Chine au Japon, de-là au Jesso, ensuite au Kamtschatka, & enfin à l'Amérique; & par tout ils employérent quatre ou six fois plus de tems qu'il n'en faudroit à des mariniers Européens. Comment auroient-ils donc traversé cette mer? Encore patience s'ils étoient venus du Pérou à la Chine, ils se seroient rafraichis dans les isles, puisque les vents alisés les auroient favorisé : mais de faire le contraire, lorsque les Européens ne se hazardent qu'en tremblant à faire le trajet des Philippines aux Marianes, & de là à Acapulco, & y employent des six à sept mois. Qui pourroit penser un

au moment que les Chinois eussent fait ce voyage, non seulement au Mexique, mais passé la ligne, pour chercher le Pérou dont ils n'avoient pas la moindre idée. Credat Judæus Apella.

Si l'on disoit qu'ils ont cotoyé le Mexique & tous les pays situés au-delà jusqu'au Pérou, je demanderois pourquoi l'on n'en trouve aucune trace? Pourquoi auroient-ils préferé un pays inconnu à des régions fertiles où ils abordérent?

Pour ce qui regarde les Mexicains, la même raison n'a pas lieu, mais une autre qui n'est pas moins forte. Si jamais il y a eu des peuples aussi différens en tout, pour la figure, les habillemens, les mœurs, la Religion &c. ce sont les Chinois & les Mexicains. Qu'on observe seulement, je ne dirai pas leur langue, vû que je l'ignore parfaitement, aussi bien que mes lecteurs; mais les mots, les assemblages bizarres des lettres, tant de terminaisons en *huitl*, le grand nombre de l, de doubles ll, de z, &c. dont on ne trouve de vestige dans aucun autre langue. Tout ceci prouve qu'ils sont Aborigènes, & nés dans l'Amérique.

Si les Mexicains le sont, la nation policée dont ils sortoient, devoit l'être de même. Celle-ci a pû changer, étant séparée depuis près de mille ans des autres. Elle aura pû prendre d'autres mœurs, une autre langue, faire de nouvelles inventions différentes de celles des Mexicains, en oublier quelques-unes &c. L'histoire nous fournit des exemples de cette nature. Ils ont pû se mêler, au moins quelques-uns, soit avec des voisins, soit avec des peuples qui les ont subjugés. Je crois donc que les hommes barbus, dont on parle en diverses contrées, à ce qu'il paroit, sont d'anciens habitans policés de l'Amérique, & que les autres, les têtes pelées, & ceux de Moncacht-Apé, sont des étrangers d'origine, ou mêlés avec les naturels du pays.

Quels étrangers? Je suis dans ce point de l'opinion de M. de Guignes, avec quelque différence. Je ne vois pas que les Auteurs Chinois disent précisément que le Fousang soit éloigné du Tahan de vingt-mille lis, ou deux mille lieuës *par mer*. Les Chinois abordoient bien par mer en Amérique; mais il est incertain si de-là ils ne se rendoient pas dans une partie du Continent, ou du moins,

si leurs descendans ne s'enfoncérent pas plus avant dans le pays, & n'y formérent pas un établissement indépendant. Peut-être que ce fut dans le tems de leur établissement qu'ils poussérent les ancêtres des Mexiquains, & qu'une partie fut obligée de quitter son ancienne pâtrie pour chercher une nouvelle demeure. Il est possible aussi que les Chinois ayent percé plus loin, & qu'alors ceux qu'ils chassérent, Sauvages & autres, se retirérent vers les bords de la mer, que les Chinois avoient quittés : ce qui serviroit à expliquer fort naturellement pourquoi la communication entre les Chinois de la Chine & ceux de l'Amérique a cessé. Les vaisseaux arrivés ensuite, ne trouvant plus leurs compatriotes, mais à leur place des étrangers Sauvages qui agissoient en ennemis envers eux, auront cru les Chinois tous massacrés, & sans doute ne revinrent plus. Ceux de l'Amérique, séparés de leurs anciens concitoyens & de toute nation policée, auront conservé quelque chose de leurs anciennes mœurs & coutumes; ils en auront ajouté, ou changé d'autres; enfin dans l'espace de mille ans ils seront devenus très différens des habitans de la Chine, du moins à plusieurs égards. Il n'est pas douteux, que si, selon M. de Guignes, ils ont fait constamment route le long du Japon, plusieurs de cette nation n'ayent pris parti avec eux; que même des Jonques de ceux-ci ayant été jettées sur le rivage des Chinois Américains, en ont été bien accueillis & incorporés dans la nation. De-là le mélange de ressemblance des uns & des autres.

Il y a encore un fait à débrouiller, si le recit de Moncacht-Apé est véritable; c'est l'article des armes à feu de ces gens, qui venoient enlever des esclaves & du bois pour teindre, qui est un bois jaune, puant, nommé Ajac, dont les Sauvages se servent au même usage, suivant M. le Page (*a*). Je crois avoir donné des raisons suffisantes pour prouver que ce ne sont pas des étrangers, qui y viennent d'une autre partie du monde : mais d'où tirent-ils la connoissance des armes à feu? Je l'ignore. Hazardons cependant quelques conjectures sur ce sujet.

Il est possible que l'usage de ces armes est plus ancien chez les Chi-

(*a*) Tom. II. p. 44.

Chinois qu'on ne le ſuppoſe communément (a): Il eſt même difficile à croire que cette nation y ait commencé ſes voyages ſeulement depuis l'an 510. ou 520. de nôtre Ere. Quand même les Auteurs n'en parleroient plus dès cette époque, chacun jugeroit qu'une route qu'on repréſente comme fréquentée par les Chinois au Fouſang, où ils faiſoient un commerce avantageux, n'a été abandonnée qu'aprés pluſieurs cataſtrophes facheuſes; & que même après qu'elle a été abandonnée en général, il y a eu de tems à autres des gens plus hardis & plus avides de gain, qui auront voulu retrouver ce pays. Un de ces partis a donc pû pénétrer chez leurs anciens compatriotes, & leur apporter cette invention, s'ils ne l'ont pas eue auparavant; & que ce fut alors qu'ils ſe ſont rendus à leurs voiſins plus redoutables que jamais.

Si on ne veut pas adopter cette idée, il faudra croire qu'une nation policée en Amérique, a pû inventer elle même la poudre à canon & les mouſquets. Le génie peut être par tout le même, & les hazards pas moins; puiſque les Européens ont pû l'inventer ſans en avoir des modèles & le ſecret des Chinois, qui en faiſoient uſage longtems avant eux: D'autres nations ingénieuſes n'ont pas eu un moindre privilège.

Enfin, j'avoue que tout ce que je dis de ces nations civiliſées qui habitent les parties ſeptentrionales & occidentales de l'Amérique, n'eſt appuyé que ſur des conjectures, mais qui ne me paroiſſent pas deſtituées de probabilité. Je trouve dans les voyageurs tant de faits, tant de circonſtances, que je ne ſaurois m'ôter de l'eſprit, qu'avec le tems on ne découvre dans ce Continent des nations très nombreuſes & civili-

(a) Selon les Auteurs Chinois l'uſage de la poudre à canon, eſt ſi ancien qu'on ne peut en déſigner l'origine. Il eſt à préſumer que les armes à feu ont été inventées peu après, tout comme en Europe. Quelques-uns y attribuent l'invention de la poudre, comme l'on ſait, au Moine Berthold Schwartz en 1380. D'autres aſſurent qu'on s'eſt ſervi déja la même année de canons: on veut que ceux d'Augsbourg en ont eu en 1372. & qu'on s'en eſt ſervi ſur mer déja en 1354. A la bataille de Creci en 1342 les Anglois ſe ſervirent de ſix canons On veut qu'en 1338 on s'en étoit ſervi contre des châteaux, & qu'un Moine Auguſtin avoit inventé la poudre en 1330. De tout ceci je conclud que la poudre ayant été d'une telle ancienneté chez les Chinois, les armes à feu pouvoient bien avoir été en uſage chez eux du tems de leurs voyages au Fouſang.

villisées qui composent des Royaumes puissans. Les François me paroissent beaucoup plus à portée de les découvrir depuis la Louïsiane, qu'on ne l'a fait depuis le Canada : ils ont appris à connoitre les Missourites, les Canses, les Padoucas, nations, qui, à mon avis, ne sont pas éloignées des premieres nations civilisées ; puisque les Padoucas se servoient déja des chevaux couverts de peaux pour aller à la chasse, comme les Tahuglauks.

Si donc les François poussoient vers la riviére, qu'ils nomment de St. Pierre, & que je crois être la riviére longue de la Hontan ; qu'ils suivissent alors la même route : ou si, depuis les Padoucas, ils suivoient & passoient le Missouri, comme a fait Moncacht-Apé, nous en saurions bientôt des nouvelles. Je regarde le lac des Tintons comme un de ces lacs formés par la riviére longue, qui sont représentés sur la carte de la Hontan ; car je ne conçois pas pourquoi on lui a donné le nom de lac des Tintons, en ajoutant *Tintons errans*. S'ils sont plus errans que les autres Sauvages, qui font des courses de plusieurs centaines de lieuës, je ne vois pas pourquoi l'on donne à un lac le nom d'une nation, qui n'y fait jamais sa demeure fixe.

Avant que de quitter cette partie de l'Amérique, je dois encore dire mon sentiment sur l'opinion de M. Buache, qui veut concilier les deux sentimens sur la Californie, en la supposant tantôt isle, tantôt presqu'isle : je suis faché de n'y pouvoir souscrire ; l'autorité dont il s'appuye, ne me paroit rien moins que recevable, en voici les raisons.

§. XIII.

La Californie n'est pas une isle, mais une presqu'isle.

La relation de M. Ellis commence comme un conte des Fées : *il y avoit autrefois un Roi & une Reine ;* excepté que le faiseur de contes sur la Californie, a manqué d'imagination pour inventer des noms.

Un homme très véridique : il falloit ajouter cette épithète pour prévenir le lecteur : étant arrivé de Portugal en Angleterre, *nous a assuré.* Ellis ne dit pas expressément que lui-même en a entendu le recit :

recit: Qu'il y étoit arrivé *un voyageur*. Qui? On n'en fait rien: Qui venant d'une *certaine colonie des Hollandois dans les Indes orientales, soit pour aller à la découverte, ou pour faire la contrebande*. N'avoit-il pas assez de génie pour nommer les Moluques &c. comme la plus orientale de ces colonies? Egalement on n'y auroit ajouté aucune foi. Les Hollandois, bien loin de faire des découvertes, surtout dans un pays si éloigné, & où ils ne possédent pas un pouce de terre, font leur possible pour cacher toutes celles qu'ils ont faites, ou qu'ils pourront faire: comme ils ne peuvent en profiter eux mêmes, ils ne sont pas intéressés que d'autres en profitent. Et pour faire la contrebande vers la Californie, ce seroit le premier exemple depuis tout le tems que les Hollandois font des navigations de long cours.

Avoit fait naufrage sur la côte septentrionale de la Californie. Voilà miracles sur miracles. Apparemment s'est-il sauvé seul, puisqu'il est le seul qui en peut parler. Il s'est sauvé ensuite des mains des Sauvages, & de celles des Espagnols, qui ne sont pas moins à craindre, & il a pû arriver heureusement en Portugal.

Ce navigateur a donc eu occasion *d'observer que ce pays étoit en même tems une isle & une presqu'isle*, le petit isthme qui la joint au Continent, étant toujous submergé du tems des hautes marées. Il faut donc qu'il ait traversé cette isle & presqu'isle du Nord au Sud sans empêchement quelconque, pour observer cet isthme & cette inondation.

M. Buache, au lieu d'examiner si le fait est véritable, l'adopte comme il avoit fait les fictions de de Fonte & de Fuca, & il cherche à placer cet isthme: voici comme il s'y prend.

Dans sa IX. carte il nous donne deux représentations de la Californie; celle du P. Kino, qui, sans contredit, doit être la plus juste, puisqu'il a été lui-même dans cette presqu'isle, & qu'il a employé deux ou trois ans pour passer le Rio Colorado, & pour s'avancer dans cette presqu'isle. L'autre est la copie d'une carte Italienne de 1604. Je vois d'abord dans son systême conciliatif deux erreurs & deux contradictions, qui sautent aux yeux; l'une, qu'après avoir adopté la relation du *Quidam*, il ne la suit cependant pas. Cet

Auteur dit expressément, le petit isthme, qui *la joint*, la Californie, *au Continent.* M. Buache par contre, place cet isthme dans le milieu de la presqu'isle à sept degrés au Sud de l'endroit où elle est jointe au Continent. L'autre est, que ne pouvant rejetter la carte du P. Kino, il lui préfère celle de 1604. parce que celle-ci donne un isthme étroit, où il trouve à propos de marquer l'inondation à l'endroit mentionné, au milieu de la presqu'isle: Au lieu que celle du P. Kino, qui y a passé lui-même, & qui a imposé des noms à toutes les places remarquables, représente la même place très large, sans apparence d'isthme. Mais comme nôtre Geographe est avide de nouveauté, il croit cette relation du *quidam* aussi sûre que celle de de Fonte & de Fuca. Je suis de son avis; car elles sont de même authenticité. Le P. Kino la contredit même, soit par la largeur qu'il donne à la Californie, soit par son silence sur un fait le plus considerable qu'il eut pû nous donner: ce qu'il auroit fait sans doute, s'il y avoit eu une ombre de vérité. La grande découverte dont il vouloit faire part au public, étoit, que la Californie n'étoit pas une isle, telle qu'on la voyoit sur toutes les cartes de son tems, mais une presqu'isle. N'y auroit-il pas ajouté, s'il en avoit sû quelque chose: *La source de l'erreur provient de ce qu'en tel endroit les hautes marées inondent tel pays, de sorte qu'alors elle paroit une isle.* Rien de tout cela. Ce qui prouve entiérement que ce recit d'Ellis n'est qu'une fable (*a*).

La remarque suivante achévera de confirmer mon opinion.

M. Buache se garde bien de donner la suite du recit d'Ellis, qui ajoute, que ce *quidam* assuroit, que la côte du Continent, au dessus de la Californie, tournoit droit au Nord-Est, d'où Ellis veut conclure la probabilité du passage du Nord-Ouest: Or ni les cartes, ni les relations anciennes, ni les découvertes de Tschirikow, ni celles que M. Buache chérit tant, de l'Amiral de Fonte; rien enfin ne s'accor-

(*a*) M. Buache veut que par-là on puisse expliquer les violens courans qui viennent de la mer vermeille; n'est-il pas plus naturel de les attribuer à toutes ces eaux rassemblées de tant de riviéres, qui se jettent dans ce golfe, & qui ne trouvent point d'autre issuë? Il est clair qu'étant toujours renouvellées, elles doivent se communiquer avec beaucoup de rapidité à la mer, en sortant du golfe.

corde avec cette partie du recit. Ensorte que, quand même toutes les raisons que je viens d'alléguer, manqueroient, celle-ci seule suffiroit pour le rejetter. Lorsqu'une partie en est reconnue fausse, & que les autres, bien loin d'être prouvées, sont contraires à toutes les autres relations, il me semble qu'on doit, sans hésiter, rejetter le tout.

J'aurois pû me passer de donner la partie septentrionale & orientale de l'Amérique; parceque ce qui regarde la baye de Hudson & ses environs n'est point contesté, & que d'ailleurs il n'importe guères où l'on place le lac Michinipi, soit des Assinipoëls: mais comme on en peut faire usage dans la troisieme partie de ce mémoire, j'ai cru devoir l'ajouter ici.

Je dirai seulement sur ce lac, que plusieurs Auteurs commencent à en douter (*a*) par la même raison qu'ils ne l'ont pas vû, ou que les François n'en donnent pas la description sur leur propre expérience, n'ayant pas poussé jusques-là. Cependant il est d'usage général de se fonder sur le recit des Sauvages pour des endroits éloignés où les François ne sont jamais parvenus.

Le P. Charlevoix décrit le naturel des Assinipoëls, & dit ensuite, que leur pays est autour d'un lac qu'on connoit peu. Un François que l'Auteur a vû à Montréal, dit y avoir été, mais en passant: il ajoute qu'on le dit de six cent lieuës de tour, & qu'on n'y peut aller que par des chemins impraticables; mais les bords en sont charmans, & l'air temperé, & il comprend un si grand nombre d'isles, qu'on le nomme le lac des isles: on en fait sortir cinq grandes riviéres. Aux environs de ce lac il y a des hommes semblables aux Européens; l'or & l'argent y est commun, & il y est employé aux usages les plus ordinaires. Le P. Charlevoix a donc établi de cette maniére l'existence de ce lac, duquel M. Jeremie, un des hommes les plus empressés à faire des découvertes, avoit déja parlé à peu près sur le même pié. Charlevoix disoit pourtant auparavant, que les lacs des Assinipoëls & des Cristinaux sont plus qu'incertains; que cependant il les avoit

Z 2 mar-

(*a*) Même M. Danville dans sa Mappemonde de 1761. exécutée avec ce soin & cette netteté qui le distinguent de tous les autres Géographes.

marqués, parce qu'il les a trouvés sur une carte manuscrite du Sieur Franquelin, *qui*, dit-il, *devoit connoitre ces parties plus que personne.* Que faut-il d'avantage pour en constater l'existence, que tant de recits des François & des Sauvages entiérement concordans ?

Ce grand lac ne pourroit-il pas être cette mer dont parlent les Sauvages de la baye de Hudson, & qu'ils disent être éloignée de vingt-cinq journées ? Il est vrai que cette distance ne se trouve pas sur ces cartes : mais ne pourroit-on pas dire, que cette situation est si incertaine, que même plusieurs Géographes doutent de l'existence du lac, & qu'il ne faut pas s'en raporter aux cartes, qui ne sauroient jamais convenir avec l'itineraire, à cause des *chemins impraticables*, qui ne permettent pas de faire autant de lieuës par jour que dans les prairies? La conjecture est assez probable. On voit encore par-là qu'il y a des hommes barbus & policés peu éloignés du Canada & de la baye de Hudson ; & que si, depuis ce lac jusqu'à l'extrêmité occidentale de l'Amérique, il y a une distance de huit cent à mille lieuës, combien mon sistême sur ces nations se trouve fortifié.

On suppose que le lac des Assinipoëls, n'est autre que l'Ouinipigon, ou bien le Anisquaouigamou ; c'est pourquoi on a supprimé le premier. Il me semble pourtant qu'on ne devroit pas procéder si légérement dans de pareils cas. On a vû dans tout ce mémoire quel tort on a fait à la Géographie, en convertissant des doutes en certitudes, en supprimant des pays entiers, & en changeant leurs positions. Je prie le lecteur de réfléchir sur les raisons qui peuvent fonder l'existence de ce lac. Les preuves suivantes sont, à mon avis, tout-à-fait convaincantes.

§. XIV.

Existence du lac des Assinipoëls.

1°. On ne sauroit contester la solidité de cet Axiome, que des relations données par des personnes éclairées & de considération, qui ont pris soin de s'informer exactement de toutes les circonstances, ne doivent pas être rejettées, sur tout après avoir été adoptées de tout le monde. C'est le cas de M. Jeremie, qui Gouverneur du

Fort

Fort Bourbon, ensuite Nelson, pendant vingt ans, s'est informé exactement de tout, comme sa relation le prouve. Il donne donc une description des lacs, qui se trouvent vers la même latitude, leur étendue & leur distance entre eux, & du Fort Bourbon. Le premier dont il parle est le lac des Forts, de cent lieuës de circonférence, & à cent cinquante lieuës du Fort Bourbon. A trois cent lieuës de-là & au Nord-Ouest il place le Michinipi de six cent lieuës de tour. Il dit que la riviére de Bourbon entre dans le lac des Forts depuis le lac Anisquaouigamou, où la jonction des deux mers, distant du lac des Forts d'environ deux cent lieuës. Il ajoute que c'est le pays des Cristinaux, & qu'à l'Ouest habitent les Assinipoëls, qui occupent tout ce pays. Il dit que cent lieuës plus loin, il y a un autre lac nommé Ouinipigouchin, ou la petite mer. On voit donc qu'il les distingue tous, & qu'il assigne à chacun sa place, bien éloignée l'une de l'autre.

2°. Dans toutes les anciennes cartes, qui ont précedé cette relation, on a placé les lacs des Assinipoëls & des Cristinaux, quoique souvent d'une maniere indéterminée: les uns les ont mis à la même latitude à peu de distance: d'autres ont placé le premier au Nord-Ouest de l'autre; ce qui est conforme à la relation de M. Jeremie. On ne connoissoit point alors les noms de Michinipi & d'Anisquaouigamou: on leur donnoit les noms des peuples qui habitent leurs environs; ce qui est encore conforme à la relation de M. Jeremie. Les Cristinaux demeurent près de celui-ci, & les Assinipoëls vers l'Ouest, jusques vers le Michinipi.

3°. Cette relation a été donnée par les Sauvages, qui, habitants des pays à la même latitude, pouvoient & devoient connoitre exactement toutes ces contrées: & depuis que les François ont abandonné la baye de Hudson aux Anglois, il n'ont pû continuer leurs recherches; ce qui ne sauroit suffire pour rejetter & abandonner des relations aussi authentiques. Par contre, les lacs Tecamamiouen, Minutie, lac aux Biches, celui des prairies &c. ont été reconnus depuis le Canada: doit-on être surpris si on n'y a pû avoir connoissance du Michinipi, qui est éloigné du Fort Dauphin sur l'Ouinipigon,

gon, ſelon M. Buache, de plus de deux cent lieuës, lorſque les François n'ont pas pénétré plus loin ?

§. XV.

Des Pigmées & des Eſprits.

Diſons encore un mot des Pigmées & des Eſprits, qui, ſelon les Sauvages, habitent dans les parties les plus occidentales & ſeptentrionales de l'Amérique.

Ce ſont ceux qui habitent au Nord-Oueſt de la baye de Hudſon, & les alliés des Sioux, qui en parlent. Pluſieurs Auteurs rapportent qu'on a vû des hommes de très petite ſtature amenés priſonniers de ces contrées, & qui n'étoient étonnés ni des vaiſſeaux, ni de pluſieurs meubles & utenciles des Européens, diſant qu'ils en avoient vû chez une nation voiſine de leur pays. Il faut obſerver que ces gens venoient d'une contrée à peu près la même que celle, que les habitans de la baye de Hudſon diſent être éloignée de pluſieurs mois de chemin. Si ceux qui les ont amenés ſont, comme il y a apparence, les Sauvages nommés *plats côtés des chiens*, qui, ſelon M. Jeremie viennent quelquefois de quatre cent lieuës loin, depuis le Nord-Oueſt, on peut les placer entre le ſoixante-cinq & le ſeptantieme degré de latitude: alors on ne ſera pas ſurpris ſi à la même latitude de vers le Oueſt, un peu Oueſt-Sud-Oueſt, il y a des nations de petite taille, comme les Samoyèdes, les Lappons &c. Voilà les Pigmées. Les Ecrivains de l'antiquité étoient imbus de cette idée, que vers le Pole il y en avoit des nations entieres.

Pour les Eſprits, il ne faut pas prendre cette expreſſion à la lettre. On voit par la relation du P. Hennepin & de pluſieurs autres, que les Sauvages donnent ce nom, & avec beaucoup de jugement, aux Européens, parce qu'en toutes choſes ils manifeſtent plus d'eſprit que les Sauvages, qui n'ont voulu indiquer par-là qu'une nation civiliſée, & ingénieuſe, qui cultive les arts; ce qui s'accorde merveilleuſement avec la relation de ceux qui parlent des hommes barbus, dans le même éloignement, comme d'une nation civiliſée.

§. XVI.

§. XVI.

Résumé des changemens faits aux cartes.

Mettons en racourci sous les yeux du lecteur l'essentiel de mes cartes, & les raisons des changemens que j'y ai faits.

On trouvera que si j'ai rétréci l'Asie, j'ai été fondé sur les relations authentiques, & sur les conséquences qui découlent de divers faits incontestables: & en cela je me trouve conforme aux anciennes cartes des Espagnols, qui, venant de l'Amérique, ont indiqué le détroit d'Anian à cent quatre vingt degrés de longitude.

On verra encore que je me suis attaché aux relations les plus authentiques pour le changement que j'ai fais à l'égard de l'Amur & du Jesso; que pour le reste je me suis conformé aux nouvelles découvertes.

1°. L'extrêmité occidentale de l'Amérique y est conforme à la premiere carte; ainsi je n'ai rien à ajouter.

2°. Les nouveaux Géographes étant forcés de reconnoitre l'authenticité des anciennes cartes sur ce qu'entre l'Amérique & l'Asie il y a un détroit peu large, on ne le contestera pas sur ma carte.

3°. J'ai marqué une riviére vis-à-vis le cap des Tschutzki, selon la relation de M. Muller, & conformément aux anciennes cartes, qui placent à peu près à la même latitude le Rio de grandes Corrientes: aussi la riviére qui arrose les voisins des Tschutzki, les Kitschin-Eliat, doit être fort grosse & rapide.

4°. Si j'ai marqué un grand lac & des riviéres au-delà entre deux cent dix, & deux cent vingt degrés de longitude, & soixante-cinq à soixante-huit de latitude, ce n'est que sur les relations unanimes des divers Sauvages qui habitent aux environs de la baye de Hudson, & même de ceux plus au Sud, qui parlent d'un grand lac des hommes barbus, à mille lieuës, selon d'autres à plusieurs mois de chemin vers l'Ouest. Et je suis assuré qu'il y a dans ces vastes contrées encore un grand nombre de lacs comme dans tout le reste de l'Amérique, principalement la septentrionale: mais je ne sais où les placer. Je n'avois pas même de quoi former des conjectures.

5°. J'y

5°. J'y ai encore tracé des riviéres au hazard, & une chaine de montagnes pour leur sources. Les alliés des Sioux, que je place entre deux cent trente-cinq & deux cent quarante de longitude, suivant la moindre distance qu'on peut donner, selon le recit de Hennepin, disent que chez leurs voisins il y a des riviéres qui viennent du Nord: si elles sortent des montagnes, ou d'un lac, c'est-ce qu'il est impossible de savoir.

6°. Entierement persuadé de la justesse des anciennes cartes Espagnoles, vérifiées pour la côte occidentale & méridionale dans le voisinage du Japon, par l'expédition des Russes, & ne trouvant d'autre moyen de les concilier avec la relation de ceux-ci que par celle de Moncacht-Apé, j'ai laissé subsister la carte, comme elle a été dressée par les Russiens, à l'exception de la longitude que j'ai adaptée à leur changement général: mais on a crû devoir supposer que ce qu'on nomme dans les autres cartes, presqu'isle, sans qu'on en ait quelque certitude, de même que les côtes vuës par Tschirikow, sont des isles séparées du Continent par les mêmes événemens par lesquels ces terres du Continent ont été mangées jusques vers le cinquante-neufvieme degré; d'autant plus que cette circonstance & ce golfe si avant dans les terres, marqué par les Russes, s'accorde avec la relation de Moncacht-Apé, qui marchant avec des habitans de ce pays, toujours au Nord-Ouest, trouva que les jours devenoient plus longs, & apprit qu'après avoir marché encore plus loin, la côte alloit droit à l'Ouest, jusqu'à-ce quelle fut coupée droit au Nord; ce qui est conforme à ce qu'on sait; ou du moins, ce recit n'est contredit par aucune relation.

7°. La riviére marquée au quarante-cinquieme degré est peut-être celle que les nouvelles cartes nomment l'entrée d'Aguilar, & par laquelle on pouvoit se rendre à la ville, qu'on croyoit être Quivira, & que je suppose être la principale, soit la Capitale, des Tahuglauks. Le lac que la Hontan indique, s'accorde avec cette position & la riviére de l'Ouest, qui s'y jette, comme sans doute encore d'autres, qui ont leurs sources dans la chaine des montagnes, doivent avoir leur issue, & se jetter quelque part dans la mer du Sud.

8°. Nous

8°. Nous avons tracé la belle riviére de Moncacht-Apé, séparément, parce qu'il ne parle d'aucun lac, ni d'aucun peuple, qui ressemble aux Tahuglauks : cependant en calculant son voyage jusques vers la mer, & ensuite celui par terre, il paroit qu'il exige ces latitudes & ces longitudes.

9°. Ceux qui seront surpris que nous ayons avancé tous ces lacs, riviéres &c. si fort vers l'Ouest, le devroient être bien plus de ce que nous ne les avons pas avancé d'avantage. On verra que la source du Missisipi que les Sauvages disent être éloignée de huit cent lieuës du saut S. Antoine, & celle du Missouri à la même distance de sa jonction avec celui-là, ne le sont dans la carte, que, celle du premier à vingt-cinq degrés, & à cette latitude, qu'un peu plus de trois cent, & celle du dernier à environ trois cent cinquante; ce qui n'est pas la moitié de ce qu'en disent constamment les Sauvages. Il en est de même des lacs Anisquaouigamou, Ouinipigon & des Forts. M. Buache indique sur sa huitieme carte la distance qu'on leur donne: mais la carte même y contredit tout-à-fait, comme aussi le Poscoyac; puisque, comme il le rapporte lui-même, les Sauvages, sans en excepter ceux qui sont vers le confluent, assurent qu'il vient de *bien loin*, ainsi de quelques centaines de lieuës. Il ne lui donne pourtant depuis son confluent à sa source, que tout au plus vingt-cinq lieuës; ce qui rendroit ce *bien loin* très ridicule: cependant, n'osant y rémédier tout-à-fait, nous n'avons osé marquer qu'à peu près six vingt lieuës.

10°. On me taxera peut-être encore d'avoir reculé le nouveau Mexique, la Californie &c. trop à l'Ouest; je dois me justifier. Sans parler de quelques cartes, qui font avancer le golfe de Méxique plus à l'Ouest, que je ne le fais, je m'en tiens toujours aux relations authentiques, autant qu'il est possible. Selon M. le Page du Praz & sa relation du voyage de M. de Bourgmont, les Cansez sont au deux cent huitantieme degré; le premier village des Padoucas est au deux cent septante-cinquieme: de-là ils s'étendent à deux cent lieuës au-delà; c'est au quarantieme degré de latitude, qui feroient donc passé treize degrés, & viendroient au deux cent soixante-deux. M. le Page ajoute qu'ils ont des villages jusqu'auprès des Espagnols du nou-

veau Mexique, qui, par conféquent doit être placé à proportion; de même que tout ce qui eft à fon Oueft. Si l'on me donne de meilleures raifons contre ce changement, je m'y rendrai. Je crois avoir d'autant plus de liberté fur ces pofitions, que je n'ai pas lû qu'on ait déterminé les longitudes dans tous ces pays par des obfervations Aftronomiques.

11°. Si dans cette carte nous avons fais courir le Miffouri à peu près Oueft & Eft, &, de même que le Miffifipi, prefque fans finuofités, nous avons fuivi en ceci les relations unanimes des voyageurs, qui les repréfentent de cette façon, & non comme plufieurs Géographes l'on fait dans les nouvelles cartes.

12°. N'ofant rejètter pour la pofition des lacs Anifquaouigamou, & Ouinipigon, ni la carte de Mr. Buache, ni la pofition que Mr. Jeremie leur donne, quoi quelles ne s'accordent pas, j'ai pris un milieu. Toutes ces pofitions font d'autant plus incertaines, qu'aucun Européen n'a pouffé jufques là, & qu'on n'en fcait rien, que par les relations des Sauvages.

13°. J'ai hazardé une riviére & j'en ai marqué la fource dans les montagnes voifines & au Sud du Michinipi. J'y ai été engagé par la relation des Sauvages, qui parlent de la riviére de mille lieuës; ce qui, comme M. Buache l'explique avec beaucoup de raifon, doit être entendu avec les portages. Cette riviére doit tomber dans le lac Tecamamiouen, & communiquer par là avec une autre jufqu'à mille lieuës dans les terres vers l'Oueft. Ce qui ne fauroit avoir lieu du côté de l'Eft, puifque celle de Pofcoyac, qui tombe dans le lac Bourbon, & paffe enfuite par plufieurs autres lacs & rivieres, a communication avec le Tecamamiouen. Il faut néceffairement que de l'autre côté des montagnes on rencontre une autre riviére courante vers l'Oueft. Je fuppoferois volontiers qu'elle fut plus au Sud, fi les alliés des Sioux n'avoient affuré que chez leurs voifins du côté de l'Oueft, il y avoit des riviéres qui venoient du Nord: or ces riviéres barreroient le cours de celle-ci; c'eft ce qui m'a engagé à la placer au Nord d'une chaine de montagnes, & à la conduire vers ce lac, où l'on voit arriver ces hommes barbus.

Mais ici on pourroit me faire une objection fur l'emplacement du Mi-

Michinipi. Hennepin raporte que ces gens dirent que la nation des Assinipoualacs ou Assinipoëls, n'étoit qu'à six ou sept journées des Sioux: or les Sioux étoient environ au deux cent septante-troisieme degré de longitude, & au cinquante-unieme de latitude; au lieu que le Michinipi étoit placé dans ma carte entre deux cent quarante-cinq à deux cent cinquante-trois de longitude, & cinquante-cinq à soixante-trois degrés de latitude; que ce lac étoit nommé des Assinipoëls, parce qu'ils habitoient sur ses bords; ce qui contredit la position que je leur donne. A cela je fais deux réponses, la premiere, que M. Jeremie dit que les Assinipoëls habitent les plaines à l'Ouest de l'Anisquaouigamou, ainsi du côté du Michinipi; c'est pourquoi on lui a donné leur nom. Cette nation d'ailleurs s'étend bien loin, puisque M. Buache les marque encore au Sud de l'Ouinipigon, & qu'il nomme la riviére qui coule du Sud-Ouest, la riviére des Assinipoëls. M. Jeremie en parle de même: à cette distance elle n'est pas même à six ou sept journées des Sioux.

J'observe en second lieu, que ces Sauvages ont fort bien pû parler du Michinipi même, puisque ces Sauvages parlant sans doute par Interprête aux Sioux, & ceux-ci au P. Hennepin, on aura facilement pû tomber dans l'erreur, ceux de cette nation auront dit, à six ou sept journées de nous; ce que les Sioux ayant repété, on aura compris qu'il s'agissoit des Sioux & de leur habitation: Et en effet, selon mes idées il y a cette distance entre cette nation & le Michinipi.

14°. Je terminerai mes remarques en observant que j'ai indiqué sur mes cartes très peu de noms de pays & de riviéres, & seulement autant que mon but l'exigeoit. On n'y trouvera ainsi point de villes, ni aucun détail des divers pays connus. Il ne s'agissoit pas de produire ce qu'on voit dans une infinité de cartes: mais de communiquer mes idées particulieres fondées sur les relations les plus authentiques, & d'exposer les différences qu'il y a entre mon systême & les cartes modernes les plus généralement reçues. Si les Géographes célèbres de nos jours suivoient un pareil plan, nous verrions bientôt la République des lettres enrichie de nouvelles découvertes & d'intéressantes relations, qui ne sont pas encore publiées, ou qui sont peu connuës, & l'on s'accoutumeroit à donner des ouvrages autentiques & non inventés à plaisir.

TROISIEME PARTIE.

Sur la possibilité d'un passage par les mers septentrionales.

J'Ai long-tems hésité avant de me résoudre à donner au public mes idées sur le passage du Nord.

Je me disois à moi-même, ou l'on rejettera mon système, ou l'on en fera usage. Dans le premier cas ma peine sera inutile: si par contre on goûte mon projet, qu'on le suive & qu'il réussisse, ne dois-je pas craindre de faire renouveller les injustices criantes que les Européens ont commis de tout tems vis-à-vis les habitans naturels, & les propriétaires de l'Amérique?

Je ne parle pas des cruautés commises autrefois par les Espagnols dans cette partie du monde, elles sont détestées par leurs compatriotes mêmes; mais les autres nations n'ont elles rien à se reprocher à l'égard de ces gens? Toutes ont eu pour maxime que les Américains étoient Sauvages, parce qu'ils suivoient la simple loi de la nature, & qu'ils ne connoissoient point la mauvaise foi & la fourberie, décorées en Europe du nom de Politique. De-là les Européens ont conclu qu'un Continent habité par de telles gens, devoit être censé non habité & appartenoit au premier occupant (*a*). Mais que ce procedé est injuste! Les Européens ont-ils d'autre titre en leur faveur que leur possessoire des pays qu'ils occupent; & ne crieroient-ils pas à l'injustice si les Turcs, ou les Tartares s'avisoient de regarder l'Europe comme appartenant au premier occupant? En vain, pour se disculper, diroit-on, que les Américains sont idolâtres; puisque les Turcs diroient aussi que les Européens sont mécréans, parce qu'ils ne suivent

(*a*) Les Russiens même qui ne peuvent se compter parmi les nations entierement civilisées sont dans la même idée. L'Officier Russien dans sa lettre p. 40. parle dans ces termes: M. Pawluzki &c. chargé de réduire à l'obéïssance les Tschutzchi, peuple opiniatrement *rebelle* à nos ordres. Crime impardonnable! Comment? Un peuple libre jusqu'à présent, ôse être *rebelle* aux ordres des Russiens, qui n'avoient aucun droit sur eux? Voilà le système général des Européens.

vent pas la Loi de Mahomet. Il ne s'agit point en tout ceci d'un culte particulier, mais d'un principe commun à toutes les Religions; ſavoir, qu'il ne faut point faire à autrui, ce qu'on ne voudroit pas qu'on nous fit à nous mêmes.

Il faut d'ailleurs convenir que le Chriſtianiſme que les Eſpagnols ont introduit dans leurs conquêtes, n'eſt guères avantageux aux pauvres Américains, ni fort propre à avancer la gloire de Dieu : Etre batiſé, ſe proſterner devant un crucifix, ſavoir ſon *Pater* & ſon *Ave*, ne fait pas encore un Chrétien; on ſait même qu'au Pérou, au Mexique & ailleurs, un grand nombre de naturels du pays, allient les cérémonies du culte Chrétien avec l'idolatrie la plus monſtrueuſe.

J'ai gémi en conſidérant la principale cauſe de la derniere guerre entre la France & l'Angleterre. Les François diſoient: tout le pays à l'Oueſt & au Sud-Oueſt du Canada eſt à nous, parce que nous avons découvert les pays limitrophes, & que nous en ſommes en poſſeſſion. Tout ce pays ſur les deux rives du Miſſiſipi nous appartient, parce que les nôtres ſont les premiers d'entre les Européens qui ont deſcendu ce fleuve. Les Anglois, ſuivant le même raiſonnement, aſſurent que tout le pays à l'Oueſt de l'Acadie, de la nouvelle Angleterre, de la Penſylvanie, du Mariland, de la Virginie, de la Caroline, & de la Géorgie, eſt de leur domination. Or en pouſſant plus avant des deux côtés, ces deux nations ſe ſont rencontrées ſur l'Ohio: chacune s'eſt plainte que l'autre uſurpoit ſur elle. Les Sauvages avoient beau dire, ne diſputez pas; ce pays nous appartient en propre; vous n'avez pas droit de vous y établir. Les deux nations, en vrais Européens, diſoient: vous vous moquez; des Sauvages comme vous n'ont aucun droit d'habitation nulle part; toute la terre habitée par d'autres que par des Européens, leur appartient, pourvû qu'ils puiſſent s'en rendre maitres; & vous n'êtes pas en état de nous réſiſter.

J'avoue que de pareils principes me paroiſſent ſi contraires à la Religion naturelle & révélée, que tout Payen éclairé en ſeroit ſcandaliſé.

L'agréable Auteur du Citoyen du monde eſt fort de mon avis;

voici comme il s'en explique. " Le motif de la guerre concerne quelques landes qui sont à mille lieuës dici ; pays froid, désert & hideux, appartenant à un peuple qui le posséde de tems immémorial. Les Sauvages du Canada en reclament la proprieté ; ils ont tous les droits que donne une longue prescription ; ils y ont régné pendant des siécles sans rivaux & sans autres ennemis que l'ours vorace & le tigre perfide ; ils trouvoient dans leurs forêts toutes les nécessités de la vie, & c'étoit pour eux le comble du luxe. Ils auroient donc éternellement joui de ces avantages si les Anglois n'avoient appris que ces déserts produisoient des fourrures en grande quantité : dès ce moment ils devinrent un objet d'ambition. On trouva que les fourrures étoient indispensablement nécessaires au bonheur de l'Etat. Le Roi fut conséquemment prié de donner à ses sujets, non seulement tout le pays du Canada, mais encore tous les Sauvages qu'il renferme &c. Une supplique aussi juste fut favorablement écoutée ; & les François qui en avoient également besoin ; (car ils aimoient autant les Palatines & les Manchons que les Anglois), firent la même priere à leur Monarque, qui y acquiesça gracieusement &c. &c. ". On peut consulter l'Ouvrage même pour le reste. Cependant les réflexions suivantes m'ont déterminé & ont servi à lever mes scrupules.

1°. Nous voyons que depuis la découverte de l'Amérique les Européens sont devenus de plus en plus humains & modérés. La saine politique y a sans doute bonne part. On a vû en avançant dans les terres que les nations, qui ne connoissoient les Espagnols que par ouï dire, les avoient en horreur, & que l'effet de ce sentiment retomboit souvent sur d'autres nations Européennes ; ce qui étoit un des plus grands obstacles à l'établissement de quelque nouveau commerce, & à des découvertes ultérieures. Les Anglois même ouvrent les yeux : Ils confessent que leurs compatriotes, établis avant dans le pays, & qui sont en commerce avec les Sauvages, n'ayant pas toujours agi de bonne foi avec eux, ont attiré dernierement cette guerre sanglante de leur part, où près de quarante mille personnes de tout âge & de tout sexe ont été massacrés. Il y a donc toute apparence qu'on changera de méthode envers les Américains, & qu'on

se

se persuadera enfin qu'ils sont des hommes. La saine politique & l'interêt de la nation l'exigent. Pourquoi en effet courir le risque d'exciter une centaine de nations à se liguer contre les Européens, & à *lever la hache* contre eux. Quand même les Anglois seroient victorieux, ce qui n'arriveroit qu'après des pertes irréparables, étant exposés à tant de surprises de la part des nationaux, auxquels une course de plusieurs centaines de lieuës n'est point un embarras, dans ces vastes forêts & déserts, il est certain que leur commerce, le seul objet qu'ils doivent raisonnablement avoir en vuë, ne pourroit qu'en souffrir par un levain, qui, malgré une paix plâtrée, subsisteroit toujours dans les cœurs de ces Américains, qui ne pourront jamais digérer, que des Etrangers viennent de si loin pour les détruire, les subjuguer, ou du moins les vexer & les tromper.

2°. J'ai fais voir que la partie inconnue de ce Continent étoit d'une étendue immense, & quelle doit contenir plusieurs nations très nombreuses, courageuses, & plus ou moins civilisées. Qu'on ne s'imagine donc pas qu'on puisse avec quelque centaines d'hommes, en faire la conquête: on ne les regardera plus, ni comme des Dieux, à l'exemple des premiers Indiens lors de la découverte ; ni comme des Démons, autres qu'en chair & en os, qui sont mortels. Je doute donc que la prudence même leur permette de vouloir agir si haut à la main avec les nations qu'on pourra découvrir.

3°. Enfin, chez ces peuples civilisez le Christianisme pourroit faire des progrès; il n'y a qu'une voix là-dessus. Les Sauvages, aussi long-tems qu'ils restent tels, ne sauroient, il est vrai, concevoir les mystères véritables, & les articles de la foi, de la Religion Chrêtienne: mais avec une conduite conforme au Christianisme on les gagnera facilement, & on augmentera infailliblement le nombre des fidèles.

Après avoir exposé les raisons qui m'ont déterminé à communiquer mes idées, il convient de poser des principes, que je tacherai d'établir, ou du moins, de rendre d'une probabilité sensible à toute personne non prévenue.

1°. Les glaces dans les parages les plus septentrionaux, sont sur tout à craindre dans le voisinage des terres.

2°. La

2°. La plus grande quantité des glaces se trouve aux environs des embouchures des rivières.

3°. C'est une erreur de croire que le froid est plus fort en été même, à proportion de la proximité du pole.

4°. On ne sauroit mieux se diriger dans l'estime qu'on fait du degré de froid d'un endroit particulier que par les faits: si une contrée a des habitans, & si on y trouve des quadrupèdes & autres animaux, qui ne peuvent supporter le froid de tous les climats.

5°. Ce qui a été reconnu publiquement être arrivé une ou plusieurs fois, & qui a été prouvé par des faits incontestables, ne peut être envisagé comme devenu impossible, à moins que cette assertion contraire ne soit aussi prouvée par des raisons appuyées sur des faits également authentiques.

6°. L'Amérique est plus froide que l'Asie, au moins de dix degrés: je veux dire qu'à cinquante degrés il y fait pour le moins aussi froid que par tout ailleurs à soixante, & ainsi du reste.

§. I.

Les glaces sont sur tout à craindre dans le voisinage des terres.

I. Indépendamment de ce que nous allons voir sur la thèse suivante, il y en a une raison fort naturelle. Lorsque le vent de quelque rhumb du Nord souffle, les glaces sont nécessairement jettées vers les rivages; elles s'y lient & s'accumulent, & par-là deviennent solides & de grande étendue: Au lieu que par un vent du Sud quelconque, ces glaces flottantes peuvent se dissiper, & se diviser dans une vaste mer, de telle maniere que dans quelques parages on n'en trouve point; dans d'autres fort peu. Lors même que la pleine mer gèle, chaque vent un peu fort les brise & les disperse; de sorte qu'un vaisseau n'a pas de grandes difficultés à vaincre pour pouvoir y passer. Tous ces faits sont confirmés par les relations unanimes des voyageurs.

§. II.

Les glaces se trouvent sur tout à l'embouchure des riviéres.

Il en est de même de ce fait. Les Anciens ont soutenu que l'eau de la mer étant salée ne geloit pas : il y a même quelqu'apparence qu'on doit attribuer toutes ces glaces uniquement à l'eau douçe des riviéres, qui s'est jettée dans la mer depuis tant de siécles, & qui s'y jette journellement. De-là vient que le passage de Waeigatz est presque impraticable, parce que toutes les eaux que cette petite mer contient, est douce, comme provenant des plus grands fleuves de ce Continent, tels que l'Obi & le Jenisea, sans compter le Piasida, & d'autres riviéres plus petites qui entrainent avec leurs eaux douces une grande quantité de glaçons. Nous voyons que depuis le cap entre le Piasida & le Tamura, que nous nommerons cap de glace, puisqu'on veut bien assurer qu'il est toujours entouré de glaces, que personne n'a jamais vuës : Je dis, depuis ce cap jusqu'à celui de Schalaginskoi, il y a plusieurs grosses riviéres. On y trouve le Taimura, le Chatanga, l'Anabara, l'Olenec, le Lena, le Jania, l'Indigirka & le Kolima, sans parler des plus petites. Quelle merveille donc si tous ces rivages sont si souvent bordés de glaces, lorsque le vent du Nord les y retient, & que la route le long de la côte soit impraticable pour tout bâtiment de mer !

§. III.

Le froid n'augmente pas à proportion qu'on approche du Pole.

III. Toutes les relations s'accordent dans ce point. Spitzberg est moins froid que la nouvelle Zemble. On y trouve des quadrupèdes, des arbrisseaux, des plantes : il n'y a rien de tout cela à la nouvelle Zemble.

En 1752. j'eus une conversation à ce sujet avec un ami, qui me parla du Sr. B....r. Chirurgien de vaisseau, qui, toutes les années, va à la pêche de la baleine, & qui de quatre à cinq ans une fois vient voir sa femme & ses parens dans le voisinage. Je le priai de m'avertir lorsque ce voyageur seroit au pays : il le fit en Décem-

 bre

bre 1754. Je le fis venir chez moi, & j'eus avec lui une longue conversation. Je ne lui trouvai aucunes connoissances géographiques ou physiques, mais beaucoup d'expérience: de sorte que je pouvois d'autant mieux ajouter foi à ce qu'il me racontoit. Il me dit donc qu'il avoit fait trois fois le voyage de Spitzberg, & plusieurs fois celui du détroit de Davis. Il m'assura que leur vaisseau avoit été à Spitzberg jusqu'au huitantieme degré & au-delà; qu'une année ils étoient revenus en Juillet, une autre en Août, & une troisieme les premiers jours de Septembre; que cette derniere fois ils avoient été souvent assiégés par les glaces, dans une baye nommée *Drie-Sprong*, ou triple saut, à cause qu'elle étoit couverte par deux isles, qui formoient trois entrées. Je lui demandai, s'il n'avoit jamais essuyé quelque danger dans ces pays, voulant parler des glaces. Lui, prenant cette question pour générale, répondit que jamais de sa vie il n'avoit tant risqué, & qu'il s'étoit cru perdu; qu'étant allé à terre avec quelques camarades pour chasser, il avoit tâché de suivre doucement le gibier qu'il avoit apperçu, & sans prendre garde où il marchoit, il étoit tombé dans un marais profond; que tous les efforts qu'il fit ne servoient qu'à l'enfoncer d'avantage; & que sans la précaution qu'il eut d'étendre ses bras, & de conserver son fusil couché tout au long sur la terre pour se soutenir, il auroit certainement péri; qu'il avoit tant fait d'élans, & toujours appuyé des bras & du fusil de toute leur longueur, que peu à peu il avoit gagné le terrein, & s'étoit tiré de cet abîme, si épuisé & si saisi d'altération qu'il en fut malade, & qu'il ne l'oubliera de sa vie. Je rapporterai dans la suite un autre fait dont il me fit le recit.

Mais comment, s'il vous plait, concilier ce marais sans fond & & qui n'est point gelé à environ huitante degrés de latitude, avec ce que Gmelin dit du puits qu'on voulut creuser près de Jakoutzk pendant deux étés, à environ soixante degrés, & qu'après treize toises, ou cent trente pieds de profondeur, on trouva la terre toujours également gelée, & aussi dure qu'un roc? Je crois que ce seul fait suffiroit pour prouver ma thèse.

Chacun sait les relations de Joseph Moxon, qui assuroit avoir été sous le pole, & qu'il y faisoit aussi chaud en été qu'à Amsterdam;

&

& celle du Capitaine Gouldens, qui assura le Roi, Charles II. que deux vaisseaux Hollandois avoient été à huitante-neuf degrés, où ils avoient trouvé une mer libre, sans glace, & aussi profonde que celle de Biscaye. Ceux qui voudront révoquer en doute cette relation, doivent faire attention que ce Gouldens a fait trente fois le voyage au Nord; qu'il a vû quatre journaux accordans sur ce fait; qu'il en a fait le recit à son Roi; & que l'illustre societé Royale de Londres, jugeant apparemment, comme tout autre homme raisonnable, qu'il n'auroit voulu, ni osé en imposer à son Roi, en a parlé dans ses transactions.

On sait encore le voyage d'un vaisseau Hollandois, dont on voit une relation de 1675. qui, ayant dépassé la nouvelle Zemble de cent, d'autres disent de trois cent lieuës, a trouvé une mer libre & sans glace, après avoir poussé jusques vers le huitantieme degré & au-de-là. Cette relation a été publiée par la même societé Royale (*a*). Nous en parlerons encore ailleurs.

On n'ignore pas que le Chevalier Cherri, & encore un autre, ont rapporté, que le 21. Juin, & le 24. Juillet 1605. & 1606. le gaudron, ou poix du vaisseau se fondit & découla le long des bords du vaisseau, à l'un dans les parages du Spitzberg, & à l'autre près de l'isle de Cherri; ce qui n'est pas ordinaire, même dans la Zone torride.

Les relations nous disent aussi que le Groenland est plus fertile dans sa partie septentrionale que dans sa partie méridionale; qu'il y a des animaux, des paturages; enfin que c'est de sa verdure qu'elle tire son nom, qui veut dire, *terre verte:* au lieu que ses rivages méridionaux sont inabordables, à cause des glaces, qui en ferment l'approche.

Baffin & Smith ont assuré que vers le septante-huit au huitantième degré dans la baye de leur nom, il n'y avoit pas de glace tandis qu'on s'en plaint au soixante-cinquieme de la baye de Hudson, & même plus au Sud. Entre le soixante-cinq & le septante, le détroit entre le Continent & l'isle de Cumberland, est toujours fermé

(*a*) Tome X. N°. 118. page 417.

de glace. Le Sr. B.... r. dont j'ai parlé au commencement de cet article, me dit que dans le détroit de Davis leur vaiſſeau étoit toujours dans les environs de l'isle de Disko ; que d'autres entroient dans la baye de Baffin, mais que le plus grand nombre reſtoit dans ce détroit au paſſage des baleines, qui alloient à la dite baye & en revenoient par ce détroit.

§. IV.

Pour déterminer le froid relatif d'un pays à un autre, il faut faire attention à leurs productions.

IV. Cette thèſe eſt une conſéquence de ce que j'ai prouvé dans l'article précédent: j'ajouterai ſeulement que parmi le gibier du Groenland, on compte auſſi les perdrix ou gelinotes blanches, oiſeau qu'on trouve ſur les montagnes de la Suiſſe; ainſi qu'on pourroit dire que le climat de cette partie du Groenland ne devroit pas différer infiniment de celui des Alpes. Ajoutons à ceci, que des plantes qui ne peuvent pouſſer que fort tard, qui fleuriſſent & qui ſe perpétuent par leur ſemence, doivent eſſuyer une grande chaleur en été, comme on la reſſent en effet dans les pays du Nord; car, en quel pays méridional peut on ſemer & moiſſonner deux fois dans l'eſpace de trois mois, comme on le fait en quelques plaines entre les montagnes de la Norwège, ſuivant les relations de tous ceux qui voyagent au Nord ?

§. V.

V. Cette thèſe eſt plûtôt un axiome inconteſtable qu'une thèſe qui demande d'être confirmée par des faits; ainſi nous ne nous y arrêterons pas ici, mais nous en ferons l'application en ſon lieu.

§. VI.

L'Amérique eſt plus froide que l'Aſie, au moins de dix degrés.

VI. Ceci eſt encore fondé ſur le rapport unanime des voyageurs. Qu'on

Qu'on compare Quebec avec Paris au même degré; le fort Nelson avec Coppenhague, la Courlande &c. on verra si je ne suis pas fondé. Bien plus; ce fort n'est qu'au cinquante-septieme degré, & il ne s'agit, ni d'y semer, ni d'y moissonner; mais bien d'un hiver insupportable de huit mois. Par contre, à cinquante-neuf degrés vingt-huit minutes, dans la Tartarie, selon Gmelin, on avoit presque achevé la moisson du seigle & de l'avoine le 9. Août. Qui pourra donc soutenir que l'Asie, soit la Tartarie au même degré, soit plus froide que l'Amérique, comme plusieurs le supposent? Ce que nous remarquerons ci-après sur l'hivernation vers les riviéres d'Indigir & du Chatanga, confirmera nôtre thèse. Le célèbre M. de Haller lui-même, qui a été prévenu par feu son ami M. Gmelin, contre la possibilité du passage par le Nord, assure pourtant dans la préface qu'il a mis au recueil des voyages modernes, en Allemand, que l'Europe a le climat tempéré, que l'Asie est plus froide, & l'Amérique encore plus. Voilà donc cette thèse prouvée, & j'en ferai usage en son lieu.

§. VII.

Le passage par le Nord-Ouest ne sauroit avoir lieu (a).

Après avoir établi, ou confirmé ces principes incontestables, je passe à l'examen de la possibilité & de la probabilité de la route par le Nord, & je commencerai par celle du Nord-Ouest, à laquelle les Anglois à l'instigation de M. Dobbs, se sont attachés; il en a été si bien persuadé, qu'encore avant de partir pour son Gouvernement de la Caroline, il m'a fait parvenir un mémoire en réponse d'un autre que j'avois composé, & dont il a eu communication; par lequel il la soutenoit préférablement à celle du Nord-Est, malgré les raisons que

(a) Dans ce moment je lis dans la gazette de Londres du 9. & 11. Juillet, l'Article suivant. *Nous apprenons qu'un autre essay va se faire dans peu pour trouver le passage par le Nord-Ouest, sous la direction d'un Amiral bien connu pour son sçavoir dans la navigation.* Il n'est pas douteux, qu'on ne veuille parler de Mr Ellis: mais je doute, qu'on en espére une heureuse réussite, lorsqu'on aura lû mes reflexions à ce sujet.

que je lui ai alléguées, qu'on trouvera ci-après, augmentées de plusieurs nouvelles réflexions. Au lieu que feu Milord Anson a goûté entiérement mon projet, dont l'exécution n'a été retardée que par le commencement de la derniere guerre, & entierement arrêtée par sa mort, ayant fait des démarches pour en procurer l'exécution. Je commence par rétablir la largeur du Continent de l'Amérique dans son ancienne position, & telle que les premiers des Géographes modernes l'ont constamment représentée pendant près d'un siécle.

Nous avons fais voir dans la premiere partie de cet ouvrage, que le changement qu'on y a fait ensuite n'est fondé sur aucune relation, ni sur aucun fait, mais sur des raisonnemens & sur des conjectures erronées; que par conséquent il faut s'en tenir aux relations & aux cartes des premiers navigateurs, jusqu'à-ce que des faits & des relations aussi authentiques que les leurs les contredisent; ce qui sera impossible, vû que les divers recits & les témoignages des Sauvages, que M. Buache rapporte avec soin pour prouver sa mer de l'Ouest, y contredisent pour la plûpart, puisqu'ils parlent de pays fort étendus vers l'Ouest, à trois, quatre, cinq mois de chemin, & encore de nations au-delà, de riviéres dont on connoit le cours jusqu'à mille lieuës, sans qu'on trouve au bout d'un terme si étendu cette mer de l'Ouest, soit le détroit d'Anian. Les Sauvages qui déclarent ces faits, habitent les pays vers le deux cent huitantieme degré de longitude, & entre le cinquante & le soixantieme de latitude: ainsi des régions où le degré de longitude n'est plus que de douze lieuës, ou environ. On voit même manifestement que ces Sauvages ont quelque foible connoissance des pays du même Continent, à huitante degrés plus à l'Ouest. Ils nomment divers grands lacs à diverses latitudes & longitudes, des peuples civilisés, les uns barbus, les autres sans barbe, ni cheveux, dont les Européens n'ont aucune connoissance, & qui ont dans leur voisinage des nations qui ne sont que peu ou point civilisées, & qui doivent occuper des pays immenses.

Ajoutons enfin les voyages divers de deux femmes amenées de la partie orientale de l'Amérique en Tartarie, sans avoir passé une mer large.

Si nous voulons examiner cet espace par mer, nous trouverons qu'il

qu'il y répond parfaitement. Plusieurs voyageurs & mariniers ont soutenu depuis long-tems, que l'Océan oriental avoit beaucoup moins d'étendue qu'on ne lui donne communement: ils ont fait la réflexion très remarquable que nombre de vaisseaux, sur tout des Hollandois, s'étoient perdus sur les côtes des terres Australes, uniquement parce que se fondant sur leurs cartes erronées, leur estime le dévenoit aussi, en croyant ses côtes fort éloignées à l'Est, tandis qu'ils y échouoient.

Dans la mer nommée du Sud, c'est tout le contraire: on place Acapulco à environ deux cent septante-cinq degrés de longitude, & dix-huit de latitude; l'isle de Guam à cent soixante de longitude & treize de latitude. On peut donc compter le tout sur la même latitude, & cent quinze degrés de distance en longitude; comptons-les à vingt lieuës le degré, cela fera deux mille trois cent lieuës: avec un vent fort favorable on peut faire cent lieuës dans ving-quatre heures. Tous les mariniers assurent unanimément que les vents alizés dans ce passage sont d'une force supérieure à celle de tout autre vent. On pourroit donc donner cent cinquante lieuës par vingt-quatre heures; & le trajet se fait ordinairement en vingt-deux jours; ce qui feroit trois mille neuf cent soixante lieuës: mais contentons-nous de ces deux mille trois cent lieuës. Les isles Marianes ont été autrefois regardées comme faisant partie de l'Amérique. Aujourd'hui on les place sur l'Asie; au lieu qu'elles se trouvoient sous le même parallèle, & sous le même méridien que le détroit d'Anian, au cent huitante ou cent huitante-cinquieme degré. Il paroit qu'en effet on ait voulu resserrer la mer orientale, mais regagner ce qu'on perdoit sur la mer, du côté des terres, qu'on avance vers le deux cent & six ou sept, au lieu du cent septante-cinq. De cette maniere on retranche une bonne partie de l'Ouest de l'Amérique. On en fait de même du côté du Sud, puisqu'on place une espèce de golfe jusqu'au de-là du soixantieme. Mais, je le répete, que deviendront ces relations unanimes de tous ces peuples entre le cinquantieme & le soixantieme degré & au-delà, qui parlent tous d'un millier de lieuës dans le continent vers l'Ouest? Que devient le cours du Missouri de huit cents lieuës, supposons six cent lieuës, au quarantieme parallèle dont

le

le degré n'eſt que de quinze lieuës & un quart, & celui de la riviére de l'Oueſt au Nord du milieu de ſon cours ?

On dira pour ce golfe dont je parle qu'il a été vérifié par Béering : Voilà donc un fait authentique & inconteſtable. Il y a pourtant des réflexions à faire.

1°. Si l'Aſie eſt réduite à ſes juſtes bornes ; le cap Oskoi ſera à cent ſoixante-cinq degrés, au lieu des cent ſeptante-cinq. Voilà déja dix degrés à déduire, à compter depuis Avatcha, à raiſon de douze lieuës & un tiers le degré ; fera cent vingt-trois lieuës.

2°. L'eſtime, puiſqu'on n'a pû faire aucune obſervation Aſtronomique pour la longitude, ne ſauroit ſervir de preuve. Suivant l'Officier Ruſſien, qui a accompagné Béering, ils ont eu huit jours après leur départ, ſavoir, le douzieme Juin, des tempêtes & des brouillards : enſuite il ſe plaint encore ſouvent des tempêtes & des vents contraires, le 24 Septembre, lorſqu'il voulut s'échapper de ces côtes où il avoit perdu du monde, après avoir tiré un peu au Sud, où il ſe trouva au cinquante-unieme degré, il y eut une tempête de dix-ſept jours, ſi effroyable que le Pilote André Heſſelberg, qui avoit ſervi cinquante ans ſur mer, aſſuroit n'en avoir jamais vû une ſemblable. Quel fond peut-on donc faire ſur une pareille eſtime ? Après des tempêtes dans des mers connues, on ſe trouve ſouvent, lorſque dans le calme ſuivant on ſe reconnoit, quelques centaines de lieuës plus loin qu'on n'avoit cru ; & ici dans une mer où aucun de ces mariniers ne s'étoit jamais trouvé, on devroit ſe conformer à cette eſtime, qui ne peut qu'être abſolument erronée !

3°. L'Officier Ruſſien, qui a été avec Béering, ne dit point qu'il ait été au cinquante-huitieme degré. Ainſi on peut en douter hardiment.

Pluſieurs Auteurs nous apprennent que de très bons Géographes ont des latitudes différentes, même pour des places aſſez connues. Le P. Charlevoix, par exemple, aſſûre que la carte de Pople, qu'il approuve pourtant aſſez, diffère pour le cap de Raſe des meilleures obſervations, de cinq degrés, quinze minutes ; & ce même Pople, de la carte de M. Bellin pour la partie orientale du fond de la baye

de

de Hudson, de huit degrés (*a*). Voilà qui me disculpera, si je ne regarde pas comme authentiques ces latitudes marquées sur un simple rapport, & les longitudes encore moins (*b*).

Si donc on déduisoit sur la longitude dix degrés pour le rétrécissement de l'Asie, & qu'on augmentât d'autant de degrés la largeur de l'Amérique, & que l'on retranchât quinze degrés, ou cent nonante lieuës sur l'erreur de l'estime, à cause des tempêtes, vents contraires & brouillards, on viendroit pour l'endroit où Béering à abordé au deux cent quinzieme degré: & je veux supposer qu'il ait été au cinquante-deux ou cinquante-trois de latitude; supposons même les cinquante-huit: alors il se peut, comme nous l'avons dit ci-devant, que depuis Quivira, non au Nord-Est du nouveau Mexique, mais à environ cent nonante degrés, jusqu'à Ticuic, qui, selon Acosta, n'étoit qu'une plaine sabloneuse avec peu de collines, une partie de ces terres a été mangée par la mer jusqu'à cette hauteur; & que depuis ce deux cent quinzieme degré jusqu'au cent huitante, la côte est dirigée Sud-Ouest, comme les cartes nouvelles la représentent, ou la terre divisée en nombre d'isles. On ne sauroit fixer ses idées qu'après des recherches & des découvertes ultérieures (*c*).

Nous

(*a*) On trouve chez les Auteurs plusieurs pareils exemples de discrépance, même des latitudes prises avec tous les soins possibles. Apportons-en seulement de ce voyage même; la côte, où se trouve la montagne de St. Jean fut fixée par les uns à la latitude de 51° 12'. par d'autres à 51°. & 27' par les troisiemes à 52°. 30'. ce qui fait une différence en tout de 26. lieuës; qu'on l'observe, en latitude même, qu'on croit pouvoir prendre si facilement & si exactement.

(*b*) M. Dubuis de Mornas, dans son bel Atlas historique, dit carte XXII. après avoir prouvé combien les longitudes trouvées même par des observations Astronomiques, sont peu sûres, ne fait pas grand cas pour la certitude, des latitudes: il veut qu'on les observe au tems des Equinoxes, & à terre; que la hauteur prise sur un vaisseau toujours agité, ne peut être juste.

(*c*) Cet ouvrage étoit fini lorsque j'ai lû dans la Gazette de Londres un article que je puis d'autant moins passer sous silence, que la maniere obscure dont on s'y exprime, pourroit faire naître des idées erronées. Le voici:

„ Pétersbourg, le 20. Mars 1764.
„ Nous apprenons du Kamtschatka que six
„ habitans de ce pays, qui mirent en
„ mer en 1759. en sont de retour, ayant
„ été absens tout ce tems, sans que personne en ait eu la moindre nouvelle:
„ On les supposa perdus & péris. Ils rapportent qu'ayant dirigé leur cours vers
„ le

Nous voilà donc à ſuppoſer même cette ſinuoſité dans un ſeul endroit, jusqu'au cinquante troiſiéme degré, ou ſi l'on veut au ſoixantieme,

„ le Nord-Eſt, ils découvrirent, après „ une navigation de plusieurs mois, ſeize isles, tant grandes que petites, „ habitées par des peuples qu'on ſuppoſe „ être les Eſquimaux, parce qu'ils reſſemblent par leur figure & par leurs „ mœurs aux Americains du Nord du „ Canada. Ces avanturiers ont fait une „ carte de deux de ces isles, où ils ont „ vécu quelque tems. Ces cartes ont été „ envoyées à Moſcou, pour y être conſervées dans les Archives ".

Si l'on ne conſideroit cette relation qu'en gros, on tomberoit dans l'erreur de M Dobbs, qui ſuppoſe une vaſte mer entre l'Aſie & l'Amérique, mer, qui, ſelon lui, doit avoir communication avec la baye de Hudſon, dans les environs de laquelle ſe trouve la patrie des Eſquimaux.

Par tout ce qu'on voit ci-devant, fondé ſur les relations unanimes des Européens & des Sauvages, nous voyons qu'au contraire il exiſte dans cette place un Continent de mille lieuës d'étendue. Apprécions cette relation, & tâchons de deviner ce qu'elle n'explique pas. On pourroit ſuppoſer qu'ils ſont partis des environs du Kamtſchatka: accordons que ce fut depuis Avatcha: Toutes les cartes prouveront qu'au Nord-Eſt, à l'Eſt même, on rencontre le Continent, ou du moins des terres de l'Amérique: Comment donc ont-ils pû employer pluſieurs mois avant que d'aborder à des isles? Voilà donc déja une faute ſenſible.

Selon toutes les apparences ils auront été à la pêche. Suppoſons même qu'ils ayent eu deſſein d'aller à la découverte; ce qui n'eſt pas probable, puiſqu'il n'en eſt pas parlé; encore moins des Ruſſiens, ou d'autres gens expérimentés pour les diriger. Ils n'auront donc pas eu des bâtimens conſidérables, ni des proviſions pour pluſieurs mois. De quoi ont-ils vêcu?

Je ne doute point qu'un orage violent tel que Béering & Tſchirikow ont eſſayé ne put les avoir ſurpris & chaſſés au hazard, à peu près par la même route; qu'enfin ils n'ayent abordé à des isles ſur les côtes de l'Amérique, qui même ne doivent pas être fort éloignées du Kamtſchatka; puiſqu'après avoir pû conſtruire un autre bâtiment, apparemment bien petit, ſix hommes, & qui ne ſont rien moins que charpentiers de vaiſſeaux, n'auront pû venir à bout que d'un canot, ou d'une petite barque de pêcheurs. Et puis qu'avec un ſi petit bâtiment, ces avanturiers ignorans dans le pilotage, ont pû revenir chez eux, il faut néceſſairement que leur trajet n'ait pas été conſidérable.

Mr. le Chevalier de G**. qui en a eu une relation directement de Pétersbourg, vient de me confirmer dans mon idée; diſant, qu'il s'agiſſoit d'un Archipel d'isles, vers le 53°. latitude, & 216°. 10'. longitudes, qu'on avoit découvert en 1760. & qui s'étoit mis l'année derniere ſous la protection de la Ruſſie.

Les Sauvages qu'ils ont rencontrés, ſont des Eſquimaux, dit-on. Peut-on débiter des choſes d'une abſurdité & d'une ignorance auſſi forte? Les Ruſſiens & les Kamtschadales lorſqu'ils abordérent à ces isles à l'Eſt, y ont trouvé des Sauvages qui reſſembloient en tout à des Eſquimaux, ou à des Groenlandois; par conſéquent ils étoient de cette nation. Je ne me laſſe point de répéter que tous les hommes ſortant de la même ſouche, ſe reſſemblent dans les mœurs ſelon les circonſtances. Ceux qui ſont les plus éloignés des peuples civiliſés, & l'ont été depuis nombre de ſiécles, tombent dans la barbarie, & ſe contentent d'une maniere de vivre la plus ſimple: La nourriture la plus frugale, qu'ils ſe procurent, les uns dans le Continent par la chaſſe, les autres ſur les bords de la mer par la pêche, leur ſuffit. Ainſi ceux-ci peuvent

tieme, que je ne saurois croire, vû les relations des Sauvages, entr'autres des alliés des Sioux, dont parle le P. Hennepin, qui venoient des environs, ou on l'a supposé, & à peu près du cinquante-unieme degré, sans avoir la moindre connoissance d'une mer dans leur voisinage, & cela seulement depuis moins de quatre-vingt ans; je dis, à la supposer. Du moins, on ne contestera pas un Continent non interrompu bien avant vers le Nord.

Que seroit-ce, si les découvertes qu'on a données sous le nom de de Fonte, étoient aussi véritables qu'elles sont fabuleuses? On n'apperçoit point la fin du Continent, même à huitante-deux degrés. Il est vrai qu'au soixante ou septante, car les Auteurs des cartes ne sont pas d'accord sur cet article, on trouve le détroit de Ronquillo, par lequel de Fonte doit avoir pénétré jusqu'à la place de la baye de Hudson, où le vaisseau de Shapley se trouva: mais toute la relation est remplie de tant de contradictions, elle se trouve si contraire à celles des Sauvages même que M. Buache adopte, & aux recherches d'Ellis & de sa compagnie, qu'il est impossible de l'admettre un moment. Si les Sauvages de la baye de Hudson parlent d'un grand lac à vingt-cinq journées, qui est le Michinipi, & d'un autre, peut-être à mille lieuës de chez eux, & qu'ils n'ayent aucune connoissance de ce passage, qui doit être tout proche d'eux, comment pourra-t-on se persuader que ce passage existe?

Arrêtons nous aux témoignages que M. Buache rapporte, & qui, selon lui, doivent servir à prouver le passage du Nord-Ouest.

I. Nous avons déja parlé de la fable de ce Thomas Cowles: observons ici qu'il doit avoir trouvé ce passage au cinquante-neuf-vieme

vent ressembler aux Esquimaux, sans qu'on puisse dire, que *ce sont les Esquimaux*, éloignés de plus de mille lieuës, & séparés par plusieurs centaines de nations, qui ne leur ressemblent en rien. C'est encore une maniere de parler fort vague, lorsqu'on dit qu'*ils ressemblent aux Américains, qui sont au Nord du Canada.* En ce cas, ce ne seront pas des Esquimaux, qui n'habitent qu'une petite partie la plus orientale du Nord du Canada; sur tout la terre de Labrador, qui est à l'Est même de la baye de Hudson.

J'ai cru devoir prévenir par cette explication les erreurs dans lesquelles cette relation pourroit faire tomber les lecteurs.

vieme degré, qui est précisément au-dessus du cap & de la riviére Churchill, si connus des Anglois, qui pourtant n'y ont pas pû trouver le détroit que l'on cherche.

II. La relation de Torquemada d'un vaisseau Hollandois, ne paroit pas plus authentique; mais bien celle des vaisseaux Espagnols. Martin d'Aguilar trouva en effet vers le quarante-quatrieme degré; non une entrée, comme on l'assure hardiment, mais l'embouchure d'une riviére, dont le courant étoit si rapide, qu'il ne lui en permit pas *l'entrée*. Qu'on ne dise pas que c'étoit le reflux: des vaisseaux, & des vaisseaux envoyés exprès pour chercher le passage, ne s'arrêtent pas par plaisir seulement un couple d'heures. Supposons qu'il n'y ait passé qu'un jour, qu'un demi jour, il auroit eu la haute marée, le flux, qui lui auroit fait trouver ce qu'il cherchoit. Et d'où vient que les Hollandois eux-mêmes n'en savoient rien, eux qui ont passé dit-on par ce détroit?

III. Le rapport de Bergeron, qui se fonde sur le recit de deux Portugais, dont l'un est de Guinée: apparemment que pour se rendre en Guinée, il a passé par ce détroit du Nord-Ouest.

IV. Celui du P. Charlevoix, qui parle d'un vaisseau Espagnol jetté dans ce détroit depuis Acapulco, & de-là à Dublin en Irlande. On a eu pourtant la précaution de dire que le Roi d'Espagne avoit fait bruler les Journaux: Il auroit donc dû, par précaution aussi, exterminer tout l'équipage de ce vaisseau, qui auroit vraisemblablement publié cette découverte, si elle n'étoit pas fabuleuse.

V. Lovegrove place ce passage à soixante-deux degrés trente minutes. Wilson, dit-on, y a passé, & n'a trouvé à la fin qu'une mer sans terre, ni d'un côté, ni de l'autre. Pourquoi donc encore chercher ce passage lorsqu'un Anglois même y a passé, & qu'on en marque la latitude précise? Cependant, par malheur, voilà ceux qui ont été choisis par M. Dobbs pour chercher ce passage, & qui, dirigés par des instructions précises & détaillées, ont examiné toute la côte depuis le cinquante-cinq jusqu'au soixante-septieme degré: ils n'y ont trouvé que des riviéres & des bayes; & ces isles & ce passage de Lovegrove & de Wilson ont entiérement disparu. Il est très singulier que Ellis, qui soutient également cette possibilité, mal-

malgré ce que l'Ecrivain de la Californie dit de contraire, veut que les marées viennent de la mer du Sud, éloignée de plus de six à huit cent lieuës. A-t-on jamais entendu parler d'une telle marée? Car il ne parle pas de la mer de l'Ouest de nouvelle création; quoiqu'alors même il ne s'agiroit pas moins que d'une marée de deux à trois cent lieuës.

§ VIII.

Examen de la relation d'Ellis sur le passage au Nord-Ouest.

Mais voyons ce qu'Ellis le grand patron du passage au Nord-Ouest nous en rapporte, & bornons-nous à examiner ce qu'il en dit depuis le cap Churchill.

Le 30. Juin ils découvrirent l'isle Centri à soixante-un degré quarante minutes; de-là au Nord & vers la côte, où l'on jetta l'ancre pendant la nuit. Le 2. Juillet on continua le cours vers le Nord au travers de beaucoup de glaces flotantes, qui jointes avec les bas fonds de rocaille, qui s'étendoient deux ou trois milles en mer, le rendirent fort dangereux. On avança vers Knights isle à soixante-deux degrés deux minutes: de-là on tourna vers la côte occidentale, où il paroissoit une grande ouverture; mais les glaces empêchoient d'approcher; ce qui, joint au tems orageux, les obligea de retourner à Knights isle, où ils se tinrent en sureté jusqu'au 5.: alors la mer fut beaucoup plus nette. Le 5. on leva l'ancre, & on navigea vers la côte méridionale de Bibi isle, dans l'espérance de pouvoir entrer dans l'ouverture qu'ils cherchoient: mais le même malheur les en empêcha; de grosses masses de glace y entroient & en sortoient. Ils avancérent alors jusqu'à soixante-deux degrés douze minutes: de-là vers le Nord-Ouest. Et après avoir passé divers bas fonds & entre plusieurs petites isles, ils entrérent dans la baye de Nevil, qui étoit la même dans laquelle ils avoient cherché d'entrer par le Sud de l'isle Bibi. Cette isle la couvre en quelque maniere, & en est éloignée d'environ cinq milles vers le Sud-Ouest: lorsqu'on s'y trouve, elle paroit être une grande baye, fort assurée du côté de la mer, & au bout de la baye il y a une riviére assez grande qui court vers

l'Ouest:

l'Ouest : la terre ferme s'étend peu à peu en s'élevant, & consiste principalement dans un rocher plat, couvert de mousse & de quelques petites plantes. Le 8. ils firent voile dans le dessein de côtoyer vers le Nord; mais lorsqu'ils retournérent par dessus les bas fonds, la marée les jetta sur une file de pierres, où le vaisseau courut grand risque de se briser. Le 10. ayant levé l'ancre on côtoya entre nombre de petites isles & de glaces flottantes, *jusqu'au Wable Cove, sous le soixante-deuxieme degré trente minutes*. On découvrit à l'Ouest une baye parsemée de plusieurs isles, d'où quelques Indiens vinrent à eux. Nous les quittames, dit-il, pour aller prendre vision du lieu; & après être parvenus à l'endroit le plus élevé de l'isle, nous commençames à chercher quelque ouverture, mais inutilement; ce qui nous engagea, & parce que le flux venoit de l'Est, à nous rendre au vaisseau, sans nous arrêter plus long-tems. Le 11. ils avancérent jusqu'à un cap au soixante-deuxieme degré quarante-sept minutes, d'où ils découvrirent une entrée large vers l'Ouest, qu'ils nommérent l'entrée du Corbet: ils n'y entrérent pourtant pas, parce que le flux venoit de l'Est, & parce que le Capitaine Moor en crut voir la fin. Ils retournérent donc le 13. vers les vaisseaux, & apprirent que le galion Dobbs avoit couru grand risque par les glaces, qui furent poussées vers eux depuis l'entrée de Rankin. Le Capitaine Smith y avoit envoyé son pilote & le sous-pilote pour l'examiner exactement. Leur rapport fut, qu'après avoir fait trente milles sur divers rhumbs de vents depuis l'Ouest jusqu'au Nord-Est au Nord, ils avoient trouvé qu'elle finissoit par une baye. Suivant les relations du sous pilote Westolt il restoit encore quelque probabilité pour un passage; c'est ce qui engagea le Capitaine Smith de faire une tentative avec son vaisseau pour y entrer: mais en ayant d'abord été empêché par les bas fonds & par les rochers très dangereux, il s'en désista & retourna à l'isle de Marbre.

Ce Capitaine envoya sa chaloupe avec le sous-pilote, pour examiner toute la côte entre le cap Jalabert sous le soixante-troisieme degré quinze minutes, jusqu'au cap Fullerton, sous le soixante-quatrieme degré quinze minutes. Le 14. les vaisseaux firent route vers le Nord, & on envoya la *résolution* pour faire le même voyage que

la Chaloupe avec ordre de rejoindre les vaisseaux au cap Fullerton. Les vaisseaux furent enfermés par les glaces jusqu'au 16. alors ils avancérent vers la côte, & trouvérent un autre empêchement; car on ne sauroit naviger le long de ces côtes sans prendre les précautions les plus fortes, à cause des bas fonds tous de roches, qui s'étendent à un, & même à deux mille en mer, & qui paroissent à sec à demi marée. Les vaisseaux se séparérent pour aller chercher les chaloupes. Le Dobbs Galley avança jusqu'au soixante-quatrieme degré trente-deux minutes, où ils trouvérent un cap, qu'ils nommérent le cap Fry. Ils examinérent le flux, & trouvérent qu'il venoit du Nord: la côte s'éléve peu à peu à une hauteur considerable. Le 21. ce vaisseau continua sa route pour chercher les chaloupes. Le 22. il fut résolu de ne les attendre que jusqu'au 28. que la Californie iroit vers le soixante-quatre, & le Dobbs Galley vers le soixante-cinquieme degré, pour les rencontrer. Ils partirent donc le 23. & ce dernier vaisseau arriva au soixante-cinquieme degré cinq minutes. Ellis se rendit avec la Pinasse à la côte occidentale du Welcome, pour y observer le flux & reflux, & trouva que le flux venoit toujours du Nord. Le 26. ils retournérent vers le cap Fry, & y trouvérent la Californie avec les deux chaloupes, lesquelles rapportérent avoir trouvé un détroit au soixante-quatrieme degré de latitude, & au trente-deuxieme de longitude, depuis l'isle de Marbre, dont l'entrée avoit trois à quatre milles de largeur, & s'étoit élargi jusqu'à six ou sept milles; que jusques-là ils avoient dirigé le cours vers le Nord-Nord-Ouest, ensuite plus à l'Ouest; qu'après avoir avancé dix milles plus loin, le détroit s'étoit retréci, & n'avoit eu que quatre milles de large; que quoiqu'ils eussent vû une ouverture plus grande, ils avoient été détournés d'avancer d'avantage, parce que l'eau, qui jusqu'ici avoit été salée, claire & profonde, étoit devenue plus fraiche, épaisse & basse, ayant trouvé dans ces endroits des côtes escarpées & de fortes riviéres.

Ils résolurent donc d'examiner les eaux de Wager; ils y arrivérent le 29. Juillet. Le détroit de Wager, comme on l'appelloit alors, dit-il, est situé sous le soixante-cinquieme degré trente-trois minutes de latitude, & du huitante-huitieme degré de longitude occi-

occidentale de Londres. Au Nord de son entrée est le cap Montagu, & au Sud le cap Dobbs. Environ cinq milles à l'Ouest de ce dernier cap il est le plus étroit, & a à peine cinq milles de largeur. Le flux y a un cours aussi rapide qu'une écluse, parce que le canal est trop étroit pour la quantité d'eau qui y passe & qui en sort. Le 30. ils se trouvérent à la hauteur du détroit du Cerf. Bientôt après ils découvrirent le port de Douglas, & prirent la résolution qu'ils examineroient ce passage, & y donnérent terme jusqu'au 25. Août. Ils y envoyérent donc les Chaloupes le 31. Juillet, qui firent cours vers le Nord-Ouest à l'Ouest, jusqu'à ce que le détroit se trouva à peine d'un mille de largeur, & entendirent un grand bruit, comme d'une forte chûte d'eau. Le matin ils découvrirent que ce bruit provenoit de ce que toutes ces eaux abondantes étoient obligées de passer par un détroit d'environ soixante verges, & ils furent embarrassés comment pénétrer contre ce courant dans l'intérieur du passage; mais à moitié flux cela leur fut facile. Ils remarquérent qu'à mesure qu'ils avançoient depuis le Fort d'York vers le nord, tout devenoit plus petit, non seulement les hommes, mais que les arbres se changeoient en brouffailles, & qu'au-delà du soixante-septieme degré on ne voyoit plus d'hommes. Le 2. Août ils passérent cette cataracte, que le flux ne passa que de quatre pieds. L'eau se trouva douce sur la surface & fut toujours salée au fond; ce qui les maintint dans leurs espérances: mais cette belle apparence d'un heureux succès dura peu. Le 3. Août l'eau se trouva basse le matin, lorsqu'on se rendit à terre. Nous avions le chagrin, dit Ellis, de découvrir que ce prétendu détroit finissoit par deux petites riviéres, dont l'une venoit d'un grand lac seulement éloigné de quelques milles au Sud-Ouest. C'est ainsi que nôtre espérance s'évanouit entiérement, & les chaloupes furent de retour auprès des vaisseaux le 7. Sur les instances du Chirurgien Tompson & d'Ellis, on voulut faire encore une tentative pour examiner les côtes du Nord, & une chaloupe partit le 13. Ils virent donc une ouverture vers le Sud, mais barrée par une file de rochers; une autre vers le Nord, qui finit à trois milles de l'entrée. Ayant perdu toute espérance de trouver ce passage, ils retournérent vers les vaisseaux. Ils prirent donc la résolution de retourner en Angleterre.

gleterre. Ils passérent le 29. le détroit de Hudson, y rencontrérent le 5. Septembre deux vaisseaux de la Compagnie, & arrivérent le 14. Octobre au port de Yarmouth.

Comme les lecteurs n'ont pas toujours la facilité d'avoir sous main la relation d'Ellis, nous avons cru devoir y suppléer en rapportant le plus succinctement que possible l'essentiel de cette relation.

Malgré les recherches les plus exactes, en côtoyant, en examinant chaque entrée, chaque baye, même à la hauteur indiquée de soixante-deux degrés trente minutes, on n'a absolument point trouvé ce que Lovegrove & Wilson disoient avoir trouvé. Aussi Ellis lui-même si opiniatrement prévenu en faveur de ce passage du Nord-Ouest, l'abandonne dans cet endroit, & le cherche ailleurs. Examinons ses raisons.

1°. Il donne pour un fait indubitable & reconnu véritable, que dans les pays qui ont peu de largeur, soit isles, soit presqu'isles, on ne trouve point d'arbres, mais seulement des buissons. Il donne pour preuve les isles Orcades &c. & il assure que depuis le soixante-unieme degré toutes les plantes diminuent en grosseur; mais que dans toute l'étendue de l'Empire Russien jusqu'à la mer du Japon, il y a de grandes forêts remplies d'arbres hauts & gros. Il conclud de ces faits que si à l'occident de ces côtes septentrionales de la baye de Hudson il y avoit un grand Continent, on trouveroit aussi une pareille quantité de gros bois aux environs de cette baye. Il prétend aussi que ce n'est point au froid qu'il faut attribuer cette disette, puisque dans *une partie* du Kamtschatka, il croit, non seulement des plantes, mais des bleds, quoique le froid y soit plus grand que sur les côtes de la baye de Hudson.

Il y a ici un mélange monstrueux de faits entierement erronés, de ceux qui ne le sont qu'en partie, & de conséquences, qui ne sauroient avoir lieu. Il est nécessaire de bien éplucher le tout.

Le premier fait est contraire à l'expérience. Combien d'isles ne trouve-t-on pas dans l'Océan, qui sont remplies d'arbres les plus gros & les plus vigoureux? La quantité de bois qui se trouve dans l'isthme de Darien, n'est-elle pas un des plus grands empêchemens pour y passer? Dans la presqu'isle de Malaca, n'est-il pas de même?

me? Eſt-il ſurprenant que les Orcades ſituées au ſoixantieme degré & ſtériles en tout, il n'y ait pas de gros bois? Quoique la partie ſeptentrionale de l'Ecoſſe, ne ſoit point d'une ſi petite largeur, elle eſt preſque dans le même cas, n'ayant pas par tout de gros bois. Mais comment Ellis, qui lui-même a trouvé remarquable que tout, les hommes même, diminuent de ſtature à meſure qu'on avance vers le Nord, a-t-il pû perſiſter dans ſon préjugé, que le peu de largeur de la terre en ſoit cauſe? Il faudra donc que toutes les isles, Iſthmes, & preſqu'isles ſoient habitées de Nains, & que les Groënlandois, les Samoïedes &c. ſoient d'une haute taille.

L'Auteur ſe trompe groſſierement en diſant que dans tout l'Empire Ruſſien juſqu'à la mer du Japon, on trouve de gros bois. Tous les Auteurs contrediſent ce fait. Juſques vers le ſoixantieme degré il croit encore quelque blé; enſuite on trouve toujours moins de plantes. Il y a des ſteps ou déſerts de plus de cent lieuës d'étendue, où l'on ne voit aucun arbre. A plus de deux cent werſts ou quarante lieuës de la mer glaciale, il n'en croit point, ni grand ni petit nulle part. Cependant le Continent y a peut-être deux mille lieuës de large. Si donc le bois y manque ce n'eſt pas ſans doute par défaut de largeur du pays. Il y a plus. Le Kamtſchatka, improprement ainſi nommé, s'étend depuis le cinquante-unieme au ſeptante-troiſieme degré. A ſa partie méridionale & notamment dans ſa *preſqu'isle*, il croit beaucoup de bois & d'autres plantes. Plus on avance vers le Nord, moins on en trouve; & il n'en croit plus entre le ſoixante-cinq & le ſeptantieme degré; préciſément là où cette province eſt de la plus vaſte largeur. Voilà donc ſa thèſe détruite.

Mais quand même ces faits ſeroient auſſi vrais, qu'ils ſont faux, la concluſion ne vaudroit rien, puiſque ſans doute la ſtérilité d'un pays peut provenir d'un grand nombre de différentes cauſes; ſans quoi les vaſtes déſerts de l'Afrique, de la mer rouge, celui de Xamo, ou Cobi &c. devroient leur ſtérilité à ce qu'ils ſeroient ſitués dans des iſthmes; au lieu que c'eſt tout le contraire. Si donc les faits étoient vrais, il faudroit prouver qu'il y a un iſthme, ou langue de terre vers le ſoixante-cinquieme degré, & de-là au Nord, & conclure, puiſque dans les iſthmes il n'y a point d'arbres, fait contraire

traire à l'expérience, la stérilité de ces pays *peut provenir en partie* de cette circonstance, & non, le pays est stérile; par conséquent il y a une langue de terre étroite. Ce qui est contraire aux faits.

Ellis prétend encore que la plûpart des pays situés entre deux mers ont entre deux une chaine de hautes montagnes, qui sont en pente des deux côtés. Ce fait est vrai généralement, quoiqu'il ne soit pas sans exception. La raison en est simple. Les changemens arrivés sur nôtre globe, & par lesquels la mer a rongé & enlevé peu à peu les terres, n'a rien pû gagner sur les montagnes, qui consistent pour l'ordinaire en rochers. Mais il en est ici comme dans la conséquence précédente. Si toutes les chaines de montagnes avoient la mer tout proche de côté & d'autre; que deviendront celles qui traversent les Continens de toutes les quatre parties du monde par le millieu, entr'autres les Alpes? Voilà donc encore une preuve de manquée. S'il avoit toujours allégué des faits aussi sûrs & aussi bien avérés, comme celui que les montagnes ont une pente de côté & d'autre, personne ne l'auroit contredit.

Cet Ecrivain se fonde fortement sur le flux & reflux dans cette baye: mais comme il se trouve sur ce point-là absolument contredit par l'Ecrivain de la Californie, qui a été témoin oculaire de tout, il ne sera pas nécessaire de s'arrêter à le refuter. Nous ne saurions pourtant cacher nôtre surprise, de ce qu'Ellis, qui a fait son possible pour réussir à la découverte du passage, & qui a examiné toutes les places sur lesquelles on pouvoit former la moindre conjecture, n'ait pas poussé du côté de l'Ouest, ou Sud-Ouest, d'où il prétend que ce flux vient. Le passage auroit été tout trouvé, puisqu'il n'y avoit qu'à suivre ce flux lors du reflux. Quant à l'absurdité de l'assertion que ce flux vient de la mer du Sud, éloignée de plus de six cent lieuës, avec nombre de grandes riviéres, qui le croiseroient, nous en avons déja parlé ci-dessus.

4°. La raison qu'Ellis tire des baleines, qui, selon lui, viennent par ce passage, n'est pas plus concluant. Comment cette réflexion ne lui a-t-elle pas fait ouvrir les yeux? Un détroit par lequel des baleines de cent cinquante, de deux cent pieds même, passent aisément, n'étoit pas difficile à découvrir. Il veut prouver encore par-là, que

le paſſage doit être court, & il a raiſon Si le fait étoit vrai; les baleines ne paſſeroient ſûrement pas par un détroit de ſix cent lieuës: mais nous voyons qu'un tel détroit n'eſt point prouvé, & que par contre il eſt démontré qu'à l'Oueſt & au Sud-Oueſt il exiſte un Continent immenſe.

5°. Il conſeille de chercher le détroit en deux endroits, l'un au détroit de Cheſterfield à ſoixante quatre degrés de latitude, c'eſt à-dire au même endroit où les Chaloupes ont trouvé, comme nous l'avons montré ci-deſſus, qu'il ne pouvoit y avoir de paſſage. Il avoue pourtant qu'on n'y avoit point trouvé de marée venant de l'Oueſt; mais il veut que pareille marée auroit prouvé le paſſage, au lieu que ſon défaut ne prouve pas le contraire. Je ne comprens rien à un pareil raiſonnement.

Il place l'autre paſſage à la baye de Repulſe, ainſi nommée pour avoir *refuſé* le paſſage; elle eſt à environ ſoixante-huit degrés. L'Ecrivain de la Californie n'en décide point; mais il aſſure que ſi jamais ce paſſage s'y trouve, il eſt impraticable, & qu'on riſqueroit d'y perdre vaiſſeau & équippage. Ellis eſt pourtant aſſez modeſte pour dire qu'il ne ſuppoſe pas d'y trouver le paſſage même, mais d'approcher plus près de cette découverte, & de pouvoir en ſuivre la ſource; parce que dans cette baye le flux vient du Nord: il croit donc qu'en le ſuivant, on parviendroit à la fin au paſſage qui conduit à la mer. Je n'y trouve d'autre difficulté que celle, qu'il conduiroit à la mer du Nord, & non à celle du Sud, la ſeule qu'on cherche d'atteindre par ce paſſage.

Rapportons encore quelques relations qu'Ellis nous donne pour fortifier ſon opinion en faveur du paſſage au Nord-Oueſt, dans la premiere partie de ſon ouvrage.

Il parle de Jaques Lancaſtre, qui partit en 1600. pour les Indes orientales. En revenant il riſqua de faire naufrage vers le cap de Bonne eſpérance. Son zèle patriotique le porta à écrire à la Compagnie, que le paſſage du Nord-Oueſt ſur les côtes de l'Amérique étoit à ſoixante-deux degrés trente minutes.

On ſe fonde beaucoup ſur cette découverte, qui eſt pourtant des plus ridicules. Lancaſtre s'en va aux Indes orientales, & apprend quaſi

quasi chez les Antipodes, que le passage est à cette latitude. Aussi la réussite de ces recherches y répond elle parfaitement. Ellis dit que là-dessus on envoya, seulement quinze années après George Weymouth, pour confirmer cette découverte. On trouva à cette hauteur tous les indices d'un passage. Pourquoi n'y passa-t-il pas, & préferoit-il de faire des recherches depuis le soixante-uniéme degré quarante minutes, jusqu'au soixante-huit cinquante-trois minutes? Il avoit l'indication de Lancastre, que le passage étoit à soixante-deux degrés trente minutes. Il y trouva les indices qui la fortifioient; il n'en fit aucun usage: mais le chercha encore au Sud & au Nord. Enfin il revint sans rien faire. Dès lors, dit-il, ce passage si bien indiqué fut négligé, jusqu'à-ce que, sur les contes de Lovegrove & de Wilson, M. Dobbs le fit encore chercher avec le même succès. Ellis rapporte de Hudson, qu'à son premier voyage il fit voile tout droit vers le Nord; que le 21. Mai il trouva à septante-trois degrés un tems doux & agréable, après avoir essuyé à soixante-trois degrés un froid des plus vifs; le 27. à septante-huit degrés, un tems temperé, ou plutôt chaud; le 8. Juillet, même latitude, un tems calme, une mer libre, & quantité de bois flottans; le 14. Juillet à Spitzberg sous le huitantieme degré vingt-trois minutes, deux ruisseaux d'eau fraiche, dont ils burent avec appetit, parce que la chaleur étoit forte; à minuit le soleil dix degrés quarante minutes au dessus de l'horizon. Il avança jusqu'au huitante deuxieme degré, & fut empêché par des glaces d'aller plus loin.

Je ne ferai d'autres remarques sur cette relation, que celles du plus grand froid à soixante trois degrés qu'au septante-trois; d'une mer libre, & du bois flottant à septante-huit degrés, même pendant un calme, de la grande chaleur à huitante degrés vingt-trois minutes. Enfin, si le froid l'a empêché d'avancer plus loin que huitante-deux degrés, je suppose que les côtes du Groënland en étoient la cause, & non la latitude, ou proximité du pole.

Dans sa relation du voyage de Baffin, il dit, qu'à septante-sept degrés trente minutes, & à septante-huit, il trouva une très grande quantité de baleines, & des plus grandes; ce qui prouve, à ce que je crois, qu'elles se rendent toujours dans les parages où la mer

est d'une étendue un peu grande & non gelée; & que ce que le sieur B...r m'a dit, étoit bien fondé, la largeur de la baye de Baffin étant marquée d'environ quarante degrés. Ensuite Baffin côtoya le rivage occidental de la baye, & examina les prétendus détroits de Smith & de Lancastre, sans trouver de passage: aussi écrivit-il au Chevalier Wolstenholm, que par le détroit de Davis il n'y avoit point de passage à espérer.

Le Chevalier Fox crut qu'on le trouveroit vers le *Ne ultrà*. Le Capitaine Jacob fut obligé de commencer son hivernement déja au commencement d'Octobre, au cinquante-deuxieme degré, à cause des neiges. Le 15. Juin, la mer dans son voisinage étoit encore gelée. Il fit une telle relation de la misère que l'équipage y avoit souffert, que pendant trente ans on ne songea plus à de nouvelles entreprises. Il fit des recherches exactes de toute la côte jusqu'à l'isle de Marbre, & il fut convaincu qu'on ne sauroit trouver aucun passage qu'au-dela du soixante-sixieme degré. Cependant il avoit soutenu auparavant la probabilité de ce passage: il fit le contraire à son retour, & il se fondoit sur quatre raisons qu'on peut voir dans l'ouvrage même.

M. Scrogg en 1722. vint vers le Welcome & la pointe de Whalebone, a soixante-quatre degrés quinze minutes, & soixante-quatre degrés huit minutes; il n'y trouva plus de glace le 15. Juillet, mais beaucoup de baleines. Les matelots crurent n'avoir point vû d'empêchement pour passer à l'Ouest.

On verra aisément par tout ce détail si les faits sont contraires ou favorables à mon systême: je dois seulement faire la remarque, qu'on soutient le passage à soixante-deux degrés trente minutes, ou bien à soixante-cinq, ou enfin à soixante-neuf degrés. Suivant M. Jérémie, la nation qu'on nomme *plats côtes de chiens*, habite ces contrées & vient depuis quatre cent lieuës loin, à pied, au Fort Bourbon, situé vers cinquante-sept degrés, les quatre cent lieuës donneroient vingt degrés, ainsi au septante-septieme degré: n'en supposons que quinze; leur pays est donc au 72°. Ces gens viennent par terre & n'ont pas la moindre connoissance, ni d'un détroit, ni d'une mer voisine, excepté de la baye à l'Est. Et cependant on persiste à vouloir

loir trouver ce détroit dans cette même partie du Continent. Il y a plus : plusieurs rivieres descendent de ce pays, & se jettent dans la baye de Hudson. Cependant cette nation ne connoit point l'usage des canots, elle voyage toujours à pied ; ce qui prouve invinciblement qu'il n'y a point de détroit dans leur voisinage, encore moins entre le soixantieme & le septantieme degré, puisqu'ils passent par toute cette latitude à pied sec.

VII. Continuons l'examen des autres preuves de M. Buache. La prétendue relation de David Melguer, Portugais, porte tous les caractères possibles d'une fiction mal imaginée, & qui cependant seroit favorable à mon systême, vû qu'il doit avoir fait la route du Nord-Est, & non du Nord-Ouest.

Il partit, dit-on, *le 14. Mars 1660. du Japon.* Il y avoit donc hiverné : mais qui peut ignorer que les Portugais furent proscrits très sévèrement de ce pays, déja vingt ans auparavant? D'où venoit-il, les Portugais n'ayant pas d'établissement plus proche que Macao, qui en est encore assez loin? Passons ceci. *Il courut au Nord*, & par conséquent, selon les nouvelles cartes, il donna tout droit dans la mer d'Amur. Y avoit-il alors entre Ochotskoi & Penschinskoi un passage qui se soit fermé du depuis? Supposé qu'il ait sçu ce que tout le monde a ignoré il y à moins de quarante ans, que le Kamtschatka septentrional, suivant les mêmes cartes, s'étendoit si fort vers l'Est, & que depuis le Japon il ait fait voile au Nord-Est, & non au Nord, comme on l'avoue ; d'où vient que le hazard lui a laissé ignorer l'existence de cette terre & de l'Amérique située vis-à-vis, de sorte qu'il ait pû faire voile droit au Nord, & passer les détroits près de Serdzekamen, & celui vers le Noss Schalaginskoi, sans s'en apercevoir? S'il est parti le 14. Mars il auroit dû se trouver pour le plus tard au commencement de Mai vers ce redoutable Noss, qu'on ne peut doubler pendant les mois d'été les plus chauds, à cause des glaces; pourquoi pousser jusqu'au huitante-quatrieme degré, s'il a voulu faire *route le long des côtes de la Tartarie*, qui sont à environ septante-deux degrés? On n'apprend point qu'il ait jamais été arrêté par les glaces ; ce que je n'assure point, comme on

on le verra ci-après. Bref, ce doit être une fiction, où la vraisemblance même n'est point observée.

Le Journal de Vannout de 1658, que M. Buache ne nous communique pas, paroit être de même authenticité. Mais en voilà assez pour refuter les raisons de ces Messieurs. Il est tems de venir à celles que nous avons contre la possibilité, ou du moins la facilité d'un passage au Nord-Ouest.

1°. On a quelque connoissance, quoique foible, de la part des Indiens, même de ceux qui sont à soixante degrés de latitude, d'un pays immense, & jusqu'à mille lieuës à l'Ouest, tandis qu'ils n'ont aucune idée d'un Océan, ni d'un détroit peu éloigné.

2°. Toutes les nations depuis le soixantieme degré jusqu'au quarante, les gens de la grande eau, les Assinipoëls, les Christinaux, les Sioux, les Missourites, les Padoucas, tous, en un mot confirment la même chose, parlent d'un Continent, dont ils ont une notion à cinq cent lieuës, à trois, quatre, cinq mois même de marche. Ils parlent encore des nations qui habitent des pays au-delà.

3°. Par conséquent dans toute cette étendue il est impossible de trouver un détroit entre les mers du Sud & du Nord, pas même au septantieme degré, ni peut-être au huitantieme; puisque, comme nous le disons Art. I. ces Sauvages ont moins de connoissance d'une mer au Nord, ou au Nord-Ouest de leur pays, que des peuples à mille lieuës de chez eux.

4°. C'est la conclusion qu'on doit tirer des découvertes de Baffin, de Button, de Smith, de Ghillam &c. qui ont vû les côtes à l'Ouest de la baye de Baffin, & qui ont poussé jusqu'à la fin de la baye, vers les huitante-un degrés. Thomas Marmeduke de Hull, même jusqu'au huitante-deuxieme degré.

5°. Si donc il y avoit un passage vers le pole, il faudroit de deux choses l'une; ou, selon l'opinion commune, mais erronée, on y trouveroit un Continent de glace, & alors il seroit impraticable; ou selon moi, la mer seroit libre à cette latitude: mais alors pourquoi préferer cette route, qui obligeroit de passer par les détroits de Hudson & de Davis, d'hiverner dans ces contrées, de pousser jusqu'au fond de la baye de Baffin, sans compter la grande distance entre

l'Europe,

l'Europe & le cap Farwel, pour ensuite seulement chercher à passer de-là au détroit d'Anian vers le cap Schalaginskoi, lorsque la mer entre Spitzberg, la nouvelle Zemble & la Norwege est entierement connue, & le reste en grande partie, par diverses navigations & par plusieurs relations entierement authentiques? Au lieu qu'au Nord-Ouest on ignore encore si on trouveroit au Nord & Nord-Ouest de la baye de Baffin des terres ou une mer, & si cette mer ne seroit pas entrecoupée par des terres? Je crois donc que c'est du côté du Nord-Est qu'il faut entreprendre cette navigation.

Pour établir la possibilité de cette route nous rapporterons quelques-unes des raisons du Capitaine Wood, sur lesquelles nous proposerons nos reflexions.

1°. Il observe que Barenz, Heemskerk de même, a soutenu jusqu'à la mort, qu'entre Spitzberg & la nouvelle Zemble on devoit trouver une mer libre & sans glace, si on tenoit depuis le cap Nort, la route Nord-Est.

2°. Le Czar avoit découvert qu'au Nord il y avoit une mer libre.

3°. Les Harpons Anglois, Hollandois, Biscayens &c. qu'on trouve quelquefois dans les baleines qu'on prend à la Corée, & dans la mer d'Amur prouvent la réalité de ce passage.

4°. 5°. & 7°. Les relations alléguées ci-dessus des vaisseaux qui ont été sous le pole, & de ceux qui ont dépassé la nouvelle Zemble.

6°. Tant de bois jetté sur la côte de Groënland, rongé par des vers de mer, qui vient donc infailliblement des pays chauds (a).

8°. Qu'il peut faire plus chaud en été sous les cercles polaires, que chez nous en hiver, parce que chez nous alors le soleil n'a que quinze degrés d'élévation pendant peu d'heures, & dans ces parages il en a vingt-trois, sans jamais se coucher. Ce qui est cause qu'au Groënland plus on avance au Nord, plus on trouve d'herbes, de pâturages & d'animaux. De-là il déduit l'avantage qu'on auroit, en

(a) Nous avons vû que Barenz & ses camarades en ont trouvé suffisamment sur la côte orientale de la nouvelle Zemble, pour construire une habitation & pour se garantir de la rigueur extrême du froid pendant tout l'hiver, & que toutes les côtes de la mer glaciale en sont si remplies, que ce bois accumulé y forme des montagnes.

en ce qu'on pourroit aller par cette route en six semaines au Japon; au lieu que par l'autre il faut neuf mois.

Examinons ces faits & ces raisons.

Le premier fait est incontestable. Nous verrons en son lieu si ces deux habiles mariniers étoient fondés dans leur idée.

Que le Czar d'alors ait découvert qu'il y avoit une mer libre; c'est-ce que j'ignore: je n'en doute pourtant nullement. Les Samoïedes ses sujets disent constamment depuis cent quatre-vingt ans, que la petite mer, qui sépare la nouvelle Zemble de la Tartarie, geloit tous les hivers, mais que la grande mer au-delà ne geloit jamais.

Il faut prévenir ici une objection tirée de ce qu'on trouve souvent la mer entre le Spitzberg & la nouvelle Zemble gelée, & que Pronsſchitscheuw l'avoit trouvée ainsi au Nord du Taimura. Je réponds:

Que peut-être cette mer à l'Est & au Sud-Est de Spitz-berg gèle quelquefois à cause du voisinage des terres, & sur tout à cause des glaces qui viennent du Groënland & de la petite mer. Mais les Samoièdes parlent de la mer au Nord-Est de la petite mer; & leur relation s'accordant avec celle des vaisseaux Hollandois, qui ont dépassé la nouvelle Zemble de deux à trois cents lieues, doit trouver plus de créance que l'assertion contraire. Pour les glaces au Nord du Taimura j'aurois bien des observations à faire. On voit dans la relation que Gmelin donne, qu'après avoir dit qu'ils ont trouvé la mer gelée, néanmoins ils ont avancé encore six lieues, & qu'alors même ils ignorérent s'il y avoit de la glace, étant empêchés de voir ce qui les environnoit, à cause d'un brouillard. Qu'on me concilie ceci avec une glace ferme & immobile. Ce brouillard dissipé ils virent des glaces devant eux; faut-il s'en étonner? Un brouillard n'a lieu que par un calme; alors les glaces peuvent se rassembler & se lier Malgré cela on avoue qu'elles étoient mobiles: Elles devoient donc se dissiper par le premier vent, si on avoit osé l'attendre.

Je crois que c'est ici le lieu où je puis parler du passage très remarquable de la préface de Gmelin: répétons-le ici.

„ La

„ La maniere dont tout ceci a été exécuté, fera en son tems le „ sujet du plus grand étonnement pour tout le monde, lorsqu'on „ en aura la relation authentique ; ce qui dépend uniquement de la „ haute volonté de l'Impératrice Elizabeth actuellement régnante &c. „ Je n'en sais que la moindre partie, & je commettrois une har- „ diesse punissable, si je publiois sans permission suprême le peu que „ je sais de ces voyages par mer ".

Commençons par ce dernier trait. On verra par l'extrait de l'ouvrage de Gmelin que j'ai donné en son lieu, qu'il nous fait part de nombre de faits intéressans, & dont je me servirai pour prouver mon systême. On voit pourtant par ses expressions que ce qu'il supprime doit être d'une importance bien supérieure, puisqu'il se croiroit *punissable* s'il en faisoit part au public. Sur quoi peut rouler ce mystère ? Nous pouvons en juger par l'expression, *le sujet du plus grand étonnement pour tout le monde*. Dévinons ce *sujet*. Sera-ce les tentatives qu'on prétend avoir été infructueuses pour passer à l'Est & à l'Ouest depuis le Lena, & pour dépasser le Nos Schalaginskoi, sur une mer couverte d'une glace ferme & immobile, qui met un empêchement invincible à cette navigation ? On ne sauroit le supposer. On a depuis deux siécles si souvent répété ce fait prétendu, que le monde ne sauroit être extrêmement surpris ; que quand on leur donnera la relation par ordre de la Cour, que le passage est très praticable, la mer libre & sans glace. Voilà le seul fait capable de surprendre tous ceux qui ont lû les relations publiées jusques ici ; mais aussi voilà ce que la Cour se gardera bien de faire. C'est le mystère d'Etat le plus important pour cette puissance. On voit par la lettre de l'Officier Russien, qu'elle cherche à s'approprier les pays voisins dans l'Amérique. Les circonstances ne lui permettent pas d'exécuter son projet : elle ne l'abandonne pourtant point, mais elle attend des tems plus favorables. Dans ce but on dresse des cartes, qui donnent à l'Asie une étendue de trente degrés de plus qu'elle n'a réellement. Cet allongement grossit les dangers auxquels l'on s'expose sur une mer qu'on assure toujours glacée. Dans les mêmes vuës elle assure que ce Continent de glace commence au Nord du Taimura ; que le cap Schalaginskoi est indépassable ; enfin elle fait tout ce qui dépend

 d'elle

d'elle pour détourner toutes les Puiſſances Européennes d'entreprendre ce paſſage, de s'établir dans cette partie de l'Amérique, & de ſe mettre en poſſeſſion du commerce le plus lucratif qui ſoit au monde. Nous en parlerons plus au long dans la ſuite de ce mémoire (*a*).

Les différens harpons trouvés plantés dans les baleines qu'on a pris dans les mers de Corée & de l'Amur, eſt un fait inconteſtable, qui prouve l'exiſtence du paſſage que j'indique; puiſqu'il eſt certain qu'une baleine ne peut à peine vivre quelques heures ſous la glace. Auſſi lorſqu'une baleine, après avoir reçu le coup, ſe ſauve ſous la glace, les harponneurs attendent qu'elle revienne; à la vérité ils attendent ſouvent inutilement: la frayeur & la douleur font qu'elle s'y enfonce, au point qu'elle y étouffe avant qu'elle puiſſe reparoitre. Lorſque les glaces ſe briſent elle devient la proye des ours & des oiſeaux. Mais s'il y avoit un Continent de glace depuis Spitzberg jusqu'au Noſs Schalaginskoi, comme on veut nous le faire accroire, par où pourroient-elles paſſer?

Le bois qui s'y accumule ſur les bords du Groënland, du Spitzberg & des côtes de la Tartarie, prouve la même choſe. Ce bois vient ſans doute des pays chauds. Ne faiſons aucune attention qu'il ſoit vermoulu: ſuppoſons qu'il vienne des régions froides, de la partie la plus ſeptentrionale & occidentale de l'Amérique. Suppoſons plus, & ce qu'on ne peut ſuppoſer, qu'au huitante ou huitante-cinquieme degré, il y ait un pays, qui abonde en bois; ce qui eſt pourtant contraire à l'expérience Il faut toujours une mer libre pour qu'il puiſſe être jetté ſur ces côtes Ce ne feront pas les Génies, qui, pour s'amuſer, l'auront trainé par deſſus les glaces juſques ſur ces côtes; ni des Rocs, ou des Condors qui l'auront apporté par les airs. C'eſt donc là une preuve irréſiſtible, qu'il y a, du moins en certains tems une mer libre & ſans glace, & non un Continent de glace, comme on le ſuppoſe gratuïtement.

Que dirons-nous encore de ce que la poix ſe fond ſouvent par la

(*a*) Qu'on remarque ce que Gmelin dit; ſur la maniere dont tous ces voyages ont été exécutez (Eliſabeth), ſous le gouvernement de laquelle ce grand ouvrage a été *achevé*; qu'eſt-ce qui a été *exécuté*, & *achevé*? Ce qu'il venoit de dire du deſſein de la Cour, de chercher la route par la mer glaciale.

la chaleur qu'il fait dans ces parages en été ; & quoi de plus convainquant que de raisonner d'après la comparaison des quinze degrés de soleil que nous avons en hiver, avec les vingt-trois qu'il y a dans ces mers en été, ainsi plus d'un tiers de plus ; & de celle d'un jour de huit à dix heures avec un autre de vingt-quatre heures, sans avoir jamais de nuit, & que la chaleur en certains tems n'a aucune interruption. Il n'en est pas comme chez nous, où, dans les plus grandes chaleurs même, on sent vers le matin un froid piquant. Il faut encore considerer ce tems où l'on fait le voyage en qualité de jour & de nuit, & non seulement en celle d'été & d'hiver. Nous sentons, comme on vient de le dire, en été souvent un froid piquant le matin, même après le lever du Soleil. Les compagnons de Heemskerke dirent la même chose, que le froid ne se fit jamais tant sentir que lorsque le soleil commença à se montrer. Les chaleurs de nos étés s'augmentent vers le midi, mais deviennent beaucoup plus vives trois, quatre, même six heures après : on sent quelquefois une chaleur étouffante jusques dans la nuit. Qui pourra donc douter que vers la fin de ce jour de six mois la chaleur ne fut assez forte pour n'avoir aucunes glaces à craindre, lesquelles doivent être toutes fondues dans les quatre à cinq mois précédens ?

Avant de passer à d'autres faits & d'exposer de nouvelles réflexions, effaçons l'effet que pourroit produire une objection.

Il est vrai, dira-t-on, Wood a agi conformément à ces raisons ; mais il a changé de sentiment, & il a cru que les faits ont été inventés par des gens désœuvrés, qui ont voulu tromper le public. C'est là une supposition insoutenable. Comment, en effet, concevoir qu'un Capitaine Gouldens eut voulu tromper son Roi, qu'il ait eu assez de pouvoir sur tous les individus de son équipage pour concourir à cette tromperie, sans qu'aucun, ni par crainte de chatiment, ni par espoir de récompense, ne l'eut décélé & démenti ? Et l'illustre société Royale, auroit-elle voulu en imposer au public en adoptant ce fait ?

Wood n'ayant donc pas suivi ses idées, & ne dirigeant pas sa route par le milieu entre Spitz-berg & la nouvelle Zemble, mais ayant, par une crainte qui ne lui fait pas honneur, agi comme les

autres, en côtoyant, il trouva comme eux une mer glacée au septante-sixieme degré, avant de parvenir à la hauteur de l'extrémité septentrionale de la nouvelle Zemble. Il perdit la tramontane, & ôsa, pour couvrir sa faute, assurer qu'au-delà il n'y a qu'un Continent de glace perpétuelle; & que même Spitz-berg & le Groënland sont un même Continent avec la nouvelle Zemble: deux faits qui se trouvent manifestement faux. Car combien de milliers de vaisseaux qui ont été à Spitz-berg jusqu'au huitantieme degré, au huitante-deuxieme même; Heemskerk & Barenz qui ont dépassé la nouvelle Zemble, tourné au Sud, abordé, & y ont passé l'hiver! Tous ces faits, dis-je, sont des preuves au dessus de toute exception, qui anéantissent ces allégués de Wood, que la crainte & le désir de se disculper de sa poltronnerie, lui ont inspiré.

L'inschoten, qui a été la premiere fois dans ces parages en 1594. parle tout autrement. Le 9. Aout, il vit l'eau claire & une grande étendue de mer. Il dit que les glaces viennent des côtes, des bayes, & des bas fonds, où elles se forment le long du rivage, d'où le vent les détachant les porte dix ou douze lieuës, quelquefois plus avant, dans la mer. Il ajoute qu'elles ne se fondent que lentement: car il lui paroissoit impossible, à cause de leur épaisseur, qu'il en fut autrement, malgré les assurances des Lapons, & des Tartares du détroit, qui tous lui disoient que ces glaces se fondoient en quelques jours, & que l'on passeroit cinq à six semaines sans en voir; après quoi l'hiver recommenceroit, mais il en fut convaincu par ses propres yeux, lorsqu'ensuite il ne vit bientôt plus de glace dans cette *petite mer*, qui lui parut nette & coupée de lames qui s'y élevoient; toutes semblables à celles de l'Océan. D'où il conclud qu'à vingt ou trente lieuës de distance des terres on ne devoit trouver aucune glace.

Sous le 10. Août il dit qu'il eut toujours une mer claire, sans apparence même de glace; ajoutant que s'il y avoit eu de la glace du côté du Nord, le vent qui en venoit l'auroit poussée vers eux; ou du moins qu'ils en auroient vû quelque marque; par exemple ils auroient vû la mer douce & unie; ce qui n'étoit pas. Malgré ce vent contraire du Nord ils firent route vers le Nord-Est, & avancérent

cèdent de treize à quatorze lieuës pendant la nuit (a). Le 11. ils furent vers le golfe de l'Obi; les glaces y étoient fondues.

Dans son second voyage il dit à la page 239. sous le premier Septembre que les glaces qui flottoient, se brisoient, se fondoient sensiblement. Deux pages plus bas il parle de la promptitude avec laquelle les glaces se rompent, se dissipent & se reprennent tour à tour. A la page 244. il assure qu'il n'y a point de bois de chauffage sur les bords de cette mer, que celui que la mer y apporte.

Les Samoïedes disent que le détroit, les bayes & le golfe geloient absolument tous les hivers, mais qu'il ne gèle point en pleine mer; que vers le milieu de Mai ils passent encore sur les glaces du détroit à la nouvelle Zemble; qu'après cela les glaces se brisent & se dissipent, & qu'à dix, quinze ou vingt lieuës de distance des deux côtés du détroit on ne trouve point de glaces.

A la page 247. il dit que le pays au-delà de l'Oby est un angle saillant, qui forme un cap avancé ou Noss, vis-à-vis l'extrémité de la nouvelle Zemble, où plusieurs Samoïedes demeurent toute l'année. Au-delà de ce Noss, il y a une grande mer très étendue qui baigne les côtes de la Tartarie, & qui s'étend plus loin jusqu'aux pays chauds.

Ajoutons encore une autre relation. Elle parle du golfe, ou Guba, de l'Obi, disant qu'il est toujours couvert de glace, qui ne fond pas même en été, mais qui nage par glaçons sur l'eau. Pendant l'hiver les habitans sont souvent surpris par des tempêtes, qui dégagent ce golfe, & font élever l'eau par dessus les glaces.

L'Obi à son embouchure forme un golfe dans lequel se jettent les rivières de Nadim, de Pur & de Tass, & qui est gelée dans le moment. D'où l'on peut conclure que la grande affluence des eaux de l'Obi, qui se sont écoulées chaqu'année depuis la création du Monde, devroit avoir rendu la glace plus épaisse & forcé les eaux à retourner vers l'Obi. L'expérience y est contraire; car la glace est toujours de la même hauteur. L'Auteur l'attribue à ce qu'à mesure que

(a) C'est-à-dire pendant douze heures; car c'est par ces heures qu'on y compte la nuit, quoiqu'il y fasse grand jour.

que la glace s'épaissit sur la surface, elle fond par dessous; c'est, dit-il, ce que l'expérience confirme; puisqu'en attachant un morceau de glace à un cordon, & le mettant dans l'eau elle se fond.

§. IX.

Preuves de la possibilité du passage au Nord-Est, tirées de la relation de M. Gmelin.

Voyons à présent ce que nous pouvons trouver de favorable à nôtre thèse dans la relation de M. Gmelin. Observons d'avance qu'il a fait son possible pour cacher tous les faits qui auroient pû favoriser cette opinion; que sa préface, comme nous l'avons rapporté, avertit de son dessein, & qu'ainsi c'est contre son intention qu'il lui est échapé des faits, d'où l'on peut tirer des conséquences favorables à mon opinion.

1°. Parlant de la tentative faite par le Lieutenant Lassenius, il dit que ce navigateur ne put faire voile que le 6. Août.

2°. Ils gouvernérent toujours entre le Sud-Est & Sud, & virent des glaces vers l'Est, dont ils furent entourés: après quelques heures elles disparurent, & ils eurent un fort orage.

3°. Le 12. ils firent voile vers Est-Nord-Est, & ils furent toujours poussés vers Sud-Ouest & Sud-Est, entourés de glaces.

4°. Le 16. ils retournérent déja vers le Karaulach, où ils passérent l'hiver à septante-un degrés, & se servirent de la quantité prodigieuse de bois que la mer y amène.

5°. Prontschitscheuw ne sortit en mer que le 13. Août: il tint son cours pendant deux cent milles d'Italie, le long des isles dispersées entre les embouchures. Il arriva le 25. à l'Olenek à septante-deux degrés trente minutes, où ils hivernérent; & il envoya des nouvelles au quartier principal le 11. Novembre, & alors tout l'équipage étoit en parfaite santé.

L'été suivant le Lieutenant sortit de l'Olenek tout malade qu'il étoit, au commencement d'Août. Il arriva le 3. à l'Anabara au septante troisieme degré. Les gens envoyés dans le pays en revinrent le

le 10. On pourſuivit le voyage, & ils coururent beaucoup de riſque juſqu'au Chatanga, à cauſe des glaces : ce qui fut cauſe qu'ils entrérent dans la riviére à ſeptante degrés neuf minutes, où ils trouvérent des cabanes. De-là ils navigèrent au Nord le long des côtes, vers le Taimur, où on arriva le 18. Ils continuérent à ranger la côte vers le Piaſida. On voyoit proche des côtes beaucoup d'isles, entre leſquelles & le rivage il y avoit des glaces immobiles. Ils firent voile vers le Nord, eurent une mer aſſez libre, & parvinrent à la *derniere* isle à la hauteur de ſeptante-cinq degrés vingt-cinq minutes. Entr'elle & le rivage, & plus au Nord on voyoit des glaces immobiles. Ils avancérent encore ſix milles, & ils virent des glaces devant eux & des deux côtés; celles du côté de la mer étant mobiles. Ils dirigeoient le cours vers le Nord, mais ils furent pouſſés Nord-Eſt. Ils retournérent au Taimura, où ils furent enfermés pendant vingt-quatre heures par les glaces, qui furent alors chaſſées. Le 29. ils furent de retour à l'Olenek, où le Lieutenant mourut bientôt après leur arrivée.

6°. Le même voyage fut entrepris en 1739. par Chariton Laptieuw. Gmelin n'en dit rien, ſinon qu'il n'étoit pas parvenu à l'embouchure du Jéniſéa, mais que par ce voyage, & par celui depuis Mangaſea on s'étoit convaincu, que la langue de terre & la mer gelée, avant de parvenir à ſa pointe, empêchoit ce voyage ; que ni l'un, ni l'autre n'avoit pû la doubler, & que l'un de ces vaiſſeaux, ou les deux avoient été briſés, ſans qu'aucune perſonne de l'équipage y ait péri.

7°. Dmitri Laptieuw & Plantin envoyés à la découverte du Nord-Eſt, cherchérent la haute mer le 15. Août 1736. ils eurent le vent le plus favorable qu'on put ſouhaiter, pendant deux fois vingt quatre heures ſans interruption : enſuite ils trouvérent une mer fortement gelée: ils envoyérent des chaloupes pour la reconnoitre, qui rapportérent qu'il n'y avoit aucune ſortie, ni du côté du Nord, ni du côté de l'Eſt; & ils prirent atteſtation par écrit de gens qui connoiſſoient ces parages, que la mer y étoit toujours gelée depuis longues années. Ils retournérent donc à l'embouchure du Lena, où ils arrivérent le 23. Août.

8°. Le même ſortit en mer le 29. Juillet 1739. Il doubla le 15. Août le Swiatoi-noſs. Il arriva à l'Indigir ſous ſeptante-deux degrés deux minutes, ſans dire quand. Le 1. Septembre il y fut pris par le gel, après être reſté quelque tems en mer parmi les glaces. Un orage les briſa & pouſſa la chaloupe en mer, & il erra juſqu'au 8. Un calme ſurvenu fit geler la mer ſi fort que le 10 & le 11. on put tranſporter l'équipage à terre. Il laiſſa ſur le vaiſſeau une garde qu'on relevoit de tems à autre. Il n'eſt aucune riviére ſeptentrionale ſi peuplée, & la mer pouvoit fournir abondamment à leur entretien. Le printems ſuivant on retira la chaloupe à terre; & l'Auteur ne ſauroit dire, ſans doute, parce qu'il ne le veut pas, ce qu'on en a fait: mais il eſt certain, dit-il, que le Lieutenant a pourſuivi ſon voyage juſqu'au Kolima dans de petits bâtimens, & de-là, partie par terre, partie par eau, juſqu'à Anadirskoi-Oſtrog. Et après avoir décrit toute la côte juſques-là, il finit toute ſa navigation en 1740.

9°. Il parle encore de la grande quantité de gros bois qu'on trouve amoncelé ſur les rivages, parmi lequel il y en a beaucoup *de tout frais*. A l'Eſt de l'embouchure du Jéniſéa, à quinze werſts, c'eſt-à-dire, à trois lieuës au Nord de Kitaſchowskoi-Simovie, il y a une place qui ſurpaſſe en hauteur toute la contrée par l'abondance du bois.

10°. La mer, il s'agit de la petite, s'ouvre en même tems que le Jéniſéa à ſon embouchure, & ordinairement vers le 12. Juin. Dès lors elle devient libre pourvû que les vents viennent de terre. Si par contre ils viennent du Nord, ou du Nord-Oueſt ſeulement pendant vingt-quatre heures, la glace revient inceſſamment. Si-tôt que le mois d'Août approche de ſa fin, on n'eſt pas ſûr un ſeul jour, que la mer ne ſe gèle: mais auſſi lorſque la mer ſe gèle de ſi bonne heure, on n'eſt pas ſûr qu'elle reſtera gelée pendant tout l'hiver. La glace eſt mince dans les commencemens, un grand orage la briſe. On peut adopter comme une règle ſûre que la mer glaciale ne gêle jamais plus tard que le 1. Octobre, mais ſouvent plûtôt.

11°. Il parle en divers endroits de la grande quantité de dents de chevaux marins, ou de vaches marines, dans les isles vers la nouvelle Zemble; mais le plus grand nombre aux environs du cap Schalaginskoi, où l'on en trouve de plus grandes que par tout ailleurs, telle-

tellement que les Tzchutzki en font le dessous des traineaux. La quantité en est si grande que les Tzchutzki en font de gros monceaux sur le rivage en offrande à leurs Dieux. Toutes celles qu'on rapporte du Groënland &c. sont petites en comparaison de celles qu'on envoye depuis Anadirskoi.

12°. A deux cent huitante werfts, c'est-à-dire, à cinquante-six lieuës plus bas que Mangasea, il y a encore une paroisse Russienne, à soixante-huit degrés trente minutes de latitude (*a*).

Puisque nous aurons une réflexion importante à faire, qui est générale, mais qui a d'abord lieu au premier article de cette relation, nous donnerons ici le passage de la lettre de l'Officier Russien sur le même sujet.

„ Par tant de navigations infortunées on jugera du compte qu'il
„ faut faire sur ce passage par la mer glaciale que les Anglois &
„ les Hollandois ont cherché autrefois avec tant d'empressement. Sans
„ doute ils n'y auroient jamais songé s'ils avoient prévû les périls
„ & les difficultés invincibles de cette navigation. Réüssiront-ils où
„ nos Russiens plus endurcis qu'eux aux travaux, au froid, capa-
„ bles de se passer de mille choses & secondés puissamment, n'ont
„ pû réussir? A quoi bon tant de dépenses, de risques & de fati-
„ gues? Pour aller, dit-on, aux Indes par le chemin le plus court.
„ Cela seroit bon, si l'on n'étoit pas exposé à hiverner trois ou qua-
„ tre fois en chemin. Ce plus court chemin n'existe que sur nos
„ globes & nos Mappemondes ".

Ce raisonnement est spécieux & éblouissant, mais aussi n'est-il rien autre chose. Nous allons l'analyser en faisant usage de ce qui se trouve dans le premier article de la relation de Gmelin, & dans les suivans.

Nos Russiens, dit-il, *sont plus endurcis que les autres nations aux tra-*

(*a*) On nous excusera d'avoir répété ici une partie de sa relation de Gmelin: nous avions donné ci-dessus un extrait de ce qui s'y trouve d'intéressant en général & avec plus d'étenduë. Ici il falloit remettre sous les yeux les points sur lesquels on peut faire des réflexions, qui appuyent mon systême en faveur du passage du Nord-Est.

travaux, au froid, capables de se passer de mille choses, & secondés puissamment. Tout cela est-il bien vrai? Examinons.

Gmelin parlant des habitans de Jakoutsk, dit qu'ils sont si paresseux dans ces pays, que dès le commencement de l'hiver ils passent tout le tems, non seulement dans la chambre chaude, mais au lit, aimant mieux souffrir la faim que le froid, & ne se levant que lorsque le besoin absolu de nourriture les y contraint. Voilà donc ces gens si endurcis aux travaux & au froid. Les Européens qui vont à la pêche de la baleine jusques vers le huitantieme degré; ceux qui passent l'hiver au fort Nelson, où le froid est tel qu'il fend les bois, & surpasse de beaucoup celui de Jakoutsk; ceux qui ont hiverné dans le Groënland & ailleurs, n'étoient-ils donc pas autant & même plus endurcis que les Russes, & n'ont-ils pas sû se passer de mille choses comme eux? Je suppose pourtant que les Russes, les Cosaques, les Jakoutskes &c. soient plus endurcis. Ce n'est pas la qualité la plus nécessaire & la plus requise. Il faut des mariniers experts; ces Russiens, ces Jakoutskes &c. le sont-ils? On peut assurer que les meilleurs d'entr'eux seroient les moindres parmi les Anglois, les François, les Danois, les Hollandois &c. On voit par toutes les relations combien ces gens sont poltrons sur mer, & qu'ils n'osent s'écarter des rivages.

L'Auteur des Lettres d'un Officier Allemand à un Gentil-homme Livonien, écrites de Pétersbourg en 1762. (*a*), dit en parlant de la marine des Russiens, après avoir assuré que les Russiens sont de chetifs mariniers (*b*). " C'est aussi la raison pour laquelle les Russes „ dans la moindre expédition qu'ils ont à faire sur mer, perdent „ toujours tant de navires & de monde. Toute leur science con- „ siste dans une misérable théorie. Un pilote Russien croit être très „ habile quand il sait nommer les principaux vents & calculer com- „ bien de lieuës le vaisseau a avancé dans un quart. Pour le reste, „ ils y sont si neufs, qu'on risque de faire naufrage avec eux, lors „ même qu'il fait le tems le plus favorable. Un exemple suffira pour prou-

(*a*) Recueillies & publiées par C. F. S. de la Marche à Londres 1764.
(*b*) Chap. XX. p. 129.

„ prouver ce que je viens d'avancer. Quand il arrive à un Capitaine „ Ruſſien, que le vent change tout d'un coup, vous le voyez per- „ dre la tramontane. Il tourne le navire & revient au même endroit „ d'où il étoit parti. Ils ne ſavent ce que c'eſt que louvoyer, & auſſi- „ tôt qu'ils l'entreprennent à l'effet de profiter du vent contraire, „ on eſt perdu ſans reſſource. Les excellens navigateurs, en véri- „ té, pour chercher de nouveaux mondes "!

Mr. le Chevalier de G. m'aſſure, que les bâtimens, dont les Ruſſiens ſe ſervent pour naviger dans la mer glaciale, coutent à Archangel tout neufs, & avec leurs agrez 300. Roubles la piéce ; & Muller dit, que ces bâtimens, dont on ſe ſervoit, entre autres Staduchin, pour les découvertes, ſe nommoient Schitiki, parce que les planches ſont aſſemblées & comme couſues avec des courroyes, & calfaté avec de la mouſſe &c.; eſt-il donc ſurprenant qu'ils n'oſent ſe hazarder, lorſqu'ils prévoyent le moindre danger, avec de ſi chétives nacelles ?

On ne peut qu'être frappé lorſqu'en comparant ces faits & ces raiſonnemens avec les relations de Gmelin des voyages de Prontschitſchew, de Laptiew &c. on y voit que la cauſe de leurs mauvais ſuccès eſt exactement conforme à celle que cet Auteur indique, quoi qu'alors ils ſe ſerviſſent de bâtimens un peu plus forts, apparemment des Kotſches. Combien donc eſt plus fondée l'exclamation qui ſe lit à la fin de cet extrait, que celle de l'Officier Ruſſien, lorſqu'il dit p. 44. Réuſſiront-ils, ſavoir les Anglois & les Hollandois, où nos Ruſſes &c. n'ont pû réuſſir ?

Nous venons de voir une puiſſante raiſon pourquoi ils n'ont pas *toujours* pû réuſſir. Je dis, toujours, puiſque nous avons vû & que nous verrons encore ci-après, qu'ils ont ſouvent réuſſi. Mais en voici une nouvelle raiſon que nous fournit le premier article de la relation de M. Gmelin.

Les Ruſſes ſe préparent ordinairement en Juin; en Juillet ils deſcendent le Léna. Les glaces qui ſe trouvent toujours dans cette ſaiſon entre les embouchures de ce fleuve, & la difficulté de naviger entre ces isles, eſt cauſe qu'ils ne peuvent ſortir en mer que le 6. le 13. ou le 15. du mois d'Août. Celui qui put faire voile le plûtôt,

 le

le fit le 29. de Juillet, tems à peu près où tous les vaiſſeaux qui vont à la pêche de la baleine, à Spitzberg, ou vers le détroit de Davis, font de retour, ou ſur leur retour. Tems où nos vaiſſeaux qui feroient route au Nord-Eſt, auroient achevé leur voyage juſqu'au de-là du cap Schalaginskoi: ou s'ils avoient rencontré en route beaucoup de difficultés n'en ſeroient guères éloignés. C'eſt, dis-je, ſeulement alors que les Ruſſes commencent le leur. Doit-on donc être ſurpris s'ils ne réuſſiſſent pas toujours?

Je ne vois pas mieux comment ils ſont *ſécondés* plus *puiſſamment* que les vaiſſeaux des autres nations Européennes. On conſtruit des vaiſſeaux, ou plûtôt des chaloupes: on les approviſione, & je penſe, avec moins de ſoin que ne le font les autres nations. Si l'équipage eſt obligé d'hiverner quelque part ſur le rivage, il conſtruit des cabanes; il ſe nourrit des proviſions du vaiſſeau, & du poiſſon qu'il pêche. Voilà tout ce qu'on fait pour les *ſeconder*. Les autres nations auront-elles moins d'avantage en tout cela? Qu'on ne ſe trompe pas. Il n'y a ni ville, ni Fort, ni Gouverneur, ſur tous ces rivages, qui puiſſe *ſéconder les Ruſſiens*, ni empêcher l'abord à d'autres nations. Ainſi que cette raiſon s'évanouit de même.

L'Auteur ſuppoſe qu'on eſt obligé *d'hiverner trois ou quatre fois en chemin*. Il faut avouer que cet Officier doit avoir bien agi ſelon les vuës de la Cour en s'y prenant d'une maniere ſi ſophiſtique. Je ne doute point qu'en effet on ne fut obligé d'hiverner trois ou quatre fois en chemin, ſi l'on ſi prenoit comme les Ruſſiens, qui ne commencent le voyage qu'en Août, & ne font que côtoyer. Mais en partant depuis le cap Nort en Norwège au milieu de Mai, ſupoſons au 12. Juin, où la petite mer d'eau douce même eſt libre. Prenant alors le milieu entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, juſqu'au huitante ou huitante-cinquieme degré, ſelon qu'on verroit la mer plus libre d'un côté que de l'autre. Je le répéte, le voyage ſeroit achevé en Août, & le cap Schalaginskoi dépaſſé avant le tems que les Ruſſes ont accoutumé de ſortir du Léna en pleine mer. Voilà donc tous ces hivernemens très inutiles.

Ce plus court chemin n'exiſte que ſur nos globes & nos mappemondes. C'eſt encore vouloir en impoſer au public ſous l'apparence de la

la vérité. Il eſt vrai que ce n'eſt pas une route qu'on ait faite dans une ſeule fois depuis l'Europe au Kamtſchatka : dans ce ſens ce chemin n'exiſte que ſur les mappemondes. Mais ſi je prouve qu'il a été fait entierement à trois repriſes, on conviendra qu'il exiſte non ſeulement ſur les mappemondes, mais réellement, & qu'on peut l'exécuter en un ſeul voyage. Car ſi on peut aller, par exemple de Hambourg à Nantes, de-là à Lisbonne, & de Lisbonne à Livourne, chacun conçoit qu'on peut ſe rendre de Hambourg à Livourne. Et voilà ce qui s'eſt fait pour le voyage au travers de la mer glaciale.

Je ne dirai rien de ces voyages ſous le Pôle, parce que je ne puis obliger perſonne d'y ajouter foi. Je ne parlerai pas même de l'hivernement de Heemskerk & de Berenz, quoiqu'ils ayent franchi la plus forte difficulté en dépaſſant le cap le plus ſeptentrional & oriental de la nouvelle Zemble à paſſé ſeptante-huit degrés: mais c'eſt de la navigation des vaiſſeaux Hollandois, qui ont paſſé tout au moins jusqu'à la même longitude des embouchures du Léna, & qui ont trouvé une mer libre & ſans glaces. C'eſt ici, je crois, le lieu d'examiner plus attentivement ce fait très important.

La Compagnie Hollandoiſe des Indes Orientales eſt ſi jalouſe de ſon riche commerce, que bien loin de contribuer aux découvertes, elle les empêche de tout ſon pouvoir. C'eſt la raiſon pourquoi nous avons ſi peu de connoiſſance des terres Auſtrales, de celles des Papous même, ſi proche des établiſſemens Hollandois. M. Valentin (a) par-

(a) Voyant que ce grand, excellent & magnifique ouvrage de Valentin ne ſe trouve cité nulle part, je crois devoir le faire un peu connoitre. Il n'eſt pas étonnant qu'on n'en ait aucune connoiſſance. Imprimé il y a paſſé trente ans par ſouſcription en langue Hollandoiſe, fort peu connue des Savans François, il coutoit depuis neuf à douze, ou même treize louis, ſelon le papier. Ces diverſes circonſtances peuvent aiſément l'avoir ſouſtrait à la connoiſſance de ces Savans: il mériteroit cependant mieux que mille autres, d'être traduit. Cet ouvrage in cinq volume in-folio, avec une grande quantité de tailles douces & de cartes géographiques, commence par une hiſtoire ſuccincte de tous les anciens voyages, juſqu'à la découverte des Indes orientales par la route du cap de Bonne eſpérance. Les pays qui ſe trouvent ſous la puiſſance de la Compagnie Hollandoiſe, y ſont ſur tout décrits avec beaucoup de détail. L'Auteur, qui y a demeuré longues années

parle d'un projet de M. Puri, Suisse, qui vouloit établir une Colonie dans ces terres Australes. Ce projet a aussi paru dans une brochure séparée, & il est appuyé sur des raisons très solides, quoiqu'elles n'ont pas été goûtées.

Rien n'est mieux lié que le systême de cette laborieuse nation. Ils ont subjugué, ou rendu tributaires tant de peuples & de pays, qu'ils ont peine à les contenir, bien loin d'y pouvoir établir des Colonies. Ils sentent prudemment, qu'au lieu de gagner par de nouveaux établissemens, ils s'affoibliroient; qu'ils seroient bientôt obligés de les abandonner, & que d'autres nations Européennes, auxquelles ils auroient frayé le chemin, en profiteroient: Ils craignent même d'être dépouillés peu à peu d'un vaste commerce, qui les enrichit & qui les soutient.

Tel a été de tout tems leur systême. Ils en agirent de même dans l'occasion dont nous parlons. L'Illustre societé Royale, sous l'an 1675. rapporte ce voyage & dit, que peu d'années auparavant une societé de marchands d'Amsterdam avoit fait une tentative pour chercher le passage du Nord-Est, & équippa deux vaisseaux lesquels étants passés au septante-neuf ou huitantieme degré de latitude, avoient poussé, selon Wood, jusqu'à trois cent lieuës à l'Est de la nouvelle Zemble; ce qui feroit à cette latitude septante-cinq degrés, lesquels joints à nonante-cinq les auront porté au cent septantieme, ainsi vers le Nofs-Schalaginskoi: cependant nous voulons supposer qu'ils ne soient venus que jusqu'au cent quarantieme, & qu'ils n'ayent fait que cent huitante lieuës, ils se seront trouvés à la longitude de l'embouchure

années en qualité de Ministre donne toujours séparément la description géographique, l'histoire civile & l'histoire Ecclésiastique. Il n'oublie pas ce qui regarde l'histoire naturelle. On peut dire que dans tous les autres Auteurs ensemble, on ne trouve pas la moitié de ce que ce seul ouvrage contient. Il est plus succinct sur les endroits où les Hollandois n'ont que des Comptoirs: cependant on y trouve l'histoire des grands Mogols jusqu'à son tems avec des anecdotes curieuses. Il a rassemblé tout ce que les Hollandois ont découvert des terres Australes &c. Enfin si on ne vouloit pas traduire un ouvrage si volumineux en entier, on pourroit en tirer des articles particuliers, qui seroient fort instructifs. Cet ouvrage a pour titre, *Oud en Nieuw Oost Indien, of Nederlands mogentheid in die Gewesten*, Anciennes & nouvelles Indes Orientales, ou la puissance des Hollandois dans ces pays.

l'embouchure la plus orientale du Léna. Et c'eſt, en effet, à peu près à cette longitude qu'on a marqué dans les cartes, qui ont ſuivi de près ce voyage, *Huc uſque Hollandi pervenerunt.* Il y en a qui aſſurent poſitivement, qu'ils ont été au 130°.; ſelon ma carte, ce ſeroit vers l'embouchure la plus occidentale du Léna; ſuppoſons cette diſtance d'après les nouvelles cartes, ce ſera toujours la longitude de l'embouchure de l'Olenek; également ils ont dépaſſé ce cap de glace à l'Oueſt du Taimura, qu'on dit être lié avec la nouvelle Zemble & Spitzbergue par des glaces qui ne fondent jamais, & pourtant ſelon eux, par une mer libre & profonde, comme celle de l'Eſpagne.

Cette focieté s'adreſſa à LL. HH. PP. les Etats Généraux, afin d'obtenir un privilège excluſif pour faire le commerce par ces mers. La Compagnie des Indes orientales ſentit tout le préjudice que ce nouveau privilège pourroit lui apporter, & ſe perſuada que la focieté ne ſe tiendroit pas à ce commerce de la mer, nommée glaciale, mais qu'elle avanceroit vers le Japon, qu'elle s'établiroit dans les isles & les pays voiſins, & qu'elle pourroit peu à peu attirer à elle ce commerce lucratif. Elle fit donc tant par ſon grand credit que cette focieté fut refuſée: mais ſûre de ſon fait à l'égard de la poſſibilité & de la facilité de cette navigation, elle ne voulut pas perdre l'eſpérance de profiter de ſes découvertes: elle s'addreſſa donc à S. M. Danoiſe, qui lui accorda ſa demande, & on équipa trois vaiſſeaux: mais la Compagnie des Indes ſçut ſi bien négocier & ſuſciter des difficultés que tout s'en alla en fumée. Un des ſtratagèmes le mieux imaginé, dont la Compagnie des Indes ſe ſervit, fut, que voyant que le public murmuroit, de ce qu'on vouloit empêcher cette découverte déſirée ſi avidement depuis plus d'un ſiécle, & qu'on encourageoit par la promeſſe d'une grande récompenſe, elle prit le parti d'aſſurer qu'elle ne demandoit pas mieux; que c'étoit ce qu'elle ſouhaitoit depuis long-tems; mais que s'agiſſant de découvrir encore le paſſage à l'Eſt & au Nord-Eſt de l'Aſie, on ne ſauroit l'effectuer que depuis ſes établiſſemens aux Indes, ce qu'elle alloit ordonner inceſſamment. Elle donna donc des ordres pour éblouir le public, & on envoya des vaiſſeaux depuis Batavia, qui, pour la forme,

avancérent jusqu'au cinquantieme degré, & revinrent : la Compagnie ayant prévu que gagner du tems, c'étoit gagner tout, fit si bien dans cet intervalle que la societé se dissipa, & qu'il n'en fut plus parlé. Aussi, bien loin que la Compagnie eut cherché à renouveller ses découvertes, elle a défendu sous peine de vie, qu'aucun vaisseau ne fit voile au Nord du Japon.

Voilà des faits avérés, connus & authentiques. Par conséquent cette partie de la route a été faite.

La seconde partie de la route a de même été faite. Gmelin (*a*), Muller & l'Officier Russien, cachent autant que possible les voyages faits depuis le Léna au Kamtschatka; cependant il échape aux deux premiers des traits qu'ils n'ont pû cacher. Ils auront cru, sans doute, qu'en voulant les supprimer ou les rendre douteux, le piége seroit trop grossier, vû que ces faits n'étoient revoqués en doute de personne.

Je donnerai ici encore un morceau tiré des *lettres d'un Officier Allemand*, alléguées ci-dessus.

„ (*b*) Je ne connois qu'un seul homme capable d'un tel ouvra-
„ ge; c'est M. Muller, Professeur & Secretaire perpétuel de l'Aca-
„ démie impériale des sciences, qui pendant toute sa vie s'est occu-
„ pé de l'histoire de la Russie. Ce célébre Savant a fait de longs
„ voyages dans toutes les Provinces principales de l'Empire, & il
„ étoit autorisé de s'emparer de tout ce qu'il trouveroit propre à ce
„ sujet, & digne de son attention. Il sait la langue du pays, & il
„ s'étoit pourvû d'Interprétes pour celles qu'il ne savoit pas. Il sa-
„ voit les sources d'où il falloit puiser les instructions nécessaires : mais
„ à quoi ont servi tant de veilles & de peines ? L'infatigable Histo-
„ rien a fait un excellent ouvrage sans óser le donner au public.

La-

(*a*) M. Gmelin avoit assuré le Savant dont nous avons parlé, son ami & le mien, qu'autrefois les gens du Léna & du Kolima alloient trafiquer par mer en Kamtschatka. C'étoit donc une route ordinaire des uns & des autres. Et l'ami ajouta que je pouvois faire fonds sur ce qu'il me marquoit. Ceci est conforme à ce que M. Buache rapporte p. 108. des relations d'Isbrand Ides & de l'Officier Suédois.

(*b*) Chap. XV. p. 106. sur l'histoire Russienne.

„ La nation aime le panegyrique, mais non pas la vérité. Il a fait „ imprimer plusieurs volumes sous le titre de supplemens (*a*) à l'hist„ toire de la Russie: mais quelque bon & utile que soit ce livre, „ je n'oserois pourtant pas garantir qu'il en soit lui-même fort con„ tent. Il est bien persuadé que ce ne sont que des fragmens im„ parfaits, & qu'il a été obligé de supprimer souvent les traits les „ plus essentiels. Si on lui eut permis de remplir les devoirs d'un „ écrivain sincère, il auroit sans doute donné une histoire complette „ & digne de sa réputation. Mais tant que le Sénat de Pétersbourg „ se mêlera de rayer & de corriger les piéces de M. Muller, nous „ n'aurons jamais une histoire fidèle de la Russie ".

Voilà ce qu'en dit un Auteur tout récent; un Auteur qui a fait un long séjour à Pétersbourg; qui a pris à tâche de tout examiner: Que dit-il?

1°. Que M. Muller n'a pas ôsé donner son histoire au public.

2°. Que la nation aime le panegyrique & non la vérité.

3°. Qu'il a été obligé de supprimer les traits les plus essentiels, & qu'il ne lui a pas été permis de remplir les devoirs d'un Ecrivain sincère.

4°. Que le Sénat de Pétersbourg raye & corrige les piéces qu'on veut publier, & que par cette raison on n'aura jamais une histoire fidèle de la Russie.

On verra donc par ce témoignage combien je suis fondé dans mon assertion, quoique cette brochure ne me soit tombée entre les mains qu'après que ce mémoire fut fini. On verra donc, dis-je, que c'est avec raison que je n'ajoute pas foi à tout ce que dit l'Officier Russien, lorsqu'il fait le panegyriste de sa nation; ni aux cartes, qui donnent tant d'étendue à cet Empire; ni à ce que des étrangers même écrivent contre la possibilité du passage au Nord-Est; vû qu'il est prouvé qu'ils n'osent pas publier tout ce qu'ils savent. Il est à craindre que Mr. le Conseiller Steglin, qui par ordre de la Cour travaille depuis quelques années à une carte de l'Empire Russien, ne tombe dans le même inconvénient; c'est ce qui est cause, que

 l'ou-

(*a*) Il devroit dire, *Recueil.*

l'ouvrage de Mr. Krasbenninikof, traduit par Mr. le Dr. Grieve, qui vient de paroitre à Londres, sous le titre de, *Histoire du Kamtschatka (publié en Russien par ordre de S. M. Impériale)*, ne fait aucune impression sur moi, quant à pareils faits; précisément à cause qu'il a été publié *par ordre*, & qu'on n'y a permis d'inserer que ce qu'on vouloit, que le public scut & crut; aussi il s'en tient au Kamtschatka & aux isles Kuriles, sans parler des pays & mers au Nord.

Voyons présentement ce que Muller rapporte de la seconde partie de la route par l'Est & le Nord-Est de l'Asie.

On tenta, dit-il, en 1647. de découvrir l'embouchure de l'Anadir depuis le Kolima, mais on ne put réussir, parce que *cet Eté* la mer étoit si remplie de glaces, qu'elle ne permit pas une navigation *libre*; que cependant bien loin de perdre l'espérance qu'on avoit conçue, le nombre de ceux qui favorisoient ce projet, s'augmenta tellement, qu'on équipa sept bâtimens dans la même vuë.

Qu'on fasse attention à différentes expressions de nôtre Auteur.

Cet Eté, par conséquent, bien loin que la mer n'y fasse qu'un Continent de glace perpétuel, *cet Eté* fut moins favorable que tout autre: ils l'apprirent sans doute des habitans voisins, qui en avoient connoissance; c'est ce qui les encouragea à augmenter le nombre des bâtimens, sans en regretter les fraix.

La mer, dit-il, *étoit si remplie de glaces, qu'elle ne permettoit pas une navigation libre.* Ce n'étoient donc pas des glaces immobiles; elles n'empêchérent donc pas la navigation absolue, mais seulement qu'elle fut *libre*. Il poursuit qu'on ignore ce que quatre de ces bâtimens sont devenus, mais que les trois autres qui restoient sous le commandement de Semun Deschnew, Gerasim Ankudinow, tous deux Chefs des Cosaques, & Fedot Alexew, Chef parmi les Promyschleni (*a*), commencérent leur voyage le 20. Juin. Il ajoute:

„ Il

(*a*) Je me suis informé auprès de plusieurs personnes, que je croyois à même de m'expliquer ce nom de Promyschleni, ce que c'étoit; l'un voulut que c'étoit une Secte; un autre des Rebelles; un troisieme des gens qui levoient le tribut; enfin je viens d'en trouver la solution dans le recueil de Mr. Muller, voici ce qu'il

„ Il eſt à regretter que nous n'ayons ſeulement encore qu'une très „ foible connoiſſance là deſſus, & que toutes les circonſtances de „ cette navigation n'ayent pas été mentionnées. On n'a pris, dit-il, „ aucune notice de l'empêchement par les glaces, & *probablement il* „ *n'y en avoit point* " Car Deſchnew obſerve à une autre occaſion que la mer n'eſt pas ordinairement ſi libre de glaces comme elle l'étoit dans ce tems. Cette relation, continue-t-il, commence par le grand iſthme, lequel eſt en effet une circonſtance qui mérite le plus d'attention. " Cet iſthme, dit Deſchnew, eſt entierement différent „ de celui qu'on a trouvé auprès de la riviére Tſchukotſchia, à „ l'Oueſt de la riviére Kolima. Sa poſition eſt entre Nord & Nord-„ Eſt, & tourne en cercle vers la riviére Anadir ". Muller continue vis à-vis de l'iſthme, ſans qu'il ſoit dit de quel côté il y a deux isles peuplées. On peut aller à la voile depuis l'iſthme à la riviére d'Anadir avec un bon vent, en trois jours & trois nuits.

Le vaiſſeau d'Ankudinow ſe briſa, & l'équipage ſe ſauva à bord des autres vaiſſeaux. Deſchnew & Fedot Alexew étoient allés à terre le 20. Septembre, où ils eurent un engagement avec les Tzchutzki, où ce dernier fut bleſſé. Les deux vaiſſeaux ſe perdirent de vuë, & ne ſe ſont plus rejoints dans la ſuite. Deſchnew fut pouſſé par les vents dans la mer juſqu'en Octobre. A la fin il fit naufrage aux environs de la riviére Olotura, à ce qu'il paroit par les circonſtances.

Deſchnew fit couper en 1653. du bois pour conſtruire un vaiſſeau, pour pouvoir s'en ſervir à envoyer à Jakoutzk le tribut qu'il avoit reçu: mais comme il manquoit d'autres matériaux, cette affaire ne pouvoit avoir lieu. On lui dit auſſi que le grand Noſs n'étoit pas *toutes les années également libre de glaces.*

C'eſt une tradition ordinaire chez les Kamtſchadales, que longtems avant Atlaſſow, un certain Fedotow, qui étoit probablement le fils de Fedot Alexew, avec quelques uns de ſes camarades, vivoit parmi eux, & qu'ils étoient mariés avec des femmes Kamtſchadales;

qu'il en dit; " Promyſchleni ſont des „ gens, qui pour le profit, qu'ils trouvent à la chaſſe, principalement des „ Zibelines, ou pour le commerce, ſe rendent depuis la Ruſſie en Sibérie.

les ; qu'on y montroit la place des habitations Ruſſiennes vers l'embouchure de la petite riviére Nikul, qui ſe jette dans le Kamtſchat, & ci-devant nommé en langue Ruſſienne Fedoticha : Mais à l'arrivée d'Atlaſſow aucun de ces premiers Ruſſiens ne fut en vie.

Faiſons à préſent auſſi nos réflexions ſur cette relation de Muller, tirée des Archives de Jakoutsk.

Trois bâtimens ont dépaſſé ce redoutable cap Schalaginskoi ; & Muller lui-même qui veut inſinuer par tout qu'il eſt indépaſſable, croit & dit, *probablement il n'y avoit point de glaces.* Cependant ces vaiſſeaux ſortirent du Kolyma, à la naiſſance du cap, le 20. Juin ; & la fin de ce cap n'étant pas ſi éloignée de ſa naiſſance, que de l'embouchure de l'Anadir, où l'on peut arriver en trois fois vingt-quatre heures, on en peut conclure qu'avec le commencement de Juillet, pour le plus tard, il l'avoit déja doublé : comment concilier cet éloignement depuis l'iſthme à l'Anadir, où l'on peut aller en trois fois vingt-quatre heures, avec l'étendue qu'on donne dans les cartes aux caps Serdzekamen & des Tzchutzki vers l'Eſt ?

Il parle du grand iſthme comparativement à celui qui eſt à l'Oueſt de la riviére Tzchukotſchia, où les cartes marquent ſeulement un petit cap preſque imperceptible. Cela doit faire naître des ſoupçons : ou celui-ci s'étend beaucoup plus avant en mer, & forme un iſthme ; ou bien le Noſs-Schalaginskoi doit s'y étendre beaucoup moins qu'on ne le marque. Si c'eſt le premier, on n'aura pas voulu le faire connoitre, parce qu'on ſentoit qu'on auroit d'abord dit ; s'il avance à peu près autant en mer que le Noſs-Schalaginskoi, d'où vient que, ſelon ce que M. Muller & Gmelin avouent, les bâtimens Ruſſiens ont pû paſſer chaque année du Léna au Kolyma ſans empêchement ? La glace les en auroit dû empêcher autant & plus que vers le cap Schalaginskoi, où l'agitation de la mer doit être infiniment plus grande que vers le Kolima. Si on avoit été obligé de convenir du dernier, on auroit encore raiſonné, que ne s'étendant guères en mer, il doit être poſſible, facile même, de le doubler. Je ne puis déviner d'autres raiſons de la différence entre les cartes, & ce qu'indique cette relation.

On

On trouvera sans doute bien hardi, si je propose un autre doute. Le cap Schalaginskoi existe-t-il réellement? Avance-t-il beaucoup dans la mer? J'ai bien des sujets à douter, en voici quelques raisons.

Je ne veux pas me fonder principalement sur les anciennes cartes, qui n'en ont point, & qui depuis le Kolyma représentent une côte unie vers le Serdzekamen, ni sur d'autres anciennes relations; je m'en tiens aux nouvelles, principalement à ce que M. Muller dit, & que nous venons de raporter. La relation de 1648. n'en parle point; ce qui est dit du grand isthme, paroit être celui, dont la fin forme le Serdzekamen; ceci est conforme à d'autres relations, qui disent, qu'il n'est pas large, qu'on y voit souvent à son Sud la mer libre & au Nord glacée. Or selon ce qu'on veut nous persuader, vers le Noss-Schalaginskoi il y a toujours des glaces des deux côtés. Lorsqu'il est parlé des terres vis-à-vis, tantôt on veut les supposer vers ce cap, tantôt vers celui des Tzchutzki; & les relations paroissent pourtant ne parler que de celles-ci; Mr. Muller dit expressement que vis-à-vis de ce grand isthme, (notez qu'il ne parle que d'un seul) il y a deux isles; du depuis on les a découvertes vis-à-vis des dits Tzchutzki. Ce qui me frappe le plus est, que ceux qui ont fait ce voyage, assurent, " que depuis ce grand „ Isthme, on peut aller à l'Anadir à la voile avec un bon vent, en „ trois jours & trois nuits". Qu'on jette les yeux sur les cartes modernes, & qu'on ait alors la hardiesse d'assurer, qu'avec un vent, fut-il aussi fort que les vents alisés de la mer du Sud, on puisse aller depuis l'isthme du prétendu cap Schalaginskoi à l'Anadir, qui se décharge au dessous du cap Tzchutzki dans la mer! Par contre, c'est là une chose fort possible, si à environ 10°. à l'Est du Kolima la côte se forme Sud-Est jusqu'au Serdzekamen, & de-là Sud-Ouest vers le cap des Tzchutzchi, l'un & l'autre moins avancé que dans les cartes, moins encore que dans la mienne. Il est alors aussi fort facile de comprendre, comment Laptieuw a pû parvenir en peu de tems depuis le Kolima à l'Anadir, comme il a été dit, de même que ce que Gmelin dit, que l'Indigir & l'Anadir doivent être regardées comme riviéres de la même mer; ce qui sans cela seroit regardé comme ridicule; l'éloignement de l'embouchure de l'une à celle

celle de l'autre est très grand sur les cartes, & si Muller dit, qu'on ne peut déterminer jusqu'où s'étend le cap Schalaginskoi, on pourra infiniment plûtôt nommer l'Elbe & la Vistule des riviéres de la même mer, quoi qu'on ne s'en avise pas: mais que seroit-ce, si on vouloit ajouter foi à ce que des Géographes veulent insinuer contre toute notorieté publique, & contre le fait rapporté ci-dessus, que 3. vaisseaux ont dépassé ce cap en 1648. que dis-je, par celui-ci l'Asie est jointe à l'Amérique? Ce ne seront surement pas alors deux riviéres de la même mer.

Je reviens au grand isthme de la *dite relation*; nous avons déjà dit, qu'il ne parle que d'un seul; ici nous observerons seulement, *qu'il tourne en cercle vers la riviére Anadyr*: qu'on jette les yeux sur les cartes nouvelles, & qu'on dise ensuite si elles ont la moindre ressemblance avec cette expression? celle-ci a plus de conformité avec mon doute; si la côte depuis l'Orient du Kolima vers le Serdzekamen est sans cap considerable; si alors il y a une terre avancée, qui forme un cercle, lequel finit vers l'Anadyr, tout se concilie: mais jamais on en viendra à bout en voulant l'entreprendre avec les cartes. Muller donne bien le cap Schalaginskoi en cercle, mais il le finit au 72°. latitude; seulement au 67. commence ce que la relation nomme *Cercle*, qui contient le Serdzekamen, & le cap des Tschuktschi, en retournant de là vers l'Anadyr; il me semble que la contradiction entre la seule relation authentique que nous avons & les cartes, saute aux yeux.

Alors encore, si ma conjecture est fondée, on voit la possibilité, la facilité même de la pêche de la Baleine à l'Est du Kolima, représentée sur la carte Russienne dans une mer assez libre pour n'y rencontrer que de tems à autres, selon le vent, des glaces flottantes; ce qui est encore impossible, suivant ce qu'on veut faire accroire au public.

On verra encore alors, combien étoient fondées les relations d'Isbrand Ides & de l'Officier Suedois, qui n'avoient pas le même interêt à induire le public en erreur comme les Russiens; que les gens du Léna & du Kolima alloient trafiquer par mer en Kamtschatka, & celle de cet homme qui tout seul dans un canot, a fait

ce trajet; relations qui ne peuvent subsister avec les cartes nouvelles; Mr. Muller dit lui-même sur sa carte, au moins sur celle publiée par Jefferi, en traçant la route depuis le Léna jusqu'au Kovima; *route anciennement fort fréquentée.*

Je veux dire encore un mot des caps Serdzekamen & des Tschutzki; autrefois on parloit d'un cap; ensuite on dit qu'on a découvert qu'il y en a ces deux; jamais les relations n'ont parlé des trois, qu'on marque sur les cartes; est-ce Serdzekamen, qui en a donné la relation? On avoue que Béering n'y a pas été & on doute qu'il ait poussé jusqu'à l'isle de St. Diomède; je n'ai point vû de relation de cette découverte; & le cap des Tschutschi, d'où sait-on qu'il s'étend si loin en mer? Il y a des cartes, qui le représentent tout autrement.

Qu'on ne soit donc pas surpris de mes doutes, qui se fondent partie sur la politique Russienne, qui veut cacher la véritable position & circonstances aux autres nations, partie sur les relations alléguées contraires aux cartes; que d'autres s'appliquent à éclaircir ce mystère; on voit que je n'ai pas osé donner pour certaines mes conjectures, puisque j'ai laissé subsister le cap Schalaginskoi sur ma carte.

Revenons à la relation, & raisonnons en conséquence de ma carte & non de ma conjecture.

Deschnew voulut construire un vaisseau à l'Anadir pour envoyer le tribut à Jakoutzkoi, & n'en fut empêché que par le défaut des matériaux.

Deschnew qui étoit venu par mer & sans empêchement depuis le Kolima à l'Anadir, ne douta donc pas un moment que cette route ne fut praticable & facile, puisqu'il vouloit s'en servir pour envoyer le tribut, qu'il n'auroit pas voulu risquer: mais on lui dit, que le Noss n'étoit pas toutes les années *également* libre de glaces.

Je veux supposer que ceci ne soit pas une addition de la façon de M. Muller, il ne prouveroit autre chose, sinon que la mer étoit libre, mais du plus au moins; quelque fois des glaces flottantes, d'autres fois point, comme dans le tems que ces trois vaisseaux y passérent; car il dit, *également* libre.

C'est une tradition &c. dit-il encore. Je n'ai rien à remarquer ici, sinon que l'Officier Russien se montre bien hardi en bien des

endroits, entr'autres où il dit nier à M. Delisle, que les Kamtschadales avoient quelque connoissance de ces Russiens arrivés chez eux en 1648. M. Muller prouve le contraire bien fortement par ce passage: je dois y ajouter qu'il n'est pas douteux que Fedotow n'ait été fils de Fedot Alexiew; puisque chez les Russiens leurs noms ont été, & le sont encore en partie, seulement *tel, fils de tel.* Dans la maison Impériale on auroit dit Fedrowitz; chez les gens du commun Fedotow, & le pere de Fedot doit avoir eu nom Alexis, étant désigné par Alexew.

Voilà donc la seconde partie de cette route exécutée. Pour la troisiéme, du Kamtschatka au Japon, & vers les pays voisins, personne n'en doute, ni n'en sauroit douter. J'ai donc prouvé ma thèse que le voyage de l'Europe jusqu'au Japon par la mer nommée glaciale, s'est exécuté.

Retournons sur nos pas, & vers les articles tirés de la relation de Gmelin.

2°. On ne doit pas être surpris s'ils virent toujours des glaces, puisqu'ils gouvernérent toujours vers le Sud & Sud Est du côté de la terre où il y a eu, & où il y aura toujours la plus grande quantité de glace, selon nôtre premiere thèse. Cependant même vers la terre les glaces furent dissipées.

3°. Il en est de même de cet article.

4°. Etant sortis en mer le 6. Août ils retournérent au Karaulach le 17. Ainsi leur voyage ne fut que de onze jours: & malgré ces glaces ils y trouvérent cette quantité de bois amené par mer.

5°. Ici il faut un peu calculer le voyage de Prontschitschew. Il ne put sortir en mer que le 13. Août. Le long des isles il fut arrêté, sans doute par les glaces, dans sa route de deux cent milles, arriva le 25. à l'Olenek; ainsi en douze jours.

L'année suivante il en sortit au commencement d'Août; arriva le 3. à l'Anabara. Ses gens de retour le 10. ne partirent sans doute pas dans l'instant, mais le 11. essuyoient beaucoup de contretems & de risques jusqu'au Chatanga, puisque les glaces s'étendoient fort avant dans la mer. Il falloit donc, sans doute, chercher le passage à leur Nord, & qu'ils le trouvassent pour avancer; par conséquent point

point de glaces plus au Nord. Au Chatanga ils s'arrêtérent à cause de ces glaces. Le 18. ils arrivérent au Taimura; de-là avancérent le long de la côte & des isles jusqu'à la derniere. Les glaces & les brouillards les arrêtérent. Ils firent encore six milles, furent repoussés vers le Nord-Est, revinrent au Taimura, y furent arrêtés pendant vingt-quatre heures, & furent de retour à l'Olenek le 29. Août.

Voilà donc un voyage de vingt-huit jours pour aller jusqu'au bout de ce cap de glaces, & pour revenir à l'Olenek; que l'on déduise de ces vingt-huit jours le séjour que l'on a fait à l'Anabara depuis le 3. au 11. . . . . . jours 8.

Les contretems & risques jusqu'au Chatanga, & le tems qu'ils s'y arrêtérent à cause des glaces, seulement - - - - - 5.

Du Taimura jusqu'à la derniere isle; la carte porte environ un degré & un quart absolu, ou vingt-cinq lieuës. De-là encore six milles; le tems qu'ils furent arrêtés par les glaces & les brouillards, & leur retour au Taimura, à ne compter que - - - - - - - - - - - - - 2

Enfin le tems qu'ils y furent enfermés par les glaces - - - 1

jours 14.

Ainsi qu'il n'y a de distance entre l'Olenek & le Taimura que sept jours. Ce cap près du Taimura est peu éloigné du cap le plus septentrional de la nouvelle Zemble. Lors donc qu'on aura dépassé ces deux caps, on se trouvera dans une mer en partie connue jusqu'au cap Schalaginskoi.

Il est incompréhensible pourquoi Muller; (car je pense que Jeffersons a copié exactement), place ces caps du Taimura & les environs d'une maniere si peu favorable à son systéme. Il faut croire qu'il n'a eu aucune connoissance de la publication du voyage de Prontschitschew par Gmelin, & qu'il n'a pas songé aux conséquences de ces positions & du peu qu'il rapporte lui-même. Il représente donc la côte depuis le Chatanga, Nord, ensuite Ouest, après cela Nord jusqu'au de-là du septante-huitieme degré, où il y a un cap, qui revient Sud, ensuite un peu Sud-Ouest, & à son Sud une grande baye dans laquelle se décharge le Taimura. L'entrée de cette baye

eſt étroite, tournée au Nord-Oueſt: A l'Oueſt une autre baye ouverte après laquelle un cap, qui ne s'étend que juſques un peu au delà du ſeptante-ſeptieme degré, depuis lequel la côte va Sud-Oueſt juſqu'au Piaſida.

Si l'on devoit adopter cette carte, voici comme on ne manqueroit pas de raiſonner.

Prontſchitſchew a paſſé juſqu'au Taimura, ainſi dépaſſé un cap à plus de ſeptante huit degrés de latitude: il eſt entré dans le Taimura, ou tout près, ſurtout lorſqu'il y fut arrêté par les glaces au retour du terme de ſon voyage. Il faut donc que ni le détroit ſi peu large, ni la baye, ne fuſſent fermés par les glaces à cette hauteur. S'il a dépaſſé le cap à la latitude de paſſé ſeptante-huit degrés; qu'eſt-ce qui l'a empêché d'en faire de même pour paſſer l'autre à ſeptante-ſept, & ſe rendre au Piaſida?

Le même Muller, pour renchérir ſur les autres, place l'extrêmité du cap Schalaginskoi à preſque ſeptante-cinq degrés; tous les autres à ſeptante-deux degrés & demi ou ſeptante-trois Mais ſi nôtre Lieutenant a pû dépaſſer ce cap à ſeptante-huit degrés, pourquoi ne peut-on pas doubler celui-là, ſuppoſé même qu'il fut à ſeptante-cinq degrés? Quittons cette carte de Muller, & tenons-nous-en à celle de Gmelin, plus conforme à ſon ſyſtême, & qui pourtant n'a guères moins de contradictions. Il place l'embouchure du Taimura à environ ſeptante-ſept degrés: le vaiſſeau y eſt parvenu encore vingt-cinq minutes plus au Nord, même encore ſix milles plus loin; l'extrêmité du Swiatoi-noſs à l'Eſt du Jania à ſeptante-trois, & celle du cap Schalaginskoi à ſeptante-deux & demi.

Prontſchitſchew a donc paſſé au-delà de ſeptante-ſept degrés & demi dans le voiſinage des isles de la terre ferme, & de la nouvelle Zemble même; par conſéquent de toutes les ſources des glaces. Les bâtimens qui ſe rendoient chaqu'année du Léna au Kolima, pouvoient paſſer le Swiatoi-noſs ſans obſtacle: il n'y a que cet opiniâtre Noſs-Schalaginskoi, à une moindre latitude qui ne permet pas le paſſage. Ce Noſs eſt repréſenté unanimément comme le *finis terræ* de ce côté: Les vents & les vagues doivent ſans doute y avoir une force & une véhémence prodigieuſe, par conſéquent empêcher que

jamais

jamais les glaces s'y forment; bien loin qu'elles puissent y être fermes, immobiles, & faire un Continent de glace, comme on voudroit le faire accroire. M. M de l'Académie de Pétersbourg ne l'ont jamais cru, ou pourquoi, en représentant ce cap avec beaucoup de glaces *flottantes*, & *non immobiles* au Nord de ce cap, y auroient-ils ajouté la représentation des vaisseaux, qui y alloient à la pêche de la baleine (*a*)? Si celles-ci y passent pour se rendre à la mer de la Corée; si les vaisseaux y vont à leur pêche, on ne peut supposer rien moins qu'une glace ferme en tout tems. Je crois que cette Académie s'est bien répentie d'avoir ainsi, sans y penser, découvert la vérité au public. Aussi dans les deux Atlas Russiens que j'ai vû, cette représentation ne se trouvoit plus.

Rapportons encore un fait incontestable, puisque M. le Professeur Delisle n'a pû nous en faire part, qu'après en avoir eu la certitude en Russie. Il dit dans l'explication de sa carte 1752. p. 9. " Je „ pourrois ajouter à ces découvertes des Russes &c. celles qu'ils ont „ faites sur les côtes de la mer glaciale pendant huit années, *depuis Ar-„ changel jusqu'à la rivière de Kovima* ".

Si ceci ne prouve pas le dessein des Russes pour cacher la possibilité, la facilité même de cette navigation, on ne doit plus entreprendre de prouver quoi que ce soit. Pendant huit années elle fut libre, ordinaire, & sans qu'on parle d'empêchement, même depuis Archangel. Par où ces vaisseaux ont-ils passé? Si c'est par le Nord de la nouvelle Zemble, voilà ma thèse prouvée: elle l'est bien plus si on l'a fait par le détroit de Waeigatz; ce que je ne trouve pas impossible, mais rarement praticable, à cause des glaces que les vents du Nord aménent dans vingt-quatre heures. Faisons là-dessus une remarque importante. Les Tschutzki, selon Muller, disent que les vents aménent en hiver les glaces du Continent opposé dans deux à trois fois vingt-quatres heures. Or on a vérifié que la distance soit en Baidares, soit en hiver sur la glace par les traineaux, est de trois jours. C'est la mésure générale qu'on a toujours donnée de la distance

(*a*) A la vérité M. Muller dit, que l'est par simple ornement, qui, ayant induit en erreur, a été omis par lui dans les cartes suivantes.

tance comprise depuis la source des glaces jusqu'à l'endroit où elles abordent. Ainsi, que celles qui viennent dans la petite mer vers l'Obi, doivent avoir leur source seulement à environ vingt-quatre lieuës de là; par conséquent depuis ce cap formidable à côté du Taimura, & de l'extrémité orientale de la nouvelle Zemble. Par-là se trouve confirmé ce que Linschoten assura, qu'à douze, supposons vingt lieuës au-delà, il n'y avoit plus de grandes glaces, & la relation constante des Samoïedes, que la grande mer ne geloit pas. Mais revenons à cette relation de M. Delisle. Quel chemin qu'on ait prit depuis Archangel au Kovima, il falloit de toute nécessité dépasser ce cap du Taimura, que les Russiens assurent si hardiment être indépassable. Si ceci n'ouvre pas les yeux à tout le monde, pour voir combien ils cherchent à nous induire dans l'erreur, je n'aurai rien de mieux à dire.

6°. Ici Gmelin fait voir la vérité de ce qu'il assure dans sa préface, que ce feroit une hardiesse punissable en lui de publier ce qu'il sait de ces voyages par mer. Il ne veut communiquer aucune circonstance de celui-ci, mais faire croire que la langue de terre, ou ce cap glacial, empêchoit ce voyage de Mangasea au Piasida, & delà au Taimura. Je n'en crois rien par les raisons ci-dessus alléguées. Il dit de plus que l'un des vaisseaux, ou les deux, avoient été brisés, sans que personne y ait péri. Il faut donc que ce naufrage ait été fort doux: mais je doute que les vaisseaux ayent été brisés; je crois plûtôt que ces Russiens si poltrons sur mer, ayant vû leur vaisseau prit par les glaces, se sont sauvés à terre, l'ont abandonné, & pour se disculper ont assuré qu'il s'étoit brisé.

J'ai là dessus une conjecture qui me paroit assez forte. Lorsque je m'entretenois avec le S. B....r. dont j'ai parlé ci-dessus, je lui fis nombre de questions pour en tirer quelques connoissances. Comme il ignoroit parfaitement dans quelle vuë je m'en informois, il crut que c'étoit par pure curiosité, & me conta un fait qui mérite attention.

On m'a raconté, dit-il, une fois que je me trouvai à Spitzberg; que peu d'années auparavant, lorsqu'on y arriva au mois de Mai, on fut surpris d'y rencontrer un vaisseau échoué à la côte du Sud, sans y trouver personne: le vaisseau, qu'on reconnut pour Russien, n'étoit

toit point endommagé, mais pourvû de plusieurs munitions, utensiles &c. le tout en bon état. On en raisonna fort, sans pouvoir rien deviner.

Je lui demandai : dans quelle année cela pouvoit être arrivé? Il me répondit qu'on lui en avoit fait le recit à Spitzberg il y avoit dix ou douze ans, peu d'années après un tel événement, dont il ne pouvoit pas indiquer la date.

Voici donc ma conjecture. *On lui en avoit fait le recit* en 1743. ou 1744. Le susdit voyage s'est fait en 1739. ce qui répond à l'expression de peu d'années auparavant. Le vaisseau fut reconnu pour Russien : aucun d'Archangel n'a pû avoir ce sort. On sait en quel tems on doit aller à la mer blanche & en revenir, & de pareils cas n'y arrivent jamais. Les Russiens n'ont point de vaisseaux ailleurs sur toute cette mer. Quel vaisseau a donc pû être jetté sur la côte de Spitzberg, si ce n'est un de ceux qui ont été envoyés pour chercher la communication entre le Piasida & le Taimura ? Les Russiens, qui craindroient de périr s'ils restoient en mer jusqu'en Septembre, l'ont abandonné. Les Samoyedes & M. Gmelin même, assurent que jamais la petite mer, moins encore la grande mer, ne reste gelée tout le mois de Septembre, ni même tout l'hiver. Voilà donc ce vaisseau qui abandonné par l'équipage & la mer redevenant libre, fut poussé par les vents du Sud-Est sur la côte de Spitzberg, soit en Septembre, soit même plus tard; de façon qu'en Mai on l'y trouva échoué.

Il me paroit que cette conjecture n'est pas destituée de probabilité, & alors j'en tirerois cette conclusion : si un vaisseau voguant au hazard & sans être gouverné, a pû faire le trajet depuis le cap de glace, ou si l'on veut depuis la petite mer, au Sud de la nouvelle Zemble, en Septembre, ou plus tard, seulement poussé par les vents jusqu'à Spitzberg, combien plus un vaisseau avec un bon pilote & un équipage convenable pourra-t-il traverser facilement cette mer en Eté !

7°. L'on voit ici que pendant deux fois vingt-quatre heures on eut un vent favorable & une mer libre vers le Nord-Est. Pour la mer gelée qu'ils trouvérent ensuite, le fait n'est pas si bien prouvé

que

que l'autre. Ni Laptiew, ni Plantin ne l'ont pas vû eux-mêmes : ils envoyérent des matelots pour reconnoitre cette glace ; ainsi ils ne la virent que de loin. Ces matelots n'aimant point courir des risques sur mer, comme nous l'avons dit, firent un rapport conforme à leur inclination pour se retirer au chaud. Et quant aux attestations des gens qui connoissoient ces parages, je n'y fais guères réflexion. Ce ne pouvoient être que des Tartares Jakoutses, qui ne savent ni lire, ni écrire, ni par conséquent donner une attestation par écrit. Mais, à le supposer, que savent-ils de ces parages ? Il faudroit donc croire que puisque ces gens avec leurs misérables bâteaux, ne font que côtoyer, ces glaces se sont trouvées peut-être douze, supposé vingt lieuës avant dans la mer. Ce qu'on ne conteste pas ; excepté que je les y crois très rarement fermes. On peut supposer en effet qu'on ne s'est pas fort avancé vers le Nord, puisque le vaisseau, qui aura pourtant avancé assez considérablement vers l'Est, a été de retour au Léna huit jours après son départ. Etant parti vers la haute mer le 15. Août, il se retrouva au Léna le 23. Ainsi quatre jours de voyage & quatre de retour n'indiquent pas qu'on ait été à la hauteur qu'on doit prendre si on veut réussir.

8°. En quinze jours de tems le même doubla le Swiatoi-noss, qui comme nous l'avons dit, est au septante-quatrieme degré. On cache avec soin le jour de son arrivée à l'Indigir, pour faire croire qu'il est plus éloigné qu'il ne se trouve en effet. Il resta dans ces parages jusqu'au premier Septembre qu'il fut pris par le gel. Cependant un orage brisa la glace, & il erra sur mer jusqu'au 8. Preuve certaine que la mer à peu de distance de la terre est encore navigable en Septembre (a). Son vaisseau ne fut qu'à onze ou douze lieuës du rivage ; ainsi encore trop près pour ne pas avoir à craindre les glaces. Il eut sur l'Indigir des provisions en abondance. Cette riviére, quoique l'embouchure en soit à passé septante-deux degrés, est très peuplée ;

(a) On pouvoit laisser une garde sur le vaisseau qui ne périt pas de froid, tandis qu'à la nouvelle Zemble, Barenz & ses compagnons eurent peine à se soutenir dans une cabane profondément ensévelie sous la neige, & avec un feu continuel. Cependant ces parages vers l'Indigir & le cap Schalaginskoi doivent toujours être remplis d'une glace ferme !

peuplée, & la mer fourniſſoit abondamment à leur entretien. Voilà un contraſte où je ne puis rien comprendre. La mer eſt toute gelée, & la riviére de même. Tout forme une glace continue & ferme. Cependant on a de grands & de petits poiſſons, qui ont même cinquante à ſoixante pieds de long; des amphibies, qui vivent ſur terre & dans l'eau alternativement; des vaches marines que tous ces Auteurs aſſurent être des Manati, ou Lamentins, qui viennent chaque jour boire dans les riviéres, & vivent des herbes qui y croiſſent. Ces animaux y ſont ſi abondans qu'on n'y en manque jamais. Comment concilier cette idée d'une glace perpétuelle, & d'une eau non glacée, auſſi perpétuelle, dont les poiſſons avoient beſoin, puiſqu'on ne pouvoit les pêcher ſous la glace?

Nous avons déja fait voir, que c'eſt une impoſſibilité phyſique de faire le voyage depuis le Kolima à l'Anadir, que Gmelin regarde avec raiſon pour des riviéres de la même mer, partie par eau, & partie par terre, à moins que la partie par eau ne ſe ſoit faite en doublant le cap juſqu'à l'Anadir, & alors par terre juſqu'à l'Anadirskoi-Oſtrog, comme M. Gmelin l'a avoué à un ami ſous le ſceau du ſecret. Il faut encore qu'il ait doublé ce cap dans les premiers mois; ſuppoſons Mars ou Avril de 1740. puiſqu'il a pû faire la même année encore le trajet immenſe d'Anadirskoi à Péterſbourg. Ceux qui auront lû les relations des perſonnes qui ont voyagé munis des ordres les plus précis de la Cour, pourront voir combien on a de peine d'obtenir du ſecours, & de faire reſpecter ces ordres.

9°. Nous avons vû ailleurs les conſéquences tirées de cette quantité de bois amoncelé. Ici nous obſerverons ſeulement, que l'entrée de la petite mer à l'Eſt de la nouvelle Zemble, formant un golfe, où ce bois agité par les vents ſe jette. Il eſt naturel qu'il y ſoit en plus grande quantité qu'ailleurs, & qu'il forme une eſpèce de montagne: mais enfin ce bois doit traverſer toute cette étendue de mer, & dépaſſer ce redoutable cap de glace, quoiqu'on veuille nous faire accroire qu'aucun vaiſſeau ne ſauroit le paſſer.

10°. Si la petite mer devient libre vers le 12. Juin, la grande mer doit le devenir plûtôt: Auſſi nous voyons par les relations que des vaiſſeaux ont eu la vuë de Spitzberg dans les premiers jours du

mois de Mai, & que le 5. suivant Martens, il y avoit des vaisseaux, qui avoient déja pris trois à quatre baleines. On concevra aisément, si on adopte mon systême, pourquoi leur pêche est plus adondante en Mai & Juin, qu'après. Ces animaux ne peuvent vivre sous la glace, mais ils en aiment le voisinage, apparemment pour s'y refugier, en se glissant dessous, & se garantissant par là des chasseurs, ou harponneurs, qui en veulent à leur vie. Ils se réglent donc sur l'approche & l'éloignement des glaces. On les trouve en Avril & en Mai plus au Sud; en Juin plus au Nord & en moindre quantité. En Juillet & Août ces baleines disparoissent presque entierement, la mer se trouvant libre au Nord jusqu'au pôle; & le préjugé ne permettant pas qu'on les y suive, par crainte de la glace, elles y sont libres & tranquilles.

Il faut encore remarquer que, selon Gmelin & les Samoïedes, la petite mer gêle vers le premier Octobre, & que pourtant on n'est pas sûr qu'elle reste gelée pendant tout l'hiver. Qu'aura-t-on donc à craindre dans la grande mer au fort de l'Eté?

11°. Ces dents des vaches marines sont encore une preuve en ma faveur. C'est un amphibie qui aime les glaces, qui y va par troupes, de même que sur les isles de cette mer, pour y respirer: mais aussi il ne sauroit vivre sous la glace, il y seroit bientôt étouffé. Cependant il paroit que les environs du cap Schalaginskoi sont leur véritable patrie: Ils y sont beaucoup plus gros & en plus grand nombre que par tout ailleurs. Les habitans non seulement font de leurs dents presque leur unique commerce, & s'en servent pour fabriquer leurs utensiles, mais ils en ont tant de reste, qu'ils en peuvent former de grandes pyramides en sacrifice à l'honneur de leur divinité. Qu'on me concilie ce fait avec celui d'un Continent de glace perpétuel vers ce cap.

12°. Cette Paroisse; le nombre des habitans vers l'Indigir, l'isthme du cap Schalaginskoi, les isles qui en doivent être peu éloignées & doivent être habitées, selon Muller; tout ceci ne nous laisse absolument point l'idée d'une pareille glace ferme & quasi éternelle.

Je crois que les objections qu'on forme ordinairement contre la possi-

possibilité de ce passage & de cette route, sont à peu près toutes levées. En voici pourtant encore quelques unes.

1°. Gmelin & d'autres assurent que la côte de la mer glaciale s'élargit de plus en plus, & que dans les endroits mêmes, où il y a de l'eau, la mer devient toujours moins profonde; qu'un espace d'eau se trouvoit toujours entre la terre & les glaces, par lesquels les bâtimens Russiens passoient, lesquels devenoient aussi moins profonds; que tout le pays des environs étoit plat & uni &c. que tout ceci faisoit conjecturer, que quand même le passage auroit été possible autrefois, il ne le seroit plus aujourd'hui.

Réponse. Je suppose que la mer diminue & devienne moins profonde dans ces parages, quoique d'autres Auteurs soutiennent qu'elle augmente. Je crois qu'ils ont tort des deux côtés; que l'eau en elle-même reste & restera toujours en quantité égale jusqu'à la destruction de nôtre globe, mais distribuée inégalement dans divers tems & dans divers lieux. Plusieurs ont prouvé que c'est la terre qui hausse. On assure qu'autrefois on montoit treize degrés pour entrer dans l'Eglise de nôtre Dame à Paris: aujourd'hui on y descend. J'ai vû encore la même chose à celle de S. Trophime à Arles. D'autres ont fait voir que dans certains endroits c'est la mer qui hausse; qu'à Venise, &c. on a été obligé de relever des marchés, des promenades &c. Ceci fait voir cette circulation dont je parle. Mais, à supposer qu'ici elle baisse, & que ce soit comme en Suède, de demi pouce par an; depuis cent & seize ans que les vaisseaux ont passé au Kamtschatka en 1648. cela feroit cinq pieds moins deux pouces. Peut-on supposer que cette diminution puisse s'appercevoir dans la haute mer que les vaisseaux Hollandois ont trouvée aussi profonde que celle de l'Espagne, où l'on ne trouve point de fond, lors même qu'on dit la petite mer d'une très grande profondeur? Ces raisons seroient bonnes, si l'on s'obstinoit à faire toujours la même faute qu'on a faite, de côtoyer. Mais en passant au huitante, ou huitante-cinquieme degré, par conséquent à huit ou douze degrés, soit cent soixante à deux cent quarante lieuës des côtes, cette diminution n'y influe en rien. Cette eau libre entre le rivage & les glaces, n'y fait rien non plus; & ce fait, s'il étoit vrai, me paroitroit surprenant. Par tout ail-

ailleurs ce sont les rivages qui sont remplis de glaces, & qui s'y fixent long-tems. Ici elles sont séparées du Continent par une eau libre, & cependant la violence des vents & des vagues ne les brisent pas, quelle merveille!

Ce qu'on y a joint, que la terre voisine du rivage est toute plate & unie, explique cette diminution de l'eau. Monsieur Buache assure fort judicieusement, & personne n'en auroit jamais ôsé douter, qu'il y a des chaines de montagnes en mer comme sur terre, & que les isles en sont les cimes, comme je l'ai dit dans un ouvrage composé il y a près de trente ans. Les vallons de ces montagnes rendent donc la mer dans ces endroits, très profonds. Par contre, là où se trouve une plaine inclinée par une pente insensible vers la mer, elle y doit continuer & avancer encore bien loin. Et c'est là la raison pourquoi l'on avoit toujours soutenu que si le passage étoit praticable, il ne le seroit que pour des bâtimens petits, legers, & qui tireroient peu d'eau: ce qui est très vrai lorsqu'on ne veut que côtoyer, mais en avançant en mer cent ou deux cent lieuës, on doit y trouver la même profondeur que ces vaisseaux Hollandois & autres indiquérent, puisqu'il y a par tout quelques isles, ou cimes de montagnes, dont les pieds forment des vallons profonds entr'elles.

A l'occasion de ces isles, je ne dois pas oublier la prétendue terre découverte, que MM. Delisle & Buache ont placées dans leurs cartes. Je trouve l'Officier Russien très singulier de vouloir ridiculiser M. Delisle, en supposant qu'il a tiré cette relation de la gazette de Péterstbourg de 1742. Ne se rend-il pas ridicule lui-même, puisque le Baron de Strahlenberg a parlé de cette isle, qu'il nomme des Eidiganis dans son ouvrage, & l'a représentée dans sa carte, l'une & l'autre publiées bien des années avant la gazette de 1742.? Me fondant sur cet ouvrage j'ai cru cette terre, ou isle réelle, jusqu'à-ce que M. Muller m'eut convaincu par le sien du contraire, en rapportant toutes les recherches & enquêtes, qu'on en avoit faites, après le bruit qui en avoit couru. Il en rapporte les circonstances fort au long, avec les dépositions sermentales de tous ceux qu'on croyoit pouvoir en avoir connoissance, & que tout ce bruit se trouvoit mal fondé. Il marque par contre la petite isle de Kopai, le Chef de ces peu-

peuples, demeurant en terre ferme, peu éloignée de la côte, à l'Est du Kolima.

2°. Qu'on a des connoissances, quoique pas bien certaines des isles, même d'une grande, peu éloignée du cap Schalaginskoi, qui joignent presque ensemble les deux Continens de l'Asie & de l'Amérique; que, selon mon propre système les isles étant par tout souvent entourées de glaces, & les détroits entre deux bouchés, ceci seul pouvoit empêcher l'entrée depuis le Nord dans ce détroit nommé autrefois d'Anian.

Réponse. J'avoue que cette difficulté est de quelque poids; cependant elle n'est pas invincible. Strahlenberg y place des isles; il veut même dériver le nom de Tabin des anciens, du nombre de ces isles, quoique tous les Géographes modernes placent celui-ci à l'Est du Léna. Quelques-uns représentent une grande isle, Est & Ouest entre les deux Continens, qui remplit presque tout l'espace de cette entrée du détroit. Mais où sont les relations sur lesquelles tous ces faits se fondent? Malgré donc que cela est très douteux, je n'ai pas laissé de la placer sur ma carte.

Les Russiens doivent avoir été jettés sur la côte, vis-à-vis du cap Schalaginskoi en 1743. & y avoir fait naufrage, que tout l'équipage même s'y est noyé (*a*). Si *tous* ont été noyés, qui a pû faire la relation du lieu & des circonstances de cette catastrophe? Si quelqu'un en est revenu, pourquoi les cartes les plus nouvelles ne marquent elles pas ces isles? Il me paroit que tout ceci provient des relations des Tschutzki. Avant d'être mieux connus on les supposoit habitans de l'extrémité septentrionale de l'isthme, qu'on nommoit & qu'on nomme encore dans quelques cartes, Tschuketschoi-Noss (*b*). Ceux-ci auront fait entendre que dans un petit éloignement de leur pays se trouvoient des isles; même une grande terre. On a donc supposé celle-ci peu éloignée de ce cap, qu'on nomme à présent cap Schalaginskoi, à cause des Tschalatski, une

(*a*) Il faut donc que les glaces n'ayent pas empêché le vaisseau d'y être jetté, & qu'il y ait eu de l'eau pour les noyer; ce qui auroit été impossible sur les glaces.

(*b*) Muller même lui donne ce nom.

tribu des Tſchutzki, qui en ſont les plus voiſins : au lieu qu'on a ſû du depuis que c'étoit vers le Serdzekamen & vers le cap plus au Sud : nommé par les uns Tſchuketſchoi-Noſs, par d'autres, Noſs-Anadirskoi, que ſe trouvent leurs principales habitations, &, ce qu'ils diſoient de ces isles & terres, doit être entendu de cette latitude, & non de celle du Noſs-Schalaginskoi. Auſſi les diverſes relations, chez Muller, de ces isles, confondent-elles les deux caps & les isles à leur oppoſite.

Suppoſons pourtant un moment que ces isles ſe trouvent vers celui-ci, & telles qu'on ſe les figure : je ne vois pas que l'empêchement en fut ſi grand. Tous ceux qui ont voyagé ſur mer ; tous ceux mêmes qui ont lû des relations de pareils voyages, ne ſauroient revoquer en doute, qu'à l'entrée d'un détroit, qui à l'extrêmité ſeptentrionale aura toujours pour le moins cinquante lieuës de large, les isles & leurs petits détroits ſe trouvant entre deux mers, la glaciale & celle du détroit, il y aura toujours des courans rapides, qui, ſelon les vents, pouſſent avec force l'eau & la glace, tantôt vers le Sud, tantôt vers le Nord. De ſorte que ſi jamais la mer au Nord étoit gelée, ces petits détroits le ſeroient rarement, & jamais en Eté, parce qu'à moins d'un calme parfait, la glace ne pourroit y tenir.

3°. On dira, vous avouez que les glaces ſe forment toutes, ou la plus grande partie, de l'eau douce. Or ſi on comptoit la quantité immenſe d'eau douce qui s'eſt jettée dans la mer depuis la création, elle ſurpaſſeroit un grand nombre d'Océans. Il faut donc que les glaces augmentent, & c'eſt ce que diſent *certains* Auteurs ; aſſûrant que vers le pôle il y a des montagnes de glace, qui s'accroiſſent chaqu'année ; qui par-là augmentent le froid & le gel dans le reſte de la mer, de maniére que quand même cette route auroit été praticable autrefois, elle ne le ſeroit plus.

Réponſe. Si jamais on peut ſe ſervir de l'Axiome, *qui prouve trop ne prouve rien*, ce ſera ici.

En effet depuis la création, ſi toute l'eau douce qui s'eſt écoulée dans la mer s'y trouvoit *encore*, elle ſurpaſſeroit de beaucoup celle qu'on ſuppoſe avoir exiſté dans le grand déluge. Mais pourquoi n'e-

xiſte-

siste-t-elle plus? A cause de sa circulation perpétuelle. De quoi sont formés les fleuves & les riviéres? Des ruisseaux, ceux-ci des sources, & les sources des nuages, des vapeurs, des pluyes, des neiges &c. dont peut-être les nonante-neuf centiemes viennent de la mer. Ce sont ces eaux douces, mêlées de quelques parties salines & nitreuses les plus subtiles, que le grand Architecte de la nature éléve ensemble en vapeurs, pour en remplir l'air, & les faire retomber, comme nous venons de le dire, soit en rosée, soit en pluyes & en neiges, pour feconder la terre, & pour faire végéter toutes les plantes, par cette manipulation si admirable, & par une circulation perpétuelle & invariable. Si les glaces augmentoient, les vapeurs, les sources, les riviéres diminueroient. Non seulement depuis près de six mille ans on ne s'en est pas apperçu: mais si cela arrivoit, nous manquerions bientôt de l'élément le plus nécessaire, à quoi la bonté divine a pourvû par ces loix d'une circulation perpétuelle.

Pour ce qui regarde la salure de l'eau de la mer elle provient, partie des canaux souterrains, qui y entrainent les parties minerales & salines, partie des corps du règne animal & du règne végétal, qui y ont été consumés depuis tant de siécles. Tout ceci y a laissé les sels nitreux dont ils sont remplis du plus au moins, qui l'ont rendue salée, saumache, puante. Par où, pour le dire en passant, on peut conclure combien est peu concluant le raisonnement; il y a en tel endroit un grand lac d'eau puante, c'est donc l'Océan. Ellis dit lui-même qu'ils firent provision d'eau douce des glaces: ce fut en mer qu'ils la firent. On voit donc que les parties salines ne se gélent pas, ce qui confirme ma thèse.

Je veux bien accorder que par les vapeurs il s'élève aussi dans les airs de ces parties. Mais on m'accordera par contre que ce n'en sont que les plus subtiles, & que les plus grossiéres restent toujours mêlées avec l'eau de la mer. On le voit par le sel qu'on tire en si grande quantité & sans peine de cette eau. Ces deux causes de la salure continuant & augmentant chaque jour on auroit plus de raison de soutenir que l'eau de la mer devient toujours plus chargée de ces parties, par conséquent moins propre à se geler & à se convertir en glace; & que par une suite naturelle, ce passage deviendra

tou-

toujours plus libre. Mais accordons que cette salure n'augmente ni ne diminue, & alors cette objection tombera également.

Je veux faire plus & supposer ce fait, qu'on ne sauroit supposer: que feront alors cent & dix, soit cent & seize ans sur près de cinq mille huit cent? Cela fera une cinquantieme partie. En rétrogradant de cent & seize en cent & seize ans, & diminuant le dégré de congelation à proportion de ce qu'on suppose depuis cent & seize ans; on ne sauroit comprendre alors comment, à l'époque seulement du commencement de l'Ere Chrêtienne, il y eut eu la moindre glace dans ces mers. Si par contre nous écoutons les anciens Historiens & Géographes, nous devrions croire qu'elles ont été alors infiniment plus fortes & en plus grande quantité; puisqu'ils y supposoient des glaces fermes, immobiles & éternelles (*a*). Mais que sera-ce, si nous instituons un autre calcul? Il faut supposer que dans les premiers siécles du monde, l'éloignement des Pôles eut les mêmes effets, si l'on veut, du plus au moins, n'importe; qu'il y eut de grands froids, des neiges, des glaces, &c. Si un certain degré de froid en engendre un autre, & que, comme on le suppose, ces glaces vers le pôle en engendrent d'autres; supposons que la quantité donnée soit de dix, & qu'elle n'en engendre qu'un par an; sans nous arrêter

(*a*) Je n'en rapporterai que peu d'exemples. Les anciens avoient une idée du pays des Cimmériens & des Hyperboréens, comme si le Ciel y étoit de fer & la terre d'airain; par ces glaces éternelles Rudbek, Olaus Magnus, Saxo grammaticus & autres, rapportent des golfes de Bothnie & de Finlande, de la mer Baltique même, comme si tous les hyvers les glaces y étoient si ordinaires, si générales, si fermes, qu'on y tenoit des foires, que les armées y passoient. Si ceci est arrivé dans ces derniers siécles, on l'a regardé comme un prodige. Nous lisons, que les Barbares ont fait très souvent des irruptions dans l'Empire Romain, en passant le Danube glacé; & que sous Marc Aurèle il y a eu une bataille entre les Romains & les Jazyges sur ce fleuve glacé. L'An 401. le pont Euxin le fut pendant un mois; lorsque les glaces furent rompues, des montagnes de glace se conservoient très longtems entiéres dans la Propontide. Rapportons encore quelques exemples de l'Italie; l'an de Rome 482. avant l'Ere Chrêtienne 270. il y eut dans la grande place de Rome, des neiges d'une hauteur extraordinaire pendant 40. jours de suite. L'an de Rome 534. à la bataille de Trebie, au Sud de Plaisance, il tomboit beaucoup de neige; beaucoup d'hommes & de chevaux périrent de froid. L'an 1326. il y périt encore beaucoup d'hommes de froid. Que chacun décide, si les glaces & le froid augmentent chaque année, ou si on ne pourroit supposer plûtôt qu'elles diminuent?

rêter aux fractions que cette augmentation feroit chaque année, les dix dans dix ans feroient dix autres, & il y en auroit vingt: ceux-ci en dix ans se doubleroient encore. Quelle progression! Qu'on suppose que ces dix quantités, au lieu d'une par an, n'en donnent qu'une en dix ans; ce qui ne feroit que $\frac{1}{100}$. On n'en pourroit supposer si peu, si on vouloit le faire à proportion de cette augmentation des glaces qu'on veut nous persuader. Je dis en supposant cette petite progression, nôtre globe feroit gelé jusques vers la Zone torride. Si nous consultons pourtant les anciens Historiens, nous ne trouverons aucun pareil changement, mais plûtôt le contraire comme il a été prouvé ci-dessus. Je crois donc que cette objection tombera entierement dans le néant.

4°. On opposera encore: vous ne nierez pourtant pas que cette mer soit souvent remplie de glaces; quand même elle ne feroit pas toujours ferme & solide par toute cette mer, du moins apprenons-nous par les relations, qu'il y a de gros glaçons, des montagnes de glace, qui par un calme se joignent, & font des plaines de glace d'une étendue immense. Si donc les vaisseaux en étoient pris au beau milieu de cette vaste mer, quel danger infini que les vaisseaux fussent brisés & que tout périt!

Ces raisons & ces faits sont en partie véritables & en parties exaggerés. Des esprits spéculatifs ont soutenu, comme nous l'avons vû dans l'objection précédente, qu'il y avoit sous le pôle des montagnes de glaces, qui alloient en croissant & en augmentant; ne pourrois-je pas assurer avec autant de certitude, qu'il y a des volcans, des soupiraux du feu central, ou des goufres par lesquels la mer s'engloutit, comme il a plû de rêver à quelques uns? Car enfin cette conjecture n'est fondée sur aucun fait ni relation quelconque. Bien au contraire, tous les vaisseaux, qui disent avoir dépassé la nouvelle Zemble, ou avoir approché du pôle, parlent tous sans exception, d'une mer libre de glaces. Il faut donc s'en tenir aux relations qu'on a, sans forger de nouvelles suppositions, jusqu'à ce que d'autres autant & plus authentiques détruisent les premieres.

Je comprends pourtant parfaitement, que la quantité prodigieuse de glaces, formées des eaux douces des riviéres, qu'on trouve vers

les rivages du Continent & des isles, & qui est chassée souvent au Nord & au Nord-Est, peut quelquefois couvrir un peu la mer : je dis un peu, parce qu'en comparant cette quantité de glaces avec la grande étendue de la mer, qui est de treize degrés en latitude dans sa moindre largeur, & de plus de cent cinquante en longitude, sans y comprendre celle au Nord de l'Amérique, ces glaces peuvent être dispersées tellement que les vaisseaux n'en doivent guères être embarrassés. Je suppose également que par quelque accident, soit qu'on rencontre des isles, entre & à côté desquelles ces glaces flottantes puissent se former, on en trouvât une certaine quantité, qui causât quelque empêchement aux vaisseaux & les arrêtât ; ceci ne peut les mettre en grand danger. Selon M. Jérémie, Ellis & autres, si l'on est obligé de donner quelquefois dans des bancs de glace au détroit de Hudson, on se grapine ; c'est-à-dire, on saisit les navires contre les glaces, lorsque par la force des vents & des courans, il se fait quelque ouverture au travers des glaces, on met la voilè au vent, lorsqu'il est favorable, pour se faire passage avec de longs bâtons ferrés. Malgré tous les efforts on y reste quelquefois plus d'un mois embarassé, sans pouvoir avancer.

Comparons cette relation du détroit de Hudson, avec le voyage à faire par la grande mer à l'Est.

Ce détroit n'a que seize à dix-huit lieuës de largeur ; la mer entre la nouvelle Zemble & le pôle est de deux cent soixante lieuës : qu'elle différence ! Combien peu doit-on craindre d'être ainsi embarrassé par les glaces. Jérémie dit qu'on y peut passer depuis le 15. Juillet jusqu'au 15. Octobre. Ellis dans son voyage n'arriva au cap Diggs que le 2. Août. L'année suivante en retournant, il entra le 29. de ce mois dans le détroit & en un tems chaud & agréable jusqu'au 3. Septembre. Le 9. ils se crurent proche des isles de résolution, de l'autre côté du détroit, & voyoient encore de grandes montagnes de glace qu'ils perdirent d'abord de vuë, se trouvant dans un climat plus doux. Si la différence étoit déja si grande entre ce détroit à soixante-deux degrés de latitude, & la même hauteur en pleine mer, que le premier étoit rempli de grandes glaces mobiles,

les, & l'autre entierement libre, on peut juger ce qu'on doit attendre en plein été dans la vaste mer du Nord. Continuons nos comparaisons. On voit que rarement on peut dépasser entiérement ce détroit avant le premier Août, & les vaisseaux de la pêche se trouvent ordinairement à la vuë de Spitzberg à septante-six degrés au commencement de Mai: c'est donc trois mois plûtôt que le tems, où ils ont passé le détroit de Hudson, ou quatre-vingt & douze jours, qui suffiroient pour faire tout le voyage. Jérémie fixe le terme jusqu'où l'on peut passer le détroit au 15. Octobre. Les Samoïèdes le fixent pour la petite mer au 1. d'Octobre: voilà en tout cinq mois que les vaisseaux auroient pour faire leur trajet; ce qui fait cent cinquante trois jours de vingt-quatre heures, ou 2142. heures. Nous posons toujours le terme du départ depuis le Nord cap, à septante-un degrés de latitude, & environ quarante-cinq de longitude. De là jusqu'au cent septante-cinquieme degré, il y en auroit cent & trente. Mais pour accorder une distance aussi forte & plus qu'on puisse exiger; commençons le point du départ à trente dégrés, & finissons-le à deux cent, il y aura cent septante degrés. J'espère qu'on en sera content.

Calculons à présent la latitude. J'ai dit & je suis toujours de cet avis, qu'il faut depuis le Nord cap faire route au milieu entre Spitsberg & la nouvelle Zemble; ce qui tomberoit à peu près à cinquante-cinq degrés de longitude & septante-sept de latitude; que de là même il faut toujours aller au Nord-Est, jusqu'au huitante cinquieme degré de latitude, & selon les occurences, & selon qu'on trouve la mer plus libre au Nord ou au Sud, se conduire en conséquence. Je place donc tout le voyage jusqu'au Nord du cap Schelaginskoi, l'un dans l'autre, au huitantieme degré de latitude. Nous avons accordé cent septante degrés, ne nous en répentons pas. Le degré de longitude fait à cette hauteur trois lieuës & demie, moins deux minutes. Accordons ces trois lieuës & demie en plein, & les cent septante degrés ne donneront que cinq cent nonante-cinq lieuës; disons six cent; comptons une heure de navigation pour une lieuë de chemin, il restera encore 1542. heures, ou plus des cinq septiemes du tout pour tous les empêchemens, glaces, louvoyemens,

 vents

vents contraires &c. &c. Et cependant pour les six cent heures de bon vent & de mer libre nous n'avons compté qu'une lieuë par heure, au lieu qu'on en peut faire deux ou trois, puisque nous avons vû ci-dessus que Linschoten par un vent contraire a fait treize à quatorze lieuës en douze heures de tems: Gourges en revenant de la Floride l'an 1568. fit onze cent lieuës en dix-sept jours. Nous avons allongé la route de quarante degrés, qui feroient encore cent quarante heures ou lieuës. En un mot, de quelle maniere qu'on calcule, on verra que dès le mois d'Août, peut-être même de Juillet, on devroit pouvoir entrer dans le détroit d'Anian, & que si on ne veut pas risquer d'hiverner sur la côte occidentale de l'Amérique, ou aux isles vers le Sud du détroit, on pourroit peut-être retourner la même année en Europe sans s'arrêter que pour reconnoitre le passage & l'entrée du détroit entre les deux Continens.

Voilà toutes les objections que j'ai pû prévoir, & que j'ai représentées dans toute leur force. Si on en fait d'autres, on tâchera de les résoudre de même.

Proposons présentement nos idées, de quelle maniere on pourroit s'y prendre pour exécuter ce voyage la premiere fois qu'on l'entreprendroit. Lorsqu'on l'aura fait une seule fois, les circonstances qui se rencontreroient, pourront alors indiquer les changemens qu'il y aura à faire pour l'avenir.

Dans une mer inconnue, il y a des risques à courir, je n'en disconviens pas, & la crainte qui saisit l'équipage, n'est pas le moindre obstacle, ni la moindre difficulté qui s'y rencontrent. On l'a vû lorsqu'on chercha le chemin aux Indes Orientales en faisant le tour de l'Afrique. Sans le zèle incomparable des Rois & des Princes de Portugal, il se seroit passé peut-être encore plus d'un siécle avant que d'y parvenir: les Capitaines & Chefs de l'expédition même vouloient décourager le Roi, soutenant le passage du cap de Bonne-espérance, qu'ils nommoient le cap de Tourmente, impraticable. Si le Roi eut été de même avis on auroit abondonné toutes ces recherches. Que fera-t-on dans une mer que le prejugé fait croire remplie de glaces fermes? Je conseille donc;

1°. De

1°. De ne recevoir dans tout l'équipage que des volontaires, auxquels on expliqueroit bien le dessein qu'on a ; on leur promettroit une solde plus forte qu'à l'ordinaire, & une récompense honnête à ceux qui agiroient avec le plus de zèle & d'application, de même qu'aux Officiers, auxquels on feroit espérer encore quelques marques d'honneur, des places honorables soit dans la patrie, soit dans les nouveaux établissemens. On déclareroit en même tems que la moindre mutinerie seroit punie de mort. Les recompenses d'un côté, une punition rigoureuse d'un autre doivent marcher à pas égal, & sont les plus fermes appuis & ressorts d'une saine politique.

2°. Outre que le Chef de l'expédition, les Officiers & les pilotes devroient être choisis avec soin, & encouragés comme ci-dessus, il conviendroit d'y joindre, si on les peut trouver, une ou deux personnes, qui eussent du sávoir dans les Mathématiques, Physique, Astronomie, Histoire naturelle &c. soit pour être utiles dans la direction du cours, à prendre la latitude, & même s'il est possible, la longitude, & à calculer par estime où l'on se trouve, sur tout si on s'approchoit du Pôle &c. soit pour en rapporter des découvertes utiles aux progrès des sciences. Quand même ce ne seroit qu'une société qui entreprendroit ce voyage à ses dépens, il n'est pas douteux que le Souverain n'y contribuât; du moins en faisant les frais qui pourroient regarder ces savans.

3°. A mon avis il faudra plûtôt prévoir des dangers, qui ne se rencontreront pas, que de négliger quoique ce soit ; d'autant plus que si on ne réussissoit pas, faute d'avoir pris toutes les précautions possibles, on le rejetteroit sur une impossibilité absoluë, comme Wood & tant d'autres l'ont fait : ce qui a été cause, & le seroit toujours, qu'on abandonneroit cette tentative au grand préjudice du commerce & des sciences.

Je voudrois donc que pour un objet si important on ne regrettât aucune dépense. Je voudrois former une petite escadre de deux frégates ou bien de pinasses, & d'un yacht leger & bon voilier. Il faudroit que tous les trois bâtimens fussent construits solidement; & si on en vouloit faire les frais, que les frégates, ou du moins l'une, fussent couvertes en dehors de feuilles d'acier poli, tant pour résister

 aux

aux coups des gros glaçons, si le cas arrivoit de s'en trouver choqué, soit pour qu'ils glissassent mieux entre deux lorsqu'on voudroit passer à travers de ces grosses glaces. Si on pouvoit construire de bons vaisseaux & forts, bons voiliers & qui également tirassent peu d'eau, ils seroient préferables à tous autres, parce que si par hazard on venoit dans des parages où la mer eut peu de fond, on pourroit mieux y passer. Le yacht est absolument nécessaire: il doit prendre les devants pour reconnoitre les isles, les côtes, les basfonds, les glaces &c. Si, comme je le conjecture, on trouvoit une mer vaste & libre à mésure qu'on *approcheroit du Pôle*, on pourroit lui donner ordre de s'en approcher le plus près possible, en prenant la précaution, lorsqu'il en seroit à environ un degré, de se faire préceder par deux chaloupes, l'une environ cinq cent pas devant l'autre, pour voir s'il n'y a pas quelque péril à essuyer. On lui donneroit ordre en même tems, ou de quelle maniere il devroit retrouver les frégates, ou de s'en retourner en Europe. En parlant des chaloupes, il me paroit que chaque vaisseau devroit-être pourvû de trois ou quatre de différente grandeur; afin que si, contre toute espérance, on perdoit un vaisseau, on pût se sauver dans les chaloupes. Il pourroit même arriver comme à Tschirikow, qui, en ayant envoyé deux au rivage, les perdit toutes deux, & fut obligé de laisser en arriére les meilleurs de son équipage. Il faut donc en avoir pour n'en manquer jamais.

4°. Outre l'approvisionnement ordinaire, il faut beaucoup d'eau de vie. Ceux qui ont été dans ces contrées septentrionales, se sont trouvés forcés malgré eux de s'accoutumer à cette liqueur: mais je ferois passer la moitié de cette eau de vie sur des herbes antiscorbutiques pour prévenir cette maladie si dangereuse & si fort à craindre sur mer, & plus encore dans celles du Nord que dans d'autres. Je ne parle point d'autres médecines: je suppose qu'on s'en pourvoiroit suffisamment, & qu'on engageroit avec choix de bons Chirurgiens, qui entendissent la médecine. Nous avons dit que le scorbut étoit le plus à craindre. Cette maladie provient en partie de la nourriture mal-saine; grossiére, de difficile digestion, & de tant de viande si salée; partie du défaut de mouvement. Pour remédier au pre-

premier mal, il faudroit choisir de meilleures provisions; pour la viande, plus de bon bœuf que de porc, & la saler beaucoup moins qu'à l'ordinaire. Car puisque toute chair ne se corrompt guères dans ces régions, on n'auroit rien à craindre pour cette provision. Outre l'eau de vie il faut beaucoup de bon vinaigre, qui résiste aussi aux maladies aigues. Quant au mouvement,

5°. Je voudrois pourvoir les vaisseaux de tout ce qui est nécessaire pour la pêche de la baleine; car supposant qu'on partît en Avril, comme d'ordinaire, il seroit possible qu'en Mai on ne pourroit pas pénétrer encore par cet espace entre Spitzberg & la nouvelle Zemble, soit par ce qu'on se rencontreroit dans une année tardive, soit que les vents vinssent du Nord, on s'occuperoit de cette pêche, de même que lorsqu'on auroit avancé plus à l'Est, & que, contre mon opinion on trouveroit des glaces. On feroit d'une pierre deux coups; on empêcheroit l'engourdissement des gens de l'équipage, & on préviendroit le scorbut & autres maladies: & d'un autre côté, si la tentative manquoit, on se dédommageroit par-là des fraix qu'on auroit eus.

6°. Il n'est pas nécessaire de dire qu'il faut pourvoir les vaisseaux de canons, d'armes & de munitions pour tout cas de défense nécessaire; mais avec la précaution de ne point s'en servir que dans la derniere nécessité. C'étoit-là toujours une des plus grandes fautes que les Capitaines, envoyés pour les découvertes, ont commises. On veut nous persuader qu'une partie des terres Australes n'est pas habitée, parce qu'on n'y a point vû d'habitans. Pourquoi? On a fait des décharges de canons pour les appeller, & on les a mis par là en fuite. Il faut leur laisser ignorer ce bruit, & l'effet de nos machines destructives; tacher de les attirer par de bonnes manieres, des caresses, des présens de choses qu'on peut supposer leur être agréables, & ne se servir des armes que pour se défendre au cas que toute autre conduite ne réussit pas.

7°. Ceci nous conduit à l'article des marchandises, dont on se doit pourvoir. On sait lesquelles sont les plus agréables aux Tartares, aux Sauvages de l'Amérique, aux Kurilis &c. Par tout les utensiles de fer sont ce qu'ils aiment avec passion. Enfin, les Marchands

qui

qui ont négocié, sinon dans ces pays, du moins dans d'autres qui leur ressemblent, sauront mieux que moi ce qui y convient.

8°. Parmi l'équipage il faudroit tâcher d'avoir des gens qui sussent diverses langues, la Hollandoise, la Russienne, la Portugaise, pour du moins pouvoir converser avec quelques peuples un peu moins Sauvages. Si on en pouvoit avoir qui sussent la langue Jakoutse, Samoyède, ou d'autres, ce seroit tant mieux.

9°. Il faudroit en outre se pourvoir de tout ce qui pourroit soulager, si, contre mon espérance, on étoit obligé d'hiverner vers l'Indigir ou le Kovima; ou bien ayant doublé le cap Schalaginskoi, sur les côtes de l'Amérique, vis-à-vis le cap des Tschutzki, ou plus au Sud, soit aux isles des Kurilis, ou celles plus à l'Est, ou au Continent même. Tout ceci dépendra des circonstances dans lesquelles on se trouvera. On voit par la relation de Gmelin que les Russiens ont pû hiverner sur le Chatanga, l'Olenek, le Léna, l'Indigir &c. sans autres préparatifs, & ont pû se garantir dans de simples cabanes qu'ils ont construits. Ainsi, en se pourvoyant de quelques effets nécessaires, on s'en trouveroit mieux. On y voit encore que dans trois hivernemens il n'ont pas perdu du monde. M. Delisle de la Croyére même à hiverné sur l'Olenek, une autre fois en d'autres places de même latitude, dans des cabanes construites à la hâte, & sans que sa santé en ait souffert.

10°. Si on arrivoit de bonne heure, comme sur la fin de Juillet, ou jusques vers le milieu du mois d'Août, à l'entrée du détroit, on pourroit, si on le trouvoit à propos, renvoyer un vaisseau, ou le Yacht, en Europe, pour en donner avis, pour presser un nouvel envoi, lequel on prépareroit pendant ce tems, afin qu'il pût partir au printems suivant, & fortifier l'établissement où l'on voudroit se fixer; dont, à mon avis, un des meilleurs & le premier seroit une des isles au Sud ou dans les environs de celle de Béering; pour avoir un entrepôt, le retour d'un vaisseau depuis le cap ne sera point difficile. Tous ceux qui ont été dans ces mers, à la pêche de la baleine, conviennent unanimément, que jusqu'en Juin le vent vient presque toujours de la bande du Sud; en Août & Septembre de celle du Nord, & qu'en Juillet il est variable. Voilà un grand

avantage,

avantage. Au départ depuis l'Europe on a précisément le vent favorable pour pousser au Nord, & Nord-Est. On l'a de même en Août pour entrer dans le détroit. Et si le vaisseau pour le retour avoit regagné la hauteur de huitante à huitante cinq, les vents des divers rhumbs du Nord, sur tout celui du Nord-Est, qui régne le plus souvent, lui feroit avoir un prompt & heureux retour.

QUATRIEME PARTIE.

Sur l'utilité d'un établissement dans une des Régions au Nord de la mer du Sud.

JE n'avois pas dessein de parler sur ce sujet, par plusieurs raisons importantes. Cependant pour laisser ce petit ouvrage moins imparfait, je ferai quelques réflexions, aussi succinctement qu'il sera possible.

Personne n'ignore que le commerce le plus riche & le plus lucratif se fait dans les deux Indes. Lorsque les Portugais eurent franchi le passage du cap de Bonne-espérance, & qu'ils allérent à la source des richesses, qui auparavant étoient apportées des Indes Orientales par main tierce en Egypte, & de-là en Europe; les Espagnols leurs maitres, voulant en priver les Hollandois, & les réduire par-là à leur obéissance, les forcérent à s'emparer des conquêtes des Portugais, & à les étendre; ce qui fut la source des richesses & le soutien des Hollandois, qui proviennent des pays situés aux extrémités de cette partie du monde. On sait que peu à peu toutes les nations y ont voulu avoir part. Les François, les Anglois, les Danois, les Suédois font ce commerce, & même les sujets de S. M. Prussienne veulent l'essayer de même. Le négoce de la plûpart de ces nations consiste principalement dans celui qu'ils font à la Chine, le Japon, les Moluques, Ceilan, Java; tout ceci leur est fermé. Et cependant, elles le trouvent encore si avantageux qu'ils bravent tous les risques pour y avoir part.

Il en est de même du commerce de l'Amérique. Celui des François

çois & des Anglois est regardé comme si important, que les difficultés survenues ont excité entre ces nations des guerres, longues, sanglantes & ruineuses : mais qu'est-ce en comparaison des richesses que l'Espagne tire du Mexique & du Pérou ? On peut même juger de l'importance du commerce dans la mer du Sud par les peines que les Anglois s'étoient données pour obtenir la permission d'y envoyer un vaisseau chaque année.

Considérons la situation de cette mer, & quel avantage on peut tirer du commerce qu'on peut y faire vers les quatre plages ou régions du monde.

Vers le Nord se trouve dans le Continent de l'Amérique ces lacs, où des hommes barbus ramassent de l'or, & ceux où, selon M. Jérémie, tous les utensiles, les chaudiéres même sont fabriqués d'argent. Vers le Sud il y a les isles de Salomon, auxquelles on a donné ce nom à cause de leur richesse; la terre de Quir & autres terres Australes en nombre infini d'isles, peu ou point connues. A l'Orient elle a le Mexique & le Pérou; à l'Occident le Japon, les Philippines, les Moluques, la nouvelle Guinée, enfin les pays les plus riches du monde. Le commerce du Japon est si lucratif que les Hollandois aiment mieux se soumettre à toutes les indignités imaginables, que d'en être privés. La Chine en est peu éloignée, la Chine, dis-je, qui fait l'objet principal du commerce des Européens aux Indes. Les Philippines fournissent des richesses immenses. Gemelli Carreri & d'autres en donnent la relation. Les Espagnols qui les possédent, connoissent même la plus petite partie de ces isles. Celles qui avoisinent les Moluques produisent les épiceries, dont jusqu'ici les Hollandois ont eu le Monopole. L'isle de Bornéo, la plus riche du monde par sa quantité d'or fin & des diamans supérieurs à tous autres, n'est pas éloignée : bref, des richesses de tous côtés.

Pourquoi n'en a-t-on pas profité ? La raison en est toute simple. Nous l'avons dit ailleurs. L'Espagne qui posséde une étendue immense de pays des deux côtés de la ligne, qui a épuisé ses anciens domaines, faute de pouvoir fournir des habitans nécessaires à ses conquêtes; qui ne tire rien des Philippines, & ne les conserve que parce que les Ecclésiastiques, qui s'y enrichissent, savent intéresser la religion des Prin-

Princes, & leur représentent que les habitans, de mauvais Chrétiens qu'ils sont, encore en petit nombre, redeviendroient Payens; l'Espagne, dis-je, ne peut entreprendre de nouveaux établissemens sans se ruiner tout-à-fait. Les Hollandois, les seuls Européens, qui sont établis à l'Occident de la mer du Sud, sont dans le même cas, ou dans un autre encore plus défavorable. Où prendroient-ils des habitans pour peupler de nouvelles conquêtes, eux dont le pays natal est de si petite étendue, & qui ne composent qu'une poignée de monde dans tous ces pays qu'ils possédent aux Indes?

Toutes les autres nations de l'Europe ne peuvent songer à des établissemens dans ces régions, aussi long tems qu'on ne pratique cette route du Nord. Toutes les relations des voyageurs nous apprennent qu'après avoir navigé tant de mille lieues, l'équipage est épuisé de fatigues, accablé de maladies, les vivres consumés; & on est plus que charmé si le reste de cet équipage peut revenir sain & sauf chez soi.

Supposons qu'ils fussent assez heureux pour parvenir à un établissement, il seroit de peu de durée, vû qu'il seroit impossible de leur faire parvenir des secours depuis l'Europe; la Colonie périroit, ou de faim, ou de maladie, ou seroit massacrée par les naturels du pays.

Rien de tout ceci ne seroit à craindre, si la route du Nord étoit une fois fréquentée, avec les entrepôts indiqués dans la troisieme partie de ce mémoire: On feroit des établissemens; & comme le centre de cette nouvelle domination, sur la côte à l'Occident de la Californie, à peu près vers l'endroit que je suppose le terme du voyage de Moncacht-Apé. On feroit le second sur une mer des isles vis-à-vis plus à l'Occident, le tout entre le quarante-cinquieme & le cinquantieme degré de latitude.

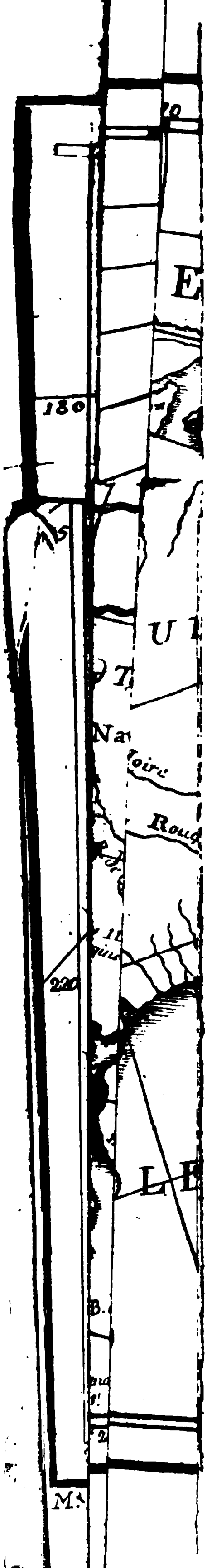
Quelqu'un pourroit croire qu'on feroit mieux de se fixer dans quelqu'isle plus au Sud, dans un pays riche &c. On auroit tort. Il faut distinguer soigneusement entre des établissemens fixes, qui doivent servir pour ainsi dire de capitale, & entre les lieux de commerce. Les premiers doivent être choisis, s'il est possible dans des climats temperés. Un ancien camarade d'école m'assura, en revenant des Indes Orientales, que Batavia étoit fort mal-sain, de même que la plûpart des établissemens des Hollandois aux Indes; que les Euro-

péens n'y vivoient pas long-tems; qu'on y voyoit vingt veuves contre un veuf &c. Qu'on compare l'état de la population dans ces pays, de même que dans le Pérou & autres de la Zone torride, avec celle des Colonies Angloises; quelle différence énorme! Il faut, je le répète, un pays tempéré, arrosé de rivières, où il y ait abondance de bois, de pâturages, de vivres, afin qu'on puisse construire & avitailler des vaisseaux, les fournir de leur équipage, & de tout ce qu'ils exigent. Alors leurs voyages au Sud, à l'Est & à l'Ouest ne seront que des promenades; dans l'espace de dix ans on fera plus de découvertes, & on avancera plus pour le commerce qu'on n'a fait jusqu'ici depuis deux cent ans.

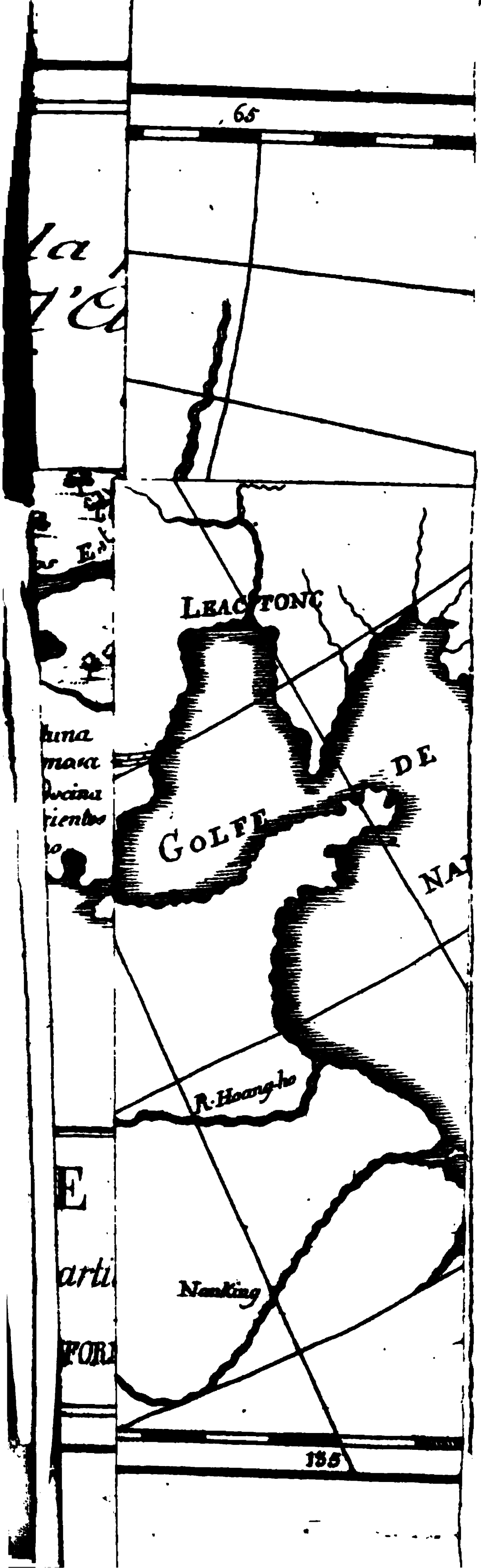
Or on sait par les relations des Espagnols & de Drake que dans ces contrées, à l'Ouest & Nord-Ouest de la Californie, tout ce qu'exige un pareil établissement, se trouve. Et par la route indiquée, par les entrepôts dans le détroit d'Anian, & de-là dans une des isles, qui sont à son Est, la communication avec l'Europe seroit facile; les vaisseaux pourroient aller & venir sans risque, lorsque tout seroit une fois reconnu, & en peu de tems.

Enfin, je soumets ce Mémoire au jugement des personnes sensées qui ont plus d'érudition & d'expérience que moi. Pourvû qu'il serve & donne occasion à de nouvelles expériences & à des découvertes utiles au genre humain, je serai parvenu au but que je me suis proposé.

FIN.


180
220

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY



2

3-

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410